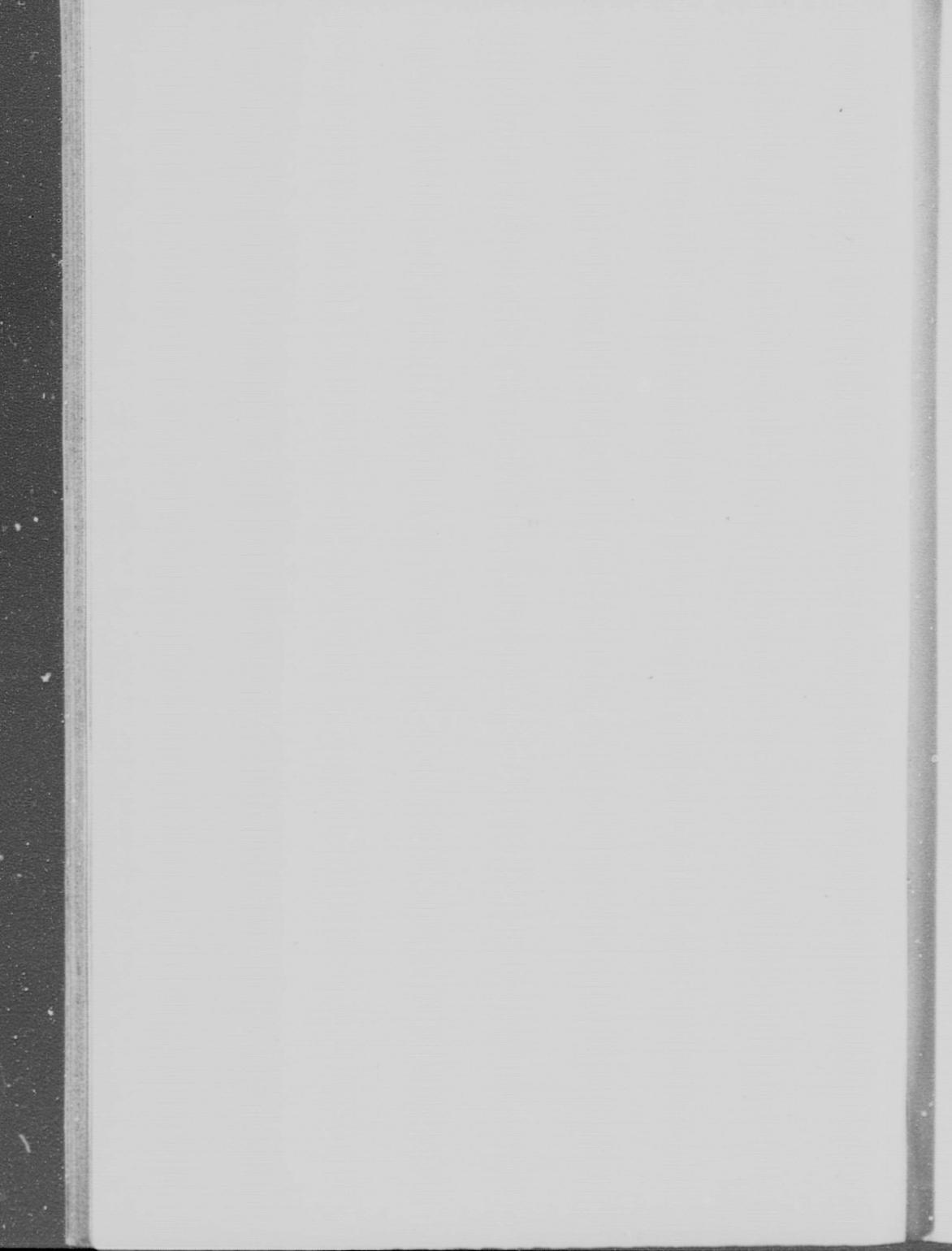




ABRÉGÉ DE LA VIE ET DES VERTUS
DE NOS CHÈRES SŒURS
DÉCÉDÉES EN CE MONASTÈRE D'OTTAWA
DEPUIS SA FONDATION EN 1866

UOC



VIVE JÉSUS ET MARIE !

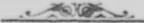
Abrégé de la Vie et des Vertus
de nos Chères Sœurs

décédées en ce Monastère

de

Notre-Dame de Charité du Refuge
d'Ottawa

depuis son établissement le 3 avril 1866


DIEU SOIT BÉNI !


Typ. Laflamme & Proulx, Québec

UOC

BX

4331.5

•Z7A275

1913

VIVE JÉSUS ET MARIE !

“ Il est bon de tenir caché le secret du Roi, mais il est honorable de dévoiler et de publier les œuvres de Dieu.

Tobie, XII, 7.

Très Honorées Mères et bien Chères Sœurs :

Nous avons toujours lu, avec un très vif intérêt et avec un grand profit pour nos âmes, les religieuses esquisses venues des bénis Monastères de notre St. Ordre.

Elles nous montrent les hauts degrés de perfection, atteints par ces grandes âmes qui ont suivi le Divin Maître dans la voie de l'humiliation et de la souffrance. En les parcourant avec les yeux du cœur, nous sentons que ces pages nous invitent à marcher sur les traces de ces chères Sœurs qui nous ont précédées au séjour des élus.

Depuis longtemps, ces édifiants récits nous pressaient aussi de payer, à notre tour, un juste tribut de reconnaissance à la douce mémoire de nos regrettées défuntes, et de vous faire connaître les vertus pratiquées par nos chères Sœurs décédées en ce Monastère d'Ottawa, depuis sa fondation.

Différé d'année en année pour plusieurs raisons, ce travail nous paraissait toujours au-dessus de nos forces ; cependant, comme c'est un point de nos Saintes Règles, que nous avons bien à cœur d'accomplir, nous l'entreprenons sans plus tar-

UOC

der. Une fois à l'œuvre, il nous deviendra peut-être plus facile, puisque c'est un devoir dicté aussi par l'affection vraiment religieuse que nous portons à ces chères disparues. Si nous avons pu nous acquitter plus tôt de cette douce obligation, Très Honorées Mères et bien Chères Sœurs, nous aurions été plus en mesure d'y faire justice, et de vous dépeindre plus exactement les humbles vertus de ces chères envolées, qui ont déjà achevé leur noble tâche ici-bas, sous la bannière de Notre Dame de Charité.

La disparition de la bonté laisse toujours un grand vide autour de soi : nous l'avons expérimenté au départ de chacune des Chères Sœurs qui nous ont quittées, soit pour le Ciel, soit pour nos différentes fondations ; parmi elles, beaucoup auraient été bien mieux qualifiées que nous, pour l'important travail que nous commençons aujourd'hui.

A Ottawa comme ailleurs, le Ciel s'est montré jaloux des prémices ; et, en visitant très-régulièrement le parterre de notre Fondation, le Divin Jardinier s'est choisi tout d'abord quelques fleurs fraîches écloses, avant d'y cueillir des fruits arrivés à pleine maturité, sous l'effet des pluies de la grâce et des vivifiantes ardeurs du soleil de justice.

Notre Vénérée Mère Fondatrice fut loin d'être la première appelée à la récompense, puisque dès le début, elle vit partir pour le Ciel plusieurs de ses vaillantes coadjutrices, arrivées à peine à la fleur de l'âge ; mais cependant nous croyons devoir commencer la vie de nos Chères Sœurs d'Ottawa, par le récit des grandes œuvres de notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, qui mérite bien, avant toute autre, de recevoir l'hommage de notre respectueuse tendresse et de notre filiale affection.

Il ne nous appartient pas de vous retracer toute la vie et toutes les œuvres de notre Vénérée Mère, puisqu'elle s'est dépensée successivement dans quatre Fondations différentes en Amérique, et qu'enfin elle est pieusement décédée dans la

dernière de ces Fondations, à notre Monastère de Green Bay; mais nos cœurs reconnaissants nous imposent le devoir de vous faire connaître, Très-Honorées Mères et bien Chères Sœurs, au moins ce qu'elle a été, et ce qu'elle a fait pour notre bénie Fondation d'Ottawa.

Avec la grâce de Dieu, la protection de la Vierge Immaculée, notre auguste Mère et Patronne, le secours de notre glorieux Père saint Joseph, à qui notre Vénérée Fondatrice consacra tous ses travaux à Ottawa, en les commençant un mercredi le 3 Avril 1866, nous essayerons de vous dire, dans cet Abrégé et dans ceux qui suivront, les merveilles surnaturelles que la grâce a opérées parmi nous, depuis bientôt un demi-siècle.

Puissent nos humbles efforts être bénis du Ciel, et obtenir ce résultat de resserrer toujours plus, notre union et notre intimité, avec tous les Monastères où s'abrite la grande famille spirituelle de l'Apôtre des Saints-Cœurs de Jésus et Marie, le Bienheureux Père Eudes, notre très-aimé et très-vénééré Fondateur.

*Les Religieuses de la Communauté
de N.-D. de Charité du Refuge d'Ottawa.*

Fête du Sacré Cœur de Jésus,

Le 30 mai 1913.





LA TRÈS HONORÉE MÈRE MARIE DE ST-JÉRÔME
Fondatrice et première Supérieure
du Monastère d'Ottawa

CF

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS
DE NOTRE

TRÈS HONORÉE ET BIEN VÉNÉRÉE
MÈRE FONDATRICE

**La Mère Marie de St-Jérôme Courneux
de la Galaiserie**

Fondatrice des quatre premiers établissements
de notre saint Ordre en Amérique, et
première Supérieure de ce Monastère
de Notre-Dame de Charité
du Refuge d'Ottawa.

DIEU SOIT BÉNI !

UOC

BX

4331.5

.Z7A275

1913

VIVE JÉSUS ET MARIE !



O Croix sainte... Croix de mon Jésus...
Je t'ai épousée, je mourrai sur toi...

La Croix est l'école des grandes âmes ! Dans la Croix, est la joie de l'esprit, le comble de la vertu, la perfection de la sainteté.

Notre Vénérée Mère Marie de St-Jérôme Tourneux de la Galaiserie devait être intimement pénétrée de cet enseignement de l'Auteur de l'Imitation, car elle aimait à dire souvent les paroles que nous rapportons plus haut, et qui nous semblent bien la fidèle expression de sa vie intérieure et de son grand esprit surnaturel, dans toutes les tribulations qu'elle eut à traverser pendant sa longue carrière religieuse.

Enfance. Tout impérissable que soit parmi nous la mémoire de cette Mère très-aimée, nous devons cependant avouer que nous ne connaissons presque rien de son enfance, et fort peu de choses de sa vie religieuse avant l'année 1855, époque où elle quitta son cher Monastère de Rennes, pour venir fonder la première Maison de notre St-Ordre sur la terre d'Amérique. Tous les détails que nous possédons sur cette longue période de sa vie, sont contenus dans une lettre que nous allons transcrire presque en entier,

et que nous adressait tout récemment, sur notre demande, la Très-Honorée Mère Marie de St-Ignace de Loyola Juisset, Supérieure de notre Monastère de Rennes.

“ Hélas! mon intime Sœur, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons vous donner que très peu de renseignements, au sujet de la Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme Tourneux, pour les raisons suivantes : la famille de cette bonne Mère est éteinte, et il n'y a plus aucune Sœur de la Communauté à pouvoir nous donner le moindre détail; mais je vais vous relater avec plaisir ce que disent nos Annales. . .

“ Mademoiselle Julie, Joséphine, Adélaïde, Désirée Tourneux naquit à Piré, bourg de notre diocèse. . . au sein d'une famille patriarcale et profondément chrétienne, qui a fourni plusieurs membres à la Sainte Religion, et qui ne fit que favoriser la vocation dont Dieu l'avait gratifiée. C'est toute enfant que Mademoiselle Tourneux entendit le “ Divin Veni ”, et jeune aussi qu'elle répondit à l'appel de son Bien-Aimé, en entrant dans notre Communauté au commencement de 1829, n'étant seulement âgée que de 20 ans. . .

“ Ses supérieures découvrirent bientôt en elle, une volonté énergique, un grand courage, lesquels joints à une grande ferveur, lui méritèrent le bonheur de revêtir les blanches livrées de Notre Dame de Charité, le 25 septembre 1829. Pendant ses deux années d'épreuve, la chère novice fit de sérieux et constants efforts, pour corriger ce qu'il y avait de défectueux en elle, et s'exercer fortement à la pratique de toutes les vertus religieuses. Sa bonne volonté, aidée et soutenue de la grâce, fit qu'elle arriva à un parfait résultat qui lui mérita l'insigne faveur de s'offrir au Seigneur, par l'émission des Saints Vœux, le 13 octobre 1831.

“ Après ce grand acte, toutes les vertus religieuses brillèrent bientôt en la jeune professe. Nous tenons néanmoins

“ à signaler celles qui la caractérisaient davantage, c'est-à-
 “ dire son obéissance, sa régularité, son dévouement inlas-
 “ sable pour notre quatrième vœu ; elle avait tant à cœur la
 “ gloire de Dieu et le salut des âmes ! A ces brillantes qua-
 “ lités, Sœur Marie de St-Jérôme joignait de bien grands
 “ dons naturels, qui lui furent d'un puissant secours dans la
 “ mission dont la Divine Providence la chargea plus tard.

“ En 1839, Sœur Marie de St-Jérôme eut la douce satis-
 “ faction de voir une de ses cousines Tourneux, la rejoindre
 “ dans la Sainte Religion. Cette joie fut de courte durée,
 “ hélas ! puisque la chère petite Sœur Marie des Saints-Cœurs
 “ prit son essor vers le Ciel, quelque temps après sa Pro-
 “ fession.

**Supérieure
 du Monastère
 de Blois.**

“ Notre chère Sœur Marie de St-
 “ Jérôme se dépensait avec zèle depuis
 “ sa profession, au service de Dieu et
 “ des âmes, lorsque le Divin Maître lui
 “ demanda un nouveau sacrifice. Voici ce que nous lisons à
 “ ce sujet dans nos Annales : Le 22 Février 1843, arriva un
 “ événement, qui sans rompre les liens si doux qui nous
 “ unissent, fut bien douloureux à nos cœurs, peu aguerris à
 “ de tels sacrifices. Notre Monastère de Blois, n'ayant pas
 “ de sujets assez formés dans la pratique des exercices reli-
 “ gieux pour le gouvernement, avait sollicité le nôtre, à
 “ diverses reprises, de pratiquer en sa faveur le conseil que
 “ donne l'Apôtre S. Paul, de nous aider les uns les autres et
 “ que nos Saintes Observances sanctionnent ; ce à quoi la
 “ Communauté ne put se refuser constamment. Enfin d'après
 “ l'agrément des Supérieurs Ecclésiastiques, et la solution de
 “ notre Chapitre, notre Très-Honorée Sœur Marie de St-
 “ Jérôme Tourneux fut choisie pour cet effet. Elle n'accepta
 “ ce pesant fardeau, que pour se conformer aux désirs de
 “ ses Supérieurs, et partit accompagnée d'une jeune professe
 “ de cœur qui ne resta qu'un an à Blois.

" La Communauté n'était pas alors dans l'aisance ; c'était
 " même avec beaucoup de peine qu'elle pouvait subvenir à
 " ses plus urgents besoins. Nous n'avions même pas à notre
 " disposition, assez d'argent pour payer les frais de voyage,
 " il fallut épuiser la bourse de la Sœur Economie, pour mettre
 " vingt-cinq francs dans celle des chères voyageuses. La
 " Divine Providence le permettait ainsi, pour ajouter aux
 " angoisses de cette séparation. . . Enfin, les adieux faits de
 " part et d'autre, ces aimées Sœurs franchirent le seuil du
 " Monastère, accompagnées de notre digne Père Louis de la
 " Morinière, oncle maternel de la Très-Honorée Mère Marie
 " de St-Jérôme, qui était alors Supérieur de la Communauté
 " et Supérieur Général des Eudistes. Elles se dirigèrent vers
 " Blois où, aussitôt qu'elles furent arrivées, l'élection fut
 " confirmée avec une joie unanime. . .

Son retour

à

Rennes.

" Nos chères Sœurs de Blois, à qui
 " nous avons prêté notre chère Sœur
 " Marie de St-Jérôme Tourneux, pour
 " exercer la supériorité, nous prièrent,
 " à la fin de son second triennat, de la laisser au milieu
 " d'elles. L'Evêque de Blois, qui était alors Supérieur du
 " Monastère, nous écrivit aussi pour demander le séjour de
 " notre Sœur à Blois. Il est à remarquer que les plus vives
 " instances qui nous furent faites à ce sujet, furent adressées
 " par des Ecclésiastiques. Mais notre Très-Honorée Mère
 " crut devoir s'opposer fortement, dans l'intérêt d'un sujet
 " qui nous était extrêmement cher, et que nous avions hâte
 " de revoir au milieu de nous. Elle y rentra le 27 juin
 " 1851. . .

" A son retour, notre chère Sœur Marie de St-Jérôme fut
 " mise successivement dans divers emplois, où elle eut de
 " fréquentes occasions de mourir à son propre jugement.
 " Néanmoins son esprit de foi, joint à l'amour de sa voca-

“ tion, ainsi qu'aux dons naturels dont Dieu l'avait douée, la
“ firent s'en acquitter à la satisfaction de la Communauté. . .

“ Nous arrivons ici en 1855, année de son départ pour
“ Buffalo, qui fut aussi celle de l'entrée de Mère Marie de
“ la Nativité Desmonts, sa compatriote, qui aurait pu vous
“ donner de plus intéressants détails, si ces renseignements
“ eussent été demandés plus tôt. . .

“ Nous sommes heureuses néanmoins de vous adresser
“ ces quelques pages, et nous profitons avec joie de cette
“ bonne occasion qui nous permet de resserrer une fois de
“ plus, les doux liens d'affectueuse dilection qui nous unissent
“ déjà si intimement au cher Monastère d'Ottawa. ”

Nous tenons à offrir ici nos plus sincères remerciements à la Très-Honorée Mère Marie de St-Ignace de Loyola Juisset, pour la délicate bonté avec laquelle sa charité nous a renseignées sur les premières années de vie religieuse de notre Vénérée Mère Fondatrice. Qu'il nous soit permis aussi de proclamer avant de continuer notre récit, combien nous sommes fières de notre filiation à la très-honorée famille rennaise. S'il nous est doux de considérer, que notre béni Monastère de Caen est l'antique berceau religieux de notre St-Ordre, et de trouver une félicité et un réconfort dans son affection et son appui, notre bonheur n'est pas moins grand, à la pensée que nous sommes une tige sortie de cette souche si privilégiée qu'est notre cher Monastère de Rennes. Noblesse oblige! Nous travaillerons donc toujours à nous montrer dignes de notre origine, et nous espérons qu'un jour au ciel, l'union fraternelle qui, dès ici-bas enlace nos cœurs, se manifestera dans toute sa perfection, et que nous serons pour l'éternité, une des gloires de cette sainte Communauté de la vieille Bretagne.

Projet La lettre que nous venons de trans-
de Mgr l'Evêque crire, nous conduit au printemps de
de Buffalo. 1855. Dieu avait inspiré à Sa Grandeur
 Mgr Jean Timon, le très-digne Evêque
 de Buffalo, ville de l'Etat de New-York en Amérique, la
 pensée d'établir dans son diocèse une Maison de Refuge. Sa
 Grandeur, disent nos Annales, se trouvant en Europe, se ren-
 dit à notre Monastère de Paris dit St-Michel, dans l'intention
 de mettre ce projet à exécution. Tout ce qui est parvenu à
 notre connaissance du résultat de cette démarche, c'est que la
 Très-Honorée Mère Supérieure ne crut pas pouvoir répondre
 au désir exprimé par Sa Grandeur, d'obtenir des Religieuses
 qui ouvriraient dans sa ville épiscopale, un refuge où les
 filles et femmes dévoyées pourraient se retirer pour faire
 pénitence.

Il n'y a pas à s'étonner si le digne Prélat dut essayer un
 refus; puisque, selon l'opinion de gens qui semblaient bien
 informés, l'Amérique était alors peuplée en grande partie de
 sauvages encore étrangers aux mœurs et aux habitudes
 apportées sur nos plages, par ces héros, que furent les pre-
 miers colons venus de notre chère vieille France, que tout
 cœur canadien-français appelle avec amour du doux nom de
 Mère-Patrie.

Choix Le très-digne Evêque de Buffalo,
de la Mère Mgr Timon, devait certainement savoir
St-Jérôme. que la patience et la persévérance sont
 les vertus des grandes âmes. Aussi, sans
 perdre courage, il se rendit à notre Monastère de Rennes, où
 l'envoyait bien la Divine Providence. Il est de tradition ici,
 qu'à Paris, on lui avait parlé de celle que le Ciel destinait à
 devenir l'héroïne de nos premières fondations en Amérique.
 Par la volonté de Dieu, les choses s'arrangèrent pour le
 mieux, à la complète satisfaction de tous.

Notre Vénérée Mère Marie de St-Jérôme fut donc choisie pour cette importante mission, et, avec les chères Sœurs Marie de St-Etienne, Marie de St-Cyr, choristes, et Marie de St-Martin, converse, comme auxiliaires, elle accepta de grand cœur de dire adieu, et sans retour, à tout ce qu'elle avait de plus cher en France, pour aller fonder, sur la lointaine terre d'Amérique, le premier établissement de notre St-Ordre. Dieu lui inspira plus que jamais un zèle tout apostolique, et elle se mit aussitôt à l'œuvre pour préparer le départ.

Cependant l'ennemi de tout bien, prévoyant sans doute la lutte qu'allaient lui faire ces intrépides apôtres, mit tout en jeu pour arrêter nos chères Sœurs, et leur faire abandonner leur sainte résolution; mais tous ses efforts vinrent se briser contre l'énergie toute surnaturelle et la force d'âme surhumaine de notre aimée Fondatrice.

Pour donner une idée assez exacte des premières difficultés qu'elle rencontra et du courage qu'elle montra dans ces pénibles commencements, nous ne croyons mieux faire que de rapporter ici, de larges extraits de la première circulaire qu'elle écrivit d'Amérique à ses chères Sœurs de France, en juin 1855. Elle leur raconte au long, les péripéties de son grand voyage, et leur donne quelques détails sur les débuts de la fondation de Buffalo. Nous passerons ce qui n'entre pas directement dans le cadre de notre récit, pour insister seulement sur ce qui est de nature à faire ressortir la grandeur du sacrifice de notre héroïne, en même temps que sa persévérance et son courage à toute épreuve.

“ Le Seigneur est mon soutien, que craindrai-je? ”

“ Nos Très-Honorées et bien Chères Sœurs: Vous avez souvent pensé à nous, et vous avez beaucoup prié pour nous, n'est-ce pas? Vous avez ressenti et les peines, qui naturellement se font sentir en quittant un berceau chéri et des Sœurs bien-aimées, et, avec nous vous avez prévu

“ les croix que nous rencontrerions dans le Nouveau-Monde,
 “ où tout devait être étranger pour nous; ensuite, de ces
 “ premiers sentiments que vos cœurs si intimement attachés
 “ aux nôtres ont éprouvés, vous nous avez sans doute accu-
 “ sées de paresse et d'indifférence, parce que nous avons
 “ gardé un trop long silence; nous vous pardonnons, nos
 “ bien chères Sœurs, car nous comprenons que c'est l'effet
 “ de votre affection pour nous, et vous nous excuserez faci-
 “ lement, quand vous considèrerez, et la distance des lieux et
 “ nos petites aventures que nous nous faisons un vrai plaisir
 “ de vous raconter, et d'autant plus que nous serons privées
 “ de la fréquente et douce correspondance que nos Maisons
 “ ont ensemble, à cause de la distance des lieux.

Préparatifs “ Nous ne vous dirons rien des dé-
du départ: “ chiréments de cœur et d'âme que nous
premières difficultés. “ éprouvâmes, en franchissant le sol du
 “ toit maternel, ni du bonheur que nous
 “ goûtâmes près de nos chères Sœurs de Blois et de Paris.
 “ Vous les comprenez; j'ajouterai seulement, que la pensée
 “ que nous ne reverrions probablement jamais ces Mères et
 “ Sœurs chéries avec qui nous avons partagé les mêmes ten-
 “ dresses, pleuré les mêmes douleurs, et goûté les mêmes
 “ joies qui se rencontrent dans la vie religieuse, ne nous
 “ quittait pas un instant, et devenait pour nous un vrai
 “ martyr.

“ Nous arrivâmes à Paris le 9 avril, et là, d'après les pré-
 “ visions de notre digne Père Supérieur, qui seul avait tout
 “ arrangé avec Monseigneur Timon, nous devions trouver
 “ des prêtres et des religieux de différents Ordres, entr'-
 “ autres des Franciscains de Rome, et surtout un saint
 “ prêtre employé près de monsieur l'Aumônier de Sa Ma-
 “ jesté Impériale, Napoléon III; nous avions la douce con-
 “ fiance que si nous ne rencontrions pas les autres, celui-ci ne

“ nous manquerait pas. Déjà ce bon monsieur avait été nous
“ demander à notre chère Mère de Paris, mais hélas ! décep-
“ tion pleine et entière ! Pendant les huit jours que nous res-
“ tâmes à Paris, nous primes toutes les informations possibles
“ pour découvrir, où et quand nous rejoindrions nos conduc-
“ teurs, sans avoir aucun renseignement sur eux. Nous écri-
“ vîmes au prêtre en question, qui, à la troisième dépêche de
“ notre part, se dirigea enfin vers St-Michel ; nous crûmes
“ tout gagné, quand ce bon monsieur nous demanda au
“ parler, et la première chose que je vis en ouvrant la grille,
“ fut une croix en argent qui figurait sur sa poitrine. Cette
“ décoration me donna de l'inquiétude ; je la chassai : mais
“ bientôt, j'appris par sa bouche que sa destination était bien
“ changée. Sa Majesté Impériale venait, il n'y avait que deux
“ jours, de le nommer aumônier de sa garde d'honneur, qui
“ partait dans la même semaine pour la Crimée. Je ne puis
“ vous rendre toute la peine que nous éprouvâmes dans cette
“ alternative ; un bâtiment partait le 17, un autre quelques
“ jours après, que faire donc ? Les uns nous disaient que
“ peut-être les Franciscains nous attendraient au Havre ;
“ d'autres qu'ils étaient peut-être déjà partis. Retourner à
“ Rennes était pour nous un bonheur, mais nous étions en
“ possession des fonds que Monseigneur Timon nous avait
“ laissés à Paris, puis triple dépense, pour retourner sur nos
“ pas et revenir ; tout cela nous torturait l'âme. Attendre à
“ Paris était ce que nous avions de mieux à faire, mais si les
“ Pères ne venaient pas soit qu'ils fussent en avant, ou qu'il
“ y eût un malentendu dans les combinaisons de notre voyage,
“ nous serions toujours au même terme, et la navigation la
“ plus favorable était manquée. . . ”

Ici, notre Vénérée Mère Fondatrice raconte avec de minu-
tieux détails tous les ennuis que lui causa l'incertitude du
parti qu'elle devait prendre, vu qu'il ne venait aucune nou-

velle de ces désirés conducteurs, qui se firent attendre en vain. Après avoir pris conseil de personnes expérimentées, et s'être informée autant que possible, elle ne laissa pas de faire les derniers préparatifs du voyage; et, en compagnie de ses dévouées auxiliaires, elle profita d'une sortie nécessaire afin d'assurer leur passe-port, pour se rendre au célèbre sanctuaire de Notre Dame des Victoires. Je ne sais, dit-elle, ce que nos Sœurs y firent, mais pour moi le sentiment du besoin, où nous nous trouvions présentement, de la protection de cette bonne Mère, me saisit au cœur de telle sorte, que je ne pus prononcer que ces quelques mots: "Ma tendre mère, nous voilà à vos pieds, ne sachant que devenir; protégez-nous et dirigez toutes choses pour la gloire de votre Divin Fils."

Mettant donc toute sa confiance en cette Auguste Souveraine, notre courageuse Mère résolut de partir pour Le Havre, et de s'embarquer sur le *Connecticut* qui mettait à la voile le 18 avril.

**Départ
pour
l'Amérique.**

"Dieu, seul sait, continue notre Vénérée Mère Marie de St-Jérôme, ce que coûta à nos cœurs cette résolution définitive! Le temps était trop court, pour que nos Mères de Rennes eussent le loisir de nous prescrire ce que nous devons faire. Nous nous séparâmes donc de nos bien-aimées Sœurs de Paris, et là encore une fois, nos cœurs furent brisés par la pensée que peut-être, nous ne reverrions jamais nos Mères, nos Sœurs et nos familles de France. Nos larmes coulèrent réciproquement, car ces chères Sœurs, la charité par excellence, nous étaient déjà attachées, et nous leur serons à jamais reconnaissantes. Nous priâmes le Révérend Père Delanoé, qui avait déjà fait mille et une courses pour nous, de nous accompagner jusque sur les rives de l'océan, afin qu'il nous remit lui-même entre les mains du capitaine. Son cœur

“ paternel et dévoué aurait-il pu s’y refuser? Oh! non sans
“ doute; il avait ressenti trop vivement l’anxiété des nôtres,
“ pour nous laisser là en ce moment, et volontiers, il eût
“ traversé les mers avec nous, si sa charge de Supérieur, le
“ lui eût permis.

“ Nous voilà donc en chemin par les troisièmes places, car
“ plus nous avançons, plus nos bourses devenaient moins
“ gênantes. Nous arrivâmes sur les huit heures du soir au
“ Havre, où nous étions attendues par les Dames Ursulines,
“ que nous eûmes un peu de peine à trouver. On nous intro-
“ duisit dans un salon proprement meublé, où se trouvaient
“ deux grandes glaces en face l’une de l’autre, qui en triplant
“ notre nombre, nous mirent à même de voir si l’habit sécu-
“ lier nous allait bien, et si les chapeaux nous rajeunissaient!
“ Le lendemain matin, on nous dit que le *Connecticut* ne par-
“ tirait que le 20. Nouvelle peine! Car, bien que ces dames
“ eussent pour nous tous les égards possibles, nous n’étions
“ cependant plus chez nos Sœurs. Monsieur Delanoé devait
“ partir ce jour-là; nous le priâmes donc de bien vouloir
“ encore régler toutes nos petites affaires, avant notre sépa-
“ ration, afin qu’il pût partir sans inquiétude, et nous éviter
“ la peine de courir les rues du Havre. Ce bon Père fit toutes
“ nos dépêches, et bientôt nous fûmes convaincues que nous
“ ne passerions point gratis, comme Monseigneur Timon et
“ nous l’avions espéré. Les Dames Ursulines nous conseil-
“ lèrent d’aller visiter le *Connecticut*, afin de voir nos ca-
“ bines, et de régler nos comptes avec le capitaine qui ne
“ savait pas un mot de français. Jugez si la chose était facile!
“ Oh! nous ne vous décrirons pas toutes nos angoisses! . . .
“ Déjà un nuage de tristesse enveloppait nos cœurs; la nuit
“ vint. . . mais impossible de dormir, car un déluge d’inquié-
“ tudes de tout genre envahissait nos âmes, et nous étions
“ tentées de retourner à Rennes; mais encore ici, Dieu sou-
“ tint notre courage; tout s’arrangea pour le mieux. Le

UOC

“lendemain matin, après avoir dit sa messe et nous avoir
“communiées, le bon Mr. Delanoé nous fit ses derniers
“adieux, qui furent vous le devinez, bien déchirants. Nous
“ne devions plus avoir de père, d’ami, de protecteur et de
“confesseur en cas de mort. Nous en étions à cette crise;
“mon Dieu, quelle anxiété, quelle souffrance! Nous nous
“étions décidées à prendre les premières places, malgré le
“maigre fonds de nos ressources, vu que le capitaine nous
“avait fait une concession de 25 francs; et, à 10 heures ie
“lendemain, nous nous embarquâmes sur le *Connecticut*
“après nous être confessées et avoir communié, comme pour
“la dernière fois.

“ Nous voilà donc grim pant, en habits séculiers, un esca-
“lier de je ne sais quelle toile élastique, tout à jour et
“entouré d’une multitude d’hommes qui remuaient autour
“du vaisseau, les uns nous donnaient la main, les autres se
“chargeaient de nos bagages. Arrivées sur le pont, nous
“pûmes contempler nos compagnons de voyage, qui étaient
“au nombre d’environ 500; hommes, femmes et enfants.
“On nous conduisit à notre cabine, qui nous parut un petit
“oratoire qui nous serait très propre à faire oraison; mais
“dès lors nous remarquâmes que nous n’avions pas de chaises
“ni de sofa pour nous asseoir. Ce dernier, en forme de petit
“meuble pour serrer son linge et autre chose, se trouvait
“sous les deux lits qu’on avait faits exprès pour nous, afin
“que nous fussions toutes les quatre ensemble; attention
“qui nous devint aussi gênante que possible, ne nous laissant
“pas un mètre de terrain pour nous tourner. Nous étions
“obligées de nous lever les unes après les autres, et tout le
“temps de nous asseoir par terre; mais enfin nous ne nous
“en rendions pas encore compte. . .

“ Mille et une pensées vinrent tour à tour serrer nos âmes :
“au départ, nous attachâmes nos yeux sur les flèches, en-
“seignes de l’humble demeure de notre Divin Maître; Lui

“ seul sait ce qui se passait alors ! Devions-nous nous prosterner encore aux pieds de ses autels ? le recevoir encore avant de mourir ? Nous n'en savions rien. Mais l'éloignement de sa présence réelle nous fut le plus sensible ; nous fîmes le sacrifice de notre vie et bientôt commença notre agonie . . . ”

Dans le cours de cette circulaire, notre Vénérée Mère Marie de St-Jérôme narre avec beaucoup de grâce, de charme et de finesse, les nombreux incidents, soit agréables, soit fâcheux, qui survinrent durant cette pénible traversée, qui fut assez, et même par moments, très mauvaise, et qui dura 33 jours. De plus, il n'y avait que le maître d'hôtel, la femme de chambre et trois messieurs allemands qui entendaient un tant soit peu le français ; ces derniers lui servaient d'interprètes, et l'un d'eux étant médecin, lui fut d'un grand secours, car ses trois compagnes ne quittèrent presque pas leur cabine, et deux d'entr'elles ne parurent même pas une seule fois à table. Elles furent cependant l'objet d'attentions si délicates, et on les traita avec tant d'égard, de respect et de politesse, que ces marques de bienveillance servirent beaucoup à dissiper les tristesses, et à chasser les ennuis du voyage.

Arrivée

à

New-York.

Le 22 mai au soir, des cris de joie se firent entendre sur le *Connecticut* : on voyait la terre ! . . . Plus que bien d'autres, nos aimées Sœurs prirent part à l'allégresse commune, car elles saluaient, pour la première fois, cette terre d'Amérique qui allait devenir leur seconde patrie. Mais le lendemain matin, à la joie succéda la pénible appréhension de débarquer sur une terre étrangère et absolument inconnue. Cependant on approchait toujours, et déjà on pouvait distinguer les monuments de la ville de New-York.

“ Nous étions encore assez loin, continue la circulaire, “ quand nous vîmes les flèches de cette petite cité, et nous “ adorâmes notre bon Maître, nous réjouissant de voir tant “ d’églises dans un pays non catholique. Hélas! nous ne tar- “ dâmes pas à apprendre que tous ces temples étaient pro- “ testants, et que les églises catholiques, n’ayant ni cloche, “ ni clocher, les fidèles devaient s’y rendre chacun à sa “ montre.

“ Nous débarquâmes donc le 23 mai vers midi, et le capi- “ taine nous ayant procuré une voiture, après les adieux et “ les poignées de mains (c’est le salut américain), nous nous “ vîmes bientôt dans les rues de New-York, avec un con- “ ducteur qui ne savait pas un mot de français. Nous lui “ remîmes notre lettre de recommandation, et il nous con- “ duisit fidèlement au bureau des Messieurs d’Argousse qui “ devaient nous mettre sur le chemin de Buffalo, nos Sœurs “ malades se trouvant mieux, et assez fortes pour soutenir “ la voiture. Après bien des pourparlers, on nous conduisit “ chez les bonnes Sœurs de la Charité, où Mgr Timon nous “ avait adressées; mais comme elles ne voulurent point nous “ recevoir, après un bon quart d’heure d’endurance, nous “ nous mîmes en route pour l’Archevêché sans que nous n’en “ sussions rien; notre homme était tout aussi en peine que “ nous, car nous allions lui rester en charge. Il fit, là encore, “ son grand possible pour se débarrasser de nous, mais Mon- “ seigneur n’étant pas encore de retour, je dus plaider ma “ cause, en présentant une lettre que m’avaient remise ces “ dames qui venaient de nous refuser un gîte. C’est à peine “ si je pouvais me tenir debout, n’ayant pas mis le pied sur “ la terre ferme depuis plus d’un mois, la terre elle-même me “ semblait aussi mobile que le vaisseau. Après environ dix “ minutes d’attente, un prêtre arriva, (je n’étais pas sûre si “ c’en était un) et sans me rendre mon gracieux salut, il me “ demanda d’un froid glacial, si je savais l’anglais; je lui

“répondis que non, et à mon tour je lui demandai s'il savait
“le français. Sa réponse étant négative, il alla appeler notre
“conducteur, et lui donna ordre de nous reconduire chez ces
“dames qui nous reçurent enfin; mais pensez si nous étions
“à l'aise, car je comprends qu'on devait nous prendre pour
“des coureuses. Nous demandâmes à aller devant le Saint
“Sacrement, où nous pûmes causer longuement de toutes
“nos peines avec le seul vrai Consolateur, car notre diner
“était loin d'être préparé.

“Il est vrai que Monseigneur nous avait annoncées, il y
“avait deux mois, mais dans cet intervalle, la supérieure
“avait été changée, et celle qui lui avait succédé ignorait
“notre passage: ce qui explique la conduite tenue à notre
“égard. Le malheur semblait nous poursuivre; notre chère
“Sœur converse fut prise de la rougeole, et nous dûmes
“rester huit longs jours renfermées dans notre chambre.

“Enfin, le 30 mai, Monseigneur arriva pour dire la messe,
“à laquelle nous communiâmes; nous ayant ensuite donné
“une très paternelle bénédiction, il nous dit de nous tenir
“prêtes pour cinq heures, quand il vint lui-même nous cher-
“cher dans une voiture à quatre places, bien que nous étions
“cinq avec lui. Petit de taille, et sans cérémonie, seul son
“anneau épiscopal le distinguait du simple bourgeois. Ayant
“passé la nuit en bateau à vapeur, le lendemain matin à cinq
“heures, Monseigneur nous engagea à le suivre chez les
“Dames du Sacré-Cœur, à Albany, où, ayant assisté à sa
“messe, nous déjeunâmes, puis le suivîmes à pied jusqu'au
“chemin de fer. Quoique peu causeur, Monseigneur était si
“gracieux et si attentif à nos moindres besoins, que nous
“nous sentions très heureuses en sa compagnie. A midi, il
“nous proposa de descendre pour prendre quelque chose;
“nous le remerciâmes, et ne voulûmes rien prendre. Aussi,
“jugez de notre surprise et de sa grande bonté quand, quel-
“ques minutes après, Sa Grandeur nous arriva, et tira de sa

UOC

“ poche avec toute la simplicité possible, un gros et large
 “ morceau de pain, une demi-douzaine de je ne sais quels
 “ petits harengs, si salés et si durs que nous ne pouvions pas
 “ y mordre, et une demi-douzaine de pommes. Si nous ne
 “ rimes pas dans le moment, nous nous en sommes dédom-
 “ magées plus d’une fois depuis.

Arrivée à Buffalo. “ Sur les six à sept heures, nous arri-
Première “ vâmes à Buffalo; mais à mesure que
Installation. “ nous approchions du lieu de notre
 “ nouvelle habitation, il nous semblait
 “ que nos cœurs se serraient davantage. Ayant apporté une
 “ petite statuette de la Sainte Vierge avec nous, nous avons
 “ pu faire le mois de Marie tous les soirs et, oh! que nos
 “ cœurs priaient alors, dans nos cabines sur l’océan, aussi
 “ bien que dans nos wagons de chemin de fer, lesquels en
 “ Canada ne vont pas, mais volent.

“ Monseigneur nous conduisit à l’Hôpital où nous fûmes
 “ très cordialement reçues par ces dignes Filles de St-Vin-
 “ cent de Paul, qui n’en avaient pas encore le costume, mais
 “ bien le cœur et la charité; leur touchante simplicité nous
 “ mit à l’aise, et nous contractâmes avec ces chères Sœurs,
 “ une douce affection qui durera autant que nous. Là, nous
 “ reprîmes l’habit religieux et après cinq semaines de séjour
 “ dans cette demeure pour nous si paisible et si calme, nous
 “ quittâmes son toit hospitalier, pour ouvrir sur le champ,
 “ notre premier Refuge en Amérique. . .

“ Monseigneur ayant mis à notre disposition son ancienne
 “ résidence qu’il venait de quitter, pour se rendre à une
 “ nouvelle maison, qui le rapprochait de sa cathédrale tout
 “ récemment inaugurée, nous nous trouvâmes enfin dans
 “ notre propre demeure. . . Et, bien qu’il fallût tout ranger,
 “ tout organiser dans ce nouveau domicile, qui néanmoins
 “ était d’une grande propreté, nous ne regardâmes pas moins

"cette faveur comme une des innombrables preuves de
"l'amour de la Divine Providence..."

Nous avons dû omettre de longs détails, fort intéressants,
mais peu en rapport avec notre récit : nous tenons cepen-
dant à donner la finale de cette circulaire, où se manifeste
la tristesse profonde de la grande âme française de notre
Vénérée Mère Marie de St-Jérôme.

" Il y a peu de catholiques et aucune cloche pour annoncer
" la solennité de nos fêtes, nos baptêmes, nos enterrements ;
" tout semble mort. On ne voit jamais circuler dans les rues,
" ni prêtres, ni religieux, enseignes du catholicisme ; on n'y
" voit pas un militaire, on n'y entend ni tambour, ni musique
" qui vaille ; le doux ramage des oiseaux, si propre à élever
" l'âme vers le Créateur, ne vient jamais frapper l'oreille,
" même à la campagne. Les seules voitures du commerce
" circulent avec un bruit qui ne laisse de repos ni jour, ni
" nuit. Cependant, Buffalo étant agréablement située sur les
" bords même du lac Ontario, est une ville commerciale qui
" sera dans la suite, à ce que je crois, une des plus grandes
" villes des États-Unis d'Amérique..."

Comme cette lettre ne porte aucune date, et que cette digne
Mère ne parle, ni de la cérémonie de la confirmation de son
élection, ni de la messe de fondation, qui eurent lieu le 8
juillet de cette même année 1855, tout porte à croire qu'elle
dut être écrite avant ce jour si mémorable dans les Annales
de nos fondations en Amérique.

**La Fondation
de
Buffalo.**

Il ne nous appartient pas de donner
l'histoire de cette fondation de Buffalo ;
d'ailleurs, à l'occasion de son jubilé
d'or, le 8 juillet 1905, de charmantes
pages en ont publié la gloire ; et, il nous semble que du haut

du ciel, notre vénérée Mère fondatrice doit être bien heureuse de constater, que dans cet établissement, théâtre de ses premiers succès en Amérique, l'esprit de notre saint Ordre y est en vigueur, les saines traditions et la règle y sont fidèlement observées, la piété et le dévouement y sont florissants, que Dieu se plaît à répandre ses plus abondantes bénédictions sur ce monastère, qui n'eut d'autres assises que la croix et la sainte pauvreté; qu'enfin, ce tout petit grain de sénévé qu'elle arrosa de ses sueurs comme de ses larmes, est devenu le bel arbre aux nombreux et puissants rameaux, qui s'étendent sur presque toutes les plages du continent américain.

*
* *

**Préparation
de la fondation
d'Ottawa.**

Nous dirons tout simplement pour aller de l'avant, quels furent les moyens dont Dieu se servit pour amener à Ottawa, notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme. Puis, comme notre chère Communauté doit son existence et son développement à Dieu d'abord, ensuite à la charité active et au zèle inlassable des Révérends Pères Oblats, il nous est doux de reconnaître ici, qu'ils ont été notre Providence, en moulant pour ainsi dire l'esprit religieux de cette Maison, qui n'eut jamais d'autres directeurs spirituels que ces dignes fils de Monseigneur de Mazenod. Ils nous pardonneront de les faire figurer dans le cadre modeste de notre humble récit: celles qui viendront après nous, nous reprocheraient très justement, de n'avoir pas essayé de rendre, ne fut-ce qu'un faible hommage, au dévouement infatigable qu'ils n'ont cessé de nous porter depuis bientôt cinquante ans.

Nous avons remarqué plus haut, que ce qui sembla affliger le plus notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, à son

arrivée en Amérique, fut de constater où en étaient les choses au point de vue religieux. Une de ses plus grandes peines dut, sans doute, lui venir de la pensée, qu'elle ne trouverait pas ici comme en France, nos Révérends Pères Eudistes, ces zélés et si dévoués directeurs spirituels d'un grand nombre de nos Maisons d'Europe; mais, comme nous allons le voir, elle eut bientôt le bonheur de constater, qu'en cette affaire importante comme en toute autre occasion la Providence ne lui ferait pas défaut.

Durant l'été de 1860, Sa Grandeur, Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, O. M. I., premier Evêque d'Ottawa, se trouvant à Buffalo, visita le nouvel établissement du Refuge fondé depuis cinq ans à peine. Le vertueux prélat trouvant cette œuvre naissante en pleine prospérité, félicita notre digne Mère fondatrice et lui dit qu'il serait heureux d'ouvrir un semblable asile dans sa ville épiscopale. Mais la jeune communauté n'était pas suffisamment développée, et les sujets y étaient encore trop peu nombreux pour qu'il fût possible de les essaimer. Malgré l'urgence de cette fondation, Monseigneur Guigues consentit à attendre quelques années pour l'exécution de son projet.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1865, quand le Révérend Père H. Tabaret, O. M. I., alors Supérieur du Collège St-Joseph d'Ottawa, fit un court séjour à Buffalo, pour y visiter une maison de sa Congrégation. Ce vénéré Père, visitant la communauté du Refuge qui prenait graduellement des proportions un peu plus vastes, encouragea très fortement notre chère Mère Marie de St-Jérôme à ouvrir sans tarder une maison de notre saint Ordre à Ottawa. Cette digne Mère gouvernait depuis dix ans le Monastère de Buffalo, en qualité de première supérieure: les trois chères Sœurs auxiliaires qui l'avaient accompagnée au Canada, n'ayant pu s'acclimater sur ce sol étranger, et se faire aux usages du pays, avaient repris, au bout d'un an, le chemin de la vieille France,

laissant notre vénérée Mère fondatrice seule à supporter les nombreux ennuis de l'exil.

Il est donc facile de concevoir comment il se faisait, que cette communauté, qui ne comptait que quelques années d'existence, n'eût pas encore de sujets assez bien formés pour succéder à cette courageuse Mère. Aussi, se conformant aux exigences de la Règle, Monseigneur Timon, évêque de Buffalo, avait sollicité de Rome, avant l'expiration du second triennat, les autorisations prescrites en ces circonstances: ceci explique pourquoi cette bonne Mère se trouvait encore à cette époque, chargée du poids de la supériorité. Désormais, la situation était bien différente; la fondation de Buffalo était maintenant solidement établie, et le progrès de ses œuvres allait grandissant de jour en jour. L'établissement, quoique pauvre, revêtait déjà des aspects monastiques, et, pour le spirituel comme pour le temporel, tout marchait de pair avec l'esprit de dévouement et de sacrifice qui y régnait.

A l'automne de cette même année 1865, étant encore supérieure, notre vénérée Mère vint à Ottawa dans les intérêts de la fondation projetée.

La ville d'Ottawa, connue alors sous le nom de Bytown, ne s'étalait pas encore dans un grand luxe: elle était très humble cette petite capitale de la Puissance du Canada! Il ne s'y trouvait qu'une seule église catholique, fière de figurer comme cathédrale, sous les soins spirituels des Rév. Pères Oblats qui dirigeaient également le Collège St-Joseph, devenu plus tard l'Université d'Ottawa. Les bons Frères de la Doctrine Chrétienne y conduisaient une école pour l'éducation des petits garçons, tandis que la communauté des Sœurs Grises de la Croix avait le monopole de la formation des petites filles et de la direction de toutes les autres œuvres de charité.

Telle était la situation religieuse de la ville d'Ottawa à cette époque. On comprend par là que venir y faire une fon-

dation de notre St-Ordre, c'était bâtir principalement sur la pauvreté; mais notre vertueuse Mère savait déjà par expérience, que rien de stable ne se fonde que par le sacrifice et la croix.

Sa Grandeur, Monseigneur Guigues, reçut notre vénérée Mère avec la bonté paternelle qui lui était coutumière. Mais déjà des difficultés surgissaient contre ce projet de notre établissement à Ottawa, et ces difficultés venaient des personnes mêmes dont nous avions espéré secours et appui. Notre digne Mère fondatrice se montra toujours admirable de charité et de courage. Par son recours à saint Joseph, tous les ennuis qu'elle éprouva en cette circonstance se dissipèrent comme par enchantement; et si nous en faisons mention, c'est surtout pour rendre hommage à deux bienfaiteurs: les Révérends Pères Tabaret et Molloy, qui firent si bel et si bien auprès de Monseigneur Guigues, qu'ils déjouèrent les complots tramés contre nous, et obtinrent de Sa Grandeur un consentement définitif à notre établissement dans sa ville épiscopale. C'était cependant à la condition de nous procurer du travail pour le support de la Communauté et du Refuge. Adorant les desseins de la Divine Providence dont la sagesse dirige tout à bonne fin, notre vénérée Mère fondatrice accepta, suivant en cela les précieux conseils du Révérend Père Tabaret. Et si, comme ce digne Père se plaisait à le dire, ce fut à partir de ce jour, qu'il donna à notre chère Institution une place à part dans son cœur, c'est que Monseigneur Guigues venait de lui en donner la possibilité en nous ouvrant ses bras comme un tendre Père.

<p>Bonté de Mgr Guigues et du Rév. Père Tabaret.</p>	<p>A Sa Grandeur tout d'abord, puis au Rév. Père Tabaret doit revenir l'hommage de notre filiale gratitude. Il nous semble que nous pouvons prendre la liberté d'unir ici leur pieux souvenir, libérant une page à leur douce mémoire: c'est en</p>
---	---

lettres d'or que nous voudrions l'écrire, cette page, dans ce récit ainsi que dans nos Annales et dans nos cœurs.

Ayant l'administration d'un vaste diocèse, Sa Grandeur ne pouvait nous visiter aussi fréquemment que le Rév. Père Tabaret ; cependant la suite de cette narration montrera comment Monseigneur favorisa le développement de notre fondation ; comment il l'assista au temporel comme au spirituel ; en un mot, quelle grande part il lui donna dans ses sollicitudes. Bien qu'étant le supérieur ecclésiastique de la communauté, Sa Grandeur daigna honorer notre digne Mère fondatrice de son estime tout autant que le Rév. Père Tabaret ; et combien de fois ne dut-elle pas remercier le Ciel, d'avoir donné à sa jeune famille religieuse deux si généreux et si charitables bienfaiteurs ?

Notre hymne de reconnaissance à leur égard aura, nous l'espérons, son immortel écho dans nos âmes ; mais cette reconnaissance va surtout au Très-Révérend Père Tabaret que nous considérons comme le véritable fondateur de notre Monastère d'Ottawa. Ce bon Père avait promis à notre très honorée Mère de l'aider de tout son pouvoir ; de fournir gratuitement à la communauté tous les secours spirituels nécessaires en toute occasion ; bref, de l'assister de son pieux dévouement. Il tint parole : et, tant qu'il vécut, ce dévoué Père ne cessa de nous témoigner la plus grande bonté et le plus bienveillant intérêt.

Aussi, c'était toujours une fête et une joie de le voir ! Ayant comme fondateur de notre Institution, la permission d'entrer à volonté, ce cher Père ne se faisait pas annoncer : aussi, que de fois son apparition au milieu de nous était tout à fait inattendue, et comme son salut nous rappelait bien le doux *Pax vobis* du Divin Sauveur ! A l'instar du Bon Maître, il ne passait parmi nous qu'en semant soit des bienfaits, soit au moins des encouragements, toujours des actes de bonté : c'était bien la présence du père de famille au milieu de ses

enfants. Il nous semble que si nous gardions le silence sur ce qu'il a fait pour le succès de nos œuvres, les pierres qui composent ce Monastère crieraient elles-mêmes notre ingratitude.

Zèle et Charité

des

R. R. Pères Oblats.

Après le Révérend Père Tabaret nous devons mentionner aussi deux autres bienfaiteurs de la première heure, que le Bon Dieu conserve encore à notre reconnaissance toute filiale: le Rév. Père Dandurand, aujourd'hui du diocèse de St-Boniface au Manitoba, alors vicaire général de Monseigneur Guigues, l'intermédiaire et souvent l'inspirateur de toutes les bontés de Monseigneur à notre égard; et le Rév. Père A. Paillier qui, depuis la fondation, n'a cessé de porter à notre chère communauté l'affection et le dévouement du plus tendre des pères. Aujourd'hui encore, malgré ses 86 ans, il accourt comme autrefois, au premier appel de la plus petite d'entre nous, ou de la dernière de nos pénitentes; aussi nous l'aimons et l'honorons toutes, comme des enfants aiment leur bon et vénérable grand-père.

Nos cœurs ne seraient pas satisfaits si nous terminions ici cette page, sans évoquer aussi le souvenir aimé de tant de vénérés Pères directeurs qui ont laissé parmi nous des traces si profondes de zèle et de dévouement. Dans tous nos registres—même dans notre répertoire musical—se trouvent les noms bénis de tous ces honorés Pères Oblats, toujours si héroïques à nos yeux, dans leur vie sublime de victimes au profit des pauvres âmes. Elle est longue la liste de ces noms illustres, tant de ceux qui ne sont plus que de ceux qui vivent encore; les uns se sont signalés spécialement dans la direction de la Communauté, les autres dans celle du Refuge, tous dans le développement de nos œuvres.

A Sa Grandeur, Monseigneur Guigues d'abord, puis au Révérend Père Tabaret comme à chacun de ces grands bien-

fauteurs de notre Institution, nous offrons le faible hommage de notre impérissable gratitude. Que ceux qui militent encore, sous la noble bannière de l'Immaculée, leur céleste Patronne, daignent agréer aujourd'hui le modeste tribut de notre filiale affection. Nous nous agenouillons ensuite sur chacune des tombes de ceux qui ne sont plus, afin d'y verser nos humbles mais reconnaissantes prières: Que Dieu daigne les récompenser tous infiniment, eux à qui cette Institution de Notre-Dame de Charité du Refuge d'Ottawa doit et son existence, et sa prospérité, et son bonheur!

*
* * *

<p>Arrivée de nos Sœurs à Ottawa: Installation provi- soire.</p>	<p>Enfin nous saluons l'aurore du 3 avril 1866! Date bénie qui fait époque dans notre vie religieuse, puisqu'elle est le point de départ d'un avenir fécond en grâces et en bénédictions divines!</p>
---	---

Voici comment nos Annales, en quelques lignes d'une grande simplicité, écrites par celle même qui eut le bonheur d'être la première postulante canadienne de cette fondation, nous décrivent l'arrivée de nos chères fondatrices, et leur installation dans le palais qui les attendait :

“ Sous les heureux auspices de notre glorieux Père saint Joseph arrivèrent de Buffalo en cette ville d'Ottawa, ce 3 avril 1866, notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme Tourneux de la Galaiserie, accompagnée des chères Sœurs Marie de Ste-Thérèse, assistante, Marie de St-Alphonse de Liguori Stüffler, Marie de Ste-Angèle Lux (novice) choristes et Marie Zita Wittmer, tourière.

“ Arrivées à la maison qu'elles devaient habiter pendant six mois, sur la rue St-Patrice, elles trouvèrent leur nou-

“ veau logis entouré de tant d'eau, qu'elles auraient commo-
“ dément pu se servir d'un canot pour y pénétrer. Attirés
“ par la légitime curiosité que dut leur inspirer la vue de ces
“ religieuses inconnues, les voisins furent touchés de com-
“ passion, et s'empressèrent de leur aider à descendre de
“ voiture; les uns apportaient des planches, pendant que les
“ autres construisaient ce que nous pourrions appeler un
“ véritable pont!! C'était tout de même la Providence qui se
“ hâtait de les secourir. . .

“ Enfin ces chères voyageuses y entrèrent. Grand Dieu,
“ quel château! La plus grande malpropreté régnait en cette
“ sombre chaumière, louée à un taux mensuel de huit piastres,
“ où il n'y avait pas un meuble, pas même une chaise. . . Le
“ seul décor de cette antique demeure, composée de quatre
“ petites chambres abandonnées, était fait de l'ouvrage artis-
“ tique de belles grosses araignées, qui s'y trouvaient en si
“ grande abondance, qu'elles avaient pour ainsi dire tapissé
“ murs et plafonds, de leurs toiles dentelées, qui formaient
“ également de fort gracieux rideaux aux portes comme aux
“ fenêtres. . .

“ Le spectacle du lieu n'était pas propre à charmer le re-
“ gard du visiteur. Il aurait pu, au contraire, être un sujet
“ de découragement pour toute autre que notre infatigable et
“ courageuse Mère, qui s'amusait réellement des “Oh! voyez
“ donc, ma Mère!” et des “ Ah!” exclamateurs de sa petite
“ bande d'ouvrières, qui semblaient s'extasier devant chaque
“ nouvelle découverte des différentes espèces de ces petites
“ bêtes qui peupiaient ce bienheureux logis!”

Heureusement c'était le matin, et de bon cœur ces chères
Sœurs se mirent à l'œuvre: notre digne Mère était toujours
la première donnant partout l'exemple du sacrifice et du
dévouement. Grâce à nos charitables voisins, un tout petit
poêle arriva bientôt, puis du thé tout préparé, du pain et
quelques aliments; ce premier repas fut vite improvisé: les

UOC

malles servirent de tables et de bancs, et toutes nos chères Sœurs firent grand honneur au banquet frugal. Après cette bonne réfection dont elles avaient grand besoin, elles se remirent à la besogne pour ranger ce petit réduit, trop sale et peut-être aussi trop dénué, pour être comparé en cet état à la maison de Nazareth. Le nettoyage terminé, les matelas furent placés par terre sur un peu de paille et, le soir venu, après avoir prié avec grande ferveur, nos ardentes ouvrières purent prendre un repos bien mérité: leur installation était faite, aussi dormirent-elles heureuses comme des reines.

Le premier soin du lendemain fut de convertir une des chambres en chapelle. Dans la matinée, Sa Grandeur Mgr Guigues arriva sans bruit leur faire visite: le Très-Révérend Père Dandurand, O. M. I., alors Vicaire-Général du diocèse l'accompagnait. Extrêmement touchés de cette grande pauvreté, ces dignes visiteurs encouragèrent notre bonne Mère et ses dévouées auxiliaires, par quelques-unes de ces paroles qui ne peuvent partir que du cœur, et qui vont droit au cœur. Aussi, dès qu'ils furent de retour à l'évêché, ils leur envoyèrent un autel... quelques couchettes, des chaises et différents autres objets; le tout fut reçu comme on le suppose, avec la plus vive reconnaissance, et on s'imagine que souvent elles durent se rappeler ces paroles de Notre-Seigneur à ses Apôtres: "Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni sac, ni chaussures, avez-vous manqué de quelque chose?" En effet, elles ne possédaient rien, et cependant la sainte Providence les assistait dans tous leurs besoins.

Première messe. Cependant, l'indigence était si grande
Début de l'œuvre. que malgré la prévenante charité de l'excellent Evêque, il fut impossible de se procurer, avant le 15 avril, le bonheur d'avoir la sainte messe, et de posséder le Très-Saint Sacrement. Ce fut le bon Père Molloy, O. M. I., dont nous avons parlé plus haut, qui

fut ce jour-là l'envoyé du Seigneur. " Ayant offert l'Au-
" guste Sacrifice, dit l'Annaliste, il déposa ensuite les saintes
" espèces dans notre humble et modeste tabernacle. Oh! que
" nous étions heureuses! Quel beau jour! Tout était bien
" pauvre et nous étions bien à l'étroit dans ce nouveau
" Bethléem, mais au moins Jésus y était. La chapelle était si
" près de nous que, seule une mince cloison tapissée de papier,
" nous séparait de Celui que nous pouvions justement appeler
" du doux nom de Divin Prisonnier d'Amour. Aussi, comme
" nous l'apprécions cette faveur de vivre ainsi côte à côte, la
" nuit comme le jour, avec ce céleste Ami dont la conver-
" sation n'a pas d'amertume"...

Il serait trop long d'énumérer un à un, tous les bienfaits spirituels et temporels dont Dieu favorisa ces très humbles commencements, où tant de consolations intérieures étaient comme une juste récompense des peines extérieures et des sacrifices acceptés avec tant de générosité. Les principaux événements qui eurent lieu durant le séjour de nos Sœurs dans cette maison, furent la réception de quatre postulantes que nous ferons connaître dans la suite, et la messe de Fondation qui dut être retardée jusqu'au 19 août pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer.

Ici encore, nous devons admirer la main de la Divine Providence qui conduit tout avec tant de sagesse! En réalité, n'était-il pas bien choisi ce jour du 19 août, puisque chaque année, la fête de notre Bienheureux Père Fondateur nous rappellerait nos origines, et aurait ainsi un double retentissement dans nos cœurs?

L'œuvre était fondée, mais elle progressait lentement. Dans leur ardeur, notre digne Mère et ses dévouées auxiliaires auraient désiré que leurs efforts fussent couronnés par plus de succès; les exercices spirituels n'étaient pas négligés, mais l'exiguité du local était un obstacle à la marche

de l'œuvre. Les ouvrières ne pouvaient s'occuper qu'à des travaux d'aiguille, et ce travail manuel était si peu rétribué dans un si pauvre quartier ! Ce fut donc à faire des démarches pour l'acquisition d'un logement plus spacieux, que se passèrent ces six premiers mois ; pendant ce temps, désireuse de recevoir au bercail toutes les brebis que le Bon Pasteur y envoyait déjà, notre Mère priait et faisait prier : elle savait depuis longtemps que si Dieu est tout-puissant dans le monde, la prière est toute puissante sur Dieu ; elle voyait son petit personnel augmenter tous les jours, tandis que les ressources restaient insuffisantes pour subvenir aux dépenses journalières, mais sa confiance dans le secours du Très-Haut ne fut pas trompée : plusieurs amis charitables, touchés de la grande générosité d'âme de notre Mère, aussi bien que du dévouement de nos chères Sœurs, vinrent en aide à cette communauté si pauvre, et par leur influence, toutes les mesures furent prises pour ouvrir, en septembre, un petit pensionnat qui fut placé sous le patronage de Notre-Dame des Victoires ; ils organisèrent aussi une buanderie, sur un plan bien modeste, où la main d'œuvre fut longtemps à l'antique, et dont les premiers clients furent les bons Frères de la Doctrine Chrétienne de notre ville.

Le Noviciat : Le petit Noviciat comptait déjà deux
les premières novices et plusieurs postulantes, qui
Novices. toutes rivalisaient de zèle et de générosité au service du Divin Maître. Les

deux novices ayant reçu le saint habit à notre Monastère de Buffalo, appartenaient maintenant à la fondation d'Ottawa. Comme nous nous proposons d'écrire sous peu l'abrégé de la vie et des vertus de ces deux chères Sœurs, Marie de Ste-Angèle Lux et Marie de St-François-Xavier Montrose, décédées toutes deux en ce Monastère, nous dirons seulement que ce fut à bon droit, que notre vénérée Mère Fondatrice re-

posa ses espérances sur elles, aussi bien que sur les premières postulantes dont nous allons parler, puisqu'elles devinrent toutes d'excellentes et ferventes religieuses.

Les premières recrues de l'œuvre furent Mesdemoiselles Thérèse Montrose de Buffalo (originaire de Londres en Angleterre), Rose-Délina Raiche, de Nicolet, Catherine Tierney, Sarah-Anne Bingham et Marie Kehoe, toutes les trois de notre petite ville d'Ottawa.

La première devint notre chère Sœur Marie de St-Paul qui, à l'exemple de son glorieux patron, le grand apôtre des Gentils, était remplie de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa vie sera aussi écrite avant longtemps; en attendant nous dirons tout simplement que c'est en notre Monastère de Vancouver que cette dévouée Sœur a été enlevée de la terre où l'on pleure, pour être transplantée dans le ciel où l'on jouit, en juin 1897.

La seconde, actuellement notre vénérée doyenne, qui partagea les soucis, les peines et les travaux de notre Très-Honorée Mère Fondatrice, reçut le nom de Sœur Marie de St-Joseph. Cette bien-aimée ancienne est connue de toutes les Maisons de notre saint Ordre. Ayant été choisie en qualité d'assistante, quand notre regrettée Mère Marie de St-Jérôme établit notre monastère de Toronto en 1875, elle revint à Ottawa en 1885, quand notre Chapitre l'élut supérieure de la communauté, qu'elle gouverna pendant six ans. Après sa déposition, cette bien-aimée Sœur se dépensa presque constamment comme assistante et économ; aujourd'hui, c'est encore en qualité d'assistante que, malgré ses soixante-seize ans révolus, sa charité aide à diriger la petite barque de notre dernière fondation, à Supérieur, au Wisconsin.

Notre bien-aimée Sœur Marie de St-Louis, la troisième postulante, qui a toujours rempli, avec un dévouement et une charité remarquables des fonctions moins élevées, ne fut pas moins pour cela un des piliers de cette Institution

UOC

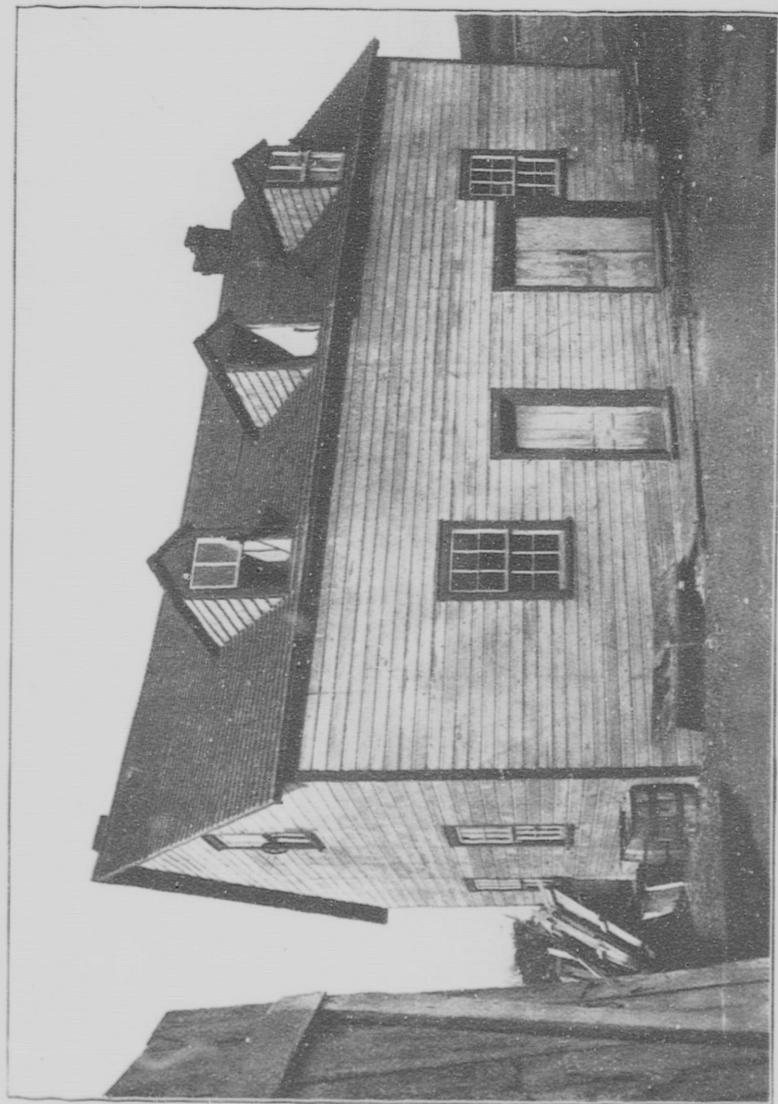
d'Ottawa. C'est la bénie fondation de Supérieur, qui jouit actuellement du fruit de ses exemples et de ses travaux.

Vint ensuite la même année, cette infatigable Sœur Marie du Bon Pasteur qui arrosa de ses sueurs les pénibles commencements de trois fondations: celles d'Ottawa, de Toronto et de New-Westminster (aujourd'hui transférée à Vancouver). L'abrégé de sa vie parlera bientôt de ses vertus et de ses labeurs dans la vigne du Seigneur.

Il s'agit maintenant de cette chère Mère Marie de St-Bernard: cette Mère si douce et si bonne, qui dirigea notre nacelle pendant dix-huit ans. Oh! nous ne vous dirons pas quel est notre amour filial pour cette vertueuse Mère; nous blesserions certainement son humilité, puisqu'elle vit là-bas à Hot Springs, où l'ira saluer cet opusculé, ainsi que toutes ces autres aimées Sœurs fondatrices, qui se dévouent encore loin du vieux chez-nous d'Ottawa, ce cher berceau qui les a vues naître à la vie religieuse.

Il nous sieraît mal de ne pas insérer ici, ne fût-ce qu'un seul mot à la louange de nos deux regrettées Sœurs converses, Marie de St-Pierre Dubé et Marie de St-Dosithée Fournier, ainsi qu'à notre héroïque Sœur tourière, Marie Augustine Valiquette, toutes trois si dévouées, si humbles, si mortifiées, bien que nous nous préparions également, à écrire un abrégé de leur vie d'abnégation et de sacrifice, puisqu'elles ont été les disciples de notre chère Mère Fondatrice.

Oui, il est certain que nos cœurs voudraient les nommer toutes, ces bonnes anciennes qui se sont sanctifiées entre les murs silencieux et aimés de ce béni Monastère; leurs travaux qui nous parlent d'héroïsme, et le parfum de vertu qu'elles y ont laissé, nous font entrevoir quelle doit être leur noble récompense. Aussi, animées par leurs exemples, nous prions l'Esprit Saint qui souffle où il veut, de nous envoyer de là-haut un doux rayon de sa divine clarté, pour nous



PREMIÈRE BUANDERIE ET PREMIER REFUGE DES PÉNITENTES
Actuellement atelier de nos ouvriers

UOC

aider à marcher toujours généreusement, sur les pas de ces courageuses devancières qui eurent le bonheur d'être formées par notre Mère Fondatrice, à l'école de la charité, et à l'école de la croix.

**Changement de
demeure.**

Installation

définitive.

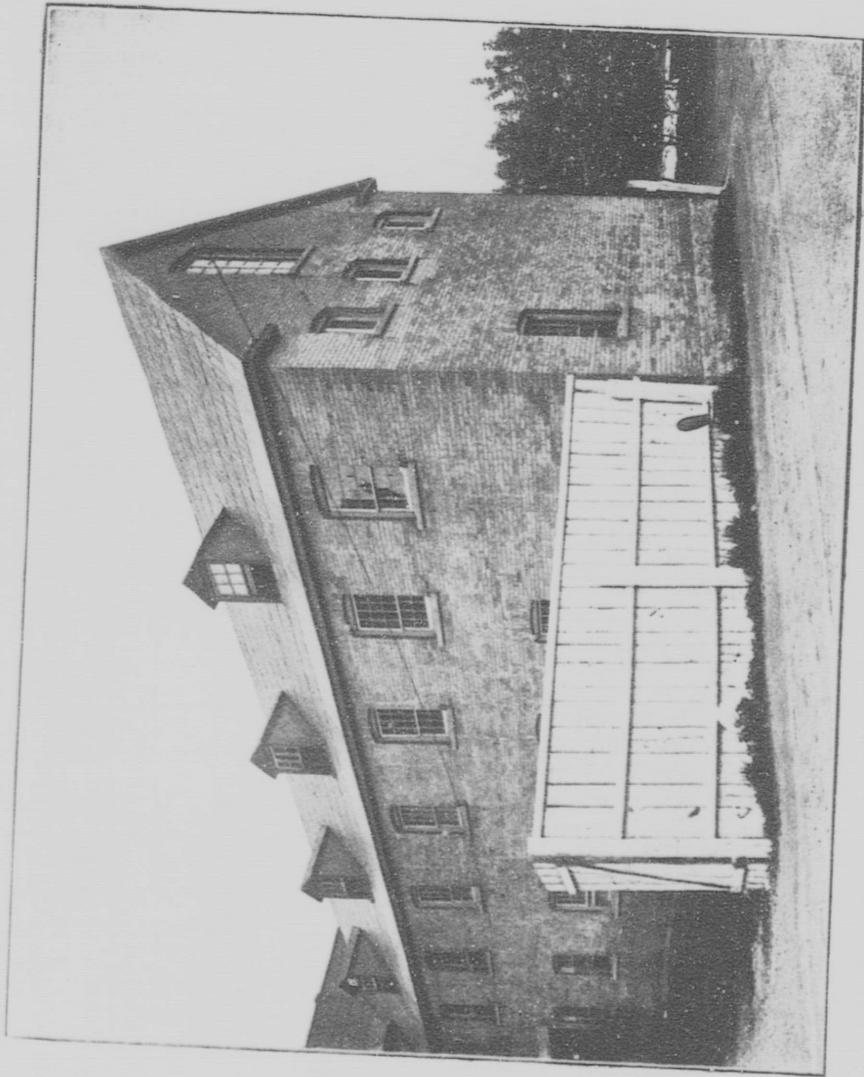
Le 24 septembre, allaient s'ouvrir pour cette communauté de plus vastes horizons : elle allait s'installer dans une demeure un peu plus confortable, et plus adaptée à l'œuvre du Refuge. A cet effet, notre Mère voulut devancer la clarté du jour, pour transférer le petit mobilier de la rue St-Patrice à la rue Park, aujourd'hui rue St-André, par là, elle pensait échapper aux regards curieux du voisinage, mais cette espérance fut complètement déçue. Quoique cette procession matinale eût été organisée en silence, et qu'elle défilât de même, et en bon ordre, on aurait dit qu'elle était comme un réveil-matin pour toutes ces bonnes gens, qui ne tardèrent pas de se grouper aux portes et aux fenêtres afin de contempler la nouveauté de la scène. Il faut dire aussi que leur curiosité était bien pardonnable : notre mode de transfert était si peu conforme aux usages reçus ! Chacune des Sœurs comme chacune des enfants y portait humblement son petit paquet, et elles marchaient deux à deux, égrenant en secret de ferments *Ave*. Venaient ensuite deux charrettes, renfermant les meubles et autres articles de ménage. On le voit, cette procession n'avait rien de bien imposant, ni même peut-être de bien esthétique... Cependant l'humble défilé continue sa marche, beaucoup plus sous le regard de Dieu que sous le regard des hommes, et arrive bientôt à cette demeure bénie, où il va s'arrêter pour toujours sur la terre. C'était la maison du vieux collègue des Révérends Pères Oblats, qui dès ce jour allait devenir notre aimé Monastère. L'installation demanda toute la journée, mais avant la tombée de la nuit,

UOC

les cœurs s'unirent, et de ferventes actions de grâces montèrent vers le ciel. Les Annales ne disent pas quelle fut le sujet de la méditation du soir, mais nous croyons que ce dut être celui-ci : " J'ai aimé la beauté de la maison de Dieu, et le lieu de l'habitation de sa gloire : J'ai choisi l'humiliation, la pauvreté et la mortification dans la maison de Dieu, plutôt que l'habitation dans les tabernacles des pécheurs ! "

Ce fut à cette occasion que Sa Grandeur Monseigneur Guigues, fit cadeau à la Communauté du terrain situé au bord de la rivière Rideau : il était évalué à huit cents dollars. C'était une fortune toute faite ; elle était si pauvre cette petite fondation ! De concert avec le Très Révérend Père Dandurand, Monseigneur fit en même temps à notre Mère le don de deux grandes statues : S. Joseph et Ste Anne, et d'une autre plus petite de la Ste Vierge, ainsi que de plusieurs objets pour l'usage de la sacristie et de la chapelle. Près du vieux collège que nous appellerons désormais " Notre Monastère ", se trouvait une maisonnette, qui servit à la fois de buanderie et de refuge pour les pénitentes. Grand était enfin le bonheur de notre digne Mère et de nos aimées Sœurs, de se trouver entièrement séparées de ces pauvres enfants, comme le demandent nos saintes Règles ! Cette bonne Mère fit aussitôt entreprendre la construction d'une autre maison en bois, de trente pieds sur vingt-cinq, car la Communauté était trop à l'étroit pour pouvoir transformer une des chambres en chapelle. La nouvelle bâtisse fut prête et occupée, dès le 5 novembre, mais comme elle n'était pas encore assez sèche, ce fut seulement le 25 du même mois, que nos bien-aimées Sœurs eurent le bonheur de posséder avec elles l'Hôte-Divin du Tabernacle.

De ces trois bâtisses qui furent le théâtre de tant de travaux comme de tant de sacrifices, deux seulement ont résisté à l'épreuve du temps : la première est la maison que notre chère Mère Fondatrice fit alors construire ; elle a reçu



MAISON BATIE EN 1866 POUR L'USAGE DE LA COMMUNAUTE
Aujourd'hui servant de Refuge pour les Pénitentes

UOC

depuis un revêtement de briques rouges et sert aujourd'hui à abriter les prisonnières et arrivantes au Refuge, qui s'y trouvent assez confortablement logées. L'autre est la maisonnette qui fut le premier asile des pénitentes : on lui a donné, depuis la construction du refuge actuel, en 1895, une plus humble destination : elle est devenue la boutique de nos ouvriers, tandis que le vieux Collège et l'Arche, dont nous parlerons dans la suite, tombèrent alors sous les coups d'instruments démolisseurs.

Première ferveur. Revenons sur nos pas, pour évoquer

Admirable le souvenir des faits qui se déroulèrent
dévouement. entre ces murs aimés où nos chères
Sœurs anciennes goûtèrent des joies si

douces. Pour leurs cœurs toujours attendris, — car elles jettent un regard souvent réitéré vers ce bienheureux passé, témoin de la ferveur de leurs jeunes années, — ces précieuses souvenirs remontent au 21 novembre 1866, jour de la première rénovation solennelle de leurs saints vœux, et de la bénédiction de cette toute petite maison du Bon Dieu :
“ Oh ! dit l'annaliste, que nous priions bien dans cette chère
“ petite chapelle ! Elle était bien simple, bien modeste, pres-
“ qu'austère dans son dénuement ; nous n'y avions d'abord ni
“ statues, ni Chemin de croix, ni prie-Dieu, etc, etc., mais
“ combien elle nous était chère, pour avoir entendu nos pre-
“ miers chants, recueilli nos premières aspirations et dirigé
“ vers le Ciel nos légitimes actions de grâces. ”

Cela fait comprendre sous quels auspices de religieuse charité et de surnaturel bonheur, s'inaugura l'existence de cette nouvelle communauté.

En effet, la ferveur de cette jeune famille était si grande, que notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme jouissait par anticipation des heureux fruits qui en devaient résulter.

UOC

Mais, tout en admirant l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui animait ces aimées Sœurs, qu'elle dirigeait et formait à la vie religieuse, cette bonne Mère souffrait à la pensée que peut-être elles seraient encore longtemps assujetties à de bien grandes privations. Elles devaient se livrer à des travaux manuels si nombreux et si différents, que cela les privait, au moins en partie, du bonheur de s'adonner aux exercices d'une vie plus régulière et plus unie à Dieu. Notre pieuse Mère comprenait combien est nécessaire à l'avancement dans la perfection, ce recueillement et cet isolement absolu du monde, qu'exige notre sainte vocation. Aussi, comme elle encourageait ces chères Sœurs à la pratique du silence et de toutes les vertus religieuses! Avec quelle tendresse maternelle elles les suivait au devoir! Que de sollicitudes continuelles elle avait, pour les porter à une exacte fidélité aux plus petits points de la Règle. Le cloître était en vigueur, et sur les grilles s'étaient déjà de pauvres rideaux noirs, aux parloirs comme à la chapelle et à la sacristie. Il est certain que cette vénérée Mère bénissait Dieu dans le secret de son âme pour tant de faveurs, mais cela ne suffisait pas à son ardeur. Aussi déployait-elle une grande énergie, pour que les soucis des besoins matériels ne devinssent jamais un sérieux obstacle au bien spirituel de cette communauté naissante; car elle savait par expérience, que si l'initiation aux œuvres de zèle est nécessaire dès le temps de la formation religieuse, la fidélité aux exercices de piété est encore plus indispensable.

Cependant nous n'avons pas la prétention de vouloir avancer, que la perfection la plus complète régnait seule, sans ombre de défaut, entre les murs de ce petit monastère: il est certain que nos chères Sœurs anciennes durent constater alors ce fait que nous voyons encore aujourd'hui: que les bons désirs ne trouvent que difficilement leurs voies! A cause de la déchéance de notre pauvre nature, tout ce qui est hu-

main est imparfait sur la terre: les plus grands saints eux-mêmes s'accusent d'infidélités et d'imperfections, et cela, alors qu'ils sont arrivés à l'idéal de la sainteté que l'on peut avoir ici-bas. Mais ces quelques imperfections que Dieu permet toujours, même dans les œuvres les plus saintes, étaient bien peu de chose à côté de la ferveur et de la générosité de toutes au service du Divin Maître. Aussi, il faisait bon alors marcher à la suite de Jésus, dans ce petit Bethléem où revivaient la simplicité, l'innocence et la pauvreté de la crèche!

**Pauvreté
de la fondation.
Durs travaux
manuels.**

Ah! oui, c'était bien la pauvreté de la crèche qui régnait en souveraine dans cette maison du Bon Dieu! Elle s'était montrée dans toute son austérité, lors de l'arrivée de nos chères Sœurs; elle devait longtemps encore leur demander toutes sortes de privations, de sacrifices et de souffrances. Mais si tous les corps n'étaient pas très robustes, du moins tous les cœurs étaient forts, et c'est avec joie que tous acceptaient les exigences de celle que notre Vénérée Fondatrice aimait à appeler, comme Saint François, " Dame Pauvreté ". D'ailleurs, qui aurait pu se plaindre, et trouver les privations trop dures, quand on considérait la conduite de cette bonne Mère? Elle qui était de noble et de riche famille, elle qui autrefois avait eu tout à souhait, non seulement elle ne voulait accepter aucun adoucissement particulier, mais elle cherchait en toutes choses, à donner l'exemple du plus grand détachement et de la plus grande mortification, voulant toujours pratiquer comme les autres et mieux que les autres, ce qu'elle leur enseignait dans ses pieuses exhortations.

Le plus souvent, dans ces premiers temps, nos Sœurs n'avaient pas même à leur usage, ce qui est permis par la Règle: les habits étaient faits de grossière flanelle, fabriquée

au métier ordinaire, et ils étaient reprisés, rapiécés, jusqu'à ce qu'ils fussent complètement hors d'usage, — et cela pour toutes sans exception. Il n'était pas rare de rencontrer nos bonnes Sœurs marchant à l'ouvrage, les pieds nus, dans de misérables chaussures, ou même pendant l'hiver simplement enmitouflés dans de comiques chaussons imaginés et confectionnés par elles, afin de pouvoir supporter les rigueurs de la saison. Elles poussaient même l'économie jusqu'à l'eau qui devait servir à la toilette du matin, et qui était bien mesurée quand la Sœur en charge du dortoir, la mettait en toute petite quantité de leurs pauvres bassins de fer blanc, de toutes les formes et de toutes les dimensions. Et combien de fois, il arrivait qu'elle était gelée, cette eau, quand la cloche sonnait le réveil du matin ! Alors, nos chères Sœurs se hâtaient encore plus que d'ordinaire de descendre à la chapelle : Il devait leur tarder, tout d'abord, de se prosterner aux pieds du Divin Maître pour lui offrir la rude journée qui commençait, mais aussi, il leur tardait peut-être de réchauffer leurs membres transis, en se rapprochant d'un tout petit poêle, le seul qui se trouvait alors dans ce quartier de la communauté, même pendant les gros froids de 30 à 35 degrés de notre interminable hiver. Au réfectoire, la table était plus que frugale : et pendant de longues années, le thé, le café, le lait, le beurre et le bon pain blanc furent un vrai luxe, réservé aux grandes solennités et, alors encore, on ne pouvait savourer ces petites douceurs qu'avec beaucoup de réserve, puisque la chère Sœur dépensière les distribuait avec une extrême parcimonie.

Si donc, nos aimées Sœurs étaient heureuses dans cette sainte demeure, ce n'était certainement pas à cause du confort et de l'abondance qui y régnaient. Ce n'était pas non plus, à cause du repos qu'elles pouvaient y goûter, car la plupart du temps, c'était vers les deux ou trois heures du matin qu'elles se levaient, surtout en été, quand il leur fallait,

malgré la rosée, aller cueillir les différents produits de leur beau jardin, pour les faire porter de très bonne heure au marché par notre brave domestique. Cette besogne se terminait toujours avant la sainte messe, à laquelle toutes assistaient fort pieusement; puis venait le déjeuner, qui consistait principalement en un morceau de pain bis et une tasse d'eau noircie, obtenue avec quelques croûtes de pain brûlées qu'on ne pouvait utiliser autrement. L'estomac ainsi sustenté, elles se rendaient à leurs différents postes: les unes à la buanderie, où elles lavaient, repassaient, toute la longue journée; d'autres allaient au jardin, piocher, semer, sarcler, etc, ou même au besoin creuser des fossés autour de la propriété, pour y enfouir toutes les pierres; quelques-unes, non des moins courageuses, s'occupaient à mettre ensemble des planches ou divers morceaux de bois, pour faire soit des tables, soit des bancs, soit même des armoires...

Oh! nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer un à un les pénibles travaux auxquels ces chères Sœurs se livraient, avec une ardeur infatigable et un courage à toute épreuve, sous la surveillance et la vigilante direction de notre vénérée Mère qui, disent-elles, était partout, favorisant l'industrie et l'intelligence de chacune, par une parole aimable ou un conseil inspirateur; elle n'hésitait pas elle-même, selon le besoin, à se soumettre aux mêmes fatigues, se chargeant même quelquefois seule du travail de la cuisine.

Fidélité à la Règle

et aux

Observances.

D'après ce que nous venons de dire, on comprend aisément que dans ces premières années, il n'était guère possible de suivre minutieusement toutes les pratiques et observances en usage dans nos communautés bien organisées. Nécessité, dit-on, n'a pas de loi! Cependant, un rapide coup d'œil jeté sur nos Annales, va nous montrer comment notre vénérée Mère, au milieu de tant de difficultés

et de travaux matériels, savait former sa jeune famille, à l'amour de la Règle et à la fidélité à tous les devoirs de la vie religieuse.

Nous y voyons avec quelle sainte ardeur, nos chères Sœurs célébraient les solennités de l'Eglise et de notre saint Ordre. Dès 1867 et 1868, elles eurent la messe de minuit, l'office de Noël chanté, même matines et laudes; (il convient de dire qu'alors la communauté possédait un chœur de belles et bonnes voix); et devant l'humble petite crèche, où souriait l'aimable Enfant Jésus, nos Sœurs étaient heureuses de chanter ces naïfs couplets que notre chère Mère leur enseignait de sa voix douce, pieuse et claire, ces mêmes couplets que nous aimons tant à chanter à notre tour chaque année, quand revient cette joyeuse époque de Noël et du Nouvel An. Nous voyons aussi que dès 1868 et 1869, elles observaient, selon qu'il est marqué, les belles fêtes titulaires du Divin Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie, et qu'elles y chantaient même le *Venite*. C'est aussi dès 1868, qu'elles eurent le bonheur d'avoir les Quarante Heures, leur premier reposoir le Jeudi Saint, et les offices de la Semaine Sainte. Inutile de dire qu'elles faisaient pieusement les exercices du beau mois de Marie, et qu'elles priaient alors avec ferveur, simplicité et abandon, car nous savons bien que toujours l'amour filial à l'égard de Marie Immaculée, a fleuri dans tout monastère qui porte nom "Notre-Dame de Charité". Venait ensuite le mois du Sacré Cœur, de ce doux Cœur qui n'en forme qu'un avec celui de Marie, selon l'expression de notre Bienheureux Père Fondateur. Aussi de quelle dévotion et de quel amour ardent, le cœur de notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme n'était-il pas embrasé, elle dont le vif désir était d'inspirer à ses filles, le véritable esprit du Père Eudes, qu'elle possédait elle-même à si haut degré!

Continuant à examiner nos Annales, nous voyons avec quel zèle toutes les mesures étaient prises, pour donner toute

la solennité possible aux belles fêtes religieuses qui se succèdent durant le cours de l'année, comme aussi à nos cérémonies de prise d'habit et de profession : car, pour tout ce qui regardait le service divin, les chants liturgiques, le décor des autels et toutes les choses saintes, notre bonne Mère déployait ce zèle infatigable que nous lui connaissons, pour l'avoir vue se dépenser, en tout et toujours, à procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le jour du 22 juillet ne se célébrait pas moins fidèlement que toutes les autres fêtes de règle. Notre digne Mère Fondatrice savait en faire un grand et beau jour, pour la consolation et l'encouragement de nos chères enfants du Refuge, qui considèrent la Ste-Madeleine, comme étant leur fête à elles. Aussi, malgré la pauvreté, la misère et l'indigence, notre Mère savait toujours trouver quelques douceurs et faire préparer des plats de choix, pour le banquet de ce jour béni, qui rend tant de cœurs heureux dans chacune des maisons de notre saint Ordre.

Nous y voyons pareillement que dès les premières années, la communauté aussi bien que les classes jouissaient du grand bienfait de ces beaux jours de retraite prescrits par la Règle, lesquels servent toujours à retremper l'âme toute entière, en lui donnant de s'abreuver aux sources surnaturelles de la grâce, et à augmenter parmi nous cette suave cordialité dont parle le psalmiste, dans ce verset que notre chère Mère aimait à nous dire souvent : "Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble dans une même demeure !"

Quant aux exercices de chaque jour ou de chaque semaine, nos chères Sœurs étaient heureuses d'avoir régulièrement la sainte messe, la bénédiction, l'exposition du saint Sacrement ainsi qu'il est de règle; l'office se récitait tous les jours en chœur, même celui de matines et laudes, qui commençait à neuf heures moins un quart : c'est-à-dire à l'heure marquée

UOC

pour l'ordinaire. Très fidèlement aussi, notre digne Mère tenait le Chapitre et recevait la coulpe au réfectoire, où le service se faisait ainsi qu'il est indiqué au Directoire.

Il nous semble que ces quelques détails, et d'autres semblables que nous pourrions rapporter, attestent clairement que notre chère Mère Fondatrice n'avait qu'une chose bien à cœur : fonder cet établissement sur les bases solides de la fidélité à la Règle et aux observances de notre saint Ordre ! Dieu pouvait-il ne pas la bénir ? . . . Aussi, combien nos Sœurs l'aimaient, cette Mère qui leur paraissait toute faite de sagesse, de bonté, de prudence et de miséricorde ! Comme elles trouvaient qu'il faisait bon vivre sous sa direction ; comme elles savaient apprécier le trésor dont elles jouissaient, sous sa discipline acceptée dans un joyeux acquiescement à ses décisions, qui ne laissaient jamais rien à l'imprévu. Sous son sage gouvernement, toutes goûtaient une paix profonde, et ce leur était un vrai bonheur que de pouvoir trouver une occasion de se présenter à elle. Seules, celles que sa charité a formées peuvent dire l'impression qui leur est restée de cette excellente Mère, dont l'humilité cherchait toujours à cacher les vertus d'une vie toute de régularité et de mortification. Aussi, s'ils eurent leurs heures de tristesse, les très humbles commencements de cette fondation d'Ottawa, ils eurent de même leurs nombreux moments de consolation ; car, s'il est vrai que la plupart du temps, elles manquaient même du nécessaire, ces bien-aimées Sœurs, vivant au jour le jour, sans savoir quel serait le sort du lendemain, elles comprenaient en même temps, qu'elles avaient choisi la meilleure part. Et, tout en se livrant à ces rudes labeurs qui épuisaient leur corps, elles jouissaient dans leur âme, de la paix et du bonheur que Dieu sait toujours donner aux disciples de la croix de Jésus.

Nous croirions certainement en avoir trop dit à l'avantage de notre chère communauté, si toutes ces louanges ne

revenaient pas tout d'abord, à notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, puis à toutes nos dévouées Sœurs anciennes. La plupart sont parties — et quelques-unes bien jeunes encore, tombées d'épuisement et de fatigue — pour jouir de la récompense si bien méritée par une vie d'immolation et de sacrifices souvent héroïques. A celles qui restent encore, nous offrons ici le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance, et nous prions Dieu de leur donner un jour à elles aussi, cette récompense de choix qu'ont déjà obtenue leurs courageuses compagnes de la première heure, nos très aimées fondatrices.

*
* *

**Zèle pour la
conversion
des pénitentes.**

Nous avons essayé, dans les lignes qui précèdent, de faire connaître les qualités et les vertus de notre chère Mère, dans la formation et le gouvernement de sa petite communauté; mais nous n'aurions qu'une idée très imparfaite de son zèle pour la gloire de Dieu, si nous ne tournions maintenant nos regards vers cette partie de l'Institution, que nous appelons le Refuge, et où grandissait une autre famille confiée pareillement à ses soins maternels. Après avoir assuré de son mieux le bien spirituel et temporel de ses chères Sœurs, sa sollicitude se portait toute entière vers ces pauvres pénitentes, qui arrivaient de plus en plus nombreuses, et qu'il fallait pour la plupart arracher à une vie de désordre, pour les ramener à Dieu. Sa grande ambition était de mettre notre fondation en mesure de les recevoir en très grand nombre, de leur procurer tout le confort possible, de leur rendre la vie agréable au Refuge, afin de les gagner peu à peu, et de les ramener à de meilleurs sentiments, et à une sincère et complète conversion à Dieu. Sa charité à leur égard ne connaissait pas de borne:

UOC

elle recevait toutes celles qu'on présentait, ou qui venaient d'elles-mêmes. Un pieux ecclésiastique lui ayant représenté un jour, que, vu la pauvreté de la communauté et l'exiguïté du logement des pénitentes, il serait prudent de n'en point recevoir un si grand nombre, cette bonne Mère lui répondit en souriant: Ah! bien volontiers, si toutefois vous me permettez de confier à votre ardente charité, toutes celles que je renverrai; et elle continua d'en recueillir le plus qu'il fut possible. Aussi, quand la chère Sœur portière allait lui annoncer qu'une nouvelle brebis attendait à la porte du bercail, il fallait voir quelle expression de bonheur et de joie illuminait aussitôt ses traits, et avec quel contentement, (car notre Mère ne semblait pas connaître l'empressement) elle prenait la clef de la porte du Refuge, en se disposant à aller la lui ouvrir elle-même; puis, quand à l'obéissance, soit du midi, soit du soir, elle recommandait la nouvelle pénitente aux prières de la communauté, comme c'est l'habitude de le faire, elle savait toujours trouver quelques paroles émouvantes, où elle faisait passer tout son cœur de mère tendre et compatissante.

Si quelqu'une de ces chères enfants était éprouvée par la maladie ou torturée par le chagrin et la tristesse, notre chère Mère, dès qu'elle en avait connaissance, ne manquait jamais de se rendre auprès d'elle pour la consoler, l'encourager et la soulager de tout son pouvoir. Quel baume salubre de tendresse maternelle, versaient alors ses paroles qui inspiraient la confiance en la bonté de Dieu, et la résignation dans l'épreuve. Elle avait un don spécial pour distinguer à propos, quel remède spirituel serait plus apte à adoucir la peine, amoindrir la douleur, et cicatriser les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps. Sa voix si douce et si pénétrante semblait s'inspirer pour l'occasion des sentiments du saint homme Job: " Si nous avons reçu avec joie et reconnaissance les biens de la main du Seigneur, notre Dieu, pourquoi

n'en recevriions-nous pas également les maux avec soumission à sa volonté adorable, nous consolant par l'espérance que l'épreuve ne durera pas toujours, puisqu'elle nous vient de la main de notre Père des Cieux?"

Mais, c'était surtout quand ces pauvres enfants se montraient inconstantes et mal disposées, que cette charitable Mère savait trouver le moyen de faire luire quelques rayons de soleil, à travers les plus épais nuages : quelquefois de petites douceurs, d'autres fois une image ou une minime récompense, toujours quelque attention délicate lui servaient à merveille, à trouver le chemin des cœurs auprès de ces pauvres affligées, dans ces moments où l'ennemi de tout bien faisait de terribles efforts, pour les décourager du service de Dieu, et les faire retourner à leur vie de péché. La difficulté une fois aplanie, et les bonnes résolutions renouvelées, c'est alors que cette pieuse Mère savait les féliciter pour ranimer leur courage et leur générosité ; et, ces pauvres infortunées se voyant l'objet de tant d'affection et de dévouement, reprenaient avec une nouvelle ardeur leur vie de sacrifice et de pénitence. Aussi, celles parmi les anciennes qui eurent le bonheur de la connaître et qui vivent encore, s'extasiaient devant le portrait chéri de cette vénérée Mère, et se glorifient du privilège qu'elles ont eu, d'avoir été reçues par sa charité, dans ce saint asile, et d'avoir joui pendant plusieurs années de sa douce présence et de sa maternelle bonté.

Ce zèle ardent pour le salut des âmes abandonnées, cherchait à se répandre ; aussi de retour à la communauté, notre bonne Mère déversait-elle les sentiments de son cœur, dans celui de ses chères coadjutrices, pour les enflammer elles aussi de la même ardeur et du même dévouement. Toute vraie fille de Notre-Dame de Charité, leur disait-elle souvent, doit s'immoler totalement pour les âmes, et si nos aspirations ne s'élèvent pas jusque-là, nous ne sommes pas à la hauteur de notre vocation ; car la charité que nous portons

dans la pratique de notre quatrième vœu est la vraie mesure de notre amour pour Dieu. Leur expliquant ensuite la conduite à tenir avec les pénitentes, elle leur disait : Ayez pour elles une grande compassion, cherchant avant tout à soulager leurs misères, et à diriger leurs âmes vers Dieu. Ne les reprenez pas pour la moindre faute ; elles ne sont pas tenues comme nous à marcher dans le chemin de la perfection. Avant de recourir à la sévérité et à la rigueur, épuisez tous les moyens que vous suggèrera la douceur : car c'est par la douceur et la bonté que gouverne une mère. Sachez toujours contenir vos cœurs dans la patience, supportez-bien des défauts, bien des caprices, sans manifester aucun mécontentement : " Jeunesse est volage, et l'oiseau n'aime pas sa cage ; il faut donc le charmer, pour l'y faire rester. " Que toutes vos paroles soient inspirées par la plus pure charité, c'est-à-dire uniquement par le désir de convertir et de sauver ces pauvres âmes qui vous sont confiées.

Toutes ces exhortations de notre digne Mère, se résumaient comme nous le voyons, dans la pratique de la charité et de la miséricorde : " Rendre nos pénitentes heureuses au Refuge, pour les gagner totalement à Dieu ", tel était son mot d'ordre, le résumé de toute sa conduite, et de toutes ses instructions.

**Conversions
opérées.**

Avec une telle bonté, notre digne Mère, d'ailleurs admirablement secondée par les maîtresses qu'elle formait si bien, arrivait toujours à toucher les cœurs les plus endurcis, et à faire plier les volontés les plus rebelles, pour les soumettre à la sainte volonté de Dieu. Aussi, combien d'âmes n'a-t-elle pas ramenées à de meilleurs sentiments ! Combien de conversions remarquables ne sont-elles pas le fruit de sa maternelle charité ! Que de scènes édifiantes nous avons vues se dérouler dans cet asile de la pénitence ! Nous pensons qu'il

ne sera pas hors de propos de rapporter ici, une de ces conversions, opérée tout à fait au début de la fondation, et due à notre vénérée Mère qui, durant une sortie nécessaire en vue de l'acquisition d'un local plus spacieux, visita la prison centrale de la ville et rencontra cette pauvre Mary Thaïs dont il va être question. C'était une pauvre infortunée de trente-quatre ans, réduite au malheur par sa mauvaise conduite; notre bonne Mère fut émue de sa triste condition, et elle lui adressa de si douces paroles (comme le disait ensuite Mary Thaïs elle-même) qu'elles touchèrent son cœur endurci par le crime. Notre Mère lui demanda alors de venir au couvent, et Mary Thaïs de répondre sur le champ: Oh! oui, je vous aime déjà assez pour cela, mais pas aujourd'hui; quand je serai bien décidée, je m'y rendrai, mais j'y irai toute seule. Elle le fit, en effet, et devint cette bonne Marie-Madeleine, qui eut le bonheur d'être la première à recevoir l'habit de la pénitence, dans notre classe dédiée sous le vocable de l'illustre pénitente de la Judée, Ste Marie-Madeleine, l'amante privilégiée du Divin Sauveur.

Un jour, deux officiers de police eurent pour délicate mission de nous amener Mary Thaïs au Refuge. C'était le 3 juin 1866. Le trajet se faisait à pied — car il n'y avait pas encore de "patrouille-automobile" à Bytown. Tout allait à merveille: la Mère-Ours (comme on l'appelait) était devenue brebis docile; au moins elle en avait toute l'apparence. Quelle nécessité y a-t-il de ces menottes de fer, dit naïvement Mary Thaïs à ses bons conducteurs? Et eux de la croire sur parole, quand elle ajouta: Je me rendrai bien sans cela, allez; je suis bien contente d'aller au Refuge. L'ayant donc déliée, ils cheminaient tranquillement en pleine rue, de chaque côté de leur prisonnière, quand, ô déception! oh surprise! la douce brebis redevint tout à coup Mère-Ours; surprenant ces braves guides trop crédules, notre Mary Thaïs fit si bel et si bien que, donnant un vigoureux coup de poing à celui-ci, un

adroit coup de pied à celui-là, tous deux se trouvèrent renversés, pendant que l'heureuse prisonnière se glorifiait de son succès par une fuite rapide. Elle ne jouit pas longtemps de sa liberté ainsi recouvrée. . . Le lendemain on nous la ramenait, mais cette fois plus de précautions avaient été prises. . . Nous passerons sous silence les tracasseries, les ennuis qu'elle causa pendant les premiers temps; toujours, en ces occasions, notre Mère parvenait à la calmer. Que de fois elle fut sur le point de partir! C'en est fait, disait-elle, mon parti est pris, je veux retourner au diable; cette fois, je vais m'enfuir! . . . Cependant, elle ne dissimulait jamais ses intentions, car la honte n'est pas toujours, hélas! bien grande chez nos pauvres enfants. Enfin, un jour, c'était à la buanderie qu'elle était occupée, où plutôt qu'elle aurait dû s'occuper; le diable profita de son désœuvrement pour lui apparaître. Ce fut dans un coin de la chambre du lavage, qu'eut lieu le dialogue entre la malheureuse Mary Thaïs et l'interlocuteur mystérieux. Elle était seule à le voir, mais ce qui prouva le fait, fut une forte odeur de soufre, et la fumée qui s'éleva du coin où la scène se passait. Celles qui en ont été témoins (quelques-uns vivent encore) n'ont jamais pu, et ne pourront jamais oublier la figure pour ainsi dire diabolique de la pauvre enfant. Elle demanda à partir sur le champ; notre vénérée Mère réussit cependant à retarder sa sortie, espérant que le Révérend Père Ph. Provost, O. M. I., qui était alors le dévoué confesseur du Refuge, la ferait consentir à changer de résolution. Vain espoir: tous les efforts de ce saint religieux semblaient demeurer inutiles, quand il fut inspiré de lui dire, dans le but de vaincre son obstination: Eh! bien oui, ma pauvre enfant, puisqu'il le faut, vous partirez pour retourner au diable, comme vous le dites. Mais pour sortir, vous passerez sur mon corps. Ce disant, il allait se prosterner, déjà il était à genoux; mais c'en était trop: Mary Thaïs fut saisie de douleur, de confusion et de repentir; elle s'écria! "Levez-

vous, mon Père, Oh! levez-vous; non, je ne m'en irai pas." C'en était fait! La grâce triomphait complètement de la nature, et la victoire était aussi glorieuse que l'épreuve avait été longue et douloureuse. Sa conversion data de ce jour, et, pendant les longues années que dura son expiation terrestre, sa conduite fut une continuelle édification, et pour la Communauté et pour le Refuge. Elle était devenue si dévouée, qu'elle aurait certainement donné sa vie pour la défense et pour les intérêts de notre digne Mère Fondatrice et de toutes ces chères Sœurs anciennes qu'elle vénérât. Une maladie de cœur très crucifiante vint, il y a quelques années seulement, mettre un terme à sa pénible existence: ce fut la décomposition avant le tombeau; mais son courage héroïque et son invincible endurance ne se démentirent pas un instant, et sa belle mort fut une des plus édifiantes que nous ayons jamais vues au Refuge.

Que d'autres traits analogues à celui-ci, ne pourrions-nous pas raconter sur ces pages! On se les répète de temps en temps, surtout parmi les pénitentes, pour l'édification et l'encouragement de ces pauvres enfants, que l'ennemi du salut s'efforce toujours de détourner de la voie du bien.

Les Madeleines.

Il nous semble que nous ne pouvons

Autres classes.

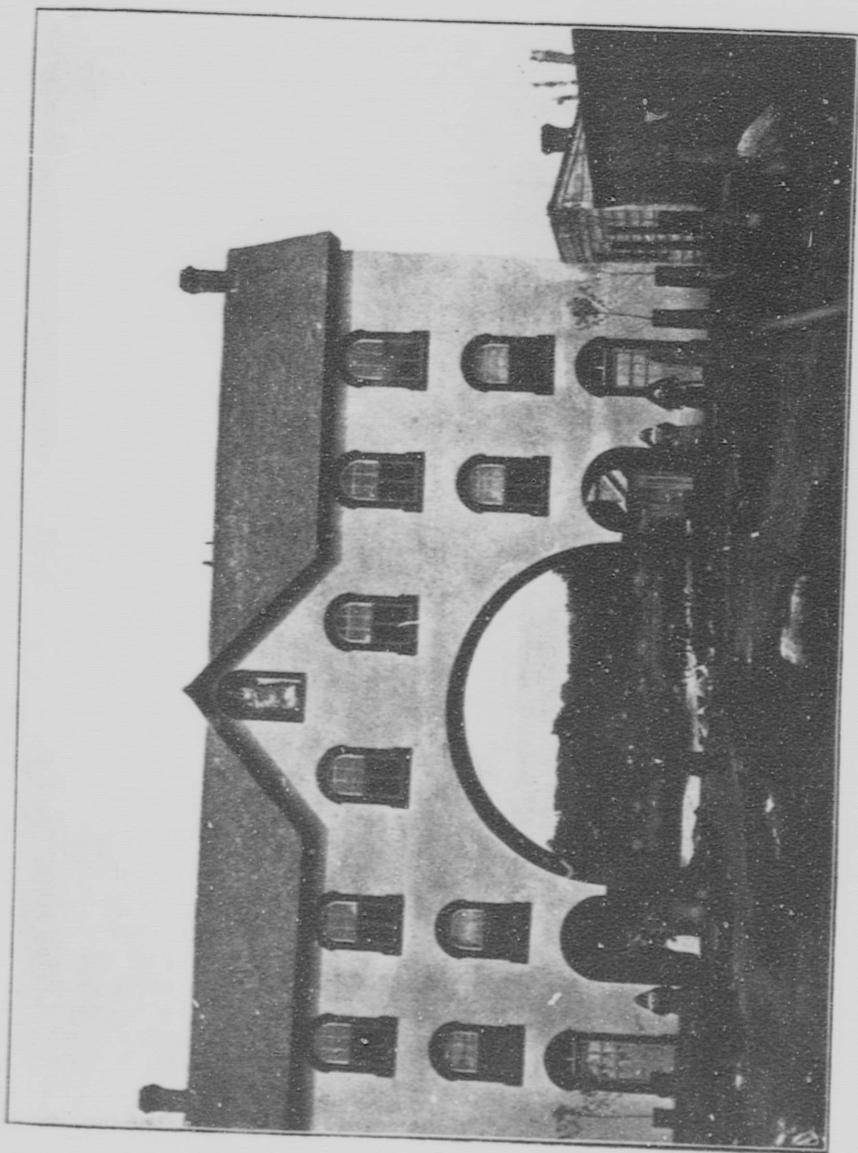
finir ce sujet, sans dire quelques mots à la louange de nos chères Madeleines.

Elles ont été si héroïques dans le renoncement à leur volonté, et dans l'amour du travail, ces vraies modèles de pénitence; elles se sont élevées si haut dans notre estime, par leur esprit de sacrifice et d'immolation; la grâce divine a travaillé si manifestement dans ces âmes, que nous sommes certaines que plusieurs d'entre elles doivent être très haut placées parmi les élus! Que de fois, nous avons été consolées en les surveillant à l'ouvrage! Oui, que de courage... que de dévouement! Puis, que de fois ne fûmes-nous pas ravies

d'admiration, par le spectacle émouvant de leur résignation dans la maladie, et surtout en face de la mort, quand elles se voyaient sur le point de comparaître devant ce Dieu qu'elles avaient peut-être grandement offensé autrefois, mais qu'elles avaient si bien servi ensuite, par une longue vie de pénitence. Telles furent toutes les anciennes qui, après de bien grandes souffrances, expiraient pour ainsi dire sur la croix, sans une plainte comme sans un regret, n'ayant qu'un seul désir, faire la sainte volonté de Dieu.

Outre cette classe, sous le vocable de Ste-Madeleine, où étaient reçues celles qui voulaient se consacrer à Dieu, en menant une vie pénitente, notre Vénérée Mère Fondatrice avait ouvert le 2 juillet 1867, une seconde classe, sous la protection de Ste Pélagie, pour recevoir les arrivantes qui alors étaient toutes logées ensemble. La Communauté se trouvait encore trop pauvre, et par conséquent trop à l'étroit, pour permettre à notre Mère, de séparer celles que nous amenait la police, de celles qu'on nous confiait pour des raisons moins graves, et qui étaient sans doute moins coupables.

La grande charité la pressa aussi d'ouvrir un petit pensionnat, où elle recevait également les orphelines appartenant à quelque famille honorable, quoique pauvre. Notre Mère qui avait mis sa confiance en Notre-Dame des Victoires lors de sa visite au célèbre sanctuaire de ce nom à Paris, voulut placer sous l'égide maternelle de cette céleste Patronne, les jeunes filles qui avaient le bonheur d'être reçues en cet humble mais heureux asile. Là comme au Refuge, la seule présence de notre bonne Mère Marie de St-Jérôme faisait du bien! Aussi, il fallait voir avec quelle empressement nos chères enfants se groupaient sur son passage, pour recueillir un gracieux sourire ou un mot aimable. Cela leur suffisait souvent pour être consolées, encouragées, et elles reprenaient leur rude travail, le cœur alerte et joyeux. Cette charitable Mère savait pour ainsi dire se multiplier, être partout où il y



ARCHE CONSTRUITE EN 1871
pour relier les deux parties de la propriété par-dessus la rue St.-André, et démolie en 1895

UOC

avait une peine à soulager, quelque croix à porter ; à toutes et à chacune de ses enfants, elle ouvrait tout grand son cœur si aimant, si bon, et il aurait été bien difficile de dire quelles étaient celles qui avaient la plus grande part dans son affection et dans son amour maternel. Et ses enfants le savaient bien ; aussi, à la Communauté, au Refuge, au Pensionnat où à la Préservation, partout on l'aimait, on la chérissait : ce n'est pas assez dire, partout on la vénérait. Ainsi, dans ces murs bénis, refuge de bien des misères de notre pauvre humanité, mais aussi asile de tant de charité, régnaient l'union, la paix, et le bonheur ; et tous les cœurs, rechauffés au contact du cœur brûlant de notre pieuse Mère, s'élevaient au-dessus de la terre et se dirigeaient tout naturellement vers Dieu.

**Après 7 ans
de
fondation.**

Notre chère fondation d'Ottawa avait eu de bien pénibles et de bien pauvres commencements ; mais combien elle avait été riche de dévouement, d'abnégation et de charité ! Tant de travaux, tant de fatigues, joints à une confiance toute filiale en la divine Providence, et à un complet abandon au bon plaisir de Dieu, méritèrent à notre œuvre les plus abondantes bénédictions célestes, même au point de vue temporel, comme nous allons le voir, et comme l'atteste aujourd'hui la florissante situation de la Communauté. Au fur et à mesure qu'elle en avait la possibilité, notre digne Mère pourvoyait aux différents besoins de l'avenir. Sa charité avait pu faire successivement l'acquisition de plusieurs petits lots, attenants au terrain donné par Sa Grandeur Monseigneur Guigues : ces divers achats s'élevèrent à la somme de plus de 3500 dollars. Elle avait dans la suite fait construire deux autres bâtisses pour l'agrandissement du Refuge et de la buanderie : l'une de soixante-dix pieds sur vingt-cinq, l'autre de soixante-cinq sur dix-

huit. Cette dernière, élevée en forme d'arche, permettait une communication entre nos deux propriétés séparées par la rue qui conduit à la rivière. Tel était le désir du maire de la ville, quand il dressa notre acte d'incorporation en janvier 1868. Notre Mère avait fait aussi ériger un modeste oratoire en l'honneur de S. Joseph, notre céleste pourvoyeur dont la protection ne nous fit jamais défaut. La petite chapelle, où nos chères anciennes priaient avec tant de ferveur, s'était enrichie d'un chemin de croix, de plusieurs jolies statues, de plusieurs bancs et d'un tout petit orgue que nous avons encore; autant d'améliorations qui, en procurant à nos chères Sœurs un peu de confort, les excitaient encore plus à la dévotion et à la reconnaissance envers Dieu qui se montrait si bon pour elles. Une cloche pour annoncer les exercices de la communauté était venue occuper le petit clocheton jusque là silencieux; et de sa niche pratiquée sur la façade de l'arche, Notre-Dame des Victoires veillait sur cette généreuse et fervente petite famille religieuse.

Dès 1871, notre chère Mère réussit à obtenir du Gouvernement un octroi annuel de 480 dollars pour le support du Refuge. De son côté, elle donna chaque année, à la communauté tous les revenus de ses biens de famille, une rente viagère de 1000 francs, que notre cher Monastère de Rennes eut la grande charité de lui envoyer (quelquefois même en doublant cette somme) jusqu'à la fin de sa vie, au profit de nos différentes fondations d'Amérique où elle se trouva successivement. En joignant à ces petites ressources, le fruit de plusieurs quêtes, que la communauté eut la permission de faire dans les villes de New-York, Nicolet, Montréal et leurs environs, notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme put non seulement couvrir les fortes dépenses nécessitées par l'entretien du personnel, l'acquisition de nouveaux terrains et la construction de plusieurs nouvelles bâtisses, mais elle réussit à laisser en banque, au moment de la déposition, une



ORATOIRE ST-JOSEPH, CONSTRUIT DANS LE JARDIN EN 1871

UOC

somme de 3000 dollars, pour la construction projetée de notre présent monastère, lequel toutefois ne fut bâti qu'après son départ en 1875.

Nous ne pouvons omettre de mentionner un coin de notre propriété, obscur et tranquille, mais cher à tous les cœurs! Il s'agit de ce petit cimetière de famille, là-bas, au bout du jardin, où trois aimées Sœurs reposaient déjà et où le fossoyeur s'appretait à creuser deux nouvelles tombes. C'était là qu'elles avaient toutes espéré dormir un jour, ces bien-aimées Sœurs du vieux temps; c'est là aussi que nous espérions avoir la consolation toute notre vie de venir nous agenouiller, pour verser au pied de chaque croix, l'aumône spirituelle de nos nombreux *De profundis*, avant d'aller prendre place nous aussi dans ce champ du repos. Mais Dieu en décida autrement; et un jour, on nous annonça que les Messieurs du bureau de santé de la ville avaient résolu de nous enlever ce dernier bonheur que nous attendions ici-bas. C'était la voix de Dieu qui nous demandait de faire ce sacrifice; il nous fallait obéir. Notre lettre circulaire de 1893 alla raconter dans nos Monastères, les angoisses cruelles de cette bien dure épreuve. Nous en passerons le récit sous silence, nous bornant à ajouter, qu'aujourd'hui notre lot de famille est dans le cimetière de Notre-Dame à quelques milles de distance. C'est là que nos regrettées défunttes reposent, à l'ombre de la grande croix sur laquelle sont gravés ces mots: *Vive Jésus et Marie! Les Religieuses de Notre-Dame de Charité du Refuge d'Ottawa; et plus bas: Je me reposerai à l'ombre de tes ailes et ta main dr vite me gardera toujours!* C'est ainsi que nous dûmes sacrifier ce petit cimetière que notre Vénérée Mère Fondatrice avait fait elle-même préparer pour notre dernière demeure.

Si la fondation prospérait au point de vue matériel, l'édifice spirituel était plus prospère encore, et à mesure que la ruche s'était formée, de nombreuses ouvrières y étaient ac-

courues de toutes parts. Après sept ans de labeur et de peine, notre vaillante Mère pouvait contempler avec amour la nombreuse famille que le ciel lui avait envoyée. La communauté comptait alors treize Sœurs professes-choristes, cinq professes-converses, sept Sœurs tourières et douze novices. La classe de la Préservation n'abritait plus cependant que quelques orphelines, car pour se conformer aux désirs de l'autorité, le pensionnat avait été fermé; mais l'œuvre du Refuge était en pleine prospérité avec son petit peuple de cent trente-sept pénitentes.

Le petit grain de sénevé, semé depuis sept ans seulement, n'était-il pas déjà devenu un grand arbre? En se rappelant dans de ferventes oraisons, tous les bienfaits, toutes les grâces que Dieu s'était plu à répandre sur son cher monastère d'Ottawa, oh! quelle devait être la reconnaissance de notre chère Mère! Dieu avait si visiblement béni cette œuvre, il l'avait fait grandir si vite, que déjà elle était solidement établie, et en état de résister aux grands vents de l'orage. Aussi notre digne Mère pouvait remettre en toute tranquillité à d'autres mains, cette lourde charge de la supériorité qu'elle avait si parfaitement et si fructueusement remplie.

**Portrait
de la
Mère St-Jérôme.**

Après avoir raconté les œuvres mémorables de notre incomparable Mère, et avant de parler de la Déposition qui va la ravir au cœur de ses enfants, nous sentons le besoin de contempler plus directement pendant quelques instants, cette noble figure et cette grande âme. Oh! si nous pouvions la dépeindre telle que l'admiration et la vénération l'ont frappée dans le souvenir de nos vénérées ancêtres!

Notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme Tourneux de la Galaiserie était grande et d'une stature bien proportionnée. Les traits de son visage étaient fins et réguliers, son



LA COMMUNAUTÉ EN 1873—Avant la Déposition de la T. H. Mère St-Jérôme

Sr M. de Ste-Anne Sr M. de Ste-Pierre Sr M. de Ste-Thécle Sr M. de Ste-Veronique Sr M. de Ste-Moehilde Sr M. Maïs de Paggi Sr M. de la Ste-Croisne Sr M. de Ste-Justine
 Sr M. Augustine Sr M. du Bon-Pasteur Sr M. de Ste-Louis Sr M. de Ste-Bernard Sr M. de Ste-Faul Sr M. de Ste-Joseph Sr Marie-Zita Sr M. Gonzague
 Sr M. de Ste-Angèle Sr M. de la Nativité-de-Jésus Sr M. de Ste-Alphonse-de-Liguori T. H. Mère Marie de St-Jérôme Sr M. de Ste-Charital Sr M. de Ste-Frs-Xavier

UOC

maintien toujours noble; son ton, ses manières, tout en elle révélait une haute intelligence et une parfaite éducation. Sa grâce était charmante, et la dignité de sa démarche annonçait une personne accomplie. Un certain air de majesté l'entourait, ce qui ne l'empêchait pas d'être fine, spirituelle et enjouée en récréation; sa conversation était toujours agréable, quoique toujours dirigée vers Dieu. Ses manières étaient obligeantes et polies, et sa bienveillance pleine de distinction. Elle avait un esprit droit, une volonté ferme et exerçait une influence calme mais irrésistible sur tout son entourage. Son regard vous remuait profondément, et vous sentiez qu'il descendait jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. Son jugement était solide, ses vues élevées, et elle savait garder en toutes choses le juste milieu. Cette vénérée Mère n'a jamais connu les bassesses de la jalousie; sa grande âme restait toujours à cette hauteur de sentiment, qui lui permettait de planer au-dessus de ces petites de la nature humaine, si incompatibles avec la droiture d'intention. Austère pour elle-même, elle n'était que bonté, douceur et charité pour le prochain. Il nous semble que cette vénérée Mère était une femme intérieure, apte à tremper les caractères, et douée d'un talent particulier pour former les âmes à la vie religieuse; si grande était sa fidélité et si énergique sa résolution de suivre en toutes choses les prescriptions de la Règle ou les observances et les coutumes! Ses corrections étaient douces mais fortes, et toujours ses paroles allaient droit au but. Elle ne souffrait jamais les propos contraires à la charité, quoiqu'elle sût plaisanter, et même exciter les autres à le faire par certaines petites malices qui éveillaient la gaieté, et délassaient les esprits sans jamais blesser personne. Notre bien-aimée Mère ne se répandait jamais en ces exclamations inutiles, et ces paroles exaltées, qui ne laissent pas de trahir une certaine faiblesse d'âme et de caractère; toujours elle se possédait elle-même dans une douce

UOC

sérénité, procédant de cette force et de cette énergie qu'elle déployait dans toutes les rencontres de sa vie.

Il nous faut ajouter que tout ce qui regardait notre sainte Religion et notre saint Ordre, devenait pour cette vénérée Mère le sujet d'un véritable culte. Son amour pour les traditions d'usage, était aussi filial que sincère, et elle s'efforçait d'inspirer à ses filles le véritable esprit religieux qui nous est propre, pour nous avoir été laissé en héritage par notre Bienheureux Père, dont elle aimait à citer les traits et les maximes. Son respect et son affection pour ses supérieurs et toute personne revêtue de l'autorité, avaient leur source dans son esprit de foi qui lui montrait toujours Dieu parlant et agissant en eux.

Que dire de sa dévotion au grand Sacrement de l'Amour divin? Tout ce qui se rapportait à la sainte Eucharistie devenait un sujet si cher à son cœur, que nous ne saurions rendre avec quelle ardeur sa vénération la portait à en développer le culte dans sa communauté. Elle avait une préférence marquée pour les hymnes liturgiques, et les pieux cantiques en l'honneur de l'Eucharistie; elle les chantait elle-même avec piété durant l'année, suivant l'ordre des fêtes, afin de nous faire entrer davantage dans l'esprit de l'Église. Les motets *O Sacrum Convivium*, *O quam suavis es*, *Quam dilecta* et quelques autres, nous sont devenus d'autant plus chers et plus sacrés, que nous savons qu'ils étaient ses morceaux de prédilection.

La chapelle, ah! c'était bien pour cette digne Mère, la maison du Bon Dieu! Elle était son lieu de rendez-vous habituel, aux heures de soucis comme aux heures de dévotion. Oh! oui, c'était là, tout près de la grille, au pied du tabernacle, humble demeure du Divin Prisonnier dont elle était elle-même l'heureuse captive, qu'elle allait déverser le trop plein de son cœur, qui savait souffrir sans se plaindre, dans le silence de cet éloquent cœur-à-cœur qu'elle prolongeait souvent, fort avant dans la nuit, avec Jésus-Hostie.

La communion sacramentelle faisait ses délices, et comme nous n'avions pas alors le bonheur de jouir du bienfait inestimable de la communion quotidienne, cette bonne Mère devait y suppléer par de nombreuses communions spirituelles; c'était ce qu'elle nous enseignait dans ses exhortations publiques et privées, en nous encourageant à recourir à cette source de grâces spirituelles, afin d'y puiser force et courage dans nos moments de fatigue et d'ennui.

Cette vertueuse Mère n'épargnait rien pour faciliter à la communauté comme aux pénitentes les moyens de recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, tout en leur enseignant la manière de les recevoir, afin d'en retirer tout le profit spirituel possible. Rien n'était négligé à cet effet; l'ouvrage était différé pour être fait plus tard, quelque difficulté qui dût en résulter. Elle prenait toutes les mesures nécessaires, pour faire donner aux pénitentes qui se préparaient à être régénérées dans les eaux du baptême, toutes les instructions voulues pour cet acte solennel et si important en vue de leur bonheur futur; car elle réussit à ramener plusieurs de ces pauvres enfants de l'hérésie à la Ste Eglise catholique.

Mais le trait le plus saillant peut-être de cette âme si riche, était la charité; une charité universelle et débordante à l'égard du prochain. Quand cette bonne Mère était témoin de quelque misère, soit du corps, soit de l'âme, il semblait qu'elle devenait tout cœur. Il fallait la voir tous les jours au chevet de ses chères Sœurs malades, ou même des pauvres enfants du Refuge! Rien n'était épargné alors, ni dépenses, ni temps, ni peine pour leur apporter quelque soulagement. Cette charité était si grande, qu'elle se trouvait à l'étroit dans l'enceinte du monastère; aussi combien de personnes du dehors ne venaient-elles à notre parloir, sûres d'y trouver quelques remèdes, prescriptions, conseils, ou du moins quelques encouragements? Et telle était la vénération de ces

bonnes gens pour celle qu'ils appelaient bien simplement la Mère Jérôme, que plusieurs lui attribuaient des guérisons merveilleuses. Cette persuasion d'ailleurs était partagée dans la communauté; et aujourd'hui encore, nous avons parmi nous une chère Sœur qui se dit redevable à cette bonne Mère, de sa santé miraculeusement recouvrée, alors qu'un affreux mal de gorge survenu pendant son noviciat, allait retarder ou peut-être même empêcher sa profession. Telle était cette digne Mère que Dieu avait donnée pour fondatrice à notre cher Monastère d'Ottawa. Le Ciel semblait ne lui avoir rien refusé, tant au point de vue de la nature qu'au point de vue de la grâce! On comprend ainsi pourquoi toutes ses enfants vivaient si heureuses sous sa maternelle direction, et faisaient sans cesse monter vers Dieu, l'hymne de leur plus sincère reconnaissance, pour le précieux trésor qu'il leur avait donné.

La Déposition.

Le second triennat de notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme touchait à son terme; pour la deuxième fois, nos chères Sœurs étaient sur le point d'éprouver les tristesses de ces cinq jours de deuil, qui suivent la déposition d'une supérieure. Mais cette fois, les cœurs se sentaient plus oppressés et les larmes montaient déjà aux yeux, car toutes savaient qu'elles allaient perdre leur Mère. Jusqu'ici elles avaient tant compté sur sa direction, elles étaient toutes ses enfants. Oh! combien elles redoutaient les conséquences de cette déposition! Était-ce de la lâcheté? Oh! non. C'est qu'elles comprenaient que la perte qu'elles allaient éprouver serait irréparable! Elles devaient perdre une mère incomparable: celle qui les avait reçues dans ses bras à leur entrée dans la vie religieuse; celle qui avait dirigé leurs premiers pas dans les sentiers de la perfection; celle qui les avait tant de fois encouragées et consolées; celle dont la maternelle tendresse les soutenait

depuis de longues années; elles allaient perdre une Mère ferme et juste, mais en même temps si douce et si aimable qu'on aurait pu l'appeler "Mère Suave", selon le langage de S. François de Sales, ce grand Docteur que notre Mère aimait tant.

Cependant, Dieu parlait par nos saintes Règles; il fallait d'avance accepter ce sacrifice, si pénible pour des cœurs aimants et reconnaissants.

Dans un dernier entretien avec sa chère communauté qu'elle portait toute entière dans son cœur, cette Mère aimante voulut résumer les instructions, avis et conseils qu'elle avait si souvent donnés pendant les sept années qui venaient de s'écouler. Elle parla avec tant d'onction, de douce persuasion, que les larmes coulaient de tous les yeux, pendant que ses paroles allaient s'imprimer pour toujours, dans les cœurs de ses très chères filles qui parlent encore de ce mémorable Chapitre.

La déposition eut lieu conformément aux prescriptions de la Règle le 24 mai 1873, et la communauté porta son choix sur la très-honorée Mère Marie de St-Alphonse de Liguori Stüffler qui dut accepter la lourde succession de notre vénérée Mère Fondatrice. La nouvelle supérieure merveilleusement douée des dons de la nature et de la grâce, exerçait autour d'elle un empire irrésistible, et bien qu'elle ne pût remplacer complètement pour nos chères Sœurs, leur bien-aimée Mère St-Jérôme, elle sut se gagner toute l'affection et l'estime de cette jeune famille religieuse, et continuer l'œuvre si bien commencée de notre fondation d'Ottawa.

Il n'est pas besoin d'insister beaucoup, pour faire comprendre combien est délicate la position d'une supérieure, et surtout d'une fondatrice vénérable et aimée, comme l'était notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, qui devient aujourd'hui le sujet de son sujet d'hier et qui plus est, d'un sujet qui a été son enfant d'adoption. Cette enfant avait

UOC

grandi, et depuis longtemps notre chère Fondatrice ne l'entourait plus seulement de sa tendresse et de son affection; elle l'honorait aussi de sa confiance et de son estime; mais, malgré tout, la chère Sœur qui lui succédait avait été son enfant, et elle l'était encore à bien des titres.

Aussi, avec quelle édification ne vit-on pas cette digne Mère Fondatrice obéir à sa nouvelle Supérieure comme la plus jeune des Sœurs de la communauté. Quelle grande leçon d'humilité et de toutes les autres vertus religieuses, ne donna-t-elle pas par son exemple, en se conduisant en tout, avec une simplicité et une soumission admirables, comme si jamais elle n'avait été qu'une simple petite Sœur!

Nous l'avions trouvée bien digne dans la supériorité, cette bonne Mère, nous disent nos chères Sœurs anciennes, maintenant comme elle nous paraissait grande sous l'obéissance! Nous n'aurions pas été ses disciples, si nous ne l'avions pas prise, ici encore, comme notre modèle: aussi, malgré nos regrets, nous nous montrâmes prêtes à remettre entièrement notre volonté entre les mains de notre seconde supérieure. Nous nous mimés donc allègrement, comme le veut la Règle, sous la dépendance de cette jeune autorité qui faisait ses débuts, et nous croyons que cette générosité attira sur nous la bénédiction de Dieu, car notre chère Mère Fondatrice fut nommée conseillère, surveillante et maîtresse des novices. Elle pouvait donc nous continuer sa direction; nous sentions tant le besoin de nous appuyer sur la sagesse de sa conduite et sur les ressources de son expérience.

**Maîtresse
des
Novices.**

Le choix ne pouvait être mieux inspiré, et on ne pouvait remettre en de meilleures mains l'avenir de nos œuvres, qui repose en entier sur le noviciat. Celle qui jusqu'ici avait été l'âme de la communauté, devenait maintenant, l'ange de ce foyer domestique qui



MONASTÈRE ACTUEL. COMMENCE EN 1875
Façade sud-est, côté de la rue St-André

UOC

abrita notre enfance religieuse, et elle allait consacrer exclusivement à la formation des âmes, tous ses talents et tous ses efforts. Elle allait encore continuer, quoique sur un champ plus restreint, son rôle de fondatrice; et le succès qu'elle avait obtenu dans l'établissement, l'organisation et le gouvernement spirituel de deux importantes fondations, était un sûr garant du bien immense qu'elle allait faire à nos chères novices, et par là, à notre communauté et à toutes nos œuvres.

A cette époque, cette jeune pépinière comptait douze sujets, et dans la suite, plusieurs ferventes postulantes vinrent augmenter ce nombre; car, si le ciel y cueillit prématurément quelques boutons en fleurs, les vides furent toujours promptement comblés; notre noviciat en effet a toujours compté plusieurs excellentes novices devenues plus tard de ferventes religieuses, comme aussi de précieuses ouvrières pour travailler à la vigne du Seigneur. Plusieurs de ces aimées Sœurs anciennes vivent encore: quelques-unes, comme nous l'avons déjà dit, se dévouent là-bas, bien loin du vieux berceau religieux où d'autres vivent encore. Espérons que toutes, elles vivront encore longtemps, pour perpétuer les traditions que nous a laissées notre digne Mère Fondatrice, et évoquer sans cesse le souvenir de sa douce et pieuse mémoire.

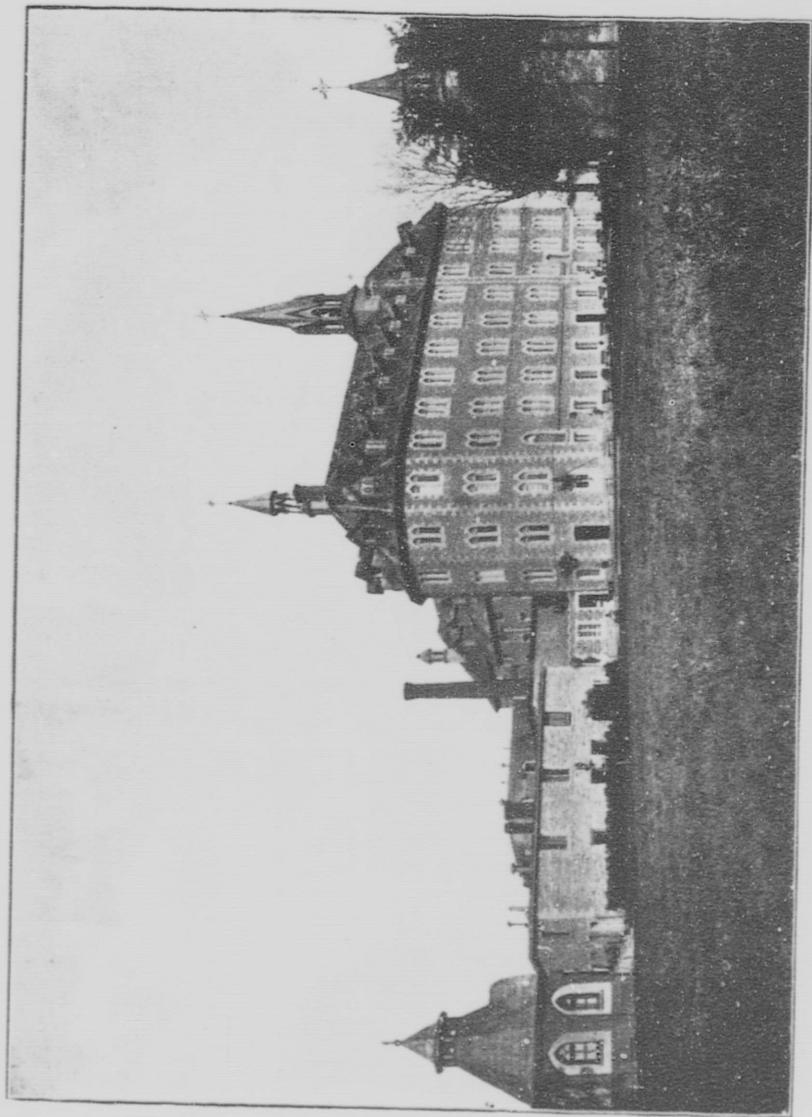
Cette vénérée Mère passa ainsi deux ans, s'occupant principalement des jeunes âmes qui lui étaient confiées, et qui savouraient les douceurs et les bontés de sa maternelle direction. Est-il besoin de dire comment elle les portait en son grand cœur de mère, les entraînant à sa suite, à l'amour du devoir et à la pratique des vertus? Ce serait certainement nous répéter, car ici encore, elle déployait la même charité compatissante, la même fermeté tempérée de douceur, la même clairvoyance et connaissance des esprits et des cœurs, que nous avons toujours admirées en elle. Et, comme nos chères novices voyaient en elle la Règle vivante, on peut dire

UOC

que ses leçons, confirmées par sa vie exemplaire, étaient facilement comprises, retenues, et se gravaient profondément dans les cœurs. Elle insistait surtout sur la pratique des deux vertus qu'elle appelait " Dame Pauvreté et Reine Obéissance " : C'étaient vraiment deux vertus bien chères à son cœur, et elle ne désirait rien tant, que de les voir régner dans son cher petit noviciat. Quand il se présentait une bonne occasion de les mettre en pratique — et l'on comprend que cette occasion se présentait souvent — elle s'écriait : " Dieu soit béni ! ma petite. Voici de la monnaie frappée à l'effigie du grand Souverain : elle est toute prête pour la banque du ciel ! " A si bonne école, les âmes ne pouvaient que grandir, se fortifier, avancer à grands pas dans le chemin de la perfection, et se préparer à tous les sacrifices et à tous les dévouements.

**Son départ
d'Ottawa.**

Nous voici arrivées à l'année 1875. La marche des événements dans notre communauté, faisait pressentir qu'un nouveau sacrifice allait suivre celui que Dieu avait exigé à l'époque de la déposition de notre chère Mère Fondatrice. Des lueurs indécises et lointaines flottaient à l'horizon de cette Fondation, pendant que sur le fond de son ciel jusque-là azuré, quelques nuages de tristesse s'y dessinaient déjà. Nous étions bien sur le point de répandre de nouvelles larmes. . . Les précieuses qualités de notre chère Mère Fondatrice avaient rendu ses services inappréciables en tout temps, combien ils devaient l'être maintenant où l'on formait des projets pour l'érection d'un nouveau monastère ! La communauté était si à l'étroit, dans celui qu'elle avait habité jusqu'alors, qu'il était urgent de bâtir le plus tôt possible. La principale difficulté se trouvait dans le choix du terrain, pour le site du nouvel édifice. Maintes fois notre digne Mère St-Jérôme avait déployé un grand courage



MONASTÈRE ACTUEL. CÔTÉ DU JARDIN
Façade sud-ouest, vue de l'ouest. Dans l'arrière-plan, bâtisses du Refuge

UOC

pour la défense de nos propriétés comme de nos ressources financières. Après de longues années passées sur la croix, au milieu de privations et de sacrifices, dont le mérite n'est connu que de Dieu seul, c'était avec bonheur qu'elle entrevoyait l'aurore du jour après lequel elle avait si ardemment soupiré. Le rêve qu'elle caressait depuis longtemps, de bâtir un monastère plus spacieux allait enfin se réaliser. A cette fin, elle avait eu à soutenir une lutte très pénible à son cœur, pour conserver en son entier notre terrain situé à l'est de la rue Notre-Dame, quand Sa Grandeur, Monseigneur Guigues notre si dévoué supérieur, avait exprimé le désir d'en obtenir une partie, pour y bâtir l'église Ste-Anne. Il avait fortement insisté pour la réussite de son projet, et notre Mère avait dû déployer beaucoup d'énergie, pour ne pas céder devant les instances réitérées de celui qui s'était toujours montré notre généreux bienfaiteur. Il avait bien le droit de réclamer cette faveur de notre reconnaissance; cependant, sur les respectueuses représentations de notre Mère, Monseigneur renonça à son projet, et ce terrain resta notre propriété.

C'est là que notre clairvoyante Mère avait toujours eu l'intention de construire notre monastère définitif, afin d'échapper aux terribles inondations qui chaque année ravageaient l'autre partie de notre propriété, située entre la rue St-André et la rivière Rideau. Mais, la majorité du nouveau Conseil n'entra pas dans ces vues: de là survinrent quelques difficultés qui, jointes à d'autres soucis du même genre, auraient pu altérer la paix et l'union qui avaient régné jusque là, dans la Communauté.

Notre digne Mère Marie de St-Jérôme comprit dès lors que, vu la vénération sans bornes que lui portaient nombre de Sœurs, sa seule présence serait peut-être un obstacle au bon accord, et une gêne pour la nouvelle autorité; aussi songea-t-elle à se retirer et à retourner à notre maison de Buffalo, sa première fondation. Elle sollicita cette permis-

UOC

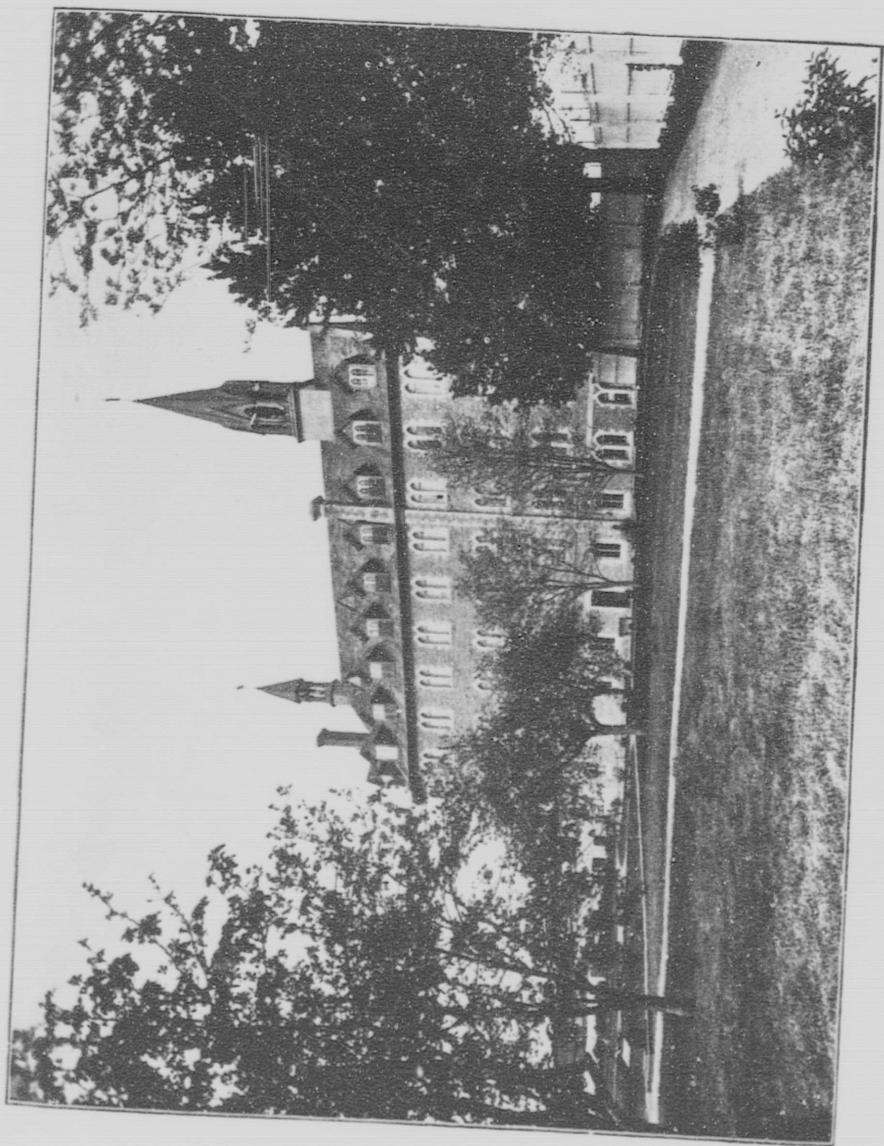
sion de notre nouvel évêque, Sa Grandeur Monseigneur J.-T. Duhamel, qui venait de succéder au regretté Monseigneur Guigues, de si douce mémoire. Notre nouveau supérieur ne connaissant pas encore très bien la situation de la communauté, accéda à cette demande sans faire de difficulté. C'était vraiment pour un plus grand bien, que Dieu permettait le départ de cette vénérée Mère, comme va le prouver la suite de notre récit.

**Fondation
de
Toronto.**

Dès son arrivée à Buffalo, vingt ans plus tôt en 1855, la Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme avait eu l'honneur d'être présentée à plusieurs prélats distingués, venus en cette ville, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle cathédrale. Ces honorés visiteurs, par manière d'encouragement sans doute, l'avaient invitée en lui disant, qu'aussitôt que sa jeune communauté serait suffisamment développée, ils seraient heureux d'ouvrir un semblable asile dans leurs diocèses.

Se rappelant aujourd'hui ces invitations d'autrefois, cette digne Mère partit pour Buffalo, accompagnée de notre si dévouée Sœur Marie Zita, dans l'intention de s'arrêter à Toronto, pour obtenir une entrevue avec l'évêque de cette ville, et lui offrir ses services.

Sa Grandeur, Monseigneur J. Lynch, qui gouverna t alors le diocèse de Toronto, lui offrit le plus bienveillant accueil, et consentit avec joie à notre établissement dans sa ville épiscopale. La bonne Providence avait elle-même conduit sur ces lieux les pas de notre courageuse Mère; et, à l'instar de notre Bienheureux Père Fondateur, elle pouvait avec reconnaissance, lever ses regards vers le ciel et s'écrier: " La Divine volonté soit notre conduite en toutes choses!" Elle pouvait tout en Celui qui la fortifiait, dans ces jours d'épreuves, et, forte de ce secours d'en haut, elle écrivit sur



MONASTÈRE ACTUEL, CÔTÉ DU JARDIN
Façade sud-ouest, vue du sud

UOC

le champ à notre communauté, pour lui faire part du résultat de ses démarches, ainsi que de l'espérance qu'elle entretenait, d'ouvrir un troisième Refuge, dès que nous lui enverrions assistance et secours. Elle exprimait le désir d'avoir comme Sœurs auxiliaires, nos aimées Sœurs Marie de St-Joseph Raiche, en qualité d'assistante, Marie du Bon Pasteur Bingham, Marie Eudistine McQuinn, choristes, et Marie de St-Dosithée Fournier, converse. Cette demande fut bien accueillie, et ces dévouées coadjutrices qui possédaient toutes les qualités requises pour cette importante mission, partirent sans délai.

Il est certain que cette nouvelle fondation reçut les bénédictions de Dieu, en même temps que la sanction des supérieurs ecclésiastiques qui approuvaient hautement les vues de la chère Mère Marie de St-Jérôme.

Cette maison fondée le 15 octobre 1875, est aujourd'hui une des plus florissantes et des plus prospères que nous ayons en Amérique. Les courageuses Sœurs qui se partagèrent les soucis des premiers commencements de cette fondation, n'eurent pas à y endurer autant de privations, et à y soutenir des luttes aussi pénibles qu'en celle d'Ottawa; elles y trouvèrent tout de même la croix et la souffrance, inséparables ici-bas des œuvres de Dieu.

Nous serions heureuses de rapporter ici de longs détails à la louange de ce troisième établissement de notre saint Ordre; mais on serait peut-être porté à croire que la communauté d'Ottawa tombe dans ce défaut si naturel à une Mère, d'exalter outre mesure les précieuses qualités de son enfant premier-né. Nous dirons seulement que cette fondation de Toronto porte bien haut en Amérique le nom béni de notre saint Ordre: le cloître y est en vigueur, la Règle y est fort bien observée, dans un esprit de charité, d'union et de dévouement vraiment admirable. Le Monastère et le Refuge, d'une construction très modeste à l'extérieur, sont vastes et

UOC

parfaitement aménagés à l'intérieur selon les exigences modernes, bien que tout y soit en complète harmonie avec l'esprit monastique et les pieuses traditions d'usage.

Cinq essaims vigoureux sont déjà sortis de cette ruche bénie, qui tous fabriquent au loin, à Green Bay, San Antonio, Wheeling, Saltillo et Monterey, un miel exquis de paix, d'union, de zèle, de dévouement et de suave charité.

**Fondation
de
Green Bay.**

A Toronto comme à Ottawa et à Buffalo, notre vénérée Mère Fondatrice a merveilleusement déployé les riches talents qu'elle avait reçus du ciel; elle a mis tout son cœur et toute son âme à former et à faire grandir cette nouvelle famille; et, le succès a si bien couronné ses efforts, qu'en 1882, sept années après ses débuts, la communauté de Toronto était en mesure d'envoyer une petite colonie poser les bases d'une nouvelle fondation.

L'épreuve ne dure qu'un temps! Dieu s'était plu à épurer par l'adversité, l'âme virile de cette pieuse Mère qu'il voulait tout à lui: il sut répandre le baume de la consolation sur la blessure faite de sa main; et, pour la quatrième fois, notre toujours aimée Mère Marie de St-Jérôme continua sa mission providentielle de fondatrice, en compagnie des chères Sœurs Marie de la Nativité de Jésus Buron, assistante, Marie de St-Dosithée Fournier, converse, la bonne et si dévouée petite Sœur Marie Zita, tourière, et une postulante.

C'est ainsi qu'elle partit pour Green Bay, dans le but de commencer la fondation et l'organisation de ce cher monastère qui fut établi en cette ville le 14 juin 1882; là encore, ce devait être sur la croix et la pauvreté que se fonderait son œuvre; là encore que le Christ-Jésus serait le mot d'énigme de son succès. Dieu bénit ses travaux qu'elle n'eut pourtant pas la consolation de poursuivre au gré de ses désirs, puisque, après quatre ans passés sur ce dernier théâtre de ses

souffrances. Dieu trouva que son âme avait suffisamment parcouru la voie royale du sacrifice et que, sous les rayons de la croix, elle était devenu un fruit exquis, déjà mûr pour le ciel.

Dernière maladie. La maladie, qui ne la quittait guère plus, faisait pressentir que la carrière de notre vénérée Mère Fondatrice ne se prolongerait pas très longtemps. L'âme pourtant semblait dominer ce corps brisé par de nombreuses infirmités : ses souffrances étaient continuelles, mais elles ne paraissaient pas l'accabler ; du reste, elle en parlait très peu : si peu, que presque personne ne connut ce qu'elle eut à supporter. Elle s'était formée à l'école de Jésus Crucifié et comme son Divin Maître, elle aimait à souffrir sous le seul regard de Dieu.

Durant ses différentes maladies, comme nous l'écrivaient alors nos chères Sœurs du monastère de Green Bay, quand la douleur aurait pu lui permettre de trahir son mal, sa résignation admirable semblait dire : " Peut-on s'étonner de la souffrance quand on songe qu'un Dieu l'a choisie pour partage en venant sur la terre ? Quand on contemple ce Divin Sauveur sur la croix, épuisant jusqu'à la lie le calice amer des immolations ! " Seules, celles qui parmi nous ont éprouvé quel vide son départ avait fait dans les cœurs, et dans cette maison qu'elle animait de sa présence, comprennent bien, quelles devaient être les angoisses de nos chères Sœurs de Green Bay !

Les lettres et les dépêches télégraphiques que nous reçûmes de Green Bay, durant ces longues semaines de juillet, août et septembre de l'année 1886, nous donnaient des alternatives d'espérance et d'angoisse ; mais ces améliorations factives ne laissaient pas aussitôt de nous faire appréhender que bientôt l'âme de notre bien-aimée Mère prendrait son essor pour le lieu de l'éternel repos.

HOC

Nous ne nous trompions pas : c'était bien la dernière coupe douloureuse que le Dieu du Calvaire portait aux lèvres de son épouse mourante. . . Aussi, que de soins, que d'affection, que de prières, entouraient cette Mère chérie, et formaient autour d'elle comme une barrière pour arrêter la mort menaçante. Toutes ses enfants sans doute, rivalisaient de zèle et d'ardeur, mais trois surtout lui prodiguaient un dévouement sans bornes, inspiré par l'amour filial le plus sincère et le plus tendre. C'était d'abord la chère Sœur Marie de la Nativité de Jésus Buron, qui avait été la première novice reçue à Blois en 1843, sous le gouvernement de cette regrettée Mère, et qui plus tard avait sollicité de ses supérieures la permission de lui venir en aide, quelques années après son arrivée en Amérique. Cette fervente religieuse lui a longtemps survécu, puisque ce ne fut que l'année dernière 1912, que Dieu l'appela à la récompense.

La deuxième était notre chère Sœur Marie de St-Dosithée Fournier dont nous allons bientôt écrire la vie, et que nous avons déjà mentionnée ; âme humble parmi les humbles, autant que fidèle, soumise et dévouée.

La troisième est la bien-aimée petite Sœur Marie Zita, qui eut le bonheur d'être une des premières postulantes reçues en notre monastère de Buffalo, en 1855, et a été depuis le témoin oculaire de tous les travaux de notre vénérée Fondatrice, dont elle se montra toujours l'enfant soumise, reconnaissante et fidèle ; elle la suivit partout dans les quatre premières fondations, l'assista dans tous ses besoins et partagea toutes ses fatigues, ses ennuis, ses sacrifices. Aujourd'hui encore, malgré son grand âge, elle se dépense avec une activité étonnante, dans notre bénie fondation de San Antonio, et là, comme toujours depuis cinquante-huit ans, elle fait la joie et la consolation de sa bien-aimée supérieure, aussi bien que l'édification et l'admiration de toute sa chère communauté.

Ces trois pieuses Sœurs chérissaient notre vénérée Fondatrice d'un amour tout filial, qui n'avait fait que grandir dans leurs cœurs, depuis qu'une cruelle maladie menaçait de leur enlever leur Mère bien-aimée.

Cependant la mort s'approchait à grands pas, malgré la science des docteurs, malgré les soins de nos chères Sœurs, malgré les sacrifices et les prières qu'elles faisaient monter vers le ciel.

Depuis trente-et-un ans la vénérée Mère Marie de St-Jérôme s'était dépensée, sans compter avec la fatigue sur cette terre d'Amérique, sa patrie d'adoption. Le temps était venu pour elle de recevoir la récompense; le Bon Dieu avait décidé de rappeler à Lui sa fidèle servante.

Sa pieuse mort. Une nouvelle dépêche nous apprit que notre vénérée Mère était à la dernière extrémité. Nombreuses et ferventes furent nos prières, en union avec toutes nos chères Sœurs d'Europe et d'Amérique, car nous savions que la prière est toute puissante sur le cœur de Dieu. Ce Dieu si bon allait-il être propice à nos vœux? On priaît en secret, car les cœurs opprésés se répandaient en de muettes prières; on priaît aussi avec ferveur en commun, mais le ciel se fit sourd à nos pieuses instances, et le 23 septembre 1886, notre Mère bien-aimée remettait pieusement son âme entre les mains de son Créateur.

Quelques jours après nous recevions de notre monastère de Green Bay, la lettre suivante, qui nous donnait de précieux détails sur les derniers moments de notre regrettée Mère, et que nous transcrivons ici en son entier :

UOC

Vive Jésus et Marie !

“ De notre Monastère de Green Bay,

“ Ce 24 septembre 1886.

“ Veillez et priez, car vous ne connaissez ni l'heure ni le
“ moment où le Fils de l'homme viendra ! ”

“ Ces paroles peuvent être appliquées à notre bien chère
“ et si regrettée Mère Marie de St-Jérôme Tourneux de la
“ Galaiserie, dont nous pleurons bien amèrement la perte. La
“ maladie cruelle qui vient de l'enlever à notre affection, la
“ fit beaucoup souffrir depuis le 6 juillet. Cette journée était
“ excessivement chaude. Le soir, après souper, nous restâmes
“ au jardin pour respirer un peu ; mais, à peine y étions-nous
“ assises, que nous vîmes la bouche de notre bien-aimée Mère
“ se contracter, et bientôt les médecins constatèrent une pa-
“ ralyse nerveuse. Nous la fîmes immédiatement transpor-
“ ter à l'infirmerie, où elle ne reçut que l'Extrême-Onction.
“ Déjà notre vénérée Mère n'était pas capable de recevoir les
“ autres sacrements, la maladie ayant atteint tout le côté
“ gauche ; cependant deux jours après, elle parut mieux et,
“ oh ! combien nous supplîâmes le Seigneur de nous conser-
“ ver cette Mère bien-aimée. Toutes nos chères Sœurs
“ d'Amérique s'unirent à nous pour obtenir de la Divine
“ Bonté, la guérison de celle que nous chérissions toutes
“ comme la meilleure des Mères. Mais tout fut en vain ! Le
“ ciel semblait nous dire : Cessez de prier, je veux l'avoir
“ avec moi. Mais ne suivant que notre inclination, et l'amour

“ de nos cœurs, nous continuâmes de prier et d'espérer
“ toujours que le Seigneur se laisserait toucher par nos
“ prières et nos larmes. L'arrêt était porté: nous devons
“ nous soumettre à notre Souverain Seigneur, qui fait tout
“ pour le mieux. Le 16 septembre, à dix heures et demie du
“ soir, notre bonne Mère voulut se lever; elle nous dit quel-
“ ques mots aimables comme à l'ordinaire, puis nous la
“ remîmes au lit. Elle fut aussitôt saisie d'une seconde
“ attaque, et demeura sans connaissance. Notre révérend
“ Père confesseur arriva bientôt: à l'instant, elle se réveilla
“ comme d'un profond sommeil, ayant ses idées parfaite-
“ ment lucides; elle se confessa, reçut le saint Viatique, puis
“ ferma les yeux et la bouche, jusqu'au 23 septembre, quand
“ elle expira paisiblement en présence de toutes nos Sœurs.
“ Elle était âgée de soixante-dix-sept ans, neuf mois et
“ vingt-et-un jours, et de religion cinquante-sept ans moins
“ vingt-deux jours, du rang des Sœurs Choristes.

“ Priez pour nous, ma bien-aimée Mère, et vous toutes
“ nos chères Sœurs, car nos cœurs sont plongés dans une
“ mer de douleurs! Notre perte est irréparable! Nos âmes
“ sont brisées: c'est assez dire. Nous ne vous parlerons pas
“ des œuvres de zèle et de charité de cette digne et vénérée
“ Mère. Toutes vos charités savent avec quel courage elle a
“ franchi les mers, fait quatre fondations de notre saint
“ Ordre. C'est notre Fondatrice, notre Mère vénérée et
“ tendrement aimée. Ce qu'on ne peut dire et encore moins
“ comprendre, c'est tout ce qu'a enduré son cœur si noble et
“ si généreux. Nous avons la douce confiance que ses nom-
“ breux travaux lui ont mérité l'immortelle couronne; car,

UOC

“ oh! quelle sainte vie que celle de cette regrettée Mère!
“ Cependant, les jugements de Dieu étant impénétrables,
“ nous réclamons pour le repos de sa belle âme, les suffrages
“ de notre saint Ordre. ”

*
* *

Nous terminerons notre modeste récit par cette lettre si touchante dans sa simplicité. Comme nous le disions en commençant, nous n'avons pas eu la prétention de faire connaître notre digne Mère autant qu'elle mérite de l'être; nous avons voulu seulement lui payer, dans la mesure de nos forces, notre tribut de reconnaissance, et accomplir par là un point de nos saintes Règles.

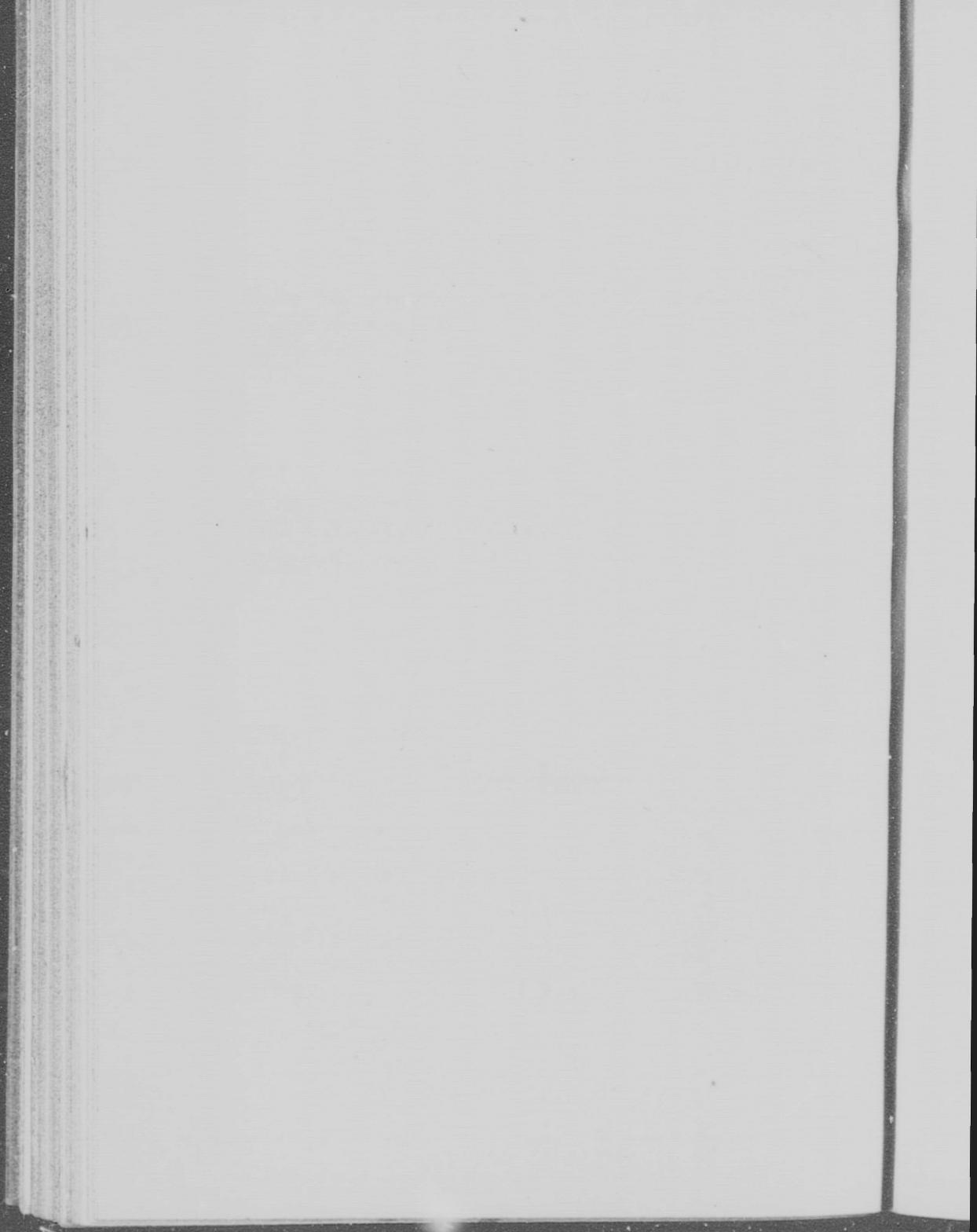
Nous espérons qu'un jour, une plume plus autorisée et mieux documentée que la nôtre, saura mettre en pleine lumière, toute la belle vie de celle que nous plaçons dans notre estime, parmi nos vénérées Mères qui ont le plus illustré notre saint Ordre. Voilà vingt-sept ans déjà, que notre sainte Fondatrice nous a quittées pour une vie meilleure. Depuis longtemps elle est en possession de l'éternelle récompense que lui ont mérité ses nombreux travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il nous est doux de penser que du haut du ciel, c'est avec une légitime satisfaction qu'elle doit contempler ces bénis monastères qu'elle a fait surgir sur notre sol d'Amérique, divines pépinières de vocations religieuses, asiles assurés du repentir et de la pénitence. Ce sont quatre rameaux vigoureux de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, d'où sont sortis quinze autres rameaux plus jeunes et plus délicats, mais pleins d'avenir, et qui portent dans toute l'Amérique du Nord, les fruits exquis de la sainte charité et d'un grand dévouement pour le salut des âmes.

Ils sont bien chers à son cœur tous ces monastères qu'elle a fondés; mais il nous semble que celui d'Ottawa, doit avoir une part spéciale dans son amour maternel: car, c'est celui où elle a le plus souffert, celui où elle s'est le plus rapprochée de la pauvreté de Jésus à Bethléem, et des souffrances de notre Sauveur au Calvaire.

Nous la supplions donc en terminant, d'intercéder pour nous auprès de Dieu, afin que toutes, nous gardions fidèlement cet esprit profondément religieux, ce zèle infatigable et cet ardent amour des âmes, qu'elle nous a légués en héritage, et que notre Bienheureux Père Eudes demande de toutes les véritables filles de Notre-Dame de Charité du Refuge.



UOC



VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS

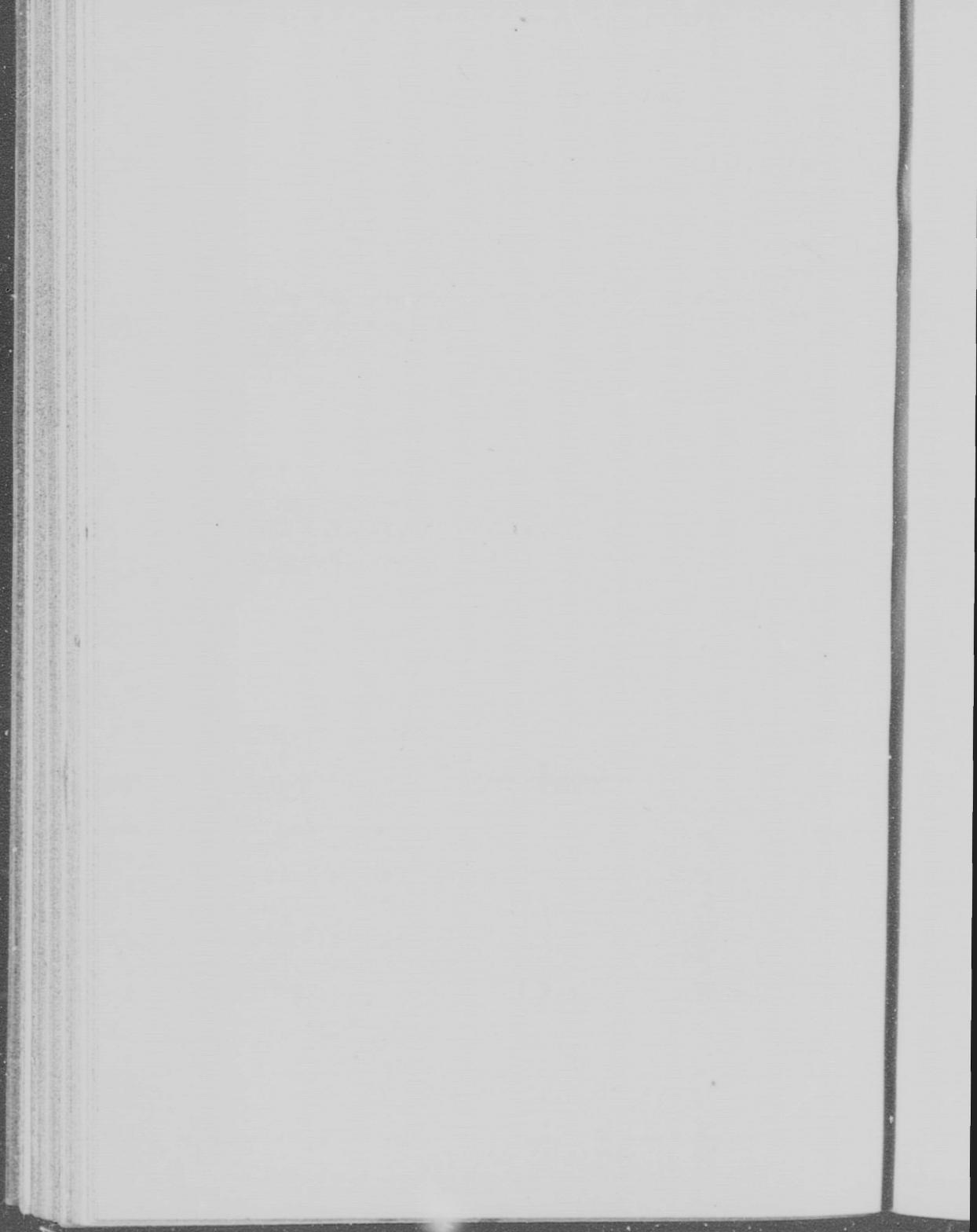
DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie de la Nativité de Marie Vincent

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 1^{er} SEPTEMBRE 1872

DIEU SOIT BÉNI !

UOC





SŒUR MARIE DE LA NATIVITÉ DE MARIE VINCENT

RELIGIEUSE PROFESSE

décédée en ce Monastère de Notre-Dame de Charité
du Refuge d'Ottawa
le 1^{er} septembre 1872

Sœur Marie de la Nativité de Marie Vincent

VIVE JÉSUS ET MARIE !

Venez et suivez-moi !

Notre chère Sœur Marie de la Nativité de Marie Vincent se rendit, il est vrai, un peu tard à cet appel du divin Sauveur; mais comme dans la suite, elle répondit parfaitement à la pressante invitation du bon Maître, il nous semble que nous pouvons bien lui en appliquer les paroles en ouvrant ce récit. La vocation religieuse de cette bien-aimée sœur rencontra d'abord beaucoup d'obstacles, mais elle les surmonta ensuite avec une grande générosité d'âme, et c'est de tout cœur qu'elle sacrifia et ses parents et ses attraits à l'amour du Christ Roi: et elle aussi, "elle quitta tout pour le suivre".

Quoique venue tard en la sainte Religion, notre chère Sœur a néanmoins été du nombre de ces âmes heureuses qui parcourent en peu de temps une longue carrière, et laissent à la communauté qui les a possédées, le regret de n'avoir pu jouir plus longtemps de l'édification qui résulte de leur fidélité, de leur ferveur et de leur dévouement.

Telle fut la digne religieuse dont nous entreprenons d'esquisser brièvement la vie et les vertus.

UOC

Sa famille.
Ses premières
années.

Marie Louise Vincent naquit le 26 juillet 1837, à Nicolet, florissante petite ville de la Province de Québec, dans un milieu tout imprégné de piété et de foi chrétienne. Cette petite plante voyait le jour sur une terre bien privilégiée de Dieu : terre fertile non seulement en riches moissons qui portent dans toutes les familles une noble et douce aisance, mais fertile surtout en fruits de sainteté qui font la joie de notre sainte Mère l'Église. Là, c'est encore cette parfaite simplicité et pureté de mœurs que n'a pu atteindre le souffle de l'esprit moderne; c'est encore partout cette religion profonde et sincère qui fait mettre les intérêts de Dieu au-dessus de tout; c'est encore partout le respect, la vénération pour ce qui regarde l'Église et le prêtre; c'est encore partout ce goût de Dieu qui pousse nombreuses les âmes vers le sanctuaire ou vers le cloître, à tel point qu'on ne trouve presque pas de famille qui ne puisse se glorifier d'avoir donné à Dieu quelqu'un de ses membres, dans le sacerdoce ou dans la vie religieuse. Notre chère communauté a bénéficié, elle aussi, de cette ferveur, et de ces régions bénies, elle a reçu depuis sa fondation plus d'une trentaine d'excellents sujets.

Le Très-Haut qui destinait la petite Marie-Louise à devenir l'objet de ses prédilections, plaça son berceau au sein d'une des meilleures de ces familles vraiment patriarcales, où la religion, le devoir et l'honneur ont toujours été regardés comme un dépôt sacré, et où toutes les vertus chrétiennes se transmettent comme un héritage, de génération en génération. Dans cette famille éminemment chrétienne des Vincent, comme dans celles des Hébert et des Rousseau qui lui sont alliées, de tout temps on a compté nombre d'ecclésiastiques, de religieux, ou de religieuses; elles ont eu même la gloire de donner à l'Église un saint évêque, et aujourd'hui encore ces pieuses traditions se continuent comme autrefois.

puisque une cinquantaine au moins de leurs descendants sont engagés sous l'étendard de la croix dans la sainte milice de Jésus-Christ.

Les regards du Tout-Puissant s'abaissèrent donc avec complaisance sur ce foyer béni où brillait d'un si vif éclat, l'or de la charité envers Dieu et de la parfaite union entre tous les cœurs. M. François Olivier Vincent était vraiment un de ces fervents chrétiens pour qui le devoir et la probité passent avant toute autre chose, tandis que sa digne épouse, née Marie-Louise Rousseau, était connue de tous comme réalisant le type de la femme pieuse, vaillante et forte, louée si hautement dans les Saintes Ecritures. Aussi les plus précieuses bénédictions du ciel descendirent abondantes sur cet heureux couple, et une belle et nombreuse famille vint bientôt faire leur joie et former leur couronne. Treize fois, ils firent monter leur hymne de louange vers le Créateur qui venait de leur envoyer un nouveau trésor, et qui leur confiait la douce mission d'élever, de former et de préparer de nouveaux élus pour le ciel.

Notre bien-aimée Sœur qui reçut le nom de Marie-Louise quand l'eau sainte coula sur son front, fut le premier ange qui vint réjouir le foyer paternel. Elle fut baptisée le jour même de sa naissance, dans l'église paroissiale dédiée sous le vocable de St-Jean-Baptiste. C'est ce béni sanctuaire qui reçut les plus tendres aspirations de son jeune cœur; c'est là que Jésus-Hostie lui fit entendre sa voix ravissante quand elle le reçut pour la première fois par la sainte communion; c'est là encore que le St-Esprit vint habiter en elle par le sacrement de Confirmation qui lui fut conféré le 29 juin 1848; c'est là enfin qu'elle entendit l'appel du Bien-Aimé: divine réponse aux nombreuses et ferventes aspirations qu'elle faisait monter vers le ciel.

Oh! qui pourrait nous dire les opérations de Dieu dans cette âme, surtout depuis qu'elle eut le bonheur de recevoir

le doux baiser de Jésus, l'ami si désiré des âmes chastes ? Dieu à qui tout est présent et qui voyait la pureté, la simplicité et la fidélité de cette enfant privilégiée, dut lui sourire avec bienveillance et lui donner des marques de sa particulière affection. Ne révéla-t-il pas dès lors à ses anges, ses desseins d'amour et de miséricorde sur cette âme craintive, en leur confiant et la garde de son innocence et les voies de son avenir, afin que l'ennemi du salut ne flétrit jamais de son souffle empoisonné ce nouveau sanctuaire du St-Esprit, ce lis pur qui deviendrait un jour l'objet des divines complaisances de son Fils bien-aimé ? Ét pendant que les anges du ciel veillaient sur ce chérubin de la terre, un autre ange visible protégeait le berceau de cette heureuse petite créature. Sa pieuse mère comprenait à fond les importants devoirs de sa noble mission : chaque enfant, elle le savait, était un trésor sacré que Dieu lui envoyait ; elle devait donc s'efforcer de le garder pur et agréable aux yeux du divin Maître ; aussi jamais tâche ne fut-elle mieux remplie afin de plaire au Seigneur à qui elle adressait sa prière quotidienne, pour faire descendre d'en-haut des grâces spéciales sur ces enfants chéris qui, à ses yeux, étaient autant de fleurs qu'elle voulait cultiver pour le ciel.

Notre chère petite Louise remarqua de bonne heure la place qu'elle occupait dans les affections et les préférences de sa mère qui se confiait entièrement en son filial dévouement ; elle ne s'en prévalut néanmoins que pour lui porter plus d'assistance et de secours dans les travaux domestiques, aussi bien que dans le soin et l'éducation de ses chers petits frères et de ses bonnes petites sœurs. Ainsi sous la douce influence de ses vertueux parents et sous l'effusion des tendresses maternelles, son cœur simple, pur et aimant se conserva tout entier pour Dieu et pour sa chère famille. D'un caractère gai, doux et généreux, elle apprit de bonne heure à sacrifier jeux

et amusements, pour l'agrément et la consolation de la troupe nombreuse d'enfants qui venaient après elle, et qui tous la regardaient comme une petite maman; par là, elle devenait souvent la confidente discrète de nombreux chagrins, dans le but d'éviter des punitions bien méritées par les espiègleries et les étourderies coutumières à l'enfance.

C'est ainsi que, encore en bas âge, notre chère Sœur s'inspirait à la source du véritable amour de Dieu, pendant que son âme s'ouvrait toute grande à la compassion, en face des misères du prochain.

Durant les premières années de sa jeunesse, il lui sembla entendre cette voix mystérieuse que le monde ignore; cette voix douce et engageante qui révèle à l'âme ainsi privilégiée les charmes de la vertu, les secrets du ciel et les divins désirs de Jésus: "Enfant donne-moi ton cœur et je te donnerai le mien." Mais cependant le devoir au foyer domestique, puis une grave maladie qui la rendit très souffrante dès l'âge de quatorze ans, l'empêchèrent de répondre au céleste "Veni" qui ne cessa néanmoins de résonner en son cœur, jusqu'au jour où elle pénétra enfin dans le bercail monastique, où le Bon Pasteur l'appelait à marcher à sa suite, vers la conquête des âmes.

La voyant atteinte d'hydropisie, ses parents n'épargnèrent rien pour obtenir sa guérison: prières, soins, remèdes, tout semblait inutile, quand sa bonne mère fut inspirée de la consacrer à la Reine du ciel, à la douce Vierge Marie, qu'une mère au moment de l'angoisse, aime à invoquer sous le beau titre de Notre-Dame des Douleurs. Son cœur désolé pouvait-il recourir à plus puissant intercesseur auprès de Dieu? Ses vœux furent pleinement exaucés, et elle eut bientôt la joie de contempler son enfant bien rétablie; cependant comme sa santé ne semblait pas assez forte pour lui permettre de se dévouer au bonheur des siens, en se livrant aux durs travaux manuels d'une ferme, et que par ailleurs elle se sentait de

l'attrait pour l'enseignement, elle sollicita et obtint la permission de continuer ses études ; elle fut placée chez les Sœurs de l'Assomption qui avaient à St-Grégoire, paroisse du diocèse de Nicolet, un beau pensionnat, où elles formaient la jeunesse avec beaucoup de piété, de zèle et de succès.

**Son zèle
comme institu-
trice.**

Notre chère Sœur n'avait que dix-sept ans quand elle obtint ses brevets élémentaires qui lui permirent de déployer son zèle et son ardeur en qualité d'institutrice dans différentes paroisses du diocèse ; elle se dévoua ainsi pendant quatorze ans dans ces fonctions qu'elle aimait et qu'elle remplissait à merveille, car elle avait des aptitudes toutes particulières et un attrait remarquable pour l'enseignement. Elle étudiait sans cesse et par sa persévérante application, elle parvint à acquérir assez de science pour rendre ses leçons toujours utiles et instructives, en même temps qu'intéressantes et agréables.

Sa piété marchait de pair avec son ardeur au travail, et elle ne négligeait rien pour donner en même temps que l'instruction, une complète formation religieuse à la petite jeunesse qui lui était confiée. Après la classe de chaque jour, c'était à l'école que se faisait la prière du soir, ou quelques pieux exercices, comme ceux des mois de Marie et du Sacré Cœur, ou encore quelques neuvaines, et toujours les bonnes gens des environs venaient y assister fort pieusement. Son dévouement fut visiblement béni par la divine Providence, et elle eut la consolation avant d'entrer elle-même dans notre Monastère, de diriger vers la vie religieuse, dix-huit de ses élèves, qui toutes ont persévéré dans le service de Dieu.

Les curés des différentes paroisses où elle eut l'occasion d'exercer son zèle et ses talents, se reposaient en toute confiance sur son bon goût et sur son infatigable charité, pour la décoration des autels, l'organisation d'une procession

quelconque, ou pour d'autres services de ce genre, qu'elle était heureuse de rendre en toute circonstance. Ces travaux ne l'empêchaient pas d'être la consolation des malades qu'elle aimait à visiter souvent, aussi bien que la providence visible des pauvres, qui trouvaient toujours auprès d'elle secours et assistance; aussi elle jouissait partout d'une excellente réputation, et ses vertus ainsi que ses manières simples et obligeantes, lui attiraient le respect, l'attachement et la considération de toutes les personnes avec qui elle avait quelques rapports.

**Appel divin
à la
Vie Religieuse.**

Il semble donc qu'elle aurait pu se contenter de continuer dans le monde ses œuvres de zèle, où elle trouvait un vaste champ d'action pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes; mais tout cela était insuffisant à son amour pour Dieu. Au fond de son cœur toujours plongé dans l'inquiétude et la crainte, sans cesse aiguillonné par l'espérance et le désir, elle sentait l'appel divin résonner nuit et jour: "Viens et suis-moi, lui disait intérieurement le bon Maître, c'est à ma suite, à l'école de ma croix que tu trouveras le bonheur après lequel tu soupirez ici-bas." Et dans son cœur toujours épris du désir de la perfection chrétienne, elle entendait continuellement les conseils que Jésus, comme un tendre ami, donne à ceux qui veulent être parfaits: "Si vous voulez être parfaits, allez, vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, et venez à ma suite; celui qui quittera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, à cause de moi, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce totalement à sa propre volonté." Notre chère Sœur écoutait en secret cette divine invitation, mais elle ne pouvait encore savoir si ces paroles du divin Sauveur étaient bien pour elle: elle voyait tant de bien à faire dans le monde! Elle

voyait tant de difficultés à surmonter avant de pouvoir répondre à cet appel ! Elle s'en ouvrit cependant à ses bien-aimés parents, et elle eut la douleur de voir son père s'opposer formellement à ce pieux projet. Il est vrai qu'elle était bien en état de prendre par elle-même une décision puisqu'elle avait trente ans, mais elle n'avait jusqu'ici jamais résisté à la volonté paternelle, ni même jamais rien opposé aux désirs de celui qui restait toujours et en tout le chef très-aimé de la famille ; combien il allait lui en coûter si elle devait se mettre à la suite de Jésus, sans avoir la permission et la bénédiction de celui qui était pour elle ici-bas, l'image du Père céleste ! Comment aussi supporterait-elle la vue du chagrin de sa mère que son départ allait tant affliger ? Elle était en effet pour cette bonne et tendre mère, non-seulement la fille et l'enfant la plus chérie, mais en qualité d'aînée, elle avait toujours été pour son cœur maternel une confidente et une amie ; en toutes rencontres, elle avait toujours partagé et ses joies et ses peines. Comment enfin romprait-elle tant de liens qui la retenaient captive parmi les siens ? Dans son incertitude, elle s'adressa à notre aimée Sœur Marie de St-Joseph, sa cousine, qui l'avait précédée de quelques années dans notre Monastère ; elle lui exposait son désir de se consacrer pleinement au service de Dieu, les difficultés qui s'opposaient à ce dessein, toute la perplexité où se trouvait son âme depuis déjà longtemps, et elle lui demandait bien simplement ce qu'elle devait faire.

Notre Vénérée Fondatrice, la T. H. M. Marie de St-Jérôme, fut mise au courant de cette demande et de ces hésitations, et comme elle connaissait déjà très-avantageusement cette excellente famille, où plusieurs fois nos chères Sœurs-Tourières avaient reçu une si bienveillante hospitalité, et où elles avaient entendu parler des précieuses qualités de la pieuse institutrice, elle fit répondre à la nouvelle aspirante,

que sans tarder et sans hésiter, elle devait se rendre à l'appel du Seigneur.

Notre chère sœur comprit que cette voix était bien l'écho de celle de Dieu, que cette réponse était un rayon de lumière divine pour éclairer son esprit hésitant, et lui montrer la voie royale qu'elle devait suivre pour monter avec Jésus jusqu'au calvaire : elle résolut dès lors de s'arracher violemment à tout ce qu'elle aimait, en s'éloignant du foyer paternel, pour se clouer à la croix de Jésus et dire un oui d'amour à tous ses divins vouloirs.

Dans cette intention, elle demanda à sa mère de l'accompagner à Montréal pour visiter les différentes communautés religieuses de cette ville, déterminée à continuer elle-même son voyage jusqu'à Ottawa. Elle avait confié son secret à une demoiselle de ses amies, qu'elle avait priée d'être de la compagnie, ainsi qu'à une de ses petites sœurs. Arrivées à Montréal, elles y visitèrent ensemble les diverses institutions religieuses, ensuite elle déclara à sa mère sa résolution définitive de poursuivre sa route jusqu'à notre Monastère à Ottawa, et elle lui dit que c'était ainsi qu'elle avait été inspirée de quitter le toit chéri qui avait abrité son enfance : cela devait lui accorder au moins la consolation de lui faire ses adieux, et de lui remettre ses derniers messages pour la famille. Elle s'arracha aux embrassements et aux larmes de sa mère, qui lui donna néanmoins son consentement et sa bénédiction. De part et d'autre ce fut un sacrifice bien dur à la nature, mais la grâce le fit accepter généreusement malgré toute son amertume. Pour notre chère sœur, l'épreuve fut terrible : mais après une tempête d'inquiétudes et d'angoisses, sa nacelle arrivait enfin heureusement au port. Ah ! certes, c'était bien par le mystérieux chemin de l'immolation et du sacrifice que la sainte Providence lui avait frayé un chemin vers notre humble demeure ! Mais cependant elle ne marchait plus dans les ténèbres : Jésus lui-même illuminait ses pas d'un rayon de

sa douce lumière; son âme depuis si longtemps torturée par l'indécision, la crainte et la souffrance, était enfin heureuse de devenir la fiancée, l'épouse et la victime de Jésus; déjà il lui donnait sa croix et sa pauvreté en partage, mais il lui donnait aussi cette douce paix du cœur qui se trouve dans la satisfaction du devoir accompli.

Au Noviciat :
Ses vertus.
Sa vie intérieure.

Lasse et fatiguée, la colombe fugitive arriva à l'arche bénie du cloître vers la fin de juin 1868; elle fut reçue par notre vénérée Mère Fondatrice elle-même, qui lui ouvrit tous grands et ses bras et son cœur. A partir de ce jour, rien ne l'arrêta plus dans son importante entreprise; rien ne put la rebuter: ni la surcharge du travail, ni les privations causées par l'extrême indigence qui existait alors dans notre petit Monastère, ni les nombreux assujettissements que lui imposait cette vie toute nouvelle. Nous pouvons aussi dire à sa louange que dès son entrée au Noviciat et durant les quatre années si bien remplies de sa trop courte carrière religieuse, cette aimée sœur ne s'est jamais appa- tenue; son âme habituellement élevée au-dessus de tout ce qui passe, était toute à Dieu et au service du prochain; même au milieu de ses plus grandes peines, son attitude semblait dire: " Je me suis souvenue de Dieu au jour de mon affliction et j'ai été consolée!" Après un an de postulance, elle fut admise à revêtir le saint Habit le 28 juin 1869: elle était alors âgée de trente-deux ans.

Une fois revêtue des blanches livrées de Notre-Dame de Charité, elle se montra de plus en plus souple et docile, soumise et respectueuse envers ses Supérieurs, douce et charitable dans ses rapports avec le prochain; silencieuse, parfaitement régulière à tous les exercices spirituels et toujours appliquée au dur et monotone travail de chaque jour. L'humilité et un véritable amour pour la vie cachée, furent comme

les vertus caractéristiques de cette âme d'élite qui ne semblait désirer qu'une seule chose : faire aussi parfaitement que possible la sainte volonté de Dieu. Elle semblait avoir bien compris le mystère de l'abandon à sa volonté sainte qu'elle pratiquait d'une manière admirable. Aussi avons-nous pu constater que pour elle, se vérifiait souvent cette parole de sainte Thérèse au sujet de l'âme parfaitement abandonnée au bon plaisir de Dieu : " Cette âme, dit la sainte, paraît être toute puissante sur le cœur de Dieu, et ses prières sont pour lui comme des ordres. " Il en était ainsi pour notre chère sœur qui obtenait de la divine bonté tout ce qu'elle voulait : et ces grâces et bienfaits de Dieu à son égard, étaient sans cesse un nouveau stimulant pour sa confiance, sa reconnaissance et l'abandon complet d'elle-même entre les mains de la divine Providence.

Elle s'appliquait sans doute de tout son cœur et de toutes ses forces à bien servir la sainte Religion, et elle se dépensait sans compter dans les travaux les plus pénibles du Monastère, mais elle s'efforçait surtout de progresser dans la vie intérieure, agissant avec simplicité et droiture d'intention, sous le seul regard de Dieu, dans l'unique but de lui plaire et de lui gagner des âmes.

Cependant cette âme qui voulait en tout être si parfaite, qui ne désirait qu'une chose, s'abandonner complètement entre les mains de Dieu, cette âme n'avait pas vu disparaître les peines intérieures qu'elle avait éprouvées avant son entrée en Religion. Elles se multiplièrent surtout pendant son noviciat, mais la fervente novice savait toujours si bien se posséder, qu'à la voir on aurait dit que son âme jouissait d'un calme inaltérable, si douce, joyeuse et tranquille était sa sérénité. Des souffrances physiques dont elle ressentit les atteintes dès les premiers mois après sa prise d'habit, vinrent encore s'ajouter à ses troubles intérieurs, causés tant par une excessive délicatesse de conscience que par la crainte de ne

pas être dans sa vocation. Son titre d'aînée de la famille, la place vacante qu'elle y avait laissée, son amour pour l'enseignement qui lui peignait sous de vives couleurs, tout le bien qu'elle aurait pu faire dans le monde, telles étaient toujours les sources d'où lui venaient des tentations de toutes sortes, qui la portaient à regarder en arrière et la tenaient dans une continue indécision. Le seul remède dans ces moments d'épreuve étaient son respect et sa soumission pour ses Supérieurs; comme elle était très docile et très obéissante, son recours filial à leur direction spirituelle, réconfortait son âme et l'aidait dans les luttes qu'elle avait à soutenir en ces occasions. Seuls, ils connaissaient les nuages de tristesse qui souvent enveloppaient son esprit, et les orages qui venaient de temps en temps s'abattre sur son âme. Elle avoua néanmoins à une compagne que plusieurs fois la tentation avait été si forte, qu'elle en était venue au point de mal s'acquitter d'un devoir ou d'une obligation, dans le seul but d'être trouvée en défaut, et jugée comme un sujet impropre à une vocation pour laquelle cependant, elle se sentait un véritable amour. "Je n'aurais jamais voulu demander à être renvoyée, a-t-elle dit, mais oh! que de fois j'aurais été heureuse, il me semble, si l'on m'avait dit: ma sœur vous n'êtes pas appelée à notre genre de vie, vous vous sauverez plus facilement dans le monde." Mais c'était toujours le contraire qui arrivait: ses Supérieurs qui voyaient en elle une âme timorée, ne cessaient de l'encourager et ils lui ménageaient même les épreuves qu'ils dispensaient plus largement à ses compagnes moins troublées et moins éprouvées.

Cependant Dieu seul devenait de plus en plus l'unique tout de sa vie. Ces peines intérieures lui faisait comprendre davantage que rien d'humain ni de terrestre ne suffit à l'âme; que son bonheur ne peut se trouver que dans la possession de Dieu, et que pour arriver à cette possession, il faut se dépouiller entièrement de soi-même. Jusqu'à quel degré d'abné-

gation et de renoncement la souffrance conduisit-elle notre chère sœur, seuls les anges du ciel pourraient nous le dire; mais à en juger seulement par sa conduite extérieure, nous ne pouvons nous empêcher de penser que cette âme était arrivée à une bien haute sainteté.

La communauté fondait certainement des espérances sur cette chère sœur dont la constitution était assez forte sans être robuste. Jamais, dit-on, il ne fut postulante plus fervente, novice plus exemplaire, professe plus généreuse et plus fidèle que cette aimée sœur! Elle avait si bien, par ailleurs, les qualités propres à se concilier les esprits et les cœurs! Ses procédés, pleins de délicate politesse, rendaient bien agréables les rapports qu'on avait avec elle; aussi dans les différents emplois qu'elle remplissait avec un dévouement remarquable, elle donna satisfaction entière: toujours douce et affable, elle ne commandait ni à ses aides, ni à ses compagnes; elle employait plutôt le ton de la prière, ainsi qu'il est d'usage quand on doit demander un service. Qu'allons-nous faire maintenant? disait-elle; et elle leur adressait ces paroles, ou autres semblables, avec des manières pleines de déférence. Elle voulait avoir sa part dans tout ce qu'il y avait de plus pénible à exécuter; elle savait tout prévoir et arranger de manière à éviter la perte de temps et l'omission des exercices: ce qui d'ailleurs était bien conforme aux enseignements de notre vénérée Mère Fondatrice, dont elle appréciait si hautement les précieuses qualités, regardant en elle d'abord Dieu, puis la Vierge Marie.

Ce fut dans ces sentiments d'une très grande ferveur, que se passèrent les deux années préparatoires à l'acte solennel de sa profession religieuse; acte que notre chère sœur accomplit dans les transports d'une joie sainte, le 28 septembre 1871. Durant la retraite qui précéda ce jour mille fois béni, l'ennemi de son bonheur fit une dernière tentative pour la détourner de son pieux désir et l'empêcher de consommer son



sacrifice. Une dernière fois elle remporta la victoire : désormais son affection pour les siens ne lui permettrait plus de regarder en arrière, car Notre Seigneur lui avait fait comprendre par l'entremise de ses Supérieurs que "Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas digne du royaume des cieux ; que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent". Confiante en ces paroles du divin Maître dont elle était maintenant devenue l'heureuse épouse par l'émission des saints Vœux, elle commença une vie nouvelle plus fervente encore, puisque désormais elle pouvait dire en toute vérité : " Mon Bien-Aimé est tout à moi et je suis toute à Lui ! " Elle se montra attachée plus que jamais à sa vocation ; elle en parlait avec bonheur, et exprimait une touchante reconnaissance envers Notre-Seigneur qui lui avait fait l'honneur de l'appeler à son service. A mesure que son âme s'élevait vers les hauteurs sereines de la perfection, ses perplexités de conscience s'évanouissaient peu à peu ; cependant malgré son ardeur et sa générosité, notre vertueuse sœur connut jusqu'à la fin de sa vie, les immenses tristesses et les nombreux ennuis des peines intérieures qui servent toujours à épurer l'âme fidèle qu'elles font passer comme l'or par le feu, dans la fournaise de la tribulation et de l'épreuve. Toutefois, Dieu qui ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, lui ménageait toujours de célestes encouragements et des consolations sensibles qu'il proportionnait au besoin de son âme.

Ses travaux extérieurs.

Ce que nous avons dit de ses dispositions intérieures, fait déjà comprendre que notre chère sœur acceptait avec une parfaite égalité d'âme, tous les emplois que l'obéissance lui imposait, et qu'elle s'en acquittait avec un zèle et une ardeur admirables.

Dans les premiers commencements toujours pénibles d'un établissement quelconque, et surtout d'une fondation aussi pauvre que le fut la nôtre, les sœurs du noviciat sont ordinairement employées un peu partout : ce fut le sort de notre chère sœur. Dès qu'elle fut revêtue du saint Habit, elle se dévoua en qualité de première dépensière. Elle fut aussi employée au jardin, et c'est là surtout qu'elle montra son énergie et son savoir-faire. Ayant appris autrefois à cultiver le tabac, elle pensa que ce pourrait être une source de bénéfices assez considérables pour la communauté. Elle ne se trompait pas, car il se trouva dans notre ville d'Ottawa, bon nombre de fumeurs qui apprécièrent à sa juste valeur le fameux tabac préparé par les sœurs. Notre chère sœur remplit aussi pendant plusieurs mois la charge de portière; extrêmement laborieuse, elle se dévouait sans perdre une minute, et prenait tous les moyens pour se rendre utile. Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, la fondation était alors bien pauvre, trop pauvre pour pouvoir mettre à l'usage de chaque sœur professe, soit un paroissien noté, soit un vespéral selon la Règle; pour diminuer cette privation, notre chère sœur portière, tout en surveillant les entrées et sorties des ouvriers ou autres personnes employées au Monastère pour différents travaux, passait souvent ses longues journées à noter des cantiques et des chants liturgiques, ou à remplir l'office de secrétaire. Mal assise et nullement appuyée dans une vieille charrette brisée, près de la grande barrière donnant sur la rue Notre-Dame, elle semblait devenue insensible à toutes les intempéries : peu lui importaient la pluie ou le soleil, le froid ou la chaleur : son esprit en effet vivait bien plus dans le ciel que sur la terre. Aussi dans ses rapports avec le prochain, tout dans ses paroles et ses actions respirait un parfum céleste de charité, de bonté et de douce humilité. Elle avoua avant de mourir n'avoir jamais volontairement dit ou fait la moindre chose qui aurait pu blesser la sainte vertu de cha-

rité; de plus toutes celles qui l'ont connue, s'accordent à lui décerner le même éloge. Quelle désirable louange pour toute vraie fille de Notre-Dame de Charité du Refuge!

Comme on le voit la carrière de cette bien-aimée sœur promettait d'être bien remplie. Formée à la vie religieuse par notre vénérée Mère Fondatrice, elle aimait à souffrir sans se plaindre et sans incommoder personne; et comme sa profonde humilité s'alliait en elle à une parfaite charité, la réunion de ces deux vertus la faisait surtout aimer et estimer de toutes celles avec qui elle avait quelques rapports. Mais le bon Dieu avait décidé de ne pas laisser longtemps parmi nous, cette âme déjà toute prête pour le ciel: il allait l'appeler à lui durant son année de grâces en 1872.

**Dernière maladie,
pieuse mort.**

Au printemps de cette année, au moment de la fonte des neiges et du départ des glaces, la rivière Rideau qui en été pouvait être parfois traversée à pied sec, déborda tellement que ses eaux inondèrent toute la campagne. Dans notre Monastère, l'eau pénétra dans tout le sous-sol et causa de biens grands dégâts. Ayant fait, l'année précédente, une bonne récolte de tabac, notre chère sœur qui en avait une grande quantité toute préparée pour la vente, voulut le sauver du naufrage qui survint pendant la nuit: elle prit froid et éprouva bientôt les symptômes de son ancienne maladie. Tous les soins lui furent prodigués, car notre chère Mère Fondatrice excellait comme garde-malade, et avait des bontés et des attentions toutes maternelles pour celles que l'infirmité ou la souffrance affligeaient de quelque façon que ce fût; mais tout fut en vain. Notre courageuse sœur se vit forcée de se renfermer à l'infirmerie où elle allait passer les deux derniers mois de sa vie: c'était la première sœur professe que notre vénérée Mère Marie de St-Jérôme allait sacrifier aux désirs du Seigneur, car notre chère Sœur Marie de St-Augustin

Lemieux, morte auparavant, après seulement sept mois de probation, n'avait pas eu le bonheur de prononcer les saints Vœux de Religion, ainsi que le dira la notice que nous insérerons à la fin de ce récit.

Se sentant mortellement atteinte par cette cruelle maladie, l'Hydropisie, qui la conduisit très-rapidement au tombeau, notre chère Sœur Marie de la Nativité supporta ses bien grandes souffrances avec une résignation et un oubli d'elle-même aussi édifiants qu'admirables; les yeux de son âme toujours fixés sur Jésus au calvaire, elle ne semblait avoir d'autre désir que celui de lui plaire, tout en soupirant après le bonheur de lui être unie éternellement dans le ciel. C'est alors qu'elle recueillit le fruit des saintes habitudes de vie intérieure et d'union à Dieu qui lui étaient devenues familières dès sa jeunesse, et que la pratique des vertus religieuses avaient développées et perfectionnées en elle.

Nous avons déjà dit que cette chère sœur ne s'était jamais appartenue; mais il nous semble que ce ne sera pas nous répéter, de dire encore ici que toute sa vie, elle fut toute à Dieu par l'amour de son cœur, et toute au prochain par l'élan d'une charité tendre et compatissante. Sa foi ardente l'élevait au-dessus du créé, et la dirigeait constamment vers Dieu: nos pauvres enfants elles-mêmes ne laissaient pas de le remarquer, ce qui leur faisait dire: "Mère Marie de la Nativité est une véritable sainte." Si nous n'avons rien dit encore de son zèle pour notre quatrième vœu, c'est que nous n'en avons pas eu l'occasion, vu qu'elle ne fut jamais employée directement avec les pénitentes, excepté au jardin ou à la buanderie, où quelques-unes travaillaient avec elle: elle ne fut pas moins pour cela une vraie fille de Notre-Dame de Charité du Refuge; elle possédait à un très haut degré, l'esprit de notre sainte vocation, qui est un esprit d'humilité, de charité et de zèle pour le salut des âmes. Cet amour des âmes l'a en quelque sorte consumée, puisque le foyer familial fut

son premier champ d'héroïsme ; le second, les écoles paroissiales où elle déploya tant de charité et de pieux dévouement pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse ; enfin notre chère communauté, où Dieu lui fit la grâce de prononcer un généreux " Fiat " à sa volonté sainte, puis de dire à l'exemple du divin Maître : " Je m'offre à vous en holocauste ; mon sacrifice est consommé, ô mon Père ! "

C'est en peu de temps que Dieu, ainsi qu'un bon et tendre père, s'est plu à combler la mesure des mérites de sa fidèle servante ; pour cela, il multiplia ses souffrances, mais il lui donna la force de les supporter avec joie. Elle pensait avec S. Paul, " que les souffrances de cette vie ne sont rien auprès des jouissances ineffables qu'elles nous préparent dans le ciel ". Elle enfla d'une manière extraordinaire ; son corps présentait le spectacle d'une masse de chair presque informe, et il était presque impossible de lui apporter aucun soulagement. Ne pouvant reposer dans un lit, elle passait et le jour et la nuit assise dans un grand fauteuil ; cependant calme, patiente et résignée, elle se tenait dans un abandon plein d'amour au bon plaisir divin, tout en manifestant avec simplicité, son grand désir d'aller bientôt au ciel. Elle était néanmoins si énergique, que ce ne fut qu'une semaine avant le dénouement fatal que le médecin nous avertit de lui faire recevoir les derniers sacrements. Notre-Seigneur semblait prendre plaisir à se faire désirer par cette âme si pure et si belle ; il trompait son attente en la retenant loin de lui dans l'exil, bien que chaque jour il lui semblait qu'enfin elle allait pouvoir briser son enveloppe mortelle pour s'envoler vers la céleste patrie. Il fallait voir comment sa figure s'épanouissait, et comme elle manifestait une sainte joie, dès qu'on lui disait qu'elle ne tarderait pas à aller rencontrer Jésus, le Bien-Aimé de son âme : la messagère de cette bonne nouvelle était alors humblement remerciée par un de ces célestes sourires qui ne peuvent prendre leur source que dans un suave avant-goût des félicités éternelles.

Notre chère Sœur Marie de Ste-Mecthilde Vincent, sa propre sœur qui lui survit encore, ne pouvait pas toujours dominer son émotion durant les visites journalières qu'elle avait le bonheur de lui faire à l'infirmerie : étant fort attachée à sa bonne sœur aînée, elle lui exprimait assez librement son regret de la voir partir pour le ciel : " Je serai donc seule désormais, disait-elle, les yeux pleins de larmes, à partager les joies et les peines de la vie ! " " Oh ! non, détrompez-vous, reprenait la pieuse mourante, la vraie religieuse n'est jamais seule ; puis, vous aurez avant longtemps pour compagne chérie, notre bonne petite Marie, ma filleule." Cette prédiction s'accomplit le 27 juin suivant, et depuis ce jour, notre chère Sœur Marie de St-Charles a remplacé auprès de notre bonne doyenne, Sœur Marie de Ste-Mecthilde, la marraine chérie que Dieu avait si tôt trouvée mûre pour le ciel.

La veille de sa mort, notre regrettée Sœur Marie de la Nativité devint d'une telle grosseur qu'elle faisait pitié à voir ; toute position lui était extrêmement pénible. Rien ne parvenait à la soulager au milieu de ses souffrances intenses et vraiment atroces : cependant la paix de son âme était toujours inaltérable, et pas une plainte ne venait trahir son mal : tout annonçait en elle, une âme uniquement occupée de Dieu et de l'éternité. Sa mortification et son oubli d'elle-même étaient tels, que loin de demander les soins que réclamaient ses infirmités, elle disait tout bonnement quand on la pressait de faire connaître ce qui lui ferait plaisir, ou ce dont elle avait besoin : " Ce que je veux, c'est le ciel ! "

Peu de temps avant de rendre le dernier soupir, une de nos chères sœurs lui dit : " Dans peu de temps vous allez comparaître devant Dieu, toutes vos souffrances seront passées. . . " Cette pensée parut lui faire plaisir et l'encourager : elle répondit en levant les yeux vers le ciel : " Oh ! oui, tout ici-bas sera fini, mon Dieu je soupire après vous, aussi bien qu'après le bonheur qui m'attend. Oh ! quel bonheur de

mourir religieuse de Notre-Dame de Charité. . ." et sa figure était toute radieuse.

Quelques jours auparavant, sentant que sa fin approchait, elle avait écrit elle-même une longue lettre d'adieu à sa famille, dans laquelle tous les siens étaient mentionnés; elle donnait de bons conseils à chacun de ses frères et sœurs et les encourageait à vivre toujours en paix et à être toujours de bons chrétiens. Elle conserva jusqu'à la fin, une parfaite connaissance de tout ce qui se passait autour d'elle et s'unissait toujours aux prières qui se récitaient pour lui obtenir la grâce d'une bonne et sainte mort. Enfin, assistée par le Révérend Père A. Paillier, et munie de tous les secours et de toutes les consolations que Dieu procure d'ordinaire au moment de la mort, à une âme qui lui est consacrée, notre chère Sœur Marie de la Nativité de Marie Vincent s'éteignit paisiblement, un dimanche, vers quatre heures de l'après-midi, le 1^{er} septembre 1872.

C'est entre les bras de notre vénérée Mère Fondatrice et en présence de la plus grande partie de la communauté, qu'elle eut le bonheur de rendre le dernier soupir. L'heure était venue pour cette belle âme sanctifiée par l'amour, la douleur et le sacrifice, de voir briller l'aurore de l'éternelle lumière et de jouir de la céleste béatitude.

*
* *

SŒUR MARIE DE ST-AUGUSTIN LEMIEUX

Notre chère Sœur Marie de la Nativité ne fut pas la première choisie dans notre fondation, pour aller jouir de l'éternelle récompense du ciel; elle fut précédée de quelques années par notre petite sœur novice, Marie de St-Augustin Lemieux, appelée à une vie meilleure au matin même de sa vie religieuse, sept mois seulement après avoir revêtu les blanches livrées de notre St-Ordre.

Cette bien-aimée sœur vint frapper aux portes de notre

monastère vers la fin de 1868. Douée en apparence d'une forte constitution, riche de toutes les qualités qui feraient d'elle une bonne et fervente religieuse, apportant en toutes choses une grande bonne volonté, elle apparut comme un sujet précieux qui rendrait de grands services à la communauté naissante, au milieu des difficultés innombrables qu'on avait alors à surmonter. Elle fut donc appelée à revêtir le saint Habit le 11 mars 1869. Cependant après quelques mois seulement, elle fut saisie d'un mal de tête si violent et si persistant que l'on dut recourir au médecin. Le docteur rassura notre vénérée Mère Fondatrice en disant que ce mal provenait d'un excès de fatigue et d'épuisement, et que moyennant un peu de repos et quelques soins particuliers, cette première crise n'aurait pas de suite fâcheuse.

Notre chère sœur avait cependant le pressentiment de son départ prochain, et trois semaines avant sa mort, un jour qu'elle était occupée à nettoyer les fenêtres de la petite chapelle, l'horloge sonna onze heures, vingt minutes avant le temps. Ayant la charge de sonner les exercices de la communauté, elle dit à une de ses compagnes qui travaillait avec elle : c'est un avertissement que Dieu m'envoie de me tenir prête. . . , dans trois semaines vous constaterez la vérité de mes paroles. Ayant rapporté ce discours à notre vénérée Mère durant la récréation qui suivit le diner, la fervente novice ne fut guère complimentée de sa générosité et personne n'ajouta foi à ces prétendues prédictions : cependant à l'expiration du temps marqué, jour pour jour, on courut avertir notre Mère à trois heures du matin, que cette chère sœur était en proie à de plus vives douleurs, et semblait même entrer en agonie. Notre dévoué Père Confesseur, le Révérend Père M. Th. Royer, O. M. I., mandé à la hâte accourut bientôt, l'entendit en confession et lui administra les derniers sacrements ; il n'avait pas encore quitté la chambre, qu'elle perdit complètement l'usage de ses sens et demeura

huit jours en ce pénible état, ne donnant absolument aucun signe de connaissance.

Dans la matinée du huitième jour, l'âme de notre morte s'envolait au lieu de son repos éternel, mais si paisiblement que les regards attentifs de nos sœurs rassemblées en prière, n'avaient pu saisir l'instant où elle s'était dégagée des liens de son corps pour répondre à l'appel de Jésus qui lui disait : " Venez mon amie, ma sœur, ma fiancée, venez et je vous couronnerai. "

Il se répandit alors sur son visage comme une expression de joie céleste, expression douce et recueillie que l'âme sainte laisse à son corps, au moment où elle commence son éternité bienheureuse.

Si cette chère sœur ne fit que passer parmi nous, elle laissa néanmoins le souvenir d'une personne intérieure et d'une novice modèle, se faisant surtout remarquer par une minutieuse fidélité à accomplir jusqu'aux plus petits points de la Règle et par un très grand zèle pour l'œuvre de notre quatrième vœu. Ainsi nous avons confiance que le divin Maître en l'appelant à lui dans la première ferveur de son noviciat, la trouva prête à prendre place aussitôt dans la famille céleste de notre Bienheureux Père Fondateur.

Elle se nommait Emilie au St-Baptême et était âgée de 27 ans ; en Religion elle avait sept mois de noviciat, du rang des sœurs choristes.

DIEU SOIT BÉNI !

VIVE JÉSUS ET MARIE !

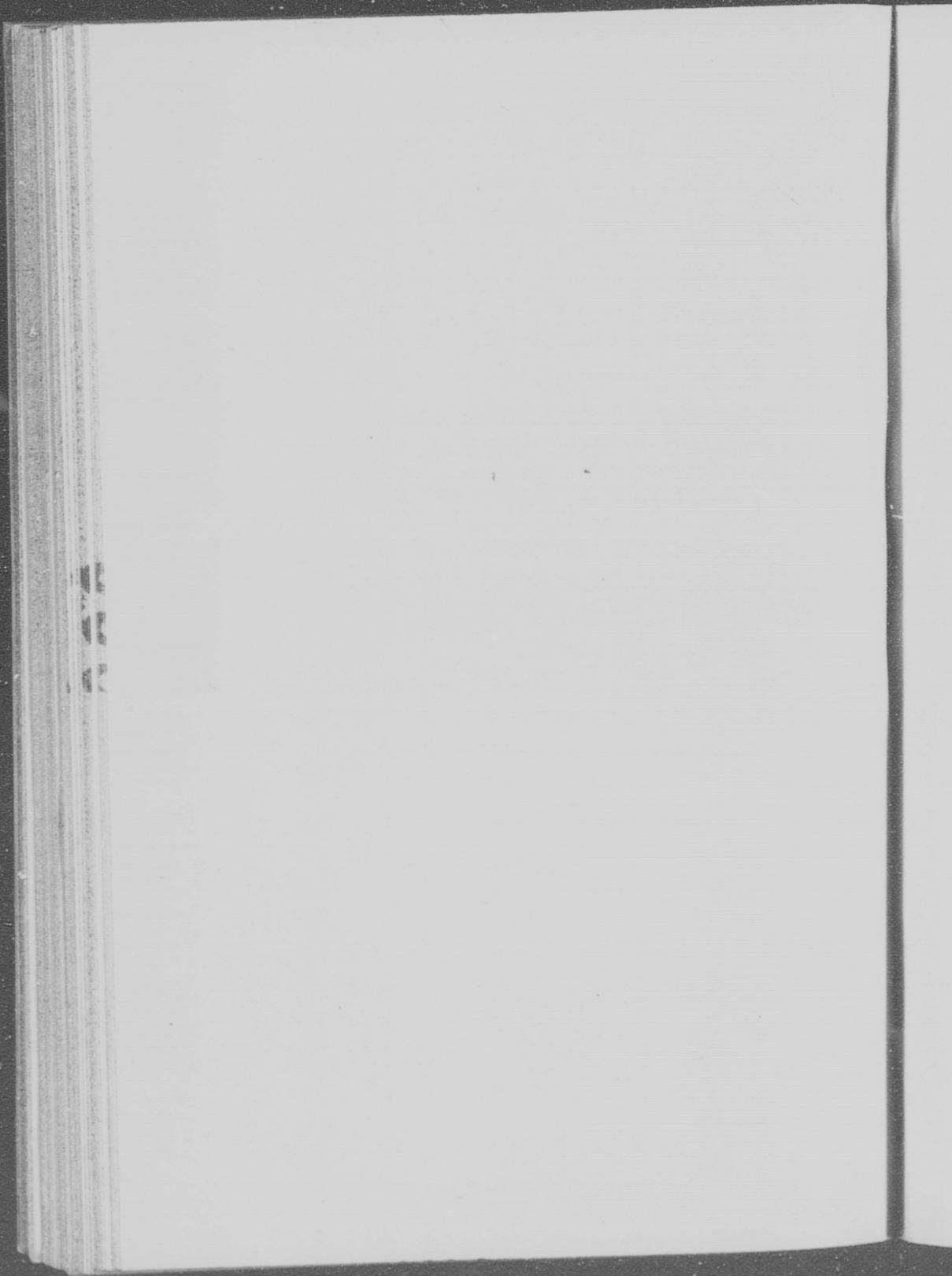
ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie du S. Cœur de Marie Rousseau

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 2 AOUT 1873

DIEU SOIT BÉNI !



Sœur Marie du St-Cœur de Marie Rousseau

VIVE JÉSUS ET MARIE !

« J'achève en mon corps ce qui manque
aux souffrances du Christ. »

Colos. I. 24.

La chère Sœur dont nous entreprenons de raconter la trop courte vie, n'aurait pas sans doute pu expliquer cette parole du grand apôtre St-Paul; cependant, de bonne heure, elle en avait reçu de l'Esprit Saint comme une secrète intelligence, car toute sa vie, sa grande préoccupation fut de se livrer entièrement à la souffrance en union avec Jésus immolé pour nous sur la croix.

**Sa famille.
Ses premières
années.**

Marie-Louise Rousseau naquit à Nicolet, le 7 juin de l'année 1850, d'une famille non moins chrétienne que celle de sa chère cousine, Sœur Marie de la Nativité de Marie Vincent. Ces deux excellentes familles étaient unies par les liens de l'amitié, beaucoup plus encore que par ceux de la parenté; aussi les deux petites cousines grandirent pour ainsi dire, dans une même famille, recevant une même éducation qui allait former en elles deux âmes

véritablement sœurs. Elles vécurent la même vie, goûtèrent les mêmes joies, éprouvèrent les mêmes peines, et plus tard s'acheminèrent presque ensemble vers notre monastère, pour s'y préparer à aller recevoir presque en même temps, leur récompense dans le ciel.

Monsieur et Madame Antoine Rousseau étaient deux fervents chrétiens à la foi et aux mœurs antiques: tous les matins, malgré la distance de quelques milles, Monsieur Rousseau ne manquait jamais de se rendre à pied, à l'église paroissiale dédiée sous le vocable de St-Jean-Baptiste, pour y entendre la sainte Messe et y communier fréquemment; rien ne pouvait l'arrêter, même pendant la dure saison de nos hivers si rigoureux. La petite Louise nous le disait plus tard: quoique nous fussions très éloignés du village, mon père nous conduisait toujours à la messe du dimanche; parfois il y avait tant de neige sur les chemins, que les chevaux pouvaient à peine faire quelques pas sans s'arrêter; mais peu importaient les difficultés: c'était le jour du Seigneur, il fallait le sanctifier. Tous les soirs, la famille se réunissait après le souper, pour la prière qui, faite en commun, était suivie de la récitation du chapelet, puis d'une longue lecture tirée des Saintes Ecritures, et aucun des membres de cette petite communauté n'était dispensé d'assister à cette assemblée, présidée par le chef de la famille.

C'est ainsi que ces pieux parents, vivant dans une intelligence parfaite, rivalisaient de zèle pour élever chrétiennement leurs huit enfants, et former leurs cœurs à la pratique de la vertu, à l'amour de Dieu et de l'Eglise. La petite Louise qui était l'heureux benjamin de la famille, se faisait remarquer déjà par une dévotion extraordinaire à la douce Vierge Marie. " Oh! disait-elle, que je l'aime la Sainte Vierge, " et à ces mots elle joignait ses petites mains, et levait ses yeux vers le ciel, comme pour y découvrir cette bonne et tendre Mère. Douce, intelligente et docile, elle recevait avec une

espèce d'avidité, toutes les leçons que lui donnait son excellent père, et c'est sans doute de cette forte instruction religieuse reçue dès son enfance, qu'elle tenait ce jugement droit et ferme, qui lui faisait voir en toutes choses la sainte volonté de Dieu.

De très bonne heure, son âme fut pénétrée du don de crainte de Dieu, non de cette crainte qui est voisine de la peur, mais de cette crainte toute filiale qui n'est autre chose que le respect profond de la divine Majesté; aussi, fuir le péché, et éviter toutes les occasions dangereuses que l'on trouve partout dans le monde, fut le soin principal de ses plus tendres années. Dès lors, elle commença à s'acheminer dans la voie rude et épineuse de la pénitence, pendant que son naturel doux et timide contribuait à la tenir dans des sentiments d'humilité et d'abjection, sentiments qui devinrent dans la suite de plus en plus délibérés et volontaires, et la conduisirent à cette perfection qu'il nous a été donné d'admirer pendant ses dernières années. Son caractère gai et ouvert, sa simplicité, sa piété lui gagnaient vite tous les cœurs; aussi à l'école comme à la maison paternelle, tous aimaient la petite Louise et admiraient déjà en elle une sagesse au-dessus de son âge. Quoique joyeuse, et aimant à faire de petites malices à ses chers frères et sœurs, et à ses compagnes de classe, elle fuyait la dissipation et toute sorte de conversations légères. Au contraire, elle cherchait à communiquer autour d'elle ses goûts de piété; elle avait son propre oratoire où elle se construisait de petits autels; on l'y trouvait très souvent en oraison, et déjà elle s'anéantissait devant le Seigneur en baisant la terre, pleine de respect et de recueillement comme si elle était en sa sainte présence. Ceux qui avaient le bonheur de la connaître, comprirent de bonne heure ce qu'on avait lieu d'attendre de cette enfant de bénédiction, qui progressait si rapidement dans la voie de toutes les vertus; cependant les sciences humaines n'avaient aucun attrait pour

ce cœur qui déjà était tout à son Dieu, et qui n'avait d'autre désir que d'acquérir la science des choses du ciel. Cette lacune, dans leur plus jeune enfant qui leur était si chère, mortifiait beaucoup ses bons parents, qui étaient à même de lui faire donner une bonne instruction, car ils possédaient une certaine fortune, comme riches propriétaires d'une belle et grande ferme; ils ne voulurent cependant point alors la contraindre, espérant qu'à l'époque de sa première communion, ils pourraient la placer dans un pensionnat sous la direction d'une communauté religieuse. Aussi quel ne fut pas leur étonnement quand, quelque temps avant ce grand jour, elle les supplia à genoux de la retirer de l'école, parce que, disait-elle, les enfants y font tant de tapage, que cela me cause beaucoup de distractions, et me prive du bonheur de me préparer comme il convient à une si sainte action. Ils se chargèrent donc de préparer eux-mêmes leur chère enfant à bien accomplir cet acte si important de la vie chrétienne. Ce fut le 29 juin 1858 qu'elle fut jugée digne de s'asseoir pour la première fois à ce banquet des anges, où son âme attendrie, savoura les ineffables délices de recevoir Jésus-Hostie, et de sentir son petit cœur battre vraiment d'amour, sur le cœur même de Celui à qui elle désirait se donner sans partage et sans retour.

Appel divin.

Entrée en Religion.

A mesure qu'elle avançait en âge, cette vertueuse enfant croissait aussi en sagesse, et dans la pratique de toutes les vertus. Rendant autour d'elle tous les services en son pouvoir, elle faisait le bonheur de sa bien-aimée famille; mais son cœur noble et généreux s'élevait plus haut, et déjà il brûlait du désir de se consacrer entièrement au divin Maître. Dans la maison paternelle elle s'était fait une règle de vie plus parfaite; elle suivait fidèlement certains exercices de piété qu'elle s'était fixés, et se livrait régulièrement et avec mé-

thode à l'oraison, aussi longtemps que le lui permettaient les travaux manuels auxquels elle devait se livrer. Sa grande ambition était de se préparer à devenir une bonne religieuse, ainsi qu'elle nous l'a dit elle-même, afin de s'immoler pour la gloire de Dieu dans les austérités de la vie monastique; et le petit Nazareth de notre humble monastère dont elle connaissait la pauvreté, lui apparaissait comme l'idéal vers lequel tendaient ses espérances et ses ambitions. Tels étaient en réalité les adorables desseins de Dieu sur cette âme qu'il voulait tout à lui; et l'amour qu'il lui avait donné pour une vie toute de mortification et d'abnégation, devait en effet servir à sa gloire dans cette Institution de Notre-Dame de Charité.

Le ciel voulut même confirmer les aspirations de la fervente jeune fille, par une intervention miraculeuse, qui rendit inébranlable sa résolution de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. A l'âge de quinze ans, Louise perdit complètement la vue un dimanche en revenant de la sainte Messe. Elle n'était encore qu'à quelques pas de l'église, et marchait à côté d'une de ses sœurs dont elle saisit tout à coup le bras, en disant qu'elle se trouvait dans une obscurité complète. Arrivée à la maison paternelle, toute la famille fut bien désolée de la voir ainsi affligée, car elle était réellement aveugle: on se mit en prière, et pendant neuf jours, on ne cessa de faire violence au ciel pour obtenir sa guérison; mais il ne se produisit aucune amélioration. Notre bonne Louise redoublant de confiance en la prière, demanda à un de ses frères qui était ecclésiastique, de la conduire auprès de la Révérende Mère Gahouette, fondatrice des Religieuses du Précieux Sang, qui était alors supérieure de son premier monastère fondé à St-Hyacinthe, près de Montréal. Cette sainte religieuse ayant accueilli notre petite aveugle avec grande bonté et charité, elle l'encouragea à mettre toute sa confiance en la bonne Vierge Marie, et lui conseilla de faire une neuvaine en l'hon-

neur de cette toute puissante Mère du ciel. Elle lui prédit en même temps que non seulement elle recouvrerait la vue, mais aussi qu'elle verrait se réaliser son désir de se consacrer à Dieu, et qu'alors le bon Jésus lui ferait la grâce insigne de lui envoyer de grandes peines et de lourdes croix. Vers la fin de la neuvaïne, la malade fut guérie en recouvrant subitement la vue, et la suite de ce récit montrera l'accomplissement de la prophétie de la grande servante de Dieu, dont la mémoire est maintenant en si haute vénération, à cause des nombreux miracles qui s'opèrent par son intercession. Cette précieuse faveur reçue d'en haut, par l'entremise de la très Sainte Vierge, ne contribua pas peu à exciter sa ferveur ; et pendant les quelques années qu'elle passa encore dans sa famille, notre future sœur fit d'incessants progrès vers la perfection, jusqu'à ce qu'enfin Notre-Seigneur l'appela à notre sainte vocation par l'intermédiaire de trois de ses cousines qui l'avaient précédée en notre communauté. Sur sa demande réitérée et pressante, elle fut acceptée, et notre vénérée Mère Fondatrice, la Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, lui fit le plus maternel accueil en mai 1870. Notre nouvelle aspirante avait alors vingt ans, et comme nous l'avons déjà dit, elle possédait dès lors à un haut degré, toutes les vertus de la vie religieuse ; ce fut donc avec une indicible ferveur qu'elle commença son noviciat.

La mortification toujours inséparable de l'esprit de prière, était l'attrait dominant de cette bien-aimée sœur, et cet attrait fut constamment secondé par les circonstances ; le Seigneur voulant ainsi favoriser le travail de la grâce dans cette âme qui avait résolu d'être d'une manière toute particulière, victime avec Jésus pour le salut des âmes. Elle se mit donc à pratiquer notre sainte Règle sans aucun adoucissement ; elle endurait les plus grands froids de l'hiver sans jamais se chauffer, en se rapprochant du poêle, et sans même se vêtir plus qu'à l'ordinaire, car les vêtements chauds n'abondaient

pas dans nos pauvres armoires. Que de fois on la vit toute transie par le froid, ou toute mouillée sous l'effet d'un surcroit de travail ou d'une trop grande chaleur, en s'occupant au jardin pendant la journée, sous les ardeurs du soleil; elle paraissait indifférente devant la souffrance, et semblait se persuader que sa santé pouvait tout supporter impunément. Naturellement portée au sommeil, elle eut beaucoup à souffrir et encore plus à combattre pour ne pas succomber à la tentation de dormir pendant le temps des exercices, car elle ne s'accordait jamais de repos durant la journée. Levée la première le matin, elle était le plus ordinairement la dernière à se mettre au lit tous les soirs, même quand il lui était arrivé de passer la plus grande partie de la nuit précédente, occupée soit à veiller auprès d'une malade, soit à finir un ouvrage pressant; ainsi loin de remplacer le sommeil qu'elle avait perdu, elle avait encore très souvent recours à de nouvelles mortifications dans le but de réussir à pouvoir se tenir éveillée.

Dans les premières années de la fondation, comme nous l'avons dit ailleurs, la nourriture était d'ordinaire insuffisante; cependant notre chère sœur trouvait encore une foule de moyens de se mortifier, et de pratiquer une austérité bien plus grande que celle que la pauvreté imposait à toutes, allant même jusqu'à avaler, par pure pénitence, des choses très répugnantes à la nature. Ces austérités qu'il lui était impossible de cacher sans cesse, et dont néanmoins elle ne crut jamais devoir se dispenser, lui attiraient souvent de la part de ses compagnes du noviciat, de petites réflexions, inspirées quelquefois par l'amitié, quelquefois aussi par une certaine espièglerie, ou même par un zèle qui n'était pas suffisamment surnaturel. Dans ces occasions, nous ne pouvions assez admirer la finesse exempte de ruse, et l'à-propos tout à fait aimable, avec lesquels notre aimée sœur savait détourner adroitement la conversation, sans blesser aucunement la déli-

catresse et la charité : c'est ici le cas de lui décerner la même louange que nous avons été heureuse de rendre à notre regrettée Sœur Marie de la Nativité de Marie Vincent, sa cousine : que personne n'a jamais pu lui reprocher la moindre faute opposée à la belle vertu de charité, cette douce fleur du ciel qui était toute épanouie en son âme, longtemps avant sa prise d'Habit, et même longtemps avant son entrée en notre communauté.

Comme on le voit, notre courageuse postulante fit d'héroïques efforts pour se former à la pratique de la plus solide vertu ; dès le début, elle put montrer tout ce qu'il y avait de surnaturel dans ses actions et dans ses intentions, car elle passa les huit mois de sa postulance dans l'exercice des plus pénibles fonctions. Dans ces premiers temps, en effet, les postulantes étaient toujours employées comme aides dans les différentes charges du monastère. On agissait ainsi un peu par nécessité, mais cependant il en résultait cet avantage, que nos chères Sœurs avaient toutes les occasions pour bien connaître les nouvelles arrivées, et que celles-ci voyaient elles-mêmes aussitôt ce à quoi elles s'engageraient en embrassant notre saint état.

**Au Noviciat.
Son esprit de pénitence.**

La décision du Chapitre lui ayant été favorable, notre chère sœur eut le bonheur de recevoir les blanches livrées de notre St-Ordre avec le nom de Marie du St-Cœur de Marie, le 30 janvier 1871. A partir de ce jour, notre humble novice se crut plus que jamais obligée de suivre le plus près possible, son divin Bien-Aimé sur la route sanglante du Calvaire. Non contente des renoncements et des sacrifices de la vie religieuse, telle qu'elle était alors dans ces pénibles commencements ; non contente des vives souffrances causées par diverses indispositions qui ne lui laissaient que peu de relâche ; non contente des peines intérieures qui sans

cesse agitaient son âme, elle faisait en plus de vives instances pour obtenir la permission de pratiquer des austérités et des mortifications extraordinaires, ce que notre prudente Mère Fondatrice et notre dévoué Père Confesseur ne lui permettaient que difficilement, parce qu'elle ne ménageait pas assez une santé déjà bien affaiblie. Après avoir éprouvé un refus, elle essayait adroitement de revenir à la charge, pour obtenir la permission désirée ; mais le plus souvent elle devait se contenter de la pratique du renoncement intérieur, en ces mille petites choses qui se rencontrent dans la vie commune, et qui sont généralement suffisantes à crucifier notre pauvre nature.

Sans prétendre pénétrer jusqu'au fond de cette âme, pour décrire ses plus intimes sentiments, nous pouvons avancer qu'elle vivait continuellement unie à notre divin Sauveur, en esprit d'expiation et de réparation, et que sa plus grande peine intérieure provenait de la crainte de ne pas en faire assez pour l'éternité, et de ne pas répondre suffisamment aux desseins que Dieu avait eus sur elle en l'appelant à la vie religieuse.

Reconnaissant en son attrait pour la pénitence une voie de Dieu toute particulière, ses Supérieurs conduisaient cette âme généreuse avec une sage rigueur, et secondaient l'action divine en permettant ou tolérant en elle, des austérités qu'ils n'eussent pas approuvées pour une autre. Dans une occasion où l'on blâmait les pieux excès de cette aimée sœur, notre bonne Mère Fondatrice prit sa défense, disant : "Ma Sœur Marie du St-Cœur est une fille d'obéissance." En effet, notre chère sœur n'eut jamais voulu rien faire de contraire à cette vertu sur laquelle repose toute la perfection religieuse, et sans laquelle les plus rigoureuses mortifications ne seraient d'aucun mérite devant Dieu. Que de fois aussi Notre-Seigneur permit, pour mettre sans doute à l'épreuve l'héroïcité de la vertu de sa petite victime, que notre Mère ne fit aucun cas de ses souffrances, et la traitât pour l'éprouver, avec une appa-

rente dureté, qu'elle n'aurait jamais montrée à l'égard d'une autre sœur ! Loin de raisonner avec l'obéissance, notre chère sœur concluait de là que la sainte volonté de Dieu en ordonnait ainsi ; et alors même que plusieurs dans ces circonstances, lui eussent conseillé d'agir autrement : " Oh ! non, disait-elle, où serait donc le mérite si nous n'avions jamais rien à souffrir, " et elle se retirait heureuse d'avoir un nouveau sacrifice à déposer aux pieds de son divin Maître.

**Humilité
et autres vertus.**

L'excessive bonté de notre chère sœur, disons mieux son humilité profonde, permettait à ses compagnes d'agir à son égard avec une certaine liberté qui aurait pu en offenser bien d'autres. On allait même parfois un peu trop loin sur ce point, mais elle acceptait tout de la main de Dieu, et dans son cœur la peine qu'elle ressentait se transformait en douceur pour son bien-aimé prochain. A une parole peu obligeante, à un procédé désagréable, elle ne répondait jamais un seul mot qui aurait pu s'écarter de la suave dilection, qui doit être toujours chère à une âme religieuse. Elle était toujours prête non seulement à oublier les torts de ses sœurs, mais elle cherchait à les excuser toujours, et volontiers elle prenait sur elle les humiliations qu'elles auraient méritées par leurs propres fautes. Pour mieux nous manifester sans doute la vertu de cette pieuse novice, Notre Seigneur permit qu'en plusieurs occasions, elle fut faussement accusée ou soupçonnée de manquements assez graves ; elle aurait pu facilement se disculper sans nullement blesser ni la charité ni l'humilité, mais sa devise était " souffrir pour les âmes et surtout pour la conversion de nos pauvres pénitentes ". Dès qu'elle était blâmée, elle se mettait immédiatement à genoux, baisait la terre et joignait les mains comme pour demander pardon. Avec la correction et l'humiliation qui sont ordinaires en ces occasions, elle acceptait également la pénitence imposée, avec

une joie intérieure qu'elle ne pouvait s'empêcher de laisser paraître au dehors. Une fois entr'autres, une jeune sœur converse, qui était sa compagne de noviciat et son aide dans la charge de dépensière, avait commis par espièglerie, et en l'absence de Sœur Marie du St-Cœur, une faute notable contre l'obéissance. Juste au moment où elle se félicitait de son succès, en racontant à notre obéissante sœur ce qu'elle avait fait pendant le temps de l'office, Dieu permit que notre digne Mère Fondatrice vint à passer par là, et s'aperçut de la désobéissance. Voyant arriver notre Mère, la coupable s'était échappée adroitement, afin d'éviter la réprimande qui l'attendait, exposant ainsi sa compagne à subir un châtement qu'elle n'avait assurément pas mérité. Toutefois notre fugitive s'était arrêtée, par curiosité, assez près pour suivre la scène qui allait se produire, et elle eut ainsi l'occasion d'être grandement édifiée de la conduite de sa vertueuse sœur. Quand notre Mère eut quitté la dépense, la coupable s'approcha toute confuse en s'écriant : "Mais pourquoi ne lui disiez-vous pas que vous étiez innocente?" "Oh! répondit-elle, avec son doux sourire habituel, comment perdre une aussi belle occasion de mériter pour le ciel! Si vous saviez quel miel suave chacune des paroles de notre Mère distillait dans mon âme!" Elle supplia alors son aide de ne rien dire et de ne jamais raconter ce qui s'était passé; cependant la conscience de notre novice fut assez délicate et elle sut réparer sa faute, à la grande édification de toute la communauté. Il est certain que la Règle et l'autorité n'eurent jamais de meilleure avocate que notre chère Sœur Marie du St-Cœur, dont toute la carrière religieuse est tissée d'actes semblables d'humilité, de mortification et de parfaite obéissance.

Se mettant donc dans son estime, à la dernière place, jamais elle n'aurait eu la pensée ou le désir de quelque charge plus en vue, de quelque emploi plus honorable, ou de quoi que ce soit qui aurait pu la faire préférer à quelqu'une de ses

sœurs. Elle avait, nous l'avons dit, l'esprit de pénitence à un haut degré, et elle aimait à se mortifier, à s'humilier même extérieurement dans la mesure que lui permettait l'obéissance; mais cependant elle avait horreur de tout ce qui ressemblait à l'éclat ou la singularité, et dans ces pénitences mêmes, elle savait éviter toute affectation et garder une simplicité et un naturel charmants.

Sur cette base solide de l'humilité, s'épanouissaient toutes les vertus qui font la parfaite religieuse. D'une charité tendre et compatissante, toutes les peines et souffrances du prochain devenaient comme les siennes propres; toute dévouée pour ses sœurs et pour la communauté, elle donnait sans compter, et son temps, et ses talents, et ses forces: voyant toujours dans nos saintes Règles, et dans les ordres de ses Supérieurs, l'expression de la volonté de Dieu, jamais elle ne se serait permis la moindre critique, persuadée qu'elle était, de la vérité de cette parole de S. Paul: " Qui résiste à l'autorité, résiste à Dieu lui-même: " ne sachant voir le mal qu'en elle-même, jamais elle ne se plaignait de quoi que ce soit; elle était toujours contente de tout et de toutes; ce n'est pas que son cœur fut insensible et froid, mais elle avait appris dans l'Évangile que Dieu ne veut pas que nous nous fassions les juges de notre prochain: " Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ", et cet enseignement, elle voulut le suivre à la perfection dans toutes les circonstances de sa vie.

Réputation de sainteté.

Nous avons essayé de décrire les vertus pratiquées par notre chère Sœur Marie du St-Cœur, mais nous le sentons, nous sommes restées beaucoup au-dessous de notre tâche, et la simple lecture des lignes qui précèdent ne saurait donner une idée de la sainteté de notre jeune novice. Nous ne saurions mieux résumer les éloges que nous voudrions lui décerner, qu'en rapportant l'appréciation de nos chères an-

ciennes qui l'ont connue. La Sœur Marie du St-Cœur était considérée comme le plus parfait modèle de vie religieuse qu'il y eut alors dans la fervente communauté formée par notre vénérée Mère Fondatrice. Cette réputation de sainteté, notre chère sœur l'acquiesça sans le savoir, parmi nos pauvres enfants du Refuge. Après sa prise d'Habit, elle fut employée pendant quelques mois comme aide auprès de nos pénitentes. Elle ne savait que le français, alors que ces chères enfants pour la plupart ne connaissaient que l'anglais; elle dut leur parler quelque langue inventée par son bon cœur et sa charité, car il est certain que non seulement elle réussissait à les conduire et à les faire obéir, mais aussi qu'elle se gagna bientôt tout leur amour et toute leur affection, de telle sorte que sa seule présence suffisait à les maintenir au devoir, et les encourageait à mieux faire. Les anciennes Madeleines en parlent encore avec enthousiasme et admiration: "Oh! c'était bien une vraie sainte, cette mère-là, disent-elles; elle était si douce, si bonne, si pieuse, si aimable!"...

Toute la vie de notre chère sœur était donc une continue édification et pour la Communauté et pour le Refuge; cependant Dieu sembla vouloir par un miracle, attirer encore plus l'attention sur ce parfait modèle d'obéissance, de simplicité et d'humilité. Le fait que nous allons raconter, tout extraordinaire qu'il soit, a été confirmé par des autorités compétentes, et plusieurs témoins sont encore parmi nous dans la communauté; nous le rapportons tel qu'il est relaté dans les Annales, ainsi que d'après le récit maintes fois répété de nos chères anciennes.

Notre regrettée Sœur Marie du Bon Pasteur Bingham étant économe en ce temps d'extrême pauvreté, lui apporta un jour un tout petit morceau de viande, à peine le quart de ce qu'il fallait pour un repas de la communauté, et elle lui dit en très mauvais français, que c'était tout ce qu'elle avait pu se procurer pour le dîner de la communauté et des classes.

Notre bonne Sœur Marie du St-Cœur le prit tout simplement, et baissant la tête, elle répondit : " Le bon Dieu le grossira. " Elle devait sans doute à ce moment penser à cette parole de Notre Seigneur ; " Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. " Se confiant donc entièrement en la divine Providence qui n'abandonne jamais aucun des siens, elle se mit avec son aide, un peu avant l'heure du dîner à faire les parts aussi grosses que de coutume, et à l'étonnement général, non seulement la communauté fut bien servie, mais aussi toutes les classes, qui comptaient alors 130 personnes, et il en resta encore assez pour le souper. Notre Seigneur avait voulu récompenser ainsi l'héroïque obéissance de notre chère sœur, et donner en même temps un témoignage tout spécial de son amour pour notre petite communauté, où il était si bien loué, aimé, et honoré.

Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres faits qui, sans avoir manifestement les caractères de vrais miracles, indiquent cependant que cette belle âme vivait dans une continuelle intimité avec le ciel. Un jour, durant les premiers mois de son noviciat, elle était occupée à plier des serviettes avec une de ses compagnes durant la récréation du midi : son visage s'illumina soudain d'une expression de bonheur indicible. Dans sa surprise, sa compagne s'écria : " Mais qu'avez-vous donc, ma chère sœur, que faites-vous ? " Elle resta d'abord immobile pendant plusieurs minutes, puis elle répondit avec naïveté, comme si elle ne se rendait pas bien compte de ses paroles : " Vous n'avez rien vu ? " Qui, demanda son aide ? " Mais le bon Jésus et sa sainte Mère ! " Puis elle ajouta immédiatement ; " Oh ! je vous en prie, ne le dites à personne ! " Le secret ne fut pas très strictement gardé, bien qu'il n'ait été divulgué qu'après la mort de cette chère sœur. D'ailleurs ces irradiations surnaturelles, et ces mystérieux entretiens étaient assez fréquents ; et l'on comprend que s'ils

étaient des faveurs célestes, comme nous n'en doutons pas, ils lui valaient toujours de bonnes humiliations dont elle savourait la douceur avec cette joie intime de l'âme qui sait souffrir avec notre divin Sauveur.

**Son admission
comme tertiaire.**

Mais si Notre Seigneur favorisait ainsi sa fidèle servante et lui témoignait une si particulière tendresse, il ne cessait pas cependant de travailler son âme, et de la purifier de plus en plus, en la faisant passer par le creuset de la tribulation et de la souffrance; et maintenant il se préparait à lui demander un nouveau sacrifice, plus grand peut-être que tous ceux qu'elle avait déjà acceptés. Plusieurs mois avant la fin de son noviciat, notre chère sœur fit part à ses deux compagnes de prise d'Habit, d'un entretien mystérieux qu'elle avait eu avec le divin Sauveur: elle leur prédit qu'elles feraient leur profession au temps voulu, tandis que la maladie la conduirait elle-même sur le calvaire avec Jésus Crucifié. Comme elle leur disait ceci en récréation, et que d'ordinaire elle était très joyeuse et aimait la plaisanterie, elles n'y prêtèrent pas grande attention; mais quand plus tard les événements prouvèrent la vérité de sa prédiction, elles ne s'en étonnèrent point, car les choses arrivaient souvent ainsi qu'elle les avait annoncées.

Soutenue jusqu'alors par son très grand courage et sa générosité, sa santé commençait à faiblir, et le mal allait bientôt faire de rapides progrès, de façon à alarmer la communauté. Quand on l'engageait à prendre un peu plus soin d'elle-même, à se réserver quelque temps de repos, ou demander quelques dispenses, elle répondait avec humilité: "Comment, ma chère sœur, demanderais-je des permissions pour me faire dispenser de la Règle; mais vous n'y pensez pas! Il vaut bien mieux souffrir un peu; d'ailleurs la communauté est trop pauvre, et ne vaut-il pas mieux tout endurer en si-

lence, même si de cette manière, j'abrège un tant soit peu ma petite existence, plutôt que d'être une cause de relâchement parmi nos sœurs qui sont si ferventes, et dans la communauté qui a eu la charité de me recevoir? "

Notre vénérée Mère Fondatrice savait d'ailleurs fort bien, que cette sœur si mortifiée, ne remettrait d'elle-même aucune de ses pénitences ou de ses fatigues; aussi quand elle s'aperçut que sa petite novice était sérieusement menacée de consommation, elle fit tout en son pouvoir pour lui procurer le repos et les commodités compatibles avec la situation précaire de la communauté. Mais alors, il n'était guère facile de se reposer, car le travail sollicitait tous les bras et toutes les bonnes volontés; les commodités non plus n'étaient pas nombreuses, car le confort était loin de régner dans le monastère; aussi malgré des soins particuliers, la santé de notre pieuse novice continua à décliner, surtout vers la fin de son noviciat. La communauté ne songea pas cependant un instant à se priver d'un sujet si précieux et si exemplaire; mais dans l'intérêt d'une santé si ébranlée, le Chapitre jugea bon de ne pas admettre Sœur Marie du St-Cœur au rang des sœurs choristes, mais de la recevoir parmi nos sœurs tertiaires, afin de lui procurer l'avantage de respirer le grand air, en allant soit en ville, soit à la campagne pour les affaires du monastère. Au commencement de la fondation, nous n'avions pas des sœurs tourières comme aujourd'hui, mais bien des sœurs tertiaires du St-Cœur de Marie, ainsi que notre Bienheureux Père Fondateur les avait établies en France au début de l'œuvre. Ce n'est qu'en 1882 que toutes celles qui étaient du Tiers-Ordre firent leur oblation comme sœurs tourières.

Cette épreuve fut bien grande pour notre chère sœur, car elle désirait depuis longtemps de toute son âme, se donner irrévocablement au céleste Époux par les saints vœux de religion; mais devant la décision du Chapitre, elle n'hésita pas un instant, et elle échangea l'habit blanc des religieuses cloi-

trées pour l'habit brun des tertiaires, avec une humilité et une résignation qui firent l'admiration de toute la communauté. Notre chère sœur savait bien en effet, que ce qui rend une âme agréable à Dieu, ce n'est pas sa condition extérieure ; elle savait bien que la profession religieuse elle-même ne constitue pas la sainteté, mais n'est qu'un moyen d'y arriver ; elle savait bien que la véritable perfection consiste entièrement dans l'acquiescement total de notre volonté et de notre cœur à la sainte volonté de Dieu. Elle se soumit donc sans réserve à cette divine volonté qui venait de se manifester à elle, en lui demandant de rester dans l'humble condition des tertiaires, et elle continua ainsi à se dévouer avec la même générosité et la même sérénité d'âme, dans les différents emplois que notre vénérée Mère crut encore pouvoir lui confier.

L'obéissance et l'humilité de notre chère sœur durent certainement être bien agréables au Seigneur ; et le mérite qu'elle acquit en offrant à Dieu ce sacrifice, fut sans doute plus grand que celui qu'elle aurait eu, en s'immolant comme ses compagnes par les vœux de religion. Une de ses plus grandes privations fut désormais de ne pouvoir plus unir sa voix à celle de ses sœurs dans la récitation publique de l'office de la Vierge Marie. Mais si sa voix ne pouvait plus chanter comme auparavant les louanges de Dieu, son cœur devenait de plus en plus un petit sanctuaire, où la divine Majesté était sans cesse louée, honorée, remerciée. Toutes ses aspirations, tous ses sentiments étaient dirigés vers le divin Prisonnier du Tabernacle, et quand elle pouvait venir se prosterner auprès de l'autel, elle paraissait comme absorbée dans une pieuse extase, et conservait une immobilité surprenante. Sa prière était alors comme elle l'a avoué elle-même, principalement pour les pauvres pécheurs. " Je suis trop ignorante, disait-elle, pour faire quelque chose qui vaille au service du bon Maître, et je me console de cette impuissance, en priant beaucoup pour les pécheurs, et surtout pour nos pauvres pénitentes. "

Ses derniers jours.**Sa pieuse mort.**

Comme nous l'avons dit, la communauté avait pensé que la condition de sœur tertiaire procurerait à notre petite malade, des avantages considérables au point de vue de la santé; mais la consommation était déjà trop avancée, et dans quelques mois elle allait achever son œuvre. Malgré ses souffrances et ses fatigues, notre aimée sœur ne se plaignait jamais; elle continuait à remplir avec une admirable énergie, des charges devenues cependant trop pénibles pour elle, et ne voulait jamais manquer un seul exercice de communauté. Elle continua ainsi pendant cinq ou six mois; enfin terrassée par la maladie, elle dut se rendre à l'infirmerie où elle passa les trois dernières semaines de sa vie, à parfaire la parure surnaturelle de son âme avant d'être admise au céleste banquet. Pendant cette dernière lutte de la vie contre la mort, dans son pauvre corps anéanti, son âme jouissait d'une paix et d'une tranquillité inaltérables, et semblait déjà goûter le bonheur du ciel. Ce fut dans ces saintes et consolantes dispositions qu'elle reçut les derniers sacrements des mains du Révérend Père A. Paillier, O. M. I., vers la fin de juillet 1873. Elle conserva jusqu'au dernier moment une parfaite connaissance de ce qui se passait autour d'elle; elle garda toujours le même calme, la même joie, expression des consolations intérieures dont son âme était inondée.

Quelques heures avant de la faire entrer dans son éternité, Jésus voulut lui montrer qu'il se souvenait de ce qu'elle avait souffert pour lui, en lui apparaissant comme il l'avait déjà fait plusieurs fois. Avec sa candeur habituelle, elle dit à la sœur assise à son chevet: " Oh! qu'il est beau! " Puis après quelques instants: " Ne le voyez-vous pas? c'est bien le divin Maître qui est là tout près. " Elle parut aussitôt regretter ces paroles qui lui semblèrent être une confidence indiscreète: mais nous croyons que Dieu le permit néanmoins pour nous faire mieux apprécier les secrets de cette âme pure et cachée.

Après une douloureuse agonie de plusieurs heures, notre

bien-aimée sœur rendit paisiblement le dernier soupir, en présence de la majeure partie de la communauté, pendant que notre vénérée Mère Fondatrice récitait les belles prières de la recommandation de l'âme. C'était le 2 août 1873, fête de Notre-Dame des Anges; aussi il nous est doux de penser que la Reine du ciel, escortée de sa brillante cour, vint chercher elle-même cette belle âme pour la présenter à Jésus, le divin Bien-Aimé.

Le parfum de sainteté, exhalé par les vertus que pratiqua la fervente sœur tertiaire dont nous venons d'esquisser la vie, se répandit hors de l'enceinte de notre monastère, et on ne tarda pas à parler de guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de notre chère disparue. Un de ses cousins avait été si grièvement blessé dans un accident, que les médecins désespéraient de lui conserver la vie. Ce bon monsieur, père de plusieurs jeunes enfants, était désolé surtout à la pensée des petits orphelins qu'il allait laisser. La famille qui avait pour notre chère défunte une très haute vénération, commença une neuvaine en son honneur, pour obtenir la guérison si désirée. Après quelques jours, durant lesquels tous les intéressés faisaient violence au ciel, le père se trouva complètement remis, à la grande joie de son excellente famille, qui a toujours attribué cette merveilleuse guérison à la nouvelle protectrice que nous avons dans le ciel.

La mémoire de cette aimée sœur est restée bien vivante parmi nous; aujourd'hui encore, grâce aux récits de nos anciennes, on en parle avec vénération, et on la considère toujours comme une des âmes qui ont attiré le plus les bénédictions du ciel sur cet humble monastère de Notre-Dame de Charité d'Ottawa.

DIEU SOIT BÉNI !

1111

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie de St-Pacome Mongeon

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 22 MAI 1874

DIEU SOIT BÉNI !

WV

Sœur Marie de St-Pacome Mongeon

VIVE JÉSUS ET MARIE !

“ Je me suis réjouie de cette parole
qui m'a été dite: nous irons dans la
maison du Seigneur! ”

Dieu dont la Providence veille avec un soin paternel sur chacune de ses créatures, enveloppa d'un regard d'amour tout particulier, la paisible existence de notre chère Sœur Marie de St-Pacôme Mongeon; et Jésus, l'Époux divin des âmes chastes, lui fit une part toute spéciale de tendresse, en la retirant toute jeune encore du monde pour le cloître, puis du cloître pour le ciel.

Premières années. Cette chère Sœur vit le jour à St-Ours, dans le diocèse de Montréal, le 21 septembre 1852; elle fut baptisée dans l'église paroissiale dédiée sous le vocable de l'Immaculée Conception, et reçut au saint Baptême les noms de Marie Elmire.

Ses parents, chrétiens convaincus, vinrent ensuite fixer leur résidence dans la petite paroisse d'Angers, près d'Ottawa, dans l'intérêt de plusieurs de leurs enfants qu'ils voulaient établir auprès d'eux; ils s'y livrèrent à l'exploitation

d'une vaste ferme qui procura à toute leur famille, sinon la richesse, du moins une très honnête aisance. Notre chère sœur était la sixième des douze enfants que Dieu leur avait donnés, et dont la conduite toujours exemplaire prouve encore qu'ils se souviennent des grands exemples de foi, d'amour de Dieu et de travail, qu'ils reçurent au foyer paternel.

La petite Marie-Elmire grandissait dans une atmosphère toute de piété, d'innocence, et se formait peu à peu à la pratique de la vertu. Elle montrait, dans l'accomplissement de ses devoirs, un sérieux bien au-dessus de son âge, et il était remarquable de voir sa jeune intelligence s'ouvrir, toute grande et toute simple, à tout ce qui pouvait la conduire vers Dieu. Elle exerçait une douce influence sur ses petites sœurs, surtout sur la petite Hermine, plus jeune qu'elle de deux ans, et qui devait un jour être notre chère Sœur Marie de St-Antoine l'Ermite. Celle-ci se plaît à nous raconter avec une naïveté charmante, comment Elmire lui enseignait alors, à bien aimer et servir le bon Dieu; on peut juger par là, de la consolation que goûta notre chère Sœur Marie de St-Pacôme, quand plus tard elle vit sa bien-aimée sœur la rejoindre en notre monastère, pour revêtir elle aussi les livrées de Notre-Dame de Charité.

Ce fut dans le milieu si chrétien de sa famille, et toute jeune encore, que notre chère sœur crut entendre l'appel de Jésus la conviant à la vie parfaite. Cependant elle se préparait avec ferveur à recevoir la première visite de Jésus dans son sacrement d'amour. Dans l'intimité de cette rencontre amoureuse avec son Dieu, elle reçut sans aucun doute de nouvelles lumières, et entrevit plus distinctement la voie où Dieu l'appelait. Dès ce jour, en effet, elle n'avait plus qu'une pensée: garder son cœur pur pour le donner tout à Jésus et à l'Immaculée qu'elle avait choisie pour patronne; elle n'avait plus qu'un désir: devenir religieuse et mourir jeune. Elle

s'en ouvrait librement à ses pieux parents, qui s'en réjouissaient et ne cherchaient qu'à favoriser ses bonnes dispositions; la douce enfant faisait même des instances auprès d'eux, pour obtenir d'être placée pour quelque temps dans un pensionnat, car elle espérait qu'un séjour, même court dans une institution religieuse, lui faciliterait son entrée au noviciat dans notre communauté.

Ces pensées et ces désirs la tenaient éloignée de la dissipation commune aux enfants de son âge; ayant un goût prononcé pour la prière et le recueillement, elle recherchait la solitude, n'aimant d'autre compagnie que le cercle intime de sa famille, surtout de ses sœurs qui la prenaient volontiers comme modèle. Dans son extérieur, c'était une enfant bien ordinaire et sans prétention aucune; ainsi, dans le monde comme en religion, elle ne pensa jamais à se faire remarquer en quoi que ce soit, ou à fixer l'attention, ou à se gagner l'estime particulière de personne.

Mais sous ces dehors tout ordinaires, se cachait une âme toute remplie de l'amour de Dieu; une âme qui n'aspirait qu'à se donner totalement à Dieu ici-bas, pour aller le voir bientôt dans le ciel. Aussi la mort ne lui inspirait aucune crainte: Je veux mourir religieuse et mourir jeune, disait-elle souvent, afin d'aller voir le bon Dieu, la Vierge Marie et les Anges; et elle adressait ses vœux à la bonne Vierge en qui elle avait mis toute sa confiance. Comme nous l'avons déjà dit, ses vertueux parents favorisèrent cet appel du Seigneur dont elle les entretenait souvent; pour cela quand elle eut quatorze ans, ils la placèrent dans notre petit pensionnat fondé depuis peu, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires. Quel beau jour pour elle que celui où elle franchit le seuil de cet asile béni, qui pour son âme lui paraissait être le vestibule du ciel! Elle y fut admise par notre vénérée Mère Fondatrice. Ici tout lui plaisait, tout lui allait à merveille; c'était le genre de vie que depuis si longtemps rêvait

son cœur déjà ravi par l'Époux céleste; elle y voyait un acheminement assuré vers la vie religieuse qu'elle désirait si ardemment. Elle conçut dès lors une extrême aversion pour le monde, et un amour plus grand encore pour la sainte pureté, dont elle voyait un vivant symbole dans ces religieuses qu'elle admirait tant, sous leur blanc costume, et dont elle enviait tant le bonheur.

Entrée en Religion.
Pratique des vertus
religieuses.

Vers la fin de cette année scolaire 1868, elle fut atteinte de la fièvre typhoïde, ce qui l'obligea de retourner dans sa famille avant les examens qui eurent lieu en juillet. La pensée de ne pouvoir suivre sa vocation la rendait inconsolable; cependant elle se remit si bien, qu'au mois de septembre suivant, elle avait suffisamment repris ses forces pour songer à faire le grand pas qui devait combler ses vœux. Ayant obtenu son admission dans notre petite communauté, elle entra au noviciat, animée des dispositions les plus ferventes; son bonheur ne pouvait se traduire par des paroles, mais son attitude, sa conduite laissaient deviner toute la sainte allégresse qui remplissait son âme. Ce qui augmentait encore sa joie, c'était de voir le bonheur de ses pieux parents, qui malgré les émotions de la séparation, étaient si heureux de donner leur fille au Seigneur, qu'en la remettant entre les mains de notre Très Honorée Mère Marie de St-Jérôme, ils dirent à leur enfant en la bénissant: " Que le Seigneur te bénisse, et qu'il reçoive cette première offrande que nous lui faisons de bon cœur; volontiers nous lui consacrerions les cinq autres fillettes qu'il lui a plu de nous donner, si notre sacrifice devait lui être agréable!" De son côté, la communauté se réjouissait à la pensée qu'en cette chère sœur elle posséderait un sujet excellent qui promettait de devenir un des soutiens de la fondation naissante.

Rentrée dans l'arche sainte de la Religion, elle ne pensa plus qu'à bien profiter des faveurs divines dont le Seigneur la prévenait, et elle s'appliqua avec ardeur à l'étude et à la pratique de nos saintes Règles et Observances. Notre vénérée Mère Fondatrice secondant les desseins de Dieu sur cette âme d'élite, ne la ménageait point, et profitait de toutes les occasions qui se présentaient pour la faire mourir à elle-même et à sa propre volonté. Cette chère postulante n'eut toujours qu'un désir : être toute à Dieu et à Lui seul. Comme elle le disait elle-même, tout la charmait dans la vie religieuse ; elle avait pour notre digne Mère Fondatrice un profond respect, et comme une sorte de dévotion pour tout ce qu'elle faisait ou disait ; sa ferveur, son courage, sa générosité surent triompher de tous les obstacles et de toutes les difficultés. Les labeurs quotidiens étaient alors si pénibles, qu'il fallait bien que les âmes fussent fortement trempées dans l'esprit de sacrifice et d'abnégation ; mais ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, les âmes que notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme dirigeait et formait à la vie religieuse, avec une tendresse et une sollicitude toutes maternelles, marchaient toutes généreusement à la suite de Jésus, et portaient vaillamment la croix, parfois bien lourde, que Dieu leur imposait. Notre chère sœur, d'une constitution forte en apparence, était si laborieuse qu'elle ne s'épargnait en rien, et ne s'effrayait aucunement de l'extrême pauvreté qui régnait alors. Elle s'était attachée très vite à cette petite fondation, dont elle aimait beaucoup la charité simple et toute fraternelle ; et si dans sa conduite il n'y eut rien extérieurement qui sortit des limites de la vertu que réclame une parfaite vie de communauté, elle en avait du moins la pratique sérieuse et solide, qui est toujours un beau et grand sujet d'édification. Elle était docile, industrieuse, charitable et fidèle au plus petit point de la Règle, et dans son âme grandissait de jour en jour son désir de perfection, à mesure que la lumière s'y faisait plus grande, plus vive et plus intense.

Notre chère Sœur travaillait ainsi pour le bien de la communauté et le bien de son âme, quand elle fut jugée digne de revêtir le saint Habit qu'elle reçut le 28 janvier 1869. Au comble de la joie, car elle voyait ses vœux réalisés, elle se mit avec une ardeur toute nouvelle au travail de sa perfection. Etant naturellement tranquille, son application n'avait rien de l'enthousiasme que l'on trouve assez souvent dans les débutantes de la vie religieuse; mais sa volonté droite et ferme lui faisait accepter, avec une douce sérénité, tous les emplois que l'obéissance lui confiait, et elle s'en acquittait avec courage sans jamais faiblir, ni se plaindre, quelles que fussent les difficultés à surmonter. Elle arriva bientôt en cela à une obéissance et soumission presque absolues: Quand notre Mère avait parlé, elle obéissait coûte que coûte, sans jamais se permettre la moindre réflexion. Dans une circonstance, notre vénérée Fondatrice lui exprimait sa peine d'être obligée de lui imposer un surcroît de travail; notre généreuse sœur lui répondit en souriant: " Mais, ma Mère, pourquoi vous affliger pour si peu; plus on a de travail et plus on en fait, et puis notre mérite sera plus grand pour le ciel".

Une telle docilité ne pouvait que reposer sur une vraie et sincère humilité, et pour mieux façonner son âme, le céleste ouvrier lui fournissait de nombreuses occasions de s'exercer à cette difficile vertu. Elle avait une certaine maladresse naturelle qui, jointe à sa timidité, se traduisait par des gaucheries assez souvent répétées, qui lui attiraient de fréquents reproches, dans des circonstances où son dévouement et son ardeur au travail semblaient ne mériter que des louanges; mais notre Mère très habile à cette besogne spirituelle de tremper les caractères, l'humiliait alors sans ménagement, afin de lui apprendre à mourir à elle-même et à sa propre estime.

Un jour, après une nouvelle faute de ce genre, notre Mère lui dit avec grande sévérité, que des novices comme

elle, il y en avait toujours trop dans une communauté, et elle lui donna à entendre que son admission à la sainte profession était assez douteuse. Soit par timidité, soit par oubli, notre chère novice se mit aussitôt à genoux, et au lieu de baiser la terre comme c'est la coutume en ces occasions, elle commença par ôter les épingles de son voile, tout en se confondant en des termes touchants dictés par une profonde humilité. Cette scène émouvante qui se passa à la récréation, se termina par des paroles d'encouragement, adressées par notre tendre Mère, et une victoire complète que cette chère sœur remporta sur elle-même. Elle avoua qu'à partir de ce moment, Dieu lui avait fait la grâce de mieux comprendre ce que les humiliations ont de grand et de précieux, pour l'âme qui sait les accepter avec esprit de foi ; elle n'eut jamais plus un mot exprimant le mécontentement, jamais un moment de découragement dans les épreuves qu'elle eut encore souvent à supporter dans la suite. Son courage grandit au milieu de ces secousses, qu'elle supportait avec un calme et une humilité qui édifiaient ses compagnes, et encourageaient notre Mère à continuer de donner ses soins à la culture spirituelle d'une plante qui promettait de si heureux fruits.

Dieu permit en effet, qu'elle rencontrât jusqu'à la fin, de ces petites contradictions, oppositions et refus, en des circonstances où d'autres n'auraient reçu que des encouragements ou des approbations. Mais notre chère sœur était toujours contente, et sa foi vive lui faisait préférer à la louange, ces humiliations qui lui offraient le moyen de s'immoler à Dieu dans le secret de son âme.

On comprend facilement qu'avec de telles dispositions, elle était toujours prête à se dévouer également dans n'importe quel emploi ; sa douceur, sa simplicité, jointes à un grand esprit de charité, rendaient heureuses toutes celles qui avaient le bonheur de travailler avec elle. Naturellement peu communicative, elle s'entendait néanmoins à merveille avec

toutes ses aides, car on voyait que sa seule préoccupation était de faire plaisir autant qu'elle le pouvait. Si elle était employée avec quelque novice ou postulante plus jeune qu'elle, elle avait des bontés vraiment maternelles, et faisait tout son possible pour leur rendre la tâche plus facile et plus agréable. Notre digne Mère lui donna pendant quelque temps pour aide à la dépense, sa jeune sœur alors novice, et celle-ci qui est aujourd'hui notre chère Sœur M. de St-Antoine, une des anciennes parmi nos chères sœurs converses, nous cite volontiers de petits traits qui attestent la très grande bonté et la compatissante tendresse qui poussaient notre Sœur M. de St-Pacôme à prendre sur elle la part la plus difficile et la plus pénible dans tous les travaux.

Sa profession. Cette chère sœur vivait donc heureuse dans notre petite communauté, qui était pour elle comme un prélude au paradis. Tranquille et contente sous la direction de notre bien-aimée Mère Fondatrice, elle préparait son âme sous le regard de Dieu, au grand acte qu'elle allait faire bientôt, à sa donation complète et définitive par l'émission des saints vœux de religion. C'est le 30 janvier 1871 qu'elle eut ce bonheur si ardemment désiré. Comme nous l'avons dit plus haut, cette âme d'élite qui avait entendu de si bonne heure la voix de Dieu, ne soupirait qu'après deux choses : être religieuse et mourir jeune. Son premier désir était pleinement réalisé ; elle devait désormais dans son cœur demander à Marie la réalisation du second. Cependant, entièrement résignée à la sainte volonté de Dieu, elle continua plus que jamais à travailler, et à se dévouer dans la pratique de toutes les vertus. Pendant les deux ans qu'elle passa encore parmi nous, elle occupa différentes charges, fut employée un peu partout dans les différentes parties du monastère, selon la nécessité du moment : toujours elle nous apparut comme un

modèle d'obéissance d'humilité, de charité et d'exacte fidélité dans les plus petits points de la Règle. Mais comme si elle pressentait sa fin prochaine, elle s'appliquait de plus en plus à la vie intérieure, au recueillement, à l'union à Dieu, afin d'être prête quand il plairait au divin Maître de l'appeler.

Dès ses premières années elle aimait à se retirer seule dans un petit oratoire qu'elle se construisait elle-même, pour y prier loin des bruyantes réunions de ses petites compagnes; cet attrait pour la solitude, en compagnie de Dieu seul, n'avait cessé de grandir en elle, et maintenant qu'elle s'était donnée irrévocablement à Jésus, son âme goûtait une ineffable suavité dans ces intimes colloques avec son divin Époux, qui vivait là tout près d'elle dans le tabernacle. Aussi que de fois on la surprenait retirée dans quelque coin de la chapelle, absorbée dans un profond recueillement, ou encore prosternée auprès de la grille, pour se rapprocher le plus possible de son Bien-Aimé. Les dimanches surtout et les jours de fête, c'était là son habituel rendez-vous; c'était là qu'elle venait exprimer sa joie et sa reconnaissance pour tous les bienfaits qu'elle avait reçus; c'était là aussi et là seulement qu'elle venait porter ses peines et ses souffrances, et puiser la véritable et solide consolation.

Dans son âme qui avait conservé la candeur de l'enfance, tout vibrait d'amour pour un Dieu si bon; aussi ayant une voix remarquablement forte, sonore et très assurée, tant pour le chant que pour la récitation de l'office divin, quand venait le moment de chanter cette divine bonté, il suffisait de l'entendre pour comprendre que c'était pour elle une véritable jouissance. En cela comme en toute autre chose, elle se dépensait sans compter aucunement avec la fatigue; et c'est seulement trois semaines avant sa mort, toute abattue par la maladie, qu'elle consentit à se priver de cette si douce consolation. Dans sa piété franche, sincère et toute filiale, elle savait éviter toute exagération et tout scrupule; aussi malgré

son attrait pour la prière dans le silence et dans la solitude, elle n'aurait jamais voulu dérober un seul instant aux pénibles travaux que lui demandait l'obéissance, soit à la buanderie, ou à la dépense, ou au jardin; et comme en toutes choses elle voyait la volonté de Dieu également aimable, elle se conservait toujours dans une si parfaite égalité d'humeur, qu'il eut été bien difficile de dire ce qu'elle préférerait naturellement.

**Sa maladie.
Son admirable rési-
gnation.**

Tant de qualités rendaient notre chère Sœur Marie de St-Pacôme bien précieuse à notre fondation naissante, et la communauté entière comptait bien jouir longtemps encore du fruit de tant de dévouement, de piété et de sainte charité; cependant comme nous l'avons déjà dit, notre aimée sœur avait un pressentiment secret qu'elle ne vivrait pas de longues années, et ce pressentiment allait bientôt devenir une certitude. Elle avait, il est vrai, toutes les apparences d'une santé forte et robuste, mais soit à cause des travaux pénibles auxquels nos sœurs devaient se livrer, soit à cause du froid ou d'autres privations, elle avait déjà durant son noviciat, ressenti les premières atteintes du mal qui allait ronger ses pauvres poumons, et nous la ravir en très peu de temps. Elle se gardait bien d'en rien dire à personne; elle ne pouvait cependant cacher la joie qu'elle goûtait à la pensée de sa mort prochaine. Quel bonheur, disait-elle parfois, je crois que le bon Jésus va se rendre à mes désirs, et qu'il va me rappeler à lui, avant que j'aie eu le temps de trop l'offenser et de le bien mal servir! "Cependant, ô mon Dieu, ajoutait-elle, que votre sainte volonté soit toujours faite en toutes choses." Elle continuait donc son pénible travail, supportant sa douleur en secret sous le seul regard de Dieu.

Mais le mal augmentait toujours, et la cruelle maladie la

consommait rapidement, de sorte qu'il lui fut bientôt impossible de cacher complètement ses souffrances. Notre vénérée Mère si bonne et si compatissante pour les malades, voulut la décharger au moins des travaux les plus fatiguants, mais elle insista pour rester à sa charge de dépen-sière, et grâce à son courage et à son énergie, elle put remplir en effet cette charge, qu'elle ne quitta que deux mois avant de partir pour le ciel. Elle se vit alors obligée de séjourner à l'infirmierie, où elle fit encore des efforts suprêmes pour se rendre utile, s'occupant à quelques petits travaux de couture, pour venir en aide à la sœur chargée de la lingerie.

Ses forces s'en allaient à vue d'œil; cependant elle était toujours, non seulement résignée, mais joyeuse et contente à la pensée du ciel qu'elle allait voir bientôt. Elle chantait sans cesse dans son cœur la parole du psalmiste, " Je me suis réjouie à la parole que je viens d'entendre : nous irons dans la maison du Seigneur. " Elle avait bien raison en effet de se réjouir; en jetant un regard sur sa vie si courte et si bien remplie, elle ne voyait rien qui eût pu déplaire gravement à celui qui allait la juger; elle y voyait au contraire d'innombrables témoignages d'amour de son Jésus, qui l'avait comblée sans cesse de grâces et de bienfaits signalés, et elle avait une ferme confiance que son Bien-Aimé allait bientôt mettre le comble à ses divines bontés en la recevant dans son paradis. Si elle avait un regret, c'était seulement celui de quitter sa chère communauté, ces sœurs si bonnes, si charitables, au milieu desquelles elle avait trouvé tant de bonheur. Aussi avec quelle sincérité ne leur témoignait-elle pas sa reconnaissance en toute occasion, surtout dans ces dernières semaines de sa vie, où impuissante à rien faire, elle ne se voyait que comme donnant un surcroît de travail à la communauté.

Vers les derniers jours, son accablement, causé par la faiblesse et les souffrances, devint extrême, et il lui fallait toute la force de la grâce pour supporter ses douleurs avec tant de

résignation. Avant de recevoir les derniers sacrements que vint lui administrer notre si dévoué Père Paillier, O. M. I., elle renouvela ses vœux avec une ferveur bien touchante, demanda très humblement pardon à la communauté, et fit un acte d'abandon complet au bon plaisir de Dieu. A la suite de cette cérémonie, notre chère malade parut reprendre un peu de force, mais en même temps une toux très pénible nous avertissait des progrès incessants de la maladie. Pour obtenir sa guérison, il fallait obtenir un vrai miracle ; on le demandait instamment, et on suppliait le Maître de la vie de nous conserver cette jeune ouvrière sur laquelle nous fondions de si légitimes espérances.

Pour elle, elle était parfaitement résignée à tout, et malgré sa joie de voir son ancien désir se réaliser, elle acceptait la sainte volonté de Dieu, et quand on lui parlait de la mort, elle disait : " Qu'importe la santé ou la maladie, la vie ou la mort ; je suis bien résignée à mourir maintenant, mais je suis prête à rester aussi parmi vous si tel est le bon plaisir de Dieu. Jusqu'à la fin, tout en conservant ses sentiments ordinaires d'humilité et de défiance d'elle-même, elle témoignait une si grande confiance en la bonté et l'amour de Dieu, que sa seule vue était un grand sujet d'édification.

Sa pieuse mort.

Trois jours avant sa mort, elle entra dans une sorte de sommeil léthargique, sans plus faire aucun mouvement, ni donner aucun signe de connaissance ; la chaleur naturelle du corps indiquait seule que la vie n'était pas éteinte ; tenant son chapelet entre ses mains, elle resta ainsi dans un état d'immobilité absolue jusqu'à son dernier soupir, qu'il ne nous fut pas possible d'apercevoir. Seule l'altération de ses traits nous annonça que le moment suprême était venu. C'était le 22 mai 1873 ; notre vénérée Mère Fondatrice, et un grand nombre de nos sœurs étaient en prières auprès d'elle, quand son âme brisa l'enveloppe mortelle qui la retenait captive. Nous avons bien la

certitude de son bonheur éternel : sa vie avait été si édifiante et si bien remplie, qu'en peu de temps elle avait assurément fourni une longue carrière. Si des regrets et des larmes accompagnèrent au cimetière la dépouille mortelle de cette jeune ouvrière que la mort avait sitôt enlevée, ces regrets étaient bien adoucis à la pensée qu'elle venait de recevoir pour récompense la couronne des vierges qui forment la cour de l'Agneau dans les demeures éternelles.

Peu de temps après, il se produisit dans notre monastère, un fait extraordinaire que nous allons rapporter tel que nous le racontent encore nos anciennes, simplement et sans vouloir l'apprécier. Un dimanche après-midi, tout était bien tranquille dans la communauté ; personne ne paraissait songer beaucoup à cette chère disparue qui s'était endormie si paisiblement et si saintement de son dernier sommeil. Son corps reposait là, à l'ombre de la croix, dans le petit enclos, où notre vénérée Mère Fondatrice avait déjà eu la douleur d'accompagner quatre de ses premières novices ; et quant à son âme, personne n'avait aucune inquiétude, on la croyait bien déjà en possession de sa récompense au paradis. — Donc, un dimanche après-midi notre chère Sœur Marie-Augustine Valiquette étant fatiguée, avait eu de notre Mère la permission de se reposer après la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; elle s'était jetée toute habillée, sur un petit sofa qui se trouvait dans l'économat, laissé libre par la sœur économe, qui était malade ce jour-là. Notre Mère avait seule la clef de cet appartement ; en lui permettant de se coucher, elle avait pris la précaution de l'y enfermer, afin que personne ne pût aller la déranger. Notre chère sœur commençait à s'endormir paisiblement, quand elle entendit quelqu'un introduire la clef dans la serrure, puis ouvrir la porte et entrer. Ayant le dos tourné vers la nouvelle venue, elle ne l'aperçut pas, et ne fit même aucun mouvement pour la voir, assurée que c'était notre Mère elle-même. Elle attendit donc quelques

instants, pensant que la visiteuse allait lui adresser la parole ou se retirer; celle-ci au contraire s'était approchée et restait là silencieuse. Notre chère sœur se retourna enfin et toute surprise, elle s'écria: " Qui êtes-vous et que voulez-vous donc?" Elle reconnut alors fort bien son interlocutrice qui lui dit que Dieu lui avait permis de venir la trouver pour quelques instants, qu'elle était en purgatoire, et que presque personne ne priait pour elle. Elle lui confia alors le but de sa visite, qui était de porter un message pour notre digne Père Confesseur qui seul devait en avoir le secret. Elle ajouta qu'elle était en purgatoire pour trois fautes, dont la plus grave était son manque de fidélité au silence; elle lui dit aussi qu'il ne lui fallait que trois messes pour être délivrée de ses souffrances et elle continua: " n'ayez pas peur; et comme preuve que c'est bien moi qui vous parle, quand vous direz à votre Confesseur ce que je vous ai confié, il vous croira sur parole, car il n'y a que lui qui est au courant du fait. Dites aussi à ma sœur de prier pour le repos de mon âme, car elle a négligé de le faire jusqu'ici". Notre chère Sœur Marie-Augustine n'avait d'abord pas eu peur, mais ses forces commençaient à lui faire défaut et elle répondit: " Oui, oui, allez-vous en, et je ferai tout cela! Sans prononcer d'autre parole, la visiteuse de l'au-delà se retira et sortit du même pas qu'elle était entrée, laissant la porte entr'ouverte. Notre chère sœur, comme on le comprend, ne songea plus à se reposer; elle se rendit aussitôt à la salle de communauté qui était voisine de celle de l'économat, et elle alla se jeter dans les bras de notre Mère où elle tomba évanouie. N'étant pas femme à croire facilement à ces sortes d'apparitions et d'événements, notre Mère dut pourtant y ajouter foi, quand le R. Père M. Froc, O. M. I., notre confesseur, avoua que la confiance de notre chère Sœur Marie-Augustine était digne de croyance; il lui enjoignit de garder un secret absolu sur le message qu'elle lui avait porté: elle y fut fidèle puis-

qu'elle est morte sans le révéler. Tout ce que nous avons pu en savoir, c'est que cela regardait l'administration de la communauté au point de vue matériel. Notre chère Sœur Marie de St-Antoine l'Ermitte, sa sœur, avoue encore aujourd'hui, que pour ce qui la regardait, ce n'était que trop vrai qu'elle ne priait pas pour elle; elle était si certaine que sa sœur si bonne, si pieuse, était déjà au ciel! " Je ne disais alors qu'un *Ave Maria* tous les jours pour les âmes du purgatoire en général, ajoute naïvement cette bonne sœur, mais depuis je vous assure que ma dévotion s'est considérablement accrue."

Nos chères sœurs grandement impressionnées par le récit de cette apparition, prièrent avec une ferveur extraordinaire pour la délivrance de cette âme chérie. Aussi dut-elle bientôt s'envoler au séjour de l'éternel bonheur, et aller ainsi augmenter le nombre des célestes protectrices de notre béni monastère de Notre-Dame de Charité d'Ottawa.

DIEU SOIT BÉNI !

55

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie de St-Augustin Tierney

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 3 MAI 1875

DIEU SOIT BÉNI !

571



SŒUR MARIE DE ST-AUGUSTIN TIERNEY
RELIGIEUSE PROFESSE
décédée en ce Monastère de Notre-Dame de Charité
du Refuge d'Ottawa
le 3 mai 1875

Sœur Marie de Saint-Augustin Tierney

VIVE JÉSUS ET MARIE !

« L'homme a deux ailes pour s'élever à Dieu : la simplicité et la pureté ; la simplicité cherche Dieu, la pureté le goûte et l'embrasse. »

A ces belles paroles, l'Auteur de l'Imitation ajoute : Quand une âme est bien remplie de l'esprit de Dieu, qu'elle n'a d'autres aspirations que pour plaire à Jésus, l'Époux divin, elle ne laisse pas d'exercer autour d'elle une douce influence qui produit en peu de temps les plus salutaires effets.

Tel est bien, ce nous semble, le témoignage que nous pouvons rendre à la chère Sœur Marie de St-Augustin Tierney qui, pendant les trois courtes années qu'elle a passées parmi nous, s'est signalée par la pratique des plus aimables vertus, nous donnant en peu de temps, l'exemple d'une carrière religieuse, pleine d'œuvres pour le bien des âmes et de mérites pour le ciel.

Son enfance. C'est à St-Joseph d'Orléans, près d'Ottawa, que naquit cette aimée sœur, le 23 juin 1852. Monsieur Jacques Tierney avait épousé Mademoiselle Catherine Kehoe, et tous deux avaient hérité

de ces solides et fortes vertus chrétiennes, que les héroïques fils de l'Irlande, d'il y a un siècle, avaient su garder et développer en eux, au milieu de la plus terrible des persécutions.

Nés en Irlande, les grand'parents de notre chère sœur s'étaient un jour vus obligés de quitter le sol béni de leur chère patrie, et de passer en Amérique, afin de pouvoir sans trop de difficultés et d'ennuis, conserver intacte la foi de leurs Pères et élever chrétiennement leurs enfants. Les deux familles Tierney et Kehoe traversèrent ensemble les mers, et vinrent se fixer à Ottawa; ils furent du nombre des premiers colons de Bytown, et ils s'y distinguèrent surtout par cet attachement inviolable à la foi chrétienne, qui caractérise les vrais enfants de l'Île des Saints, ainsi que par leur piété profonde, leur cordiale hospitalité, leur générosité à secourir les pauvres et les malheureux, enfin par un respect et un amour tout particuliers pour tout ce qui regarde le culte de notre sainte Religion.

La pieuse union de Monsieur et Madame Jacques Tierney fut bénie du ciel par la naissance de cinq garçons et de six filles: parmi ces onze fleurs délicates dont Dieu leur confia le soin, quatre ne firent qu'entrouvrir ici-bas leur corolle; elles furent transplantées dès le matin de leur naissance spirituelle, dans le parterre sacré du céleste Père de famille. Trois autres furent plantées dans le parterre mystique du cloître: l'aînée de la famille, qui devint notre chère Sœur Marie de St-Louis; la plus jeune, actuellement la Très Honorée Mère Marie de St-Norbert, Supérieure de notre Monastère de Supérieur, au Wisconsin; et la chère Sœur Marie de St-Augustin, dont nous allons essayer de raconter la trop courte vie, d'après les notes que nous avons reçues de ses deux aimées sœurs. Toute simple, humble et cachée qu'ait été la vie de cette chère sœur, nous y admirerons pourtant les voies merveilleuses de Dieu, qui se plaît le plus souvent à opérer de grandes choses, par le moyen d'une petite âme qui s'im-

mole pour son amour; les obstacles qui s'élèvent de la faiblesse humaine, rendant sa Providence encore plus admirable.

Notre aimée sœur qui reçut au saint Baptême les noms bénis de Marie-Anne, fut toujours considérée comme une enfant prédestinée: Dieu en effet, semblait lui avoir fait une large part de ces grâces de choix et de ces dons particuliers qui font les saints. Née un mois seulement après le décès de son aïeul maternel, son arrivée dans la famille faillit coûter la vie à sa mère qui fut longtemps inconsolable de la perte du père vénéré que la mort venait de ravir à sa filiale et affectueuse tendresse. Pour cette raison, la petite Annie dût être privée des soins maternels, et fut élevée par sa grand-mère qui la garda un an auprès d'elle à Ottawa. Comme la chère petite fut plus tard, toujours grave, sérieuse et pensive, on attribua naturellement sa précoce maturité de caractère et de jugement à ces pénibles et douloureuses circonstances. Il est certain toutefois que le ciel l'initia de bonne heure à ses secrets divins, car dès sa plus tendre enfance, la prière et l'étude furent ses deux occupations favorites; et elle mettait en toutes choses une telle application et un tel sérieux, qu'il semblait bien déjà que cette âme n'aurait un jour que du mépris pour toutes les frivolités de la terre, et ne se sentirait attirée que vers les choses du ciel.

Peu de temps après son retour auprès de ses parents, Dieu lui donna une petite sœur qu'elle reçut comme un présent du bon Jésus, et qui fut la compagne inséparable de sa vie, jusqu'à ce que la mort vint briser les liens si doux de leur forte et sainte amitié. Cette bien-aimée petite sœur (qui n'est autre que notre chère Mère Marie de St-Norbert) avait cependant, ainsi qu'elle se plaît encore à le dire, un caractère et un tempérament tout à fait différents. Annie, quoiqu'aimable et joyeuse en se livrant à des amusements convenables aux enfants de son âge, préférait des jeux tranquilles, et fuyait

toute dissipation quelque innocente qu'elle fût; pendant que Bébé Sarah, ainsi qu'était appelée sa petite sœur, était un véritable petit frou-frou, prête à se hasarder dans toutes sortes d'aventures. Elle était l'idole de son père, qui se prêtait volontiers à tous ses petits caprices d'enfant gâtée, ainsi qu'à tous ses désirs innocents, pendant qu'Annie qui aimait éperdument sa mère, manifestait un grand attrait pour la solitude, et restait le plus souvent auprès d'elle, s'occupant à de petits travaux de couture ou de tricotage.

Un jour pourtant, Annie se rendit au désir de sa bonne petite sœur, en consentant à faire un premier essai d'équitation; mais à peine à cheval, elle en fut renversée avant même d'avoir eu le temps et la facilité de se mettre bien en équilibre. Elle en fut quitte pour la peur, mais sa résolution fut vite prise de ne jamais plus s'aventurer à côté de Bébé Sarah qui se résigna à ne chevaucher désormais à travers la campagne, qu'en la seule compagnie de son vénérable et bien-aimé père.

Assidue auprès de sa mère, Annie sut mettre à profit la grâce si précieuse d'une éducation chrétienne, qui s'inspire bien plus qu'elle ne s'apprend, quand les enfants n'ont sous les yeux que de bons exemples. Ses pieux parents eurent ainsi la douce consolation de voir cette fille chérie répondre à leur sollicitude, car son amour filial et son obéissance rendaient vraiment facile et agréable la tâche de former son esprit et son cœur déjà grands ouverts à l'amour et à la crainte de Dieu. Sa piété et sa ferveur lui rendaient aimables les petits exercices auxquels on a soin d'accoutumer de bonne heure les enfants, dans les familles où la foi et les devoirs religieux passent avant toute autre chose. Douce, prévenante et affectueuse, à la maison paternelle comme ailleurs, elle se faisait remarquer par sa gentillesse et son amabilité pleines de prévenances. C'était charmant de la voir se rendre utile auprès de ses petits frères et de sa petite sœur, qu'elle

avait soin d'éveiller à temps pour se rendre à la classe; ensuite elle les aidait à se préparer, mettant leur linge et toutes autres choses à leur disposition, avec toute la bonté et la tendresse d'une véritable petite maman.

Comme elle ne faisait rien à demi, elle ne se bornait pas simplement à étudier comme les autres enfants de son âge, mais elle cherchait surtout à bien comprendre tout ce qu'elle apprenait; ce qui la forma à cette rectitude et à cette justesse d'esprit que nous lui avons vues plus tard: qualité qui jointe à bien d'autres, nous la rendaient si digne d'appréciation et d'estime. D'une grande discrétion pour son âge, et d'une conscience extrêmement délicate, on pouvait déjà se fier à elle en toute sûreté.

On remarquait déjà toutes ces précieuses qualités dans cette enfant de bénédiction, quand elle fut jugée digne de faire sa première communion. Elle avait onze ans quand Jésus la convia à ce divin banquet, où elle se présenta vêtue de la robe étincelante de son innocence baptismale, et toute avide des dons célestes que Jésus venait lui prodiguer; aussi nous avons lieu de croire qu'un acte d'une si grande importance, qui transforme même souvent les caractères les plus turbulents, dut attirer des grâces toutes spéciales dans son petit cœur qui aimait tant le doux Jésus et la bonne Vierge Marie.

Deux ans plus tard elle reçut le sacrement de confirmation des mains de Sa Grandeur Monseigneur Guigues, évêque d'Ottawa. L'Esprit Saint dut pénétrer son âme de plus en plus du don de sagesse, car plus Annie avançait en âge, plus on remarquait que la chère enfant apportait d'exactitude et d'application à bien remplir chacun de ses devoirs, sans respect humain et sans recherche d'elle-même. A la voir, il était facile de constater qu'elle allait droit à Dieu, ce qui ne l'empêchait pas d'être affectueuse et reconnaissante, et d'user de manières pleines d'aménité et d'affabilité.

Appel divin. Quand elle eut atteint sa quatorzième année, ses parents la placèrent à l'école normale d'Ottawa, dirigée par des professeurs protestants. Ces messieurs furent si édifiés de sa conduite et surtout de sa rare modestie, que dans leur admiration, ils l'appelaient la "pieuse demoiselle," non par ironie ainsi que cela arrive quelquefois, mais par les sentiments de respect qu'elle leur inspirait. A la fin de chaque terme scolaire, la jeune Annie remportait invariablement les premiers prix de bonne conduite et d'application, avec l'appréciation et l'estime tant des maîtres que des élèves. Plusieurs années se succédèrent ainsi, jusqu'à ce que, à l'âge de dix-huit ans elle obtint ses brevets avec honneur et distinction. Elle faisait ainsi la joie et la gloire de ses vertueux parents, qui se félicitaient du trésor qu'ils possédaient en elle, et qui espéraient à bon droit, avoir au moins quelques années, le bonheur de la garder auprès d'eux.

Mais dans le sanctuaire de son âme, la grâce avait travaillé secrètement, et y avait développé insensiblement de pieuses et ardentes aspirations vers une vie plus noble et plus parfaite. Peu communicative, notre future sœur ne disait rien de ce qui se passait entre elle et Jésus, l'unique Bien-Aimé de sa vie; mais étant une de ces âmes généreuses qui ne reculent pas quand sonne l'heure du sacrifice, elle allait bientôt prouver son amour pour Dieu, et donner à entendre qu'elle avait compris de bonne heure, la voix de Jésus l'appelant loin du monde, et l'invitant à laisser tout ce qu'elle avait ici-bas, pour se donner parfaitement à lui. La divine sagesse lui avait depuis longtemps enseigné à mettre en pratique ces paroles de l'Auteur de l'Imitation: "En tout et pardessus tout, repose-toi en Dieu, ô mon âme, parce qu'il est le repos éternel des saints." Ame humble et cachée, c'était bien la solitude et l'union à Dieu qui lui convenaient, et c'était bien là seulement que Jésus lui parlerait au cœur. Ayant

grandi loin des dangers du monde, dégagée de toute affection qui aurait pu partager son cœur entre Dieu et la créature, souvent avec le Psalmiste elle pouvait et devait s'écrier : " Mon âme a faim et soif de vous, ô mon Dieu, et mon cœur se consume par l'ardeur du désir de vous posséder, et de contempler la beauté de vos sacrés parvis : Oh ! quand pourrai-je habiter dans la maison du Seigneur ? " Comblant ses vœux, le Seigneur allait en effet avant longtemps lui accorder le privilège de pouvoir entonner le doux "*Regnum mundi*", que chante l'âme vierge, au beau jour où elle choisit la meilleure part, " préférant d'être la dernière dans la maison de son Dieu plutôt que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs ".

Pressentant sans doute la lutte qu'elle aurait à soutenir, et les obstacles qu'il lui faudrait surmonter, si elle sollicitait le consentement de ses parents, que son départ allait tant affliger, elle résolut de partir sans faire aucun adieu ; ainsi le 16 octobre 1871, sans mot dire à personne, elle quitta le toit béni qui avait abrité les heureuses années de sa jeunesse, pour rejoindre en notre Monastère, sa sœur aînée, notre chère Sœur Marie de St-Louis, qui y était déjà professe. On comprend le sacrifice de ses généreux parents quand ils apprirent la décision de leur fille bien-aimée, qu'ils avaient toujours considérée comme l'ange de la famille ; ils s'inclinèrent néanmoins devant la volonté de Dieu, adorant, malgré leur émotion et leur chagrin, les admirables desseins de la divine Providence qui montrait pour leur enfant chérie, tant d'amour et de prédilection.

Si les dispositions remarquables que nous avons jusqu'ici admirées en cette chère sœur, étaient le fruit des pieuses leçons qu'elle avait constamment reçues, et des bons exemples qu'elle avait eus sous les yeux, elles furent aussi assurément la conséquence de sa docilité à suivre les inspirations divines de la grâce. C'est ce que nous admirerons davantage en la

suisant au devoir, durant les trop courtes années de sa vie religieuse. Surtout pendant ces premières années de la fondation, une postulante donnant des espérances d'être plus tard un excellent sujet, était reçue comme un présent du ciel : on ne savait assez comment en remercier le Seigneur, auteur de tout don parfait. Il fallait tant de courage pour s'attacher à une communauté qui végétait dans la misère, qu'il est surprenant que ce Monastère d'Ottawa ait été si hautement favorisé sur ce point, et que de si nombreux sujets aient eu la générosité d'y consacrer et leurs talents et leur jeunesse. Notre bien-aimée sœur y apportait toute la grâce et l'ardeur de ses dix-neuf ans, en même temps que la distinction et le savoir-faire que donne une éducation parfaite. Au comble du bonheur, elle s'appliqua à cette fidèle observance qui conduit sûrement les âmes dans le chemin de la perfection, et qui attire les bénédictions célestes, non seulement sur celles qui la pratiquent, mais aussi sur toutes les œuvres d'une institution.

**Au Noviciat.
Ses vertus, ses
travaux.**

Ses efforts soutenus n'échappèrent point aux regards du divin Maître : Il exauça bientôt l'ardente prière qui le pressait de hâter le moment où elle aurait le bonheur de faire le premier pas dans la milice sainte de la vie religieuse. Ce fut le 20 mai 1872 que, après une fervente retraite, elle reçut les blanches livrées de notre St-Ordre, avec le nom de notre bien-aimé législateur, St-Augustin.

A partir de ce jour, elle se livra toute entière aux opérations de la grâce divine en son âme. Fidèle à écouter intérieurement la voix de Dieu, elle mettait certainement en pratique ces paroles de l'Écriture : " Je vous conseille, pour vous enrichir, d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, " c'est-à-dire la sagesse céleste qui foule aux pieds toutes les choses

d'ici-bas ; et sans écouter ses goûts naturels, elle mettait toute son attention à faire toutes choses aussi parfaitement que possible. Sa fidélité s'exerçait sur le plus petit point de la Règle ; car, à ses yeux, il n'y avait rien de petit ou d'insignifiant au service du meilleur et du plus tendre des Maîtres.

Elle était encore dans sa première année de noviciat, quand la bien-aimée petite compagne de son enfance, (aujourd'hui la Très-Honorée Mère Marie de St-Norbert,) vint la rejoindre en la sainte Religion. Déjà notre vénérée Mère Fondatrice pouvait proposer comme modèle, notre chère Sœur Marie de St-Augustin à Sœur Sarah, qui d'ailleurs avait pour elle une grande admiration. Or un jour que les deux sœurs étaient employées à laver une fenêtre, notre jeune postulante, qui s'ennuyait beaucoup de sa famille, crut le temps très favorable pour un entretien intime qui évoquerait les charmants souvenirs de leur jeunesse, et par manière de prélude, elle dit à notre fervente novice : " Annie, n'est-ce pas qu'il y a longtemps que nous n'avons pas travaillé ensemble ? " La surprise de Sœur Sarah fut à son comble, quand elle reçut cette sèche réponse : " Ma sœur, c'est le temps du silence, et nous ne devons pas parler en faisant notre ouvrage. " C'est qu'en effet notre chère Sœur Marie de St-Augustin semblait avoir constamment en vue la résolution qu'elle avait prise en quittant le monde pour se consacrer à Dieu : éviter tout ce qui serait de nature à l'empêcher de tendre à la perfection. Toutes nos chères anciennes qui l'ont connue, disent qu'à leur connaissance, elle n'a jamais commis la moindre infidélité. Elle était si douce, si bonne, si dévouée, que sa charité et la bonté de son cœur lui faisaient rechercher volontiers sa bonne part de ce qu'il y avait de plus pénible dans le travail commun ; toutefois elle n'omettait pas même un iota de ses exercices spirituels, sachant si bien prendre son ouvrage, que tout se faisait à temps. Elle se fit aussi remarquer par son esprit d'ordre ; lorsque ses Supérieures

l'avaient chargée d'une chose, elles pouvaient en toute sécurité s'en reposer sur elle : précieuse qualité, qui dans une communauté est d'un très grand avantage et fait souvent éviter bien des contrariétés. Elle s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de nos saintes Règles et Observances, qu'aussitôt après sa prise d'Habit, elle fut nommée seconde maîtresse des pénitentes, ensuite elle fut chargée d'instruire nos jeunes filles de la Préservation, ce pourquoi elle avait un talent particulier. Partout elle sut se faire craindre, aimer et apprécier des enfants qui toujours prompts à observer " les Mères ", et à juger les Maîtresses, remarquèrent bientôt son esprit d'ordre, de régularité et de ponctualité, et allèrent même jusqu'à dire qu'elle ferait un jour une excellente " Mère Supérieure "; elle était si ferme et en même temps si bonne. De leur côté, les sœurs officières n'avaient qu'à se louer de sa respectueuse dépendance, qui ne lui eut pas fait entreprendre la plus petite chose sans leur permission; il lui suffisait de connaître leurs intentions pour s'y conformer sans aucune hésitation.

Notre aimée sœur fut ensuite infirmière, seconde pharmacienne et assistante du noviciat; là comme ailleurs, — car ainsi que ses autres compagnes, elle fut employée un peu partout, — elle donna satisfaction entière; prenant au sérieux chacun des devoirs qu'elle avait à remplir, elle ne consultait ni ses goûts, ni ses aptitudes, ni ses répugnances, mais se mettait à l'œuvre entièrement, montrant qu'elle comprenait que l'obéissance est la pierre de touche de la vraie vie religieuse. Cette vertueuse sœur était certainement capable des plus beaux dévouements et des actes les plus héroïques; aussi notre vénérée Mère Fondatrice, la Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, ainsi que la Très-Honorée Mère Marie de St-Alphonse de Liguori Stüffler, qu'elle eut tour à tour pour Supérieures et Maîtresses de Novices, fondaient sur elle de grandes espérances.

**Sa Profession.
Vertus et Vie
intérieure.**

C'est ainsi que se passèrent ses deux années de probation, en s'exerçant dans la pratique du renoncement et de la mortification. Le moment fortuné qu'appelaient ses vœux et ses prières arriva enfin, et ce fut avec une joie indicible et un bonheur inexprimable que le 23 juin 1874, elle prononça l'acte solennel de ses saints engagements et qu'elle chanta ces paroles du Prophète Roi: "C'est ici le lieu de mon repos à jamais." Irrévocablement liée à Dieu, et qu'elle chanta ces paroles du Prophète-Roi: "C'est ici le témoignage sa filiale reconnaissance par une fidélité encore plus soutenue à tous ses devoirs; elle promit de ne refuser à Dieu aucun sacrifice, et de former de chacun de ses petits actes de renoncement une chaîne d'amour qui resserrerait davantage les liens précieux qui l'unissaient à Jésus, son céleste Epoux.

Comme nous l'avons déjà dit, ses talents variés et ses bonnes dispositions la rendaient propre à n'importe quel emploi, et elle fut toujours comme une cire molle entre les mains de ses Supérieures, se laissant couler dans le moule de la soumission à tous leurs désirs. Une de nos chères sœurs anciennes se rappelle avoir reçu d'elle cette confiance peu de temps avant sa mort: que depuis son entrée en la sainte Religion, elle s'était toujours efforcée de voir premièrement Dieu agissant et lui parlant par ses Supérieures; qu'ainsi leurs décisions lui étant toujours l'expression de sa volonté, elle n'éprouvait aucune difficulté à voir son bon plaisir dans les croix, les peines et les divers événements fâcheux de la vie.

Nous avons aussi admiré en cette chère sœur, avec quel calme, quelle tranquillité et quelle sérénité d'âme, elle supportait les difficultés ou les malentendus qui se rencontrent parfois dans les emplois; pour toutes ses sœurs elle était pleine d'obligeance, d'exquise politesse, et de douce charité; mais ce fut surtout dans les charges d'infirmière et d'assistante du

noviciat, que ses vertus brillèrent de tout leur éclat, et firent l'admiration et l'édification de la communauté. Une de nos chères sœurs converses qui l'a le mieux connue, puisqu'elle a fait son noviciat en même temps que notre vertueuse Sœur Marie de St-Augustin, nous disait tout récemment : c'était vraiment un ange de paix, de douceur et de charité ; toujours humble et modeste, il était facile de voir qu'elle s'appliquait constamment à se tenir recueillie en la sainte présence de Dieu, et qu'elle recherchait dans ce but, le silence et la vie cachée. Son caractère sérieux et un peu austère, la disposait à ce recueillement qui a horreur de toute légèreté et dissipation, et tourne l'âme vers Dieu, notre seul bien véritable ; aussi elle comprenait et goûtait, peut-être mieux que d'autres, les enseignements de notre vénérée Fondatrice, alors directrice du noviciat, qui insistait beaucoup sur la pratique du silence, et la nécessité du recueillement intérieur. Notre obéissante sœur en arriva à ce point que toute sa conduite semblait s'inspirer de ces paroles de l'apôtre saint Jacques : " Celui qui ne pèche point en ses paroles est parfait ; " ou encore, " celui qui s'estime religieux et ne sait point réprimer sa langue, s'abuse lui-même et n'a qu'une vaine et fausse religion. " En récréation cependant, et quand les convenances l'obligeaient à parler, elle savait quitter cet air grave et sérieux qu'elle avait d'ordinaire, pour se montrer affable, gracieuse, et rendre sa compagnie vraiment agréable à toutes ses chères sœurs.

Cet amour du silence et de la vie recueillie en Dieu lui enseignait à supporter toutes ses souffrances dans le secret de son âme, confiant à Dieu seul ses peines et ses sacrifices, et ne recherchant jamais ces consolations, cependant bien légitimes, qu'on trouve souvent dans la sympathie de ceux qui nous aiment. Elle ne s'est jamais accordé la moindre indulgence sur ce point, pas même dans les conversations intimes qu'elle pouvait avoir parfois avec ses deux sœurs, et deux de

ses cousines, qui l'avaient précédée dans notre Monastère, et y étaient alors professes. Jésus l'ayant initiée à ses secrets divins, elle comprenait trop bien le prix de la souffrance acceptée uniquement pour Dieu; aussi elle ne voulait aucun de ces secours humains qui auraient pu diminuer le mérite de son immolation et de son sacrifice.

Si parfois la tristesse et le découragement semblaient vouloir s'approcher de cette âme courageuse, il lui suffisait de venir se prosterner quelques instants devant le Tabernacle, et aussitôt elle retrouvait le courage et la force pour accepter n'importe quelle peine, et s'incliner devant n'importe quel sacrifice. Elle était heureuse surtout quand au lieu d'une simple visite faite au pied de l'autel, elle pouvait recevoir son Jésus, par la sainte communion, et lui donner l'hospitalité dans le petit sanctuaire de son âme. La communauté ne jouissait pas alors comme aujourd'hui, de l'incalculable bienfait de la communion quotidienne, et il fallait donner des marques d'une ferveur peu ordinaire, pour obtenir la permission de communier chaque semaine, plus souvent que ne le permettait la Règle. Notre chère sœur s'efforça toujours de mériter cette faveur qui lui fut d'ailleurs toujours accordée; c'est dans ce cœur à cœur fréquent avec le divin Bien-Aimé, qu'elle goûtait les plus suaves jouissances et qu'elle trouvait les seules consolations qu'elle désirait ici-bas.

Dernière maladie. Quelques mois seulement après sa profession, elle sentit que ses forces allaient bientôt l'abandonner; la constitution de cette aimée sœur n'avait jamais été robuste, et de plus chaque hiver, elle avait eu de fortes attaques d'angine qui lui avaient causé beaucoup de souffrances, et qui avaient miné sérieusement sa santé. Mais cette âme généreuse ne voulait déposer les armes que lorsqu'elle serait absolument incapable de rester à son poste. Elle continua donc

Pieuse mort.

encore à travailler et à se dévouer, soutenue par la seule énergie de sa volonté, et par le désir de s'immoler complètement au service de Dieu et des âmes. Au mois de janvier 1875, l'attaque fut beaucoup plus sérieuse, et elle devait être fatale à notre bien-aimée malade qui ne se remit jamais plus, bien que tous les soins possibles lui fussent prodigués. Elle voulut pourtant continuer son travail malgré son épuisement et son état de phthisie déjà bien avancée. Cette année-là le débordement de la rivière Rideau fut considérable; l'eau pénétra de nouveau dans le monastère, laissant pour longtemps une atmosphère froide et humide, qui occasionna à notre chère sœur de plus fortes douleurs de poitrine; sa gorge s'ulcéra aussi au point de ne pouvoir avaler que difficilement un peu de liquide. Neuvaines et prières furent multipliées en vain; cependant on espérait contre toute espérance, et il est certain que malgré la pauvreté de la fondation, rien ne fut épargné pour soulager notre chère malade. La communauté qui l'aimait tendrement, était atterrée à la pensée de ce nouveau deuil; elle avait tant besoin de ses sujets, et cependant Dieu se choisissait constamment chaque année une victime, et ces victimes étaient des ouvrières jeunes et ardentes, à peine arrivées à la fleur de l'âge. Tous les moyens humains ayant été employés, mais inutilement, la communauté ainsi que sa famille qui était bien désolée à la pensée de la perte de cette enfant chérie, comprirent que Jésus voulait déjà près de lui sa petite privilégiée, et qu'il faudrait ainsi se résigner à sa sainte et adorable volonté.

Vraiment aussi admirable par sa résignation aux desseins de Dieu, que par sa joie à la pensée de bientôt aller au ciel, notre pieuse mourante reçut les derniers sacrements des mains du Révérend Père Harnois, O. M. I., dans les plus ferventes dispositions; se sentant mourir lentement, elle pria sans cesse et offrait à Dieu le sacrifice de sa vie, ainsi que toutes ses souffrances, pour le succès des œuvres de la communauté et pour la conversion de nos pauvres pénitentes.

Elle achevait certainement son holocauste dans des dispositions admirables. Clouée sur son lit de douleurs comme Jésus sur la croix, elle était heureuse, calme, et tournait sans cesse les regards de son âme vers le ciel ; elle répétait sans se lasser la prière de Jésus mourant : Père, je remets mon âme entre vos mains. Une seule chose semblait manquer à son bonheur, c'est qu'elle ne pouvait plus recevoir Celui qu'elle aimait uniquement : durant les trois dernières semaines de sa vie, sa gorge était trop ulcérée pour pouvoir avaler les saintes espèces : elle ne put avoir cette douce consolation que deux fois pendant cette longue et cruelle agonie.

Durant les visites journalières qu'avaient le bonheur de lui faire ses sœurs et ses cousines, elles se montraient souvent inconsolables : il leur était si pénible de la voir en cet état, et de penser qu'elle allait si jeune être ravie à leur affectueuse tendresse. Notre bien-aimée mourante eut toujours assez de force d'âme, pour soutenir généreusement ces scènes si souvent répétées : elle s'efforçait même d'adoucir leur douleur, en leur rappelant que la séparation ne serait pas longue, et que dans quelques années, elles seraient toutes réunies au séjour des bienheureux. Elle continua ainsi, témoignant sa reconnaissance à toute la communauté et à chacune de ses sœurs en particulier : pour toutes, elle avait un sourire et trouvait un mot aimable, malgré sa grande faiblesse et ses vives souffrances.

Son état empirait rapidement, sa gorge n'était presque plus qu'une plaie, ses souffrances devenaient de plus en plus aigües, la respiration lui était presque impossible. Vers la fin se tournant presque étouffée vers notre Très-Honorée Mère Marie de St-Alphonse de Liguori Stüffler qui se tenait à son chevet, elle lui dit : " Ma Mère, que puis-je donc dire à Notre Seigneur pour le contraindre à venir me chercher dès maintenant ? " Suppliez-le de vous accorder cette grâce par les mérites de son Précieux Sang, lui dit notre Mère. Joignant

aussitôt ses mains déjà glacées, notre pieuse mourante répéta mot à mot les paroles qui lui furent suggérées : elle entra presqu'aussitôt comme dans un sommeil doux et tranquille, pendant lequel sa belle âme prit son essor vers le ciel. C'était le 3 mai 1875, vers les trois heures du matin. Avec notre Mère, étaient présentes quelques-unes de nos sœurs parmi lesquelles notre vénérée Mère Fondatrice, alors Maitresse des novices ; mais il leur fut impossible de recueillir le dernier soupir de notre chère envolée, si calme et si paisible avait été son bienheureux trépas. Elles demeurèrent longtemps en prière, dans l'attente d'un dernier signe qui indiquerait le départ de cette belle âme, mais ce fut inutile ; notre bien-aimée sœur jouissait déjà de la vue de Celui qu'elle avait aimé seul ici-bas, Jésus l'Agneau divin, dont elle avait imité la douceur dans la simplicité et la mansuétude de son cœur ; par la mort elle échangeait cette vie d'union dans la grâce, contre la vie d'union dans la gloire et, vers la fin de son année de grâces, elle allait rejoindre là-haut, nos bien-aimées défuntes qui comme elle, à la fleur de l'âge, avaient été conviées au banquet de l'éternelle félicité.

* *

SŒUR MARIE DU ST-SACREMENT

Il est certain que l'ange de la mort ne nous oubliait pas, car très fidèlement chaque année il visitait notre chère communauté. Le 10 mai 1876, il emmenait avec lui une jeune tertiaire, Sœur Agnès Caron, qui à peine âgée de dix-huit ans, s'envolait à tire d'ailes vers le beau ciel du bon Dieu. Le 26 avril 1877, c'était une jeune novice de chœur qui, dans sa vingtième année, partait à son tour pour un monde meilleur : toutes deux étaient ravies à notre religieuse affection par cette inexorable consommation qui avait fait parmi nous déjà tant de ravages.

Cette jeune novice, notre chère Sœur Marie du St-Sacrement Hewitt, était réellement un sujet d'espérances; elle ne comptait que cinq mois de prise d'Habit, et sa perte affligea profondément la communauté. Née à Montréal, le 1er janvier 1857, d'une famille très honorable et profondément chrétienne, cette chère sœur était une jeune personne accomplie, merveilleusement douée de la nature et de la grâce. Musicienne dans l'âme, elle s'était fait remarquer dès l'âge de cinq ans par un talent musical peu commun, que Monsieur Hewitt, son père, professeur de cet art, avait lui-même eu soin de développer très particulièrement.

A cette époque, notre monastère actuel, commencé en 1875, se trouvait presque achevé à l'intérieur, et l'on prenait toutes les mesures possibles pour qu'il pût être solennellement béni le 1er mai de cette même année 1877. Chaque soir après le départ des ouvriers, tous les bras vigoureux et toutes les bonnes volontés se mettaient gaiement à la besogne pour faire le nettoyage des appartements qui étaient terminés, et l'on comprend que nos chères sœurs du noviciat prenaient généralement leur part de cette pénible tâche. Un jour qu'elles avaient eu la permission de s'y amuser un peu par manière de récréation, notre aimée Sœur Marie du St-Sacrement se prit le pied dans une corde, et en tombant, se fit grand mal à la poitrine; étant naturellement irèle et délicate, ce coup lui fut fatal, et l'on pressentit aussitôt que le ciel allait bientôt nous la ravir. Pour obtenir sa guérison, les neuvaines et les prières furent multipliées; on demanda même un miracle par l'intercession de notre Bienheureux Père Fondateur, mais les supplications furent vaines, et il fallut se résigner à aider notre chère sœur à préparer son grand voyage pour l'éternité. Sur son désir réitéré et pressant, elle obtint la permission de prononcer ses vœux conditionnels le 19 mars 1877, entre les mains de notre dévoué Père Confesseur, le Révérend Père Ph. Provost, O. M. I. C'était un spectacle touchant de voir les admirables

dispositions avec lesquelles cette fervente novice faisait l'entière donation d'elle-même, à ce Dieu qui allait bientôt l'appeler, pour se donner lui aussi, entièrement à elle dans les splendeurs du Paradis. Ayant ainsi reçu les derniers sacrements avec une ferveur extraordinaire, en la belle fête de notre glorieux protecteur, notre bienheureux Père S. Joseph, désormais elle se tint prête plus que jamais à répondre à l'appel de Dieu qui approchait. Jusqu'au dernier moment, elle garda sa pleine connaissance, édifiant toute la communauté par sa patience, sa résignation, sa charité, et exprimant de toutes manières, sa reconnaissance pour les bontés dont elle était l'objet de la part de ses chères sœurs.

Le 26 avril, elle reçut une dernière fois le St-Viatique, et pendant que notre dévoué Père Confesseur, en présence de la plus grande partie de la communauté, récitaient les prières de la recommandation de l'âme, notre pieuse mourante s'endormait paisiblement du sommeil des justes.

C'était la septième victime que la mort faisait parmi nous depuis dix ans de fondation, mais c'était aussi la septième protectrice que nous avions dans le ciel; et en pensant à la petite communauté que formaient auprès de Dieu, nos chères disparues, les paroles de l'archange Raphaël à Tobie, " Je suis un des sept qui se tiennent toujours en face du Très-Haut " nous venaient comme naturellement à l'esprit. Leur vie à toutes avait été si parfaite, leur mort si sainte et si édifiante, qu'elles devaient être là-haut auprès du trône de l'Éternel, comme sept archanges intercédant sans cesse pour les sœurs qu'elles avaient laissées sur la terre, et qui travaillaient encore dans ce Monastère tant aimé de Notre-Dame de Charité du Refuge d'Ottawa.

DIEU SOIT BÉNI !

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ

DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie de Sainte Angèle Lux

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 5 NOVEMBRE 1877

DIEU SOIT BÉNI !

555

Sœur Marie de Sainte-Angèle Lux

VIVE JÉSUS ET MARIE !

* J'éconterai ce que le Seigneur
mon Dieu me dira au fond du
cœur. (Ps. 84-9.)

Ces paroles du Psalmiste nous semblent résumer admirablement la vie toute intérieure de notre chère Sœur Marie de Sainte Angèle Lux. Elle avait dû sans doute, lire bien souvent et méditer attentivement le beau commentaire qu'en donne l'auteur de l'Imitation, au début du livre troisième : " Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation ! Heureuses les oreilles toujours attentives à recueillir ce souffle divin et sourdes au bruit du monde ! Heureux les yeux qui fermés aux choses extérieures ne contemplent que les intérieures ! Heureux ceux dont la joie est de s'occuper de Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle ! O mon âme, ferme la porte de tes sens, afin que tu puisses entendre ce que le Seigneur ton Dieu dit en toi. " (Liv. III, ch. I.) Ce bonheur tout suave de l'âme unie à Dieu, fut en effet constamment le partage de la chère sœur dont nous allons essayer d'esquisser la trop courte vie et les admirables vertus.

Ses
premières
années.

Mademoiselle Catherine Lux naquit à Keidselly près de Wissembourg, dans le diocèse de Strasbourg, le 17 juin 1838. Baptisée dans l'église paroissiale, dédiée sous le vocable de Saint-Pierre, elle y fit également sa première communion à l'âge de douze ans dans les dispositions les plus ferventes. C'est vers cette époque que ses vertueux parents vinrent s'établir à Buffalo en Amérique, avec leurs cinq enfants, dont notre chère sœur était la cadette. Nous ignorons pour quelles raisons ils quittèrent le sol natal; tout ce que nous savons de cette excellente famille, c'est que Monsieur Joseph Lux ainsi que sa digne épouse, née Marie Crésence, étaient de fervents chrétiens qui vivaient dans la crainte de Dieu et la fidélité à tous leurs devoirs religieux. Nous savons aussi qu'à l'époque du décès de notre chère sœur, la mort avait dévasté le foyer paternel, au point de le laisser complètement désert: père, mère, frères et sœurs, tous avaient pris leur essor vers le Ciel. Aussi, pour avoir quelques renseignements sur la jeunesse de notre aimée sœur, après qu'elle fut partie elle-même inopinément pour un monde meilleur, il fallut nous adresser à une de ses nièces Mademoiselle Catherine Lux, qui demeurait à Rochester, Etat de New-York. Elle ne put cependant nous donner que très peu de détails sur les premières années de sa bien-aimée tante qu'elle avait à peine connue, si ce n'est, comme nous le savions déjà, que Dieu l'avait prévenue dès le berceau de célestes faveurs, en la douant des plus riches dispositions de la nature et de la grâce. Nous savons aussi qu'elle avait passé quelques années chez les Sœurs de Sainte Croix, dont l'œuvre principale est l'enseignement; était-ce comme pensionnaire ou comme aspirante à la vie religieuse? nous l'ignorons absolument. Il est certain qu'elle n'eut jamais d'attrait pour le monde, et qu'elle était encore bien jeune quand le Seigneur

Jésus lui demanda son cœur. C'est aussi sans crainte de nous tromper, que nous pouvons ajouter que sa réponse à l'appel divin fut une donation complète et sans réserve. Ses plus doux instants dès ses premières années, ainsi qu'elle l'a elle-même avoué plus tard, étaient ceux qu'elle passait aux pieds des saints autels à parler à Dieu dans la prière. Lors de son entrée dans la communauté, elle possédait déjà l'esprit d'oraison et de recueillement à ce point, que nous croyons qu'elle ne perdait presque jamais de vue la sainte présence de Dieu.

Ainsi que l'a écrit un pieux auteur, il y a dans la perfection de chaque âme appelée à la sainteté, un esprit général et essentiel commun à tous les justes, et un esprit particulier propre à chacun d'eux. Le premier consiste dans la possession de toutes les vertus enseignées par le Seigneur Jésus, chef et modèle des prédestinés; le second dans la profession spéciale de telle ou telle vertu qui donne son cachet à toutes les autres et une physionomie originale à chaque saint. Cette bien-aimée sœur dépensa une ardeur si infatigable à l'acquisition des vertus qu'il nous semble qu'elle arriva à les posséder toutes à un degré très éminent; mais la sainte vertu de charité a paru briller en elle d'un éclat tout particulier, comme vont nous le prouver ses œuvres et ses travaux.

Noviciat
et
Profession.

C'est dans le béni Monastère de Buffalo, notre première fondation en Amérique, que cette chère Sœur fut reçue par la Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, le 6 août 1864. Ainsi que notre mère s'est maintes fois plu à le dire à nos chères sœurs anciennes, qui toutes sont unanimes dans les mêmes éloges, notre bonne sœur Marie de Sainte Angèle était une âme vraiment moulée pour la vie du cloître. Elle était si calme et si tranquille, que

sa seule vue inspirait la paix, et portait à l'amour de Dieu et du prochain. Dans sa douceur elle avait le don de s'adapter si bien à tous les caractères, que ses procédés ne furent jamais pour personne, une occasion de trouble, de malentendu, ou de mécontentement, chose assez rare dans une communauté nombreuse. Après trois mois seulement de probation, elle eut le bonheur de revêtir le saint Habit, qu'elle reçut dans les plus ferventes dispositions, et dès lors elle s'appliqua plus que jamais à cultiver dans son âme toutes les vertus qui font la véritable religieuse de Notre Dame de Charité. Tant de générosité au service de Dieu attira sur elle, en même temps que les bénédictions du ciel, l'attention de notre vénérée Mère Fondatrice, qui la choisit pour devenir la pierre angulaire de notre Noviciat, quand il fut question de venir à Ottawa, poser les bases de ce second établissement de notre Saint Ordre en Amérique, en 1866.

Il y avait dix-huit mois que la fervente novice portait les blanches livrées de Notre-Dame de Charité, quand elle arriva à Ottawa le 3 avril 1866, avec la petite caravane de nos aimées fondatrices. Elle laissait une communauté déjà nombreuse, bien organisée, et dans laquelle toutes nos observances pouvaient facilement être gardées; en arrivant à Ottawa, elle ne trouverait rien de tout cela, mais en échange, elle allait faire connaissance avec la pauvreté sous toutes ses formes, et avec tout son cortège de privations et de souffrances. Mais cette âme forte ne connut pas un instant le découragement; au contraire elle apprit à estimer davantage notre sainte vocation, qui lui paraissait plus belle et plus aimable à mesure que la souffrance était plus grande et plus universelle. Elle acheva ainsi ses deux années de probation, dans la pratique du plus grand dévouement et de l'abnégation la plus absolue. Cependant comme notre jeune fondation, qui ne comptait que sept mois d'existence, n'avait pas encore un nombre suffisant de sœurs vocales pour constituer

le chapitre, notre digne Mère Fondatrice, nous donnant en cela un nouvel exemple de son attachement à nos Saintes Règles et observances, fit proposer la fervente novice au chapitre de notre Monastère de Buffalo, qui avait suivi cette chère sœur pendant assez longtemps, pour pouvoir porter une décision avec pleine connaissance de cause. La pluralité des voix lui ayant été favorable, notre chère sœur Marie de Sainte Angèle fut admise à prononcer ses vœux, le 8 janvier 1877, entre les mains de Sa Grandeur Monseigneur Guigues, alors Evêque d'Ottawa et notre Supérieur ecclésiastique. C'était la première profession de sœurs cloîtrées à Bytown; aussi on voulut donner à cette fête toute la solennité possible, malgré notre pauvreté et l'exiguité de la maison. Le Révérend Père Ryan, O. M. I., Supérieur du Collège y fit le sermon de circonstance, prenant pour texte: "Ma vie est désormais cachée en Dieu avec Jésus-Christ." Bien des larmes coulèrent durant le touchant discours de l'éloquent prédicateur, ainsi que durant le "Libera", quand la nouvelle professe se prosterna sous le drap mortuaire. La petite chapelle où nos chères sœurs anciennes priaient si bien était littéralement comble; et l'on s' imagine facilement que outre les bienfaiteurs et les amis de la communauté, il y avait bien aussi quelques curieux accourus à la fête. Plusieurs personnes avaient bien voulu nous prêter leur pieux concours, tant pour la décoration de l'autel, que pour les chants de circonstance, et même pour le service de la table; notre digne Mère Fondatrice savait penser à tout en ces occasions, afin de donner de l'éclat à nos fêtes religieuses. Toutes ces démonstrations extérieures n'avaient cependant que peu de prise sur l'âme si saintement disposée de notre chère sœur, dont le cœur était tout à Dieu. Elle comprenait trop la portée de ses obligations, pour ne pas savoir que quand Dieu nous arrache à nous-mêmes pour nous attirer à son amour, c'est dans la voie de la souffrance qu'il nous engage à la suite du Seigneur Jésus.

**Sa charité.
Son zèle pour
le salut
des âmes.**

Son bonheur à elle était tout intérieur, et elle le goûtait au fond de son âme dans l'intimité de l'Époux divin, à qui elle venait de se donner pour jamais. Repassant dans son esprit toutes les divines prévenances à son égard, elle pouvait pour exprimer sa reconnaissance, répéter ces paroles de Marie " Le Seigneur a regardé ma bassesse, et il a fait en moi de grandes choses ". Certes le Seigneur avait été bon pour elle; mais de son côté, elle n'avait laissé perdre volontairement aucune des grâces de choix dont elle avait été comblée, et désormais, grâce à son application à vivre recueillie en Dieu, elle allait toujours nous apparaître comme une vivante image de Jésus doux et humble de cœur, et devenir le modèle de cette pléiade d'âmes ferventes qui commençaient déjà à peupler notre petit Noviciat.

Telle que nous l'avons connue, en effet, cette chère sœur fut comme le type de la bonté et de la charité; douce et aimable, affectueuse et compatissante, tout dans ses manières et dans ses actions ne respirait que paix, mansuétude et miséricorde. On aurait pu dire à la voir agir, qu'elle n'avait d'autre volonté que celle de ses chères sœurs, à qui elle cherchait toujours à rendre service et à faire plaisir. Pour cela rien ne lui coûtait, elle se donnait, se dévouait comme naturellement, avec une parfaite simplicité, sans prétention aucune, avec un complet renoncement à ses propres goûts. Dans ses rapports avec le prochain, elle était si parfaite, qu'il nous serait difficile de dire si elle a jamais manifesté le moindre défaut; et si nous pouvions décrire tous les attributs de la vertu de charité, il nous semble que nous ne ferions autre chose que peindre au naturel cette véritable et fervente religieuse de Notre-Dame de Charité, qui fut la première sœur professe de cette Fondation d'Ottawa, et une des principales colonnes de son édifice spirituel.

Sans doute, comme nous l'avons dit plus haut, elle avait reçu de Dieu une nature douce, tranquille, affectueuse, mais ces dons naturels ne pouvaient suffire à la maintenir dans un tel degré de perfection; c'était dans la piété et dans ses intimes communications avec Dieu, qu'elle trouvait la force surnaturelle qui la faisait agir. Sa prière était pour ainsi dire continuelle; on ne la voyait jamais sans son chapelet, et quand elle ne pouvait le faire glisser entre ses doigts, pour en égrener les "Ave", elle le portait toujours à son cou, ou autour du bras, afin de l'avoir aussitôt à sa disposition au premier moment libre. Nous ne pouvons certes décrire ce qui se passait à l'intérieur de cette âme d'élite; mais ce qui transpirait au dehors nous faisait assez voir que sa pensée était toujours tournée vers Dieu, et que son unique préoccupation était le service et la gloire d'un si bon maître. On cite parmi nous plusieurs traits de faveurs extraordinaires qu'elle aurait eues dans ses oraisons, mais sans vouloir rien juger en ces délicates matières, nous croyons que notre chère sœur marcha, habituellement du moins, dans la voie ordinaire où se sanctifient la plupart des âmes: voie éclairée par les seules lumières de la foi, et qui consiste dans l'exacte fidélité à l'accomplissement de tous les devoirs, même les plus simples et les plus bas aux yeux du monde.

Dans les pieuses supplications qu'elle faisait sans cesse monter vers le ciel, l'objet de ces demandes était presque toujours la conversion des pécheurs, et surtout la conversion de nos pénitentes. Elle n'a jamais été employée dans nos différentes classes comme première maîtresse, mais cependant elle fut toute sa vie en contact habituel avec ces pauvres déshéritées, et tout en les surveillant ou les aidant dans leur travail matériel, elle essayait de faire elle-même dans ces âmes un travail tout spirituel, en les reformant et en les ramenant à Dieu. Notre chère sœur Marie de Sainte Angèle avait véritablement un cœur d'apôtre, et s'il ne lui

fut pas donné comme à saint Paul, de porter le nom de Jésus devant les rois, les princes ou les multitudes, elle le portait du moins dans ce petit monde du Refuge, au milieu duquel elle vivait : elle le portait par sa vie exemplaire qui reflétait si bien les aimables vertus de notre bon Maître ; elle le portait par ses prières qui faisaient descendre la grâce divine dans les âmes les plus rebelles ; elle le portait aussi par ses paroles et conseils, qui venaient toujours à bout de vaincre les plus fortes résistances, et de soumettre les volontés les plus indépendantes.

Après sa profession, notre dévouée sœur continua d'être employée au lavoir et dans les différents départements de la buanderie ; c'est là qu'elle se dévoua pendant une dizaine d'années, jusqu'au mois d'août 1875, alors que la communauté la choisit en qualité d'assistante et d'économe. Animée d'un profond esprit de foi, elle ne recula jamais devant sa rude tâche quotidienne, et elle se livra sans répit à un travail trop souvent au-dessus de ses forces, à cause des difficultés incroyables des commencements de notre Fondation. La seule récompense qu'elle ambitionnait ici-bas pour ses fatigues et ses peines, était de voir nos pauvres enfants du Refuge vivre heureuses, et se convertir sincèrement à Dieu. Sa conduite avec elles était toute de douceur et de compatissante charité ; elle n'avait pas besoin de recourir à la rigueur ou à la sévérité pour se faire obéir et respecter, sa seule bonté y suffisait amplement, car elle finissait toujours par se concilier même leur affection et leur reconnaissance. Se faisant simple avec elles, tout en se maintenant dans une prudente réserve, et une dignité qui écartait la familiarité ; cherchant toujours à leur faire plaisir, et à leur rendre plus douce et plus agréable leur clôture forcée ; gardant en tout et toujours une patience et une persévérance infatigables, elle ne tardait pas à dompter les caractères les plus rebelles, et à les plier sous le joug du Seigneur.

Il est toujours difficile de refaire une mauvaise éducation, et de relever une âme adonnée à une vie de péché et de débauche; cette tâche l'était encore plus dans les premiers temps de notre Fondation, époque où la colonisation des environs d'Ottawa était à ses débuts, et où l'ignorance religieuse était bien plus grande que de nos jours. Plusieurs de nos pénitentes nous arrivaient du fond des bois, où elles avaient vécu dans la misère physique et morale, et dans une ignorance absolue de notre sainte Religion. C'était généralement à notre chère Sœur Marie de Sainte Angèle, que l'on confiait ces arrivantes, car on savait par expérience, qu'en les surveillant à l'ouvrage cette bonne sœur par sa bonté, sa douceur et sa prudence, aurait bientôt fait de les gagner pour les faire obéir et les ramener à Dieu. Que de bien n'a-t-elle pas fait ainsi dans la solitude du cloître! et combien d'âmes n'a-t-elle pas arrachées au pouvoir de Satan, pour les donner à Dieu converties et repentantes! Il faut dire cependant que dans ce rude travail de transformation de nos pénitentes des premiers jours, une grande part revient au zèle admirable et au dévouement extraordinaire des Révérends Pères P. Reboul et Ph. Provost O. M. I., dont la mémoire chérie reste toujours en bénédiction dans notre communauté.

**Ses rudes
travaux.**

Nous l'avons déjà dit souvent, notre Fondation à ses débuts était bien pauvre, et il fallait alors chez toutes nos aimées fondatrices un bien grand courage: nous allons encore transcrire à ce sujet quelques lignes de nos annales, qui nous dépeignent naïvement Dame Pauvreté régnant en maîtresse à l'époque de la Profession de notre chère sœur. En date du 10 janvier 1867, surlendemain de cette fête, l'annaliste écrit: "Aujourd'hui, nous fûmes obligées "d'aller au Noviciat pour assister aux différents exercices

“ de la communauté, vu que c'est le seul appartement où
“ nous avons un petit poêle, que nous a donné un ami chari-
“ table. Il fait si froid que l'eau gèle dans nos tasses au ré-
“ fectoire, ainsi que dans nos bassins au dortoir. Notre Très
“ Honorée Mère, par pitié, nous permet de porter notre
“ maigre nourriture là où il fait moins froid; mais comme
“ il n'y a guère de chaleur nulle part, nous avalons à la hâte
“ ce qui nous est présenté, pour aller ensuite nous occuper à
“ quelque travail propre à nous réchauffer. Mais grâce à
“ Dieu, ni la faim, ni la soif, ni la misère, ni la pauvreté, ne
“ peuvent nous décourager. Nous travaillons au service de
“ Dieu qui, fidèle à sa promesse, saura nous en récompenser;
“ et avec le secours de sa grâce, ce qui est de nature à faire
“ trouver la vie lourde et ennuyeuse aux partisans du siècle,
“ nous rend gaies et heureuses. De plus, notre Mère est là
“ pour nous encourager, et un mot, un sourire de cette
“ bonne Mère, sont d'un grand poids pour nous stimuler
“ toujours davantage; aussi toutes s'empressent de s'entr'-
“ aider et de se rendre ainsi le fardeau plus léger. ”

Sans nous arrêter à redire toutes les souffrances et priva-
tions supportées par nos vénérées anciennes, ces quelques
mots suffisent pour laisser deviner ce qu'était notre buan-
derie dans son installation primitive. Toutes ces inventions
modernes, qui s'appellent le gaz, l'électricité, les moteurs à
vapeur, etc., tout cela nous était parfaitement étranger, et
même inconnu. Nous n'avions alors que des poêles, qui
fonctionnaient très-mal, chauffés avec du bois, qui était rare-
ment de première qualité; au lavoir nous n'avions que les
seules cuves et planches à laver du vieux temps, et notre
provision d'eau devait être sans cesse renouvelée à la rivière,
et apportée à la buanderie comme ailleurs à force de bras, et
cela pendant l'année toute entière, quelle que fut la rigueur
de la saison. En hiver surtout, c'était admirable de voir notre
dévouée Sœur Marie de Sainte Angèle, à la tête de trois ou

quatre pénitentes, se frayant un passage à travers une épaisseur de plusieurs pieds de neige, puis armée d'une hâche ou d'un pic de fer percer des trous dans la glace, pour retirer des centaines et des centaines de seaux d'eau. Quelle fatigue, pour de faibles femmes, obligées de passer ainsi une grande partie de leur journée dehors, par un froid terrible, travaillant dans la neige et dans l'eau, et n'ayant pour se protéger que leurs pauvres habits, qui une fois mouillés devenaient bientôt raides et glacés. C'est ainsi que l'on parvint à subvenir aux urgentes nécessités de la maison pendant plusieurs années. Le soir venu, notre chère sœur qui n'avait pas d'habits de rechange, se rendait toute mouillée, non pas à sa cellule, car il n'y en avait certes pas, mais au dortoir commun, sans lumière comme sans feu, faisant l'impossible pour sécher ses vêtements ; mais le plus souvent, après quelques heures de repos, elle les reprenait tout aussi glacés, qu'elle les avait déposés la veille. Elle n'avait cependant jamais un mot de plainte ni de découragement : " c'est pour Dieu et pour les âmes, " disait-elle souvent aux plus jeunes ; " il faut donc souffrir joyeusement, Dieu nous rendra cela au Ciel ". Aussi, une de nos anciennes qui eut le bonheur de bien connaître cette bonne Sœur Marie de Sainte Angèle, nous disait dernièrement, surtout d'elle : " Oh ! qu'elles savaient admirablement souffrir les premières Sœurs de cette fondation ! Chez elles, c'était vraiment le renoncement total, porté jusqu'à un degré héroïque ; elles acceptaient les plus grandes privations, joyeuses comme si elles allaient à une fête, et c'est dans ce sacrifice continuels qu'elles trouvaient le bonheur. Quelle force d'âme ! Quel courage et quelle bonne volonté pour le service de Dieu, et quels exemples elles nous ont laissés ! "

C'était le plus ordinairement entre les deux ou trois heures du matin que notre chère Sœur Marie de Sainte Angèle quittait sans bruit le dortoir ; et afin de ne déranger personne,

elle allait s'habiller dans le corridor voisin, puis se rendait à la chapelle faire son oraison, ensuite au lavoir pour préparer l'ouvrage de la journée avant la messe. Le lundi matin, elle se levait plus tôt encore, souvent entre minuit et une heure, afin de terminer le blanchissage du linge de la communauté avant la Messe. Pour cette raison, notre Vénérée Mère Fondatrice l'envoyait se reposer le dimanche de bonne heure après le souper. Mais parfois son court sommeil était brusquement interrompu : entendant marcher dans les corridors, elle pensait que c'était le matin, et qu'elle avait dû passer toute la nuit sans s'éveiller. Elle s'habillait à la hâte, et allait voir l'heure à l'unique horloge que nous avions alors dans la maison, il n'était que neuf heures et demie du soir. Elle allait se jeter de nouveau sur son lit, mais cette fois toute habillée, pour ne pas se laisser surprendre par un trop profond sommeil. Quelque nombreuses que fussent ses occupations, elle n'aurait jamais voulu manquer d'assister à la sainte Messe, et d'y faire la communion le plus souvent possible ; car c'est là surtout qu'elle puisait tout le courage et toute l'ardeur dont elle aurait besoin dans le courant de la journée.

Après la sainte Messe, le déjeuner ne lui prenait que quelques minutes ; d'ailleurs comme nous le savons déjà, ce repas pour nos premières sœurs n'était pas bien compliqué : le menu consistait en un morceau de pain bis, une tasse de soi-disant café sans lait et sans sucre, obtenu avec des croûtes de pain brûlées, trempées dans de l'eau bouillante. La plupart du temps, cette maigre nourriture était insuffisante pour apaiser la faim : mais notre chère sœur se rappelait alors cette parole du Sauveur jeûnant au désert : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. " Elle renouvelait donc ses forces surtout avec cette nourriture spirituelle, et s'en allait joyeuse à son ouvrage pénible et monotone, n'ayant presque

aucune autre compagnie que celle des pénitentes qui travaillaient sous sa direction. Il est vrai que grâce à sa douceur, sa bonté et sa délicatesse, elle arrivait toujours à se faire obéir facilement et même à se faire aimer de ces pauvres enfants ; néanmoins bien grandes devaient être la patience et la charité de notre chère sœur, pour tenir dans la voie du bien des personnes si instables et si dévoyées.

Nous avons raconté dans la vie de notre vénérée Mère Fondatrice la conversion de cette femme Marie Thaïs, devenue ensuite notre bonne Marie Madeleine, et qui mourut dans de si saintes dispositions, après de bien longues années d'expiation et de souffrance. A l'époque de cette conversion, notre chère sœur Marie de Sainte Angèle dirigeait l'ouvrage au lavoir, et elle fut le témoin principal de cette scène terrible qui se déroula, quand le diable apparut à cette malheureuse enfant dans un coin de la chambre du lavage. Sans s'effrayer, notre chère sœur passa son chapelet autour du cou de cette pauvre possédée, jeta autour d'elle de l'eau bénite, et se mit à prier plus instamment que jamais ; aussi Marie Thaïs avoua-t-elle plus tard, que c'était grâce à la Mère Sainte Angèle que l'esprit infernal ne lui avait fait aucun mal. Pendant ces longues années qu'elle passa de la sorte au milieu de nos pénitentes, notre dévouée sœur eut maintes et maintes fois l'occasion de voir ainsi d'une manière sensible, la lutte de l'esprit mauvais contre l'œuvre de Dieu, dans ces âmes dont elle avait un peu la charge ; elle avait ordinairement la consolation de faire lâcher bientôt à Satan, la proie qu'il voulait retenir, mais cependant ce n'était pas sans de grandes peines ni de nombreux sacrifices.

Telle fut l'occupation principale de notre chère sœur pendant les neuf années qui suivirent sa profession : années qui s'écoulèrent à peu près dans les mêmes difficultés, car les améliorations matérielles ne purent être effectuées que bien lentement à cause de notre extrême pauvreté. Dieu seul cer-

tainement a pu compter les mérites de notre bonne sœur, dans cette vie toute de dévouement et de sacrifice, qu'elle avait acceptée généreusement en quittant son premier Monastère de Buffalo. Là, estimée et appréciée comme elle l'était, elle aurait pu goûter les douceurs d'une vie plus tranquille et plus régulière, et avoir des occupations, beaucoup moins pénibles puisque l'établissement était déjà bien aménagé et organisé. Ici au contraire les privations et souffrances abondaient, tellement que d'après ce que nous savons des origines des différents Ordres religieux en Amérique, nous croyons qu'il n'y a pas de fondation qui ait eu de si pénibles débuts que notre Monastère d'Ottawa. Mais notre chère Sœur ne songea jamais un instant à fuir la souffrance, sous quelque forme qu'elle se présentât; elle savait trop bien en effet que la croix est le cachet des œuvres de Dieu, et que c'est par la croix que l'âme chrétienne grandit, et s'élève jusqu'à son divin modèle, Jésus crucifié.

**Assistante et
Econome.**

Bien pénibles avaient été ces neuf années de fatigues et de labeurs incessants, mais elles durent dans la suite paraître bien douces, en comparaison des deux années qui allaient suivre. La première grande peine de notre chère sœur Marie de Sainte Angèle fut alors le départ de notre Très-Honorée Mère Fondatrice, le 31 août 1875: ces deux belles âmes s'étaient si bien comprises dès le commencement, qu'une sainte intimité les avait dès lors unies comme indissolublement l'une à l'autre. De la part de notre bien-aimée sœur, c'était un mélange d'amour filial, de confiance absolue, et d'une véritable vénération; de la part de notre digne Mère, c'était une affection de prédilection pour l'auxiliaire fidèle que Dieu lui avait donnée dans cette pénible Fondation. Aussi, bien douloureuse de part et d'autre fut la séparation; elle le fut d'autant plus pour notre chère sœur,

qu'elle dut accepter la charge d'assistante en remplacement de cette vénérée Mère. Elle fut nommée aussi économe, charge bien plus dure encore, à cause de la situation très difficile dans laquelle se trouvait la communauté par rapport à la construction de notre Monastère actuel. Par une coïncidence remarquable, les premières pierres qui devaient servir à l'érection du nouvel édifice, arrivèrent sur les lieux le jour même du départ de notre regrettée Mère Marie de Saint Jérôme, qui avait tant travaillé pour ramasser les fonds nécessaires à cette entreprise, et qui n'eut pas le bonheur de la voir ici-bas menée à bonne fin. Notre chère sœur Marie de Sainte Angèle fut plus heureuse, puisqu'elle eut la consolation de voir notre monastère terminé, et d'assister à la bénédiction solennelle, qui en fut faite le 1er mai 1877 par Sa Grandeur Monseigneur I. Th. Duhamel, alors Evêque d'Ottawa.

Cependant il est certain que les soucis et les préoccupations l'accablèrent alors, bien plus que les fatigues corporelles qu'elle endurait auparavant. Dans ses deux nouveaux emplois, elle fit toujours preuve du même dévouement héroïque, et la communauté put constater davantage toute la bonté de son cœur; mais par suite des dépenses énormes occasionnées par la construction, les difficultés se multipliaient, la situation devenait de plus en plus embarrassante, à tel point que la santé de notre chère sœur commença à être sérieusement altérée. D'ailleurs une cruelle maladie, suite d'un accident, vint bientôt lui apporter de nouveaux moyens de mériter une plus belle couronne. Un soir, en revenant de la cave sans lumière, elle fit une chute en traversant la cour, elle tomba dans un fossé, et se blessa assez grièvement. Elle ne fit d'abord aucun cas de la douleur, mais peu à peu un abcès se forma à l'intérieur, sans que les médecins qui furent consultés pussent deviner la nature de sa maladie. Elle devint d'une grosseur démesurée,

et Dieu seul sait ce qu'elle eut à souffrir ; ayant à se présenter souvent au parloir, ou à rencontrer les ouvriers employés à la construction du monastère, cela lui occasionnait de nombreuses et très mortifiantes humiliations. Elle s'inclinait cependant sous la main de Dieu, et acceptait tout en esprit de soumission et de pénitence. Dans ces difficiles conjonctures la communauté manquait de tout ; les sœurs n'avaient même pas le nécessaire, pour la nourriture, le vêtement, ou les autres objets indispensables ; les privations étaient même plus grandes que par le passé, car comme nous n'avions aucun argent disponible, les bouchers, boulangers et autres marchands ne voulaient plus nous vendre à crédit ; d'autre part puisque la construction était entreprise il fallait tout sacrifier à cette fin.

Malgré ses souffrances personnelles, notre aimée sœur donnait à la communauté tant d'affection et de dévouement, que son exemple encourageait à tout endurer, pour le succès de l'œuvre commencée. Cette bonne sœur se refusait à elle-même jusqu'au strict nécessaire, pour semer autour d'elle des actes de bonté, et adoucir les rigueurs de la commune indigence. La moindre chose était alors reçue avec une grande reconnaissance ; ainsi un tout petit bout de chandelle pour monter quatre longs escaliers, une brassée de bois pour se chauffer pendant les exercices du noviciat, ou un petit gâteau reçu en aumône, tout cela était l'objet de distributions parcimonieuses car la misère était grande, mais tout était donné par un cœur aimant, cherchant toujours à faire plaisir et à encourager. Il est impossible de raconter toutes les petites industries qu'inventait notre chère sœur, et qui toutes témoignent de sa grande bonté et de son immense charité. Au milieu de tous ces tracas, elle savait tenir son cœur dans la plus parfaite patience et résignation, mais cela ne l'empêchait pas de sentir vivement le poids de la croix ; surtout la dernière année de sa vie, on peut assurer qu'elle

souffrit beaucoup plus de la misère, qu'avait à endurer la communauté que de ses propres souffrances physiques, qui cependant étaient très grandes. Aussi toutes l'aimaient et la chérissaient à l'égal d'une mère, toutes aussi étaient bien affligées de la voir dans son pénible état que les médecins ne parvenaient pas encore à comprendre.

Ses derniers jours. Cependant personne ne soupçonnait la gravité du mal qui minait sa constitution et allait nous l'enlever si tôt.

Avec une indomptable énergie, elle résistait toujours à la douleur, et continuait à se dépenser sans mesure; mais le moment approchait pour elle de consommer son sacrifice sur la croix. L'état médical finit enfin par découvrir qu'une tumeur formée dans les intestins, était la cause de ses intolérables souffrances; mais il était trop tard pour y porter remède. La communauté entretenait encore des espérances de conserver un sujet si précieux et si nécessaire, mais bientôt on dut se résigner, et se préparer à la séparation définitive qui s'annonçait très prochaine. Notre chère sœur conservait elle-même l'espoir de sa guérison; elle fut néanmoins inspirée de prendre toutes les précautions nécessaires, pour mettre en ordre parfait toutes les affaires de l'économat. Trois jours avant sa mort, ne pouvant plus quitter le lit, elle demanda à son aide de lui apporter les différents tiroirs, où se trouvaient les papiers et documents, afin qu'elle pût les ranger, et indiquer autant que possible à son auxiliaire l'état des affaires courantes. C'était l'effet d'un sage pressentiment, car la mort approchait à grands pas. Notre chère malade, toujours calme et résignée, recevait avec une indéchiffrable bonté toutes les sœurs qui allaient la visiter, et pour celles qui portent la paix dans les âmes.

Au Refuge comme à la Communauté, toutes priaient avec

ferveur, et faisaient violence au ciel pour la conservation de cette bien aimée sœur assistante; il semblait impossible que Dieu ne se rendit pas à nos vœux et à nos pieuses instances. Il en avait cependant décidé autrement : dans la nuit du 4 au 5 novembre, notre chère sœur étant très souffrante, prit un remède tout à fait contraire à ce qu'exigeait sa maladie, et elle se trouva aussitôt en proie à de si grandes douleurs, qu'il devint évident pour son infirmière que la mort était imminente. Nous envoyâmes au plus tôt une voiture au Collège et le Révérend Père Tabaret arriva sans délai. Il eut juste le temps de lui administrer les derniers sacrements en présence de la communauté, qui était plongée dans la consternation et la douleur. Que de prières furent adressées au ciel, pour supplier Dieu de nous conserver cette vénérée Sœur si justement aimée et appréciée! Mais le divin Maître avait trouvé sa fidèle servante prête pour le séjour des bienheureux; il la voulait avec lui et nous demandait de nous résigner à la laisser partir. Les dernières heures de notre mourante furent un véritable martyre et une cruelle agonie; unie au Sauveur agonisant sur la croix, elle fit le sacrifice de sa vie pour la prospérité de cette fondation qu'elle aimait, et qu'elle aurait voulu servir plus longtemps; elle s'offrit aussi pour la conversion et la persévérance de nos pauvres pénitentes, et dit qu'elle acceptait à cette fin de boire goutte à goutte le calice d'amertume que lui présentait son Jésus. Elle s'éteignit en ces consolantes et saintes dispositions, le matin du 5 novembre 1877

On avait tant redouté sa mort, et on avait un si grand désir de conserver cette sœur si bonne, qu'en face même du moment suprême, on demandait encore à Dieu sa guérison; mais elle, laissant nos cœurs brisés d'angoisse, était déjà partie pour le séjour où il n'y a plus de tristesse ni de larmes. Il était environ trois heures du matin. Le Révérend Père Tabaret qui l'avait assistée, se tournant vers la com-

munauté, dit d'une voix émue, ces paroles qui s'imprimèrent profondément dans tous les cœurs : " Priez, mes sœurs, priez ; votre sœur est devant Dieu ; la Règle seule en ce moment est entre le Souverain Juge et son âme. " Jamais scène aussi imposante ne s'était encore déroulée sous nos yeux ! Malgré l'heure matinale, le Révérend Père voulut descendre à la chapelle, et offrir sur le champ le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de cette âme chérie.

La mort avait déjà souvent visité notre famille religieuse ; mais plus douloureux que tous les autres fut ce nouveau deuil. Nous nous reposions tant sur cette bien-aimée sœur fondatrice, qu'elle nous semblait indispensable pour l'existence même de nos œuvres ; aussi il est impossible de dire jusqu'à quel point elle fut regrettée, et combien sa mémoire resta vivante longtemps encore parmi nous. Elle avait cependant achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire ; les jours les plus pénibles étaient passés ; elle aurait pu bientôt commencer à jouir du travail qu'elle avait accompli, car désormais nous avions une demeure confortable, qui allait peu à peu se meubler et s'aménager. Mais Dieu dans sa sagesse avait jugé insuffisante cette récompense terrestre, et il avait voulu l'appeler aussitôt à la béatitude éternelle, où comme nous l'espérons, il l'admit sans retard en lui faisant entendre ces douces paroles du Sauveur : " Bienheureux les pacifiques car ils seront appelés Enfants de Dieu. "

Notre chère Sœur Marie de Sainte Angèle était âgée de 39 ans, 4 mois, 22 jours ; et de profession 10 ans, 9 mois, et 27 jours, du rang des sœurs choristes.

DIEU SOIT BÉNI !

SŒUR MARIE DE SAINT STANISLAS KOSTKA

Quelques mois seulement avant la mort de notre chère Sœur M. de Ste Angèle, le ciel nous avait ravi une toute jeune novice, Sœur M. de St-Stanislas O'Donovan. Originnaire de Calumet dans la Province d'Ontario, elle nous arriva comme postulante en décembre 1875, âgée seulement de seize ans. Lors de son entrée dans notre communauté, un de ses jeunes frères étudiait au Collège d'Ottawa, dans le dessein de devenir prêtre; en effet quelques années plus tard, il eut le bonheur de voir se réaliser ses pieux désirs; mais la petite sœur n'eut pas la consolation de voir ici-bas son frère bien-aimé revêtu de cette sublime dignité! Ce dernier continue encore courageusement son travail de sanctification des âmes, et il est connu dans notre ville d'Ottawa sous le nom de chanoine Sloan, curé de la paroisse irlandaise de Sainte Brigitte.

La complexion de notre chère novice était bien délicate par suite d'une grave maladie qu'elle avait eu à subir quelques mois auparavant. On hésita beaucoup avant de la recevoir même pour son essai; cependant sur les instances répétées de la jeune aspirante, la communauté l'accepta, pensant qu'avec l'âge cette faiblesse disparaîtrait peu à peu.

Douée d'une bonne et solide éducation, nous fixâmes sur elle, nos espérances pour enseigner nos jeunes préservées. Après un court séjour dans la maison, dès qu'elle fut admise aux exercices du noviciat, on trouva bon de lui faire exercer cet emploi chaque jour, pendant une heure ou deux. Ses manières douces, polies et obligeantes la firent bientôt apprécier de ses Supérieures et des sœurs officières, comme aussi de ses jeunes élèves qui aimaient son entrain et sa gaieté; cependant elle savait être sérieuse et ferme quand il le fallait. Au noviciat elle n'était pas moins estimée de ses

compagnes, à qui elle savait communiquer pendant la récréation sa bonne humeur et son rire franc et candide. Toutes ces bonnes qualités lui valurent la faveur d'être admise à la prise d'Habit le 11 mars 1876. A cette époque nous étions encore logées dans l'ancien monastère, où tout semblait manquer excepté le courage et la bonne volonté

Revêtue des livrées de la sainte Religion, notre jeune novice s'efforça de plus en plus de prouver sa profonde reconnaissance, par une fidélité exacte à nos saintes Règles et Observances. Le travail pénible et continu auquel elle se livrait avec une aussi frêle constitution, loin de lui rendre ses forces, l'épuisa rapidement. Comme un ange de paix, elle ne se plaignait jamais, ni ne pouvait souffrir aucune attention spéciale. Cependant nos dévouées supérieures voulaient prendre toutes les mesures nécessaires pour conserver un sujet si précieux. Persuadées que l'air pur de la campagne pourrait lui être favorable, elles lui conseillèrent de retourner au milieu de sa famille, au moins pour quelques mois, lui promettant de la recevoir aussitôt qu'elle aurait recouvré sa santé. Notre jeune novice s'y opposa fortement, aimant mieux mourir, plutôt que de retourner dans le monde, auquel depuis longtemps dans son cœur elle avait dit un adieu éternel.

Notre médecin consulté, déclara que sa maladie était incurable, et que la consommation allait la conduire rapidement au tombeau. Nouvelles instances pour la faire consentir à aller respirer l'air natal; même refus de la part de la chère malade: "mon seul regret, dit-elle, est de n'avoir pas prononcé les vœux qui sont l'objet de tous mes désirs. Mourir, oui mourir religieuse de Notre-Dame de Charité, est mon unique désir".

Quelle ne fut pas sa joie quand notre Très Honorée Mère lui apporta la nouvelle que le Chapitre avec l'assentiment de sa Grandeur notre digne Evêque, lui permettait de pronon-

cer les vœux conditionnels ! avec quelle ferveur angélique elle prit ses saints engagements, entre les mains de notre vénéré Supérieur le Très-Révéré Père Tabaret O. M. I., alors Recteur de l'Université d'Ottawa. C'était bien recevoir dès ici-bas le commencement de la récompense qui l'attendait là-haut.

Après cet acte solennel, elle reçut l'Extrême-Onction, l'Indulgence de la bonne mort, et nous édifia jusqu'à la fin par sa patience admirable et sa reconnaissance envers Dieu et la communauté.

A une visite qu'une de nos chères sœurs lui fit dans ces derniers moments, elle dit : " Ma sœur, chaque fois que vous récitez l'Office des Morts, veuillez vous souvenir de moi " et depuis, cette aimée sœur, qui est encore parmi nous, nous assure ne l'avoir jamais oublié.

Il devint bientôt évident que tout ici-bas, était terminé pour notre chère sœur ; en effet, elle ne tarda pas à entrer dans une bien pénible agonie, qui dura plusieurs heures. Notre vénéré Père Supérieur fut appelé au plus tôt. A la vue de si cruelles souffrances, ce digne Père s'agenouilla auprès du lit de la mourante, conjurant le divin Sauveur de mettre fin à ces crucifiantes douleurs ; mais ce ne fut que vers midi que notre chère victime redevint calme, et qu'un rayon de bonheur parut sur tout son extérieur. C'est dans cette manifestation de joie céleste, que notre chère petite novice rendit sa belle âme à son Créateur, le 16 juin 1877.

Elle fut la première à s'envoler, de notre nouveau monastère, pour aller recevoir au ciel, la couronne éternelle qu'elle avait méritée en si peu de temps.

DIEU SOIT BÉNI !

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ

DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie de St-François Xavier Montrose

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE

DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA

LE 5 JUILLET 1892

DIEU SOIT BÉNI !

100

Sœur Marie de St-François Xavier Montrose

VIVE JÉSUS ET MARIE !

« Je vous bénis, Père, Seigneur du Ciel et de la terre, parce que vous avez caché vos mystères aux sages et aux prudents, et vous les avez révélés aux petits » (Matt. 11. 25)

En repassant dans son âme tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblée dès l'enfance, la chère sœur dont nous entreprenons de raconter brièvement la vie et les vertus, devait répéter au fond de son cœur ces paroles de Jésus, et admirer la conduite de la divine Providence, qui se fait toute bonne et toute aimable pour les petits et les humbles, tandis qu'elle se retire des orgueilleux et des superbes. Plus que bien d'autres en effet, elle avait à remercier la divine bonté, de l'avoir arrachée des sentiers de l'erreur, pour la conduire à la lumière de la vérité; aussi comme nous le verrons, toute sa vie fut une continuelle action de grâces pour ce Dieu qui l'avait si miséricordieusement aimée.

La famille de cette chère sœur était originaire de Londres en Angleterre. De l'union, de Monsieur Joseph Montrose avec Mademoiselle Elizabeth Edwards, naquirent trois filles, dont nous aurons à parler dans ce récit.

Premières années.

**Conversion
au catholicisme.**

Eléonore qui est l'objet de cet abrégé, était la deuxième, et elle vint au monde le 7 octobre 1829. Ses parents n'ayant pas le bonheur d'appartenir à notre sainte Religion, elle fut élevée, ainsi que ses deux sœurs, au sein de l'hérésie. Grandissant ainsi sous l'influence néfaste de l'erreur, elle avait conçu les plus noirs préjugés contre le catholicisme, qu'elle avait en horreur, à cause de ses pratiques, qui lui paraissaient aussi ridicules que superstitieuses.

Bien que fortement attachés à leur fausse religion, Monsieur et Madame Montrose ne laissèrent cependant pas de confier l'éducation de leurs trois filles aux Fidèles Servantes de Jésus; ces dignes religieuses tenaient à Clarendon Place, dans la ville de Londres, un pensionnat considérable où les jeunes filles recevaient une forte et solide éducation chrétienne. La grâce attendait la petite Eléonore dans la pieuse institution où elle venait d'entrer. C'est là en effet qu'elle reçut, ainsi que ses deux sœurs, les divines clartés de la vraie foi; c'est là qu'après avoir abjuré leurs erreurs, elles furent régénérées dans les eaux salutaires du Saint Baptême; c'est là encore, que leurs cœurs devinrent épris de l'infinie bonté de Dieu, et s'attachèrent pour toujours à notre sainte Religion.

Afin de mieux suivre les opérations de la grâce en l'âme de la jeune Eléonore, que le Roi des rois destinait à devenir un jour son épouse, nous commencerons l'histoire de sa vie à cette époque bénie, qui fut pour notre future sœur, le point de départ d'une vie toute nouvelle. Elle avait atteint sa quatorzième année, quand elle quitta la maison paternelle pour prendre rang parmi les demoiselles pensionnaires de "Clarendon Place." Elle éprouvait alors un éloignement marqué et une aversion profonde, pour tout ce qui concernait le culte tel qu'il se pratique dans l'Église Romaine. Jusque-là, non seulement elle n'avait jamais eu la pensée d'embrasser la foi catholique, mais même elle refusait absolument

de recevoir aucune instruction à cette fin. Elle était certes grandement édifiée par les exemples de vertu qu'elle avait sous les yeux, et elle ne pouvait s'empêcher d'admirer l'innocence de toutes ses compagnes catholiques. Cependant, il ne lui venait même pas à l'esprit, de demander à Dieu quelques rayons de lumière, pour qu'elle pût voir si elle n'était pas dans l'erreur, et si sa conduite était bien conforme aux désirs du divin Maître. Or, un soir qu'elle assistait à la bénédiction du Très Saint Sacrement, elle se sentit si fortement attirée vers Jésus-Hostie, qu'il lui fut impossible de résister aux inspirations de la grâce. Surnaturellement éclairée par une lumière intérieure très-vive, elle sentit son âme mystérieusement mais irrésistiblement attirée vers ce sacrement d'amour, auquel elle n'avait jamais voulu croire. Elle pria donc véritablement pour la première fois, et se prosternant devant Jésus ainsi caché sous les voiles de son divin Sacrement, elle implora de Lui la claire connaissance de la vérité et le don précieux de la foi. Au même instant, elle se trouva soudainement changée et toute pénétrée de respect et de dévotion; elle sentit son cœur, jusque-là si froid et si insensible au pied de l'autel, tout embrasé d'un amour qu'elle ne pouvait contenir au dedans d'elle-même; et elle dit à sa compagne: "Je crois que Jésus est présent dans la Sainte Eucharistie." Comme l'apôtre Saint Thomas, elle s'écriait en esprit d'adoration: "Mon Seigneur et mon Dieu!" et se prosternait toute confuse devant un Dieu si bon qu'elle avait si longtemps méconnu.

Ainsi terrassée par la grâce, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas, elle répondit aussitôt à la voix qui venait d'en-haut, et son plus grand désir fut de savoir ce qu'elle avait à faire. Elle s'en ouvrit le jour même à la directrice du pensionnat qui lui ménagea une entrevue avec le Révérend Père Chapelain de l'Institution. Ce vénérable prêtre l'instruisit avec bonheur de ses nouvelles obligations, lui exposa

les grandes vérités de notre sainte Religion, et la prépara à recevoir le sacrement de Baptême. Les enseignements et les exemples des bonnes religieuses complétèrent ce travail de formation, et développèrent en son âme toutes les vertus chrétiennes, spécialement le renoncement à sa propre volonté, l'oubli d'elle-même, la mortification des sens, le pardon des injures et l'amour de Jésus dans ses pauvres, ainsi que nous l'apprennent ses notes intimes. La grâce acheva peu à peu son œuvre, et l'Esprit-Saint s'empara bientôt pleinement d'une volonté aussi droite et aussi énergique. La vie sainte et mortifiée des Fidèles Servantes de Jésus avait été pour elle la première manifestation de la vérité de notre sainte Religion, qu'elle avait autrefois détestée, mais qu'elle aimerait tant désormais jusqu'au dernier instant de sa vie.

C'est en l'église Sainte Marie qu'elle fut baptisée, au printemps de l'année 1844. A cette époque une classe de jeunes filles se préparaient à faire leur première communion; elle fut instruite en même temps, et elle eut ainsi le bonheur de recevoir le même jour dans son âme, la première visite de Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie, et la communication de l'Esprit Saint par le sacrement de Confirmation, qui lui fut conféré avant la messe par Sa Grandeur Monseigneur Griffiths. Nous ne croyons pas devoir insister beaucoup sur la ferveur de notre chère sœur en cette circonstance, la plus mémorable et la plus douce de sa vie, où son âme reçut à la fois et l'Hôte divin du Tabernacle, et l'Esprit-Saint que l'on a si bien appelé le baiser du Père et du Fils à l'âme fidèle. Cette ferveur ne fut pas en elle un effet passager de la grâce: elle allait la conserver et l'augmenter toute sa vie; elle la manifestait dans toutes ses actions et dans l'expression de tous ses sentiments; car au fond de son âme, elle gardait toujours un amour ardent pour cet Amour incréé qui avait dirigé ses pas dans le droit sentier de la vérité et du bonheur. Dès lors sans doute, dans ces premières effusions de l'Esprit

divin, Jésus commença à lui faire entendre de bien douces paroles qu'elle conservait précieusement dans son cœur, et qui un jour porteraient leurs fruits de vertu et de sainteté. Cinq ans se passèrent ainsi dans cet asile béni, où tant de grâces lui avaient été départies; elle jouissait de la vie paisible des pensionnaires, recevait avec reconnaissance les sages conseils que lui donnaient ses dévouées maîtresses, et s'affermait de plus en plus dans cette idée qu'un jour elle se ferait religieuse. Le jour vint cependant de dire adieu à ce bienheureux séjour, où elle était entrée avec tant de répugnance, et qu'elle quittait maintenant avec tant de regret.

**Sa situation
dans
le monde.**

De retour dans sa famille, elle comprit combien il lui serait difficile d'être fidèle à sa religion dans toutes les circonstances de la vie; elle songea donc à écarter les obstacles qu'elle rencontrerait infailliblement, bien résolue à tout sacrifier plutôt que d'abandonner aucun de ses devoirs religieux. Elle vit bientôt, qu'au milieu de la société où elle allait nécessairement se trouver, il lui serait presque impossible de soutenir la lutte qu'on lui livrerait; et elle prit des mesures pour y échapper en s'expatriant. A cette fin, elle s'engagea en qualité de gouvernante, dans une excellente famille qui passa d'abord en France, puis en Espagne. On s'imagine quelle explosion de regrets, sa décision causa dans la maison paternelle; ce fut aussi dans l'âme de notre chère sœur un rude combat pour la nature, entre son amour pour les siens et son désir de pouvoir sûrement garder à Dieu ce qu'elle lui avait promis. Cependant rien ne put l'ébranler dans sa résolution, pas même les larmes de sa vénérable aïeule maternelle qu'elle croyait ne plus revoir ici-bas. Elle partit donc sans espoir de retour; mais la mort prématurée de ses parents, qui survint durant son séjour en Espagne changea complètement la situation. A ces tristes nouvelles, son cœur fut brisé par la douleur, surtout à la

pensée que ces deux âmes qu'elle aimait tant, n'avaient pas eu le bonheur de connaître la vérité de la religion catholique. Elle revint bientôt en Angleterre, et remplaça auprès de sa bonne grand'mère sa sœur aînée, qui put entrer, comme elle le désirait depuis plusieurs années, au Noviciat des Fidèles Servantes de Jésus. Notre pieuse Eléonore ne devait pas avoir longtemps à exercer les devoirs de la charité et de la reconnaissance auprès de son aïeule, qui allait elle aussi, quelques mois plus tard, terminer sa vie mortelle. Mais ses soins, ses bons exemples, ses conseils et ses prières portèrent le fruit qu'elle désirait par dessus tout : la conversion de cette âme si chère. Peu de temps avant sa mort, la bonne aïeule reconnut en effet l'erreur de la religion protestante, embrassa avec amour la foi catholique, et, munie des sacrements de la Sainte Église, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Ce fut pour notre chère sœur une bien douce consolation que cette conversion inespérée, qui arriva presque en même temps que la profession de sa sœur aînée. Celle-ci bien que plus âgée que notre future sœur, devait lui survivre longtemps, puisque ce n'est qu'en 1906, après une longue vie d'abnégation et de sacrifices, qu'elle s'est envolée vers le ciel.

**Son entrée
à
notre Monastère
de Buffalo.**

La jeunesse, et conséquemment les plus belles années de la vie de notre chère sœur se passèrent ainsi, au milieu de préoccupations matérielles, qui pourtant ne l'éloignèrent point un instant, ni de Dieu ni d'aucun de ses devoirs religieux, car rien ne put jamais diminuer dans son cœur le désir d'appartenir à Dieu sans partage. Depuis longtemps elle entendait au dedans d'elle-même la voix intime de la grâce, l'appelant à renoncer à tout, et à vivre uniquement pour Dieu ; mais elle ne s'était jamais trouvée libre de suivre son attrait, et de répondre aux pressantes sollicitations de l'appel divin.

Ses parents avaient même voulu autrefois la contraindre à s'établir auprès d'eux; elle avait résisté à toutes leurs instances, car son choix était déjà fait, et sans en avoir rien dit autour d'elle, sa décision irrévocable était d'être un jour religieuse. Depuis des années c'était là sa détermination et sa principale préoccupation; elle priait le Seigneur de l'éclairer sur la meilleure manière de réaliser son dessein, et lui demandait d'écartier les obstacles qui l'avaient jusque-là toujours arrêtée.

Maintenant, elle était enfin libre; et, s'arrachant aux tendresses de sa parenté, elle suivit à Buffalo, dans les États-Unis, sa sœur cadette Madame George Brown, qui avec sa famille venait se fixer en cette ville. Peu de temps après son arrivée en Amérique, la divine Providence qui veillait sur l'avenir de cette âme, voulut qu'elle fit la connaissance de notre Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, qui la renseigna sur notre œuvre et nos obligations, et lui inspira aussitôt un véritable désir d'embrasser elle-même notre saint état. Elle avait alors 35 ans. Formée par l'épreuve et l'adversité, elle était préparée pour prendre place parmi les âmes qui se rangent vaillamment à la suite de Jésus, et qui veulent à la lettre, suivre tous ses enseignements et ses divins conseils. Sur ses instances, elle fut donc admise le 27 avril 1865, en notre cher Monastère de Buffalo. C'est aussi en ce premier établissement de notre Saint Ordre en Amérique, qu'elle eut le bonheur de recevoir, le 19 août 1865, les blanches livrées de Notre-Dame de Charité, avec le nom de Marie de Saint François Xavier. Bien que déjà avancée en âge, elle se forma si vite et si bien à toutes les pratiques de la Règle et des Observances, ainsi qu'à tous les assujettissements de la vie monastique, que notre vénérée Mère Fondatrice n'eut qu'à se louer de la ferveur et de la générosité de cette âme fidèle, qui fit de rapides progrès dans la vertu. Dans son ardeur, elle commença une vie toute de

prière et de pénitence, malgré sa frêle complexion qui ne lui permit jamais de se livrer aux durs travaux des commencements; à Buffalo comme plus tard à Ottawa, elle se fit remarquer par son grand esprit de pauvreté et d'obéissance, sa minutieuse fidélité aux plus petits points de la Règle et son zèle pour le salut des âmes.

**Son arrivée
à Ottawa.**

Sa Profession.

Quand, à l'automne de 1866, notre vénérée Mère Fondatrice eut besoin à Ottawa, d'une sœur pour enseigner l'anglais à nos petites pensionnaires, elle demanda de l'aide à nos sœurs de Buffalo, en leur désignant cette chère novice. Notre sœur Marie de Saint François Xavier fut très sensible à cette marque d'estime et de confiance, et le 2 novembre de cette même année elle arrivait toute joyeuse à notre Monastère d'Ottawa. Elle était doublement heureuse de ce changement: d'abord elle répondait aux désirs de notre bien-aimée Mère, et en outre elle venait rejoindre ici au noviciat sa sœur cadette qui, laissée veuve par la mort de son mari Mr. G. Brown était entrée en notre communauté le 14 juin précédent.

A peine arrivée parmi nous, elle se mit à l'œuvre avec une générosité d'âme toujours grandissante et avec un courage qui ne s'est jamais démenti un instant, malgré toutes les privations auxquelles elle eut à s'assujettir, et cela à un âge où il lui était plus pénible de renoncer à sa propre volonté et aux habitudes de confort qu'elle avait prises dans le monde. Aussi ses efforts soutenus lui méritèrent le bonheur d'être admise à la sainte profession, le 21 novembre 1867.

**Ses
souffrances.**

Après ce grand acte, notre chère sœur ne songea plus qu'à se sacrifier et à s'immoler pour le bien des âmes. La divine Providence allait d'ailleurs lui en donner des occa-

sions nombreuses qu'elle ne soupçonnait pas encore. Dieu, qui se plaît à façonner sur le modèle du divin Crucifié, les âmes qu'il veut tout spécialement à Lui et qu'il veut sanctifier davantage, ne voulut pas priver notre chère Sœur de ce gage d'amour de prédilection. A cette fin presque aussitôt après son entrée en Religion, Jésus lui fit partager largement le calice de sa Passion. Elle fut dès lors et pendant sa vie entière, victime de fréquentes et graves maladies, qui la conduisirent plusieurs fois bien près du tombeau. Elle s'en relevait cependant assez rapidement, mais jamais d'une manière complète, aussi on peut bien dire qu'elle n'eut réellement aucune période de repos, incommodée qu'elle était constamment, ou par l'asthme, ou par quelque bronchite, ou par l'hydropisie, ou par la maladie de cœur, ou par plusieurs autres indispositions qui se succédaient sans cesse. Elle supportait tout cela sans murmure ni plainte, et elle se livrait quand même au travail de toutes ses forces, tellement que son activité semblait lui faire oublier la souffrance. Durant les dix dernières années de sa vie, c'est à l'infirmerie qu'elle fut obligée de passer ordinairement les longs mois de l'hiver, tout en essayant, là encore, de se rendre utile à la communauté, par de petits travaux que son énergie lui faisait entreprendre. Ces souffrances pour ainsi dire continuelles, acceptées avec une résignation parfaite, malgré la violence que devait s'imposer ce caractère vif et ardent pour rester dans une certaine inaction, durent être pour notre bonne sœur une source de très grands mérites, et faire descendre nombreuses les bénédictions célestes sur notre cher Monastère d'Ottawa.

Régularité Pour notre chère sœur cependant,
et la maladie sous toutes ses formes ne
Vertus religieuses. semblait pas un obstacle à la régulière observance. Aussitôt que ses forces étaient suffisantes pour lui permettre de reprendre

son emploi et de suivre la Communauté, elle se remettait à l'œuvre avec un courage qui semblait toujours nouveau; elle se faisait un scrupule d'assister à tous les exercices, et d'accomplir ses travaux en parfaite conformité avec l'esprit de nos Saintes Règles. Elle poussait si loin son amour pour les Observances, et sa fidélité aux moindres petits détails, qu'elle était pour toutes comme un coutumier vivant, et que sa conduite était une leçon continuelle pour celles d'entre nous qui auraient pu oublier quelques petites prescriptions, ou les négliger trop facilement. En elle cependant, aucune raideur ni contrainte, mais une amabilité douce et charmante; dans nos récréations, elle était très joyeuse et très intéressante; aussi sa compagnie était très appréciée de nos chères sœurs qui prenaient plaisir à la questionner, et à la faire parler spécialement sur quelque sujet spirituel et édifiant.

Parmi toutes les vertus que nous avons pu remarquer dans cette aimée sœur, nous croyons pouvoir mettre en première ligne l'obéissance et la pauvreté. Dans cette dernière vertu, elle pouvait même paraître aller trop loin, et mettre une certaine exagération à recueillir les objets les plus minimes s'ils pouvaient être encore de quelque utilité. Mais en cela, comme dans le soin des choses plus importantes, elle mettait un grand esprit de foi, et un désir ardent de pratiquer parfaitement cette vertu de pauvreté, qu'elle admirait dans le Fils de Dieu devenu pour nous le plus pauvre et le plus indigent de tous. Quant à l'obéissance, elle savait que c'est là le véritable fondement de toute vie religieuse, la vertu que Jésus demande en premier lieu à ses parfaits disciples, quand il leur dit "Celui qui veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même et qu'il prenne sa croix." Notre chère sœur avait compris cet enseignement du divin Maître, et elle s'appliquait constamment à y conformer sa conduite; cependant ce fut là le point le plus difficile pour elle. Entrée en Religion à un âge assez avancé, sa volonté n'avait plus la souplesse du jeune

âge; et avec son caractère extrêmement prompt, elle avait beaucoup à combattre pour réprimer les premiers mouvements de vivacité qui l'auraient poussée parfois jusqu'à l'indépendance et à l'insubordination. Mais malgré cette tendance naturelle, on voyait que cette chère sœur travaillait énergiquement à se dominer, et à dompter son caractère. S'il lui arrivait de ne pas se soumettre aussitôt, elle ne différerait jamais de s'en repentir, et à la voir demander pardon avec simplicité devant toute la communauté, on comprenait tout le regret qu'elle avait de sa faute.

Notre chère sœur eut ainsi à lutter toute sa vie pour réprimer la trop grande vivacité de son caractère. Elle était, il est vrai, grandement aidée dans ces combats intérieurs, par la bonté de son cœur qui n'aurait jamais voulu faire la moindre peine à personne, et qui la poussait au contraire à se rendre utile et agréable à toutes, mais sa véritable force lui venait de plus haut; elle la puisait dans son ardent amour pour Dieu, et dans sa tendre dévotion à Jésus dans le Saint Tabernacle. Il faisait bon la voir prier dans le saint lieu, et passer là de longues heures, alors que sa santé ne lui permettait pas de se dévouer autrement pour sa chère communauté. Nous avions alors si peu de confort et de commodités à la chapelle, que vu sa santé toujours très délicate, nos supérieures crurent devoir lui donner une place à part, en avant des bancs ordinaires, avec une chaise et un prie-Dieu. C'est là qu'elle entendait la sainte Messe, et prenait part aux différents exercices; il nous semble encore la voir immobile dans l'action de la prière, et comme toute absorbée dans la contemplation du divin mystère de l'Eucharistie. C'est dans la sainte Eucharistie que Dieu s'était manifesté à elle pour la première fois, c'est là qu'elle continuait encore ces saints colloques qui lui découvraient toujours plus les amabilités de notre doux Sauveur, et lui faisaient déjà goûter les joies de sa divine présence.

Ses travaux. Malgré ses fréquentes et graves indispositions, notre dévouée sœur a rempli successivement pendant ses vingt-six ans de vie religieuse, un assez grand nombre de charges : robière, assistante des parloirs, procuratrice, sacristine, surveillante, maîtresse des novices et assistante de la communauté.

Dans chacun de ces emplois, elle s'est signalée par une admirable fidélité et une exactitude parfaite à toutes les prescriptions de notre sainte Règle et de nos Observances : preuve évidente que l'amour de Dieu était le principe et la fin de toutes ses actions. Ayant constamment devant les yeux, la multitude des bienfaits divins dont elle avait été comblée dès son enfance, elle faisait continuellement de nouveaux efforts pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, et pour répondre toujours aux nouvelles grâces qu'elle recevait sans cesse en plus grand nombre. D'un tempérament actif et d'une volonté très énergique, elle employait scrupuleusement tous les instants de sa journée, et soit dans sa cellule, soit à l'infirmerie, soit à son emploi, jamais on ne pouvait la surprendre inoccupée. Elle essayait par cette application constante, de suppléer aux travaux que sa délicate santé ne lui permettait pas d'entreprendre.

Comme nous l'avons dit plus haut, notre vénérée Fondatrice avait appelé à Ottawa la chère sœur Marie Saint François Xavier, dans le but de lui faire enseigner l'anglais à nos petites pensionnaires. Elle s'acquitta parfaitement de ce travail d'éducation et de formation; mais à son regret, comme à celui de la communauté entière, notre petit pensionnat avait dû être bientôt fermé, pour nous conformer aux désirs de l'Autorité supérieure. Quelque temps après, dix-huit mois environ avant la Déposition, vers la fin de 1871, la Très Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, lui donna une nouvelle preuve de confiance en l'appelant à la charge importante de Maîtresse des novices. Sachant que l'avenir du Monastère

était pour ainsi dire remis entre ses mains, elle mit tous ses talents et tout son cœur pour implanter solidement dans les jeunes âmes qu'elle devait former, l'amour de notre sainte vocation, et un désir ardent de travailler à la conversion de nos pauvres pénitentes. Son zèle fut certainement béni de Dieu, car toutes celles de nos chères sœurs qui se trouvaient sous sa direction devinrent plus tard de bonnes et ferventes religieuses.

Au printemps de l'année 1879, elle fut élue assistante de la communauté. C'est dans cette charge que parurent davantage sa fidélité, sa régularité, et son zèle pour l'exacte observance des moindres prescriptions. En tout et partout, elle cherchait à maintenir jusqu'aux plus minimes coutumes, pour lesquelles notre vénérée Fondatrice avait tant d'amour, et qu'elle avait su si bien inculquer à sa fidèle novice d'autrefois. Elle apportait un soin extrême à diriger la récitation du saint office; elle voulait que cet exercice qui nous rend semblable aux anges, comme nous dit le Directoire spirituel, fût accompli avec tout le respect et l'attention possible. Par sa grande fidélité, notre chère sœur eut vite gagné dans cet emploi, l'estime générale de la communauté, mais son faible état de santé ne lui permit pas d'y rester plus de deux ans.

La charge qu'elle remplit le plus longtemps, et où elle eut l'occasion de déployer tous ses talents et son savoir-faire, fut la charge de procuratrice qu'elle eut pendant de longues années, en même temps que quelqu'autre emploi secondaire, comme celui d'assistante des parloirs. A la procure, cette chère sœur montra constamment un grand zèle pour les intérêts matériels de la maison; elle contribua beaucoup au succès de nos différents travaux, et à l'organisation de la buanderie qui est maintenant presque l'unique source de nos revenus. Si elle n'eut pas la consolation avant de mourir, de voir cette installation complètement terminée, elle put cependant voir achevée la nouvelle bâtisse, et établies les premières ma-

chines qui allaient rendre le travail de nos chères sœurs et de nos enfants beaucoup moins pénible et fatigant. Comme procuratrice elle était chargée de presque toutes les écritures; aussi nous voyons que c'est elle qui a commencé tous les registres de la Communauté et du Refuge. Cette bonne sœur eut aussi la patience de consigner au jour le jour des notes sur tous les petits événements qui se passaient à l'intérieur du Monastère, notes qui furent extrêmement précieuses pour la rédaction de nos Annales. Par charité, elle entreprenait aussi souvent d'autres petits travaux dans le seul but de rendre service; c'est ainsi qu'elle aimait à obliger toutes celles d'entre nous qui n'avaient pas comme elle la facilité d'écrire. Elle se mettait à leur disposition, et n'hésitait pas, avec la permission, à prendre le temps de son repos le soir pour rendre à quelqu'une de ses sœurs, ces services de dévouement et de confiance. Nous pourrions citer plusieurs autres traits qui montrent bien que notre chère sœur entretenait soigneusement au fond de son âme la flamme toute surnaturelle de la sainte charité.

Telle fut cette vénérée et chère ancienne, la deuxième professe de notre fondation qu'elle aima de tout son cœur, et pour laquelle elle se dévoua sans se lasser. En se donnant au Seigneur, elle avait eu sans doute l'intention de faire davantage; mais en s'examinant sincèrement sur le soir de sa vie, elle pouvait se dire en toute vérité, qu'elle avait donné à Dieu tout ce qu'elle était, tous ses talents, toutes ses forces et toute sa bonne volonté. Dieu la trouvait prête, il allait l'appeler à Lui plus tôt qu'elle ne pensait.

**Sa maladie
et sa mort.**

C'était pendant l'été de 1892: notre chère sœur gardait l'infirmerie depuis deux mois, mais son état n'inspirait aucune crainte, et elle ne s'attendait pas elle-même à partir bien vite. Cependant l'heure marquée par Dieu était toute

proche, et l'ange de la mort allait frapper subitement un de ces terribles coups qui font frémir toute âme croyante jusqu'à ses fibres les plus intimes : comme un voleur il allait venir la nuit, et nous ravir pour le Ciel l'âme de notre chère sœur. Mais si la mort arriva soudaine, elle ne dut pas cependant surprendre cette âme fervente, qui depuis longtemps se préparait à recevoir cette redoutable visite. Notre aimée sœur, savait bien qu'avec sa maladie de cœur, elle pouvait mourir subitement, aussi se tenait-elle habituellement dans les dispositions qu'elle désirait avoir dans ses derniers moments.

La communauté était loin de s'attendre au dénouement fatal : on avait vu cette bonne sœur passer par des crises si fortes qu'elle avait dû recevoir les derniers sacrements ; mais elle en relevait toujours énergiquement. Or en ce moment, elle paraissait beaucoup mieux, et tout faisait espérer une prompte convalescence ; elle était assez forte pour descendre presque tous les matins, avec l'aide de son infirmière, et faire la sainte communion à la grille du chœur. Elle avait pu jouir de ce bienfait le 2 juillet, qui se trouvait être le premier vendredi du mois, ainsi que le surlendemain, fête du Précieux Sang, mais cette fois, ce devait être la dernière rencontre ici-bas entre cette âme et son bien-aimé Jésus. Ce jour même, 4 juillet, elle descendit encore à la procure ; elle fit même une courte promenade autour du Monastère, examinant les nouvelles constructions, et exprimant l'espoir qu'elle allait bientôt reprendre sa charge. En repassant à la procure, elle signa un document qui devait être le lendemain envoyé à la chambre des Communes, et elle remonta tranquillement à l'infirmierie. Après son souper et une courte récréation, elle fit ses prières comme d'habitude, et se mit au lit avec l'aide de son infirmière. Elle était contente de sa journée, et dit de nouveau qu'avant longtemps elle reprendrait ses occupations ordinaires ; la sœur infirmière avant d'aller prendre son

repos tout près de sa malade, lui donna à boire, et lui dit quelques mots aimables en lui souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain matin, remarquant que sa patiente semblait continuer à reposer tranquillement, notre chère infirmière s'habilla sans bruit, et fit sa méditation à la fenêtre qui donnait sur la chapelle. Avant la Messe elle prépara pour sa malade une tasse de liquide chaud, mais croyant encore qu'elle dormait profondément elle ne voulut point l'éveiller et retourna à son prie-Dieu pour y entendre la sainte Messe et être prête au premier appel. La bonne infirmière se réjouissait du sommeil que semblait prendre la malade; cependant, comme elle n'avait remarqué absolument aucun mouvement, elle s'approcha de nouveau du lit, et sans se douter de rien écarta le rideau. Elle put constater aussitôt la terrible réalité; notre chère sœur était déjà glacée par la mort, et sa figure bleuâtre en portait les signes évidents. Dans sa frayeur et sa consternation la pauvre infirmière ouvrit précipitamment la fenêtre qui donnait sur la chapelle, et s'écria d'une voix brisée d'émotion, assez forte pour être entendue même de notre Révérend Père chapelain qui faisait son action de grâces dans la chapelle extérieure. "Ma sœur Marie de Saint François Xavier est morte!" Nous nous disposions à réciter l'heure de Prime: mais quittant aussitôt la chapelle, nous accourûmes toutes à l'infirmierie, en même temps que notre digne Père chapelain; mais ce ne fut que pour constater, que notre chère sœur nous avait déjà quittées pour la bienheureuse Éternité. Nous ne pouvions que prier pour le repos de son âme; nous nous agenouillâmes donc auprès de sa dépouille mortelle, pour réciter ensemble le De-Profundis, six Pater et Ave, et quelques autres prières. Notre chère sœur s'était endormie de son dernier sommeil, dans la position qu'elle avait l'habitude de prendre en se mettant au lit, la tête sur la main droite, tandis que de la main gauche elle pressait son crucifix sur son cœur. Elle s'était

endormie paisiblement, pour ne s'éveiller qu'en face de Celui qu'elle avait si fidèlement servi, et qui dut lui dire aussitôt : " Venez la bénie de mon Père, parce que vous avez été fidèle en de petites choses; je vous établirai sur de plus grandes; entrez dans la joie que je vous ai préparée de toute éternité. "

Cette aimée sœur Marie de Saint François Xavier se nommait Eléonore au Saint Baptême; elle était âgée de 62 ans, 9 mois et 2 jours, et de Religion 24 ans, 7 mois et 13 jours, du rang des Sœurs Choristes.

DIEU SOIT BÉNI !

1100

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ

DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie Eudistine McQuin

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 14 MAI 1893

DIEU SOIT BÉNI !

1107

Sœur Marie Eudistine McQuin

VIVE JÉSUS ET MARIE !

Celui qui est instruit de mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aimera sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui.

(S. Jean XIV. 21.)

En commençant le récit de la vie et des vertus de notre chère sœur Marie Eudistine McQuin, il se fait tout naturellement dans notre esprit un rapprochement entre elle et le disciple bien-aimé de Jésus. Il nous semble en effet dans cette âme toute simple, voir comme un écho de la pureté, de la candeur et de l'innocence, qui attirèrent sur l'apôtre Saint Jean les prédilections du divin Maître ; et autant que nous pouvons par l'extérieur, juger des opérations divines au fond des âmes, nous sommes portés à croire qu'elle aussi, eut ce privilège de reposer doucement sur le cœur de Jésus, d'entendre son secret et suave langage, et de goûter quelque chose des délices futures, au milieu même des peines qu'elle eut à traverser pendant son trop rapide voyage vers le ciel.

**Premières
années.**

Cette bien-aimée sœur naquit à Québec, le 25 septembre 1855, et reçut au saint Baptême le nom de Marie Catherine. Son père, Monsieur Pierre McQuin, et sa mère, Elisabeth Donelly, étaient deux fervents chrétiens qui servaient Dieu avec amour et fidélité. Employé dans l'administration de l'antique cité canadienne, Monsieur McQuin dut pour des raisons personnelles venir fixer sa résidence à Ottawa, où il continua à remplir diverses fonctions importantes. La petite Catherine n'était alors qu'une enfant au berceau. Quelques années plus tard, ce père bien-aimé mourait laissant une épouse inconsolable et trois charmants enfants, dont notre chère sœur était la plus jeune.

Par suite de cette mort prématurée, la petite famille se trouva dans des difficultés pécuniaires assez alarmantes. Ayant à subvenir aux dépenses nécessitées par l'entretien et l'éducation de ses enfants, Madame McQuin en femme forte, y mit toute son ardeur et toute son âme; aussi succomba-t-elle bientôt, emportée par la consommation qui minait depuis longtemps sa constitution frêle et délicate. Peu de temps auparavant, elle avait confiée à notre Très-Honorée Mère Marie de Saint-Jérôme, sa chère petite Catherine, qui venait de faire sa première communion, et qu'elle avait voulu préparer elle-même à cette action si importante. La douce enfant nous arriva parée comme au jour solennel de la première rencontre de son âme avec Jésus: elle était ravissante sous son frais costume composé d'une robe blanche, d'une large ceinture bleue pâle, fixée à la taille par deux longues boucles de même couleur; sur sa jolie tête blonde, elle portait une guirlande de petites fleurs, et était enveloppée toute entière dans les plis d'un long voile de tulle blanc. Son regard vif et intelligent révélait bien les attrayantes dispositions de son petit cœur et de sa belle âme pure et limpide comme le cristal. Elle avait onze ans: naturellement confiante et affectueuse, elle

s'attacha vite à sa nouvelle demeure ; et, surtout à partir du jour où le ciel lui ravit sa bonne maman, elle porta toute son affection sur notre vénérée Mère Fondatrice qu'elle aimait toute sa vie comme sa propre mère. Placée dans la classe de nos petites pensionnaires, désignée sous le nom de Notre-Dame des Victoires, elle y grandit à l'abri des dangers du monde, pour lequel elle ne manifesta jamais aucun attrait.

Elle était encore dans sa quinzième année, quand sur ses instances réitérées et pressantes, elle fut admise comme postulante dans notre petit noviciat. Son bonheur et sa joie étaient à leur comble, et elle pouvait en toute sincérité entonner ces versets du psalmiste, qui exprimaient si bien son désir et ses sentiments. " Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur Dieu des armées ! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur : car un seul jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille partout ailleurs ! " Il faut d'ailleurs reconnaître que tout le monde vivait heureux et content sous la discipline de la Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, et que la petite phalange de jeunes sœurs qu'elle dirigeait étaient pleines d'entrain, de joie et d'ardeur, pour le travail de leur sanctification et pour toutes les œuvres de zèle propres à notre saint état. La modeste demeure qu'elles habitaient alors était comme un petit cénacle, où tous les cœurs battaient à l'unisson dans un même amour pour Jésus et Marie, qui en étaient les premiers directeurs et supérieurs. Notre chère sœur était le benjamin de cette heureuse jeunesse, au milieu de laquelle elle apparut tout d'abord comme une petite enfant gâtée : de l'enfance en effet, elle avait non-seulement l'âge, mais aussi l'esprit vif et ouvert, la simplicité candide, la fraîcheur de sentiment et l'ignorance absolue de tout mal. Notre digne mère l'entoura de sa bonté et de sa tendresse ; d'ailleurs toutes celles qui l'approchaient et la connaissaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer, et de l'estimer comme un petit

ange sur terre. Sa triste condition d'orpheline lui attirait encore plus de sympathies; et c'est une des raisons pour lesquelles notre vénérée Mère lui porta un si grand intérêt, pour tout ce qui concernait son éducation et son instruction. Notre chère sœur cependant n'avait pas grand attrait pour l'étude; aussi quelquefois devait-on recourir aux réprimandes pour arrêter ses innocentes espiègleries, mais cela ne l'empêchait aucunement d'être toujours considérée comme la privilégiée de notre bonne Mère Fondatrice, et d'avoir pour elle l'affection la plus filiale et le dévouement le plus absolu.

Noviciat
et
Profession.

En raison de son jeune âge, le temps de sa postulance dura une année entière; pour notre chère sœur ce fut un temps d'épreuve et d'attente, et bien souvent elle disait à Dieu combien il lui tardait de revêtir enfin les blanches livrées de Marie, symbole de l'innocence qu'elle voulait toujours garder dans son cœur. Mais notre petite aspirante semblait si jeune, non-seulement par ses années, mais aussi par son caractère, que plusieurs de nos sœurs se demandaient si jamais elle pourrait acquérir les vertus sérieuses et solides d'une véritable religieuse. Cependant notre vénérée Mère Fondatrice fondait les plus belles espérances sur son enfant de prédilection; elle voulut la former elle-même plus directement, et pour cela elle l'employait souvent auprès d'elle, afin d'être plus en mesure de la suivre au devoir, et de lui faire remarquer tous les petits manquements qu'elle aurait à corriger. Notre digne Mère, comme nous l'avons déjà dit, excellait dans l'art difficile de connaître les cœurs, et de les gagner pour les porter à Dieu; elle aimait surtout à s'occuper de la jeunesse, et c'est de toute son âme qu'elle répétait la parole du Sauveur "Laissez venir à moi les petits enfants". Elle avait compris depuis longtemps, tout le bien qu'elle pouvait attendre de la petite postulante qu'elle avait entre les mains; sous une apparence

de légèreté et de simplicité enfantine, son œil exercé voyait des trésors de vertu et de bonne volonté; aussi elle savait parfois fermer les yeux à propos pour ne pas remarquer certaines petites infractions, dont la mobilité et l'impressionnabilité de cette jeune nature, étaient seules la cause. Elle voyait que tout dans cette âme était loyauté, franchise, ingénuité et bonne volonté, et elle pensait avec raison que bientôt disparaîtrait toute trace de légèreté, pour faire place à la réflexion et à la maturité de jugement. Si nous signalons ces petites imperfections, ce n'est que pour montrer la sûreté de coup d'œil que possédait notre vénérée Fondatrice; car l'avenir réalisa ici encore pleinement ses espérances. Notre chère sœur comprit mieux plus tard la condescendance de sa chère mère, aussi lui en garda-t-elle toujours une profonde reconnaissance.

Enfin après une année de travail, d'efforts et de prières, le ciel exauçait les désirs de la pieuse postulante: le 30 janvier 1871 elle était admise à revêtir le Saint Habit, et recevait le beau nom de Marie Eudistine, heureuse d'avoir pour patron particulier notre bienheureux Fondateur pour qui elle eut toujours une dévotion toute spéciale.

Les deux années de son noviciat s'écoulèrent comme son année de postulance, sous la vigilante direction de notre Très-Honorée Mère, qui ne cessa pas un instant de porter toute son attention au soin de sa petite privilégiée. De son côté, notre chère novice répondait généreusement à l'espoir qu'on reposait en elle, et rapidement elle avançait dans le chemin de la perfection, c'est-à-dire de la fidélité exacte et ponctuelle à toutes les obligations de notre saint état. Elle mérita ainsi la grâce qu'elle ambitionnait par dessus toutes depuis plusieurs années, de se consacrer entièrement et définitivement à Dieu par les saints vœux de Religion, qu'elle eut le bonheur de prononcer le 13 février 1873.

Désormais sa joie était à son comble, car c'est sans aucune réserve qu'elle s'était donnée à Dieu, avec tout l'élan de sa

jeune ardeur. Elle se mit plus que jamais à l'œuvre de sa sanctification, en même temps qu'elle commençait à consacrer tout son temps, ses talents et ses forces, à la conversion et à la persévérance de nos pauvres pénitentes. C'est en effet dans les travaux de notre quatrième vœu qu'elle allait passer sa vie entière, hélas trop courte!

Pendant vingt ans elle fut constamment employée auprès de nos pauvres enfants, pour qui elle eut toujours les sollicitudes et les tendresses d'une mère, afin de les gagner et de conduire leurs âmes au port du salut.

**Fondation
de
Toronto.**

Notre vénérée Mère Marie de Saint Jérôme qui avait reposé une grande confiance en cette chère sœur, put constater de ses yeux tout le bien qu'opérait déjà sa petite protégée, et s'assurer toujours que sous une apparence et des manières encore un peu enfantines, résidait une véritable force d'âme et une vertu déjà solidement établie. Aussi quand, en 1875, notre vénérée Mère partit pour poser les bases de notre fondation à Toronto, elle voulut avoir cette chère sœur comme coopératrice dans cette laborieuse entreprise. Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la profession de Sœur Marie Eudistine; dans la petite bande d'ouvrières choisies pour l'établissement de la nouvelle Fondation, elle était la plus jeune non-seulement par l'âge, mais aussi par cette fraîcheur et candeur d'âme, qui en elle survécut aux années. Mais les preuves qu'elle avait déjà données de son jugement, de sa vertu et de son zèle, les qualités qu'elle avait déjà manifestées, donnaient la pleine assurance qu'elle réussirait parfaitement dans tous les travaux qui lui seraient confiés. D'ailleurs notre digne Mère qui possédait sur elle la plus totale influence, serait toujours là pour compléter la solide formation religieuse qu'elle avait si bien commencée.

Pour notre chère sœur, les années qu'elle venait de passer

dans notre communauté d'Ottawa, avaient été comme un court séjour sur le Thabor : certes les privations étaient grandes alors, les travaux nombreux et fatiguants, mais comme elle était toute jeune encore, et qu'elle ne pouvait guère prendre part aux dures fatigues que supportaient la plupart de nos sœurs, elle n'avait pour ainsi dire trouvé jusqu'ici que des joies et des consolations. Maintenant le moment était venu de descendre dans la plaine pour travailler elle aussi, et pour combattre les durs combats de Jésus-Christ. Les commencements de la fondation de Toronto furent beaucoup moins pénibles, mais cependant ils ne furent pas exempts des difficultés et des sacrifices nombreux, inévitables au début de tout établissement de notre Saint Ordre. Notre chère sœur se mit à l'ouvrage avec non moins d'ardeur et de succès que ses zélées compagnes, et elle commença à connaître par expérience toute l'amertume, mais aussi tout le prix de la croix que Jésus présente aux âmes, qui veulent être coopératrices dans l'œuvre de la rédemption du monde. C'est dans cette fervente Communauté de Toronto, qu'elle passa la plus grande partie de sa vie religieuse : quinze années de zèle extraordinaire et de dévouement inlassable dans les différents emplois que lui confia la sainte obéissance.

Ces emplois furent assez nombreux et variés, comme il arrive nécessairement dans une fondation où les sujets font toujours un peu défaut : elle fut donc employée successivement comme économiste, maîtresse des pénitentes, et assistante de la communauté. Mais la charge qu'elle affectionna le plus, où elle déploya le plus d'énergie, de persévérance et de savoir faire, où elle remporta aussi les plus belles victoires, fut celle de première maîtresse des madeleines. C'est elle qui eut le bonheur d'organiser cette classe, et de former les premières pénitentes, en montrant à ces pauvres âmes le chemin pour retourner à Dieu, après leur vie de péché et de désordre. Notre chère sœur semblait douée tout spécialement pour

remplir cette charge à la perfection, et à la complète satisfaction, soit des enfants soit de la communauté; elle avait un don naturel pour se gagner promptement tous les esprits, et sa bienveillance, sa bonté, son amabilité avaient bientôt fait de s'emparer des volontés les plus indisciplinées, pour les soumettre doucement, à tous leurs devoirs. Nous ne voulons certes pas dire qu'elle ne rencontra aucune difficulté, et qu'elle n'eut pas besoin très-souvent d'une patience admirable: nous savons bien en effet, que quels que soient les talents ou les qualités d'une maîtresse chez nos pénitentes, il faut que ses vertus, sa patience, son zèle et son amour des âmes soient encore bien plus grands. Mais tout cela se trouvait à un rare degré dans notre chère sœur Marie Eudistine, aussi le succès le plus consolant vint-il récompenser tous ses efforts et tous ses travaux; elle eut bientôt réussi à former un bon nombre de pénitentes, ayant un désir ardent de travailler à leur salut, en suivant les traces de la sainte repentie Marie Madeleine.

C'est au milieu de ces maternelles sollicitudes pour ses chères enfants qu'elle passa la plus grande partie de son séjour à Toronto; et si son humilité l'empêchait de voir tout ce qu'elle avait fait pour la gloire de Dieu, elle pouvait cependant se réjouir au fond de son cœur, en présentant au divin Maître cette belle gerbe d'âmes qu'elle avait retirées de la boue du monde, et qu'elle lui offrait maintenant purifiées et sanctifiées par les exercices de la plus humble et sincère pénitence,

Retour
à **Ottawa.**
Ses
travaux.

Notre aimée Sœur Marie Eudistine se dévouait donc depuis quinze ans à l'œuvre de notre cher Monastère de Toronto: dans cette âme généreuse le feu de l'amour de Dieu et du prochain, loin de se ralentir ne faisait que s'aviver davantage;

mais ses forces physiques ne répondaient déjà plus à son zèle et à son ardeur. D'autre part la nouvelle fondation pouvait maintenant se suffire, vu les nombreux et excellents sujets qu'elle avait recrutés. Notre très-honorée Mère Marie de Saint Joseph Raiche, alors supérieure à Ottawa, crut donc pouvoir rappeler notre chère sœur qui arriva parmi nous le 22 novembre 1890. Quelle ne fut pas sa joie de se retrouver dans ce Monastère si aimé, où elle avait coulé des jours si paisibles, aux premières années de sa vie religieuse; la demeure matérielle était bien changée, les bâtisses étaient plus spacieuses et plus confortables, mais au dedans c'était la même famille affectueuse et aimante qu'elle retrouvait après une longue absence. Elle était heureuse surtout de venir se placer sous la direction de la bonne Mère Marie de Saint Joseph. Elle la connaissait et la vénérât depuis ses plus jeunes années; elle l'avait eue ensuite pour compagne pendant dix ans pour l'établissement de la Fondation de Toronto; et maintenant elle voyait revivre en elle l'autorité, en même temps que la bonté de sa chère Mère Marie de Saint Jérôme, partie depuis plusieurs années pour un monde meilleur. De son côté, notre Très Honorée Mère était heureuse de posséder cet excellent sujet, qu'elle avait appris depuis de longues années à apprécier à sa juste valeur; aussi voulut-elle lui confier les charges importantes de première surveillante, de conseillère et d'aide à l'économat. Dans tous ces emplois ses manières douces, polies et très obligeantes lui gagnèrent aussitôt l'estime générale. Trois mois plus tard, en février 1891, elle remplaça la chère sœur économe qui venait d'être nommée Supérieure de la petite Fondation de Portland (Oregon). Elle remplit ce poste à la satisfaction de toute la communauté, jusqu'à la déposition de Notre Très-Honorée Mère Marie de Saint Joseph, qui au mois de mai de cette année, arrivait à la fin de son deuxième triennat. Notre nouvelle Supérieure, la Très-Honorée Mère Ma-

rie de Saint Bernard Kehoe, initiée par notre honorée Déposée à la direction des affaires et à la conduite des âmes, nomma notre chère Sœur Marie Eudistine première maîtresse à la classe Ste Pélagie, destinée encore à cette époque à recevoir les arrivantes. C'est là que notre dévouée sœur allait passer les deux dernières années de sa vie : années pénibles et laborieuses qui mirent le comble à la mesure des mérites de cette belle âme, et la préparèrent à la grande rencontre avec son Sauveur et son Juge.

La Communauté souffrait alors d'une véritable crise financière, à cause des dépenses énormes qu'il avait fallu faire pour la construction de notre Monastère encore inachevé ; aussi dans beaucoup d'emplois nos sœurs ou nos enfants manquaient trop souvent même du nécessaire. Notre chère sœur en arrivant dans sa nouvelle classe, ne trouvait partout que pauvreté, misère et dénuement ; presque rien pour les secourir ou les soulager en cas de maladie ; presque rien pour leur procurer quelques petites douceurs propres à les encourager ; cependant elle se met à l'œuvre avec son zèle accoutumé, et un esprit d'obéissance admirable. Jour et nuit elle est poursuivie par la pensée de faire du bien aux pauvres âmes qui lui sont confiées : " Quand le sommeil me surprend, disait-elle à son aide, je me sens souvent appelée et suivie par quelque vieille et pauvre femme qui me demande assistance, et je me vois dans l'impossibilité de la secourir. " C'était bien là un écho de ses constantes préoccupations, qui étaient d'autant plus grandes, que cette bonne sœur se croyait incapable de gouverner et de diriger son turbulent petit troupeau. Autrefois elle se sentait du goût, et de l'attrait pour ces pénibles travaux de notre quatrième vœu ; aujourd'hui le bon Jésus trouvait sa petite épouse assez forte pour la priver de ces consolations sensibles, aussi allait-il la laisser avec les seules lumières et les seuls encouragements de la foi. Elle répondit, nous en sommes certaines, aux des-

seins de la divine Providence, car sa volonté se fixa plus énergiquement que jamais dans la résolution de travailler jusqu'à la fin, pour la gloire de Dieu, dans tout ce que lui imposerait la sainte obéissance. "Sauver des âmes à Jésus! oui, répétait-elle, sauver des âmes à Jésus! je le veux de toutes mes forces. Seigneur, ne m'épargnez pas, mais sauvez celles que vous m'avez confiées." Telle était la prière fervente et pour ainsi dire continuelle, qui s'exhalait du cœur angoissé de notre chère sœur. Elle cherchait cependant tous les moyens possibles, pour l'organisation matérielle de son département et l'amélioration morale des pauvres filles qu'elle avait à gouverner. C'étaient la plupart des émigrées d'Europe, nullement accoutumées à nos usages, et qui, avant d'aboutir à la classe Ste Pélagie, avaient été ballotées en tous sens par les flots impétueux des pires passions. On comprend aisément les difficultés en face desquelles se trouvait notre chère sœur, mais sa vertu, sa bonté et son courage obtinrent bientôt les plus heureux effets. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et toute la communauté pouvait déjà constater un changement très prononcé dans la classe de nos arrivantes. Notre dévouée sœur était bien loin néanmoins d'en tirer gloire, car elle était la seule à ne pas voir tout le bien qu'elle accomplissait; elle continuait en effet toujours à marcher à travers les obscurités et les épreuves intérieures, comme le prouvent ces paroles qu'elle disait parfois dans l'intimité: "Il y a vingt ans que je suis employée avec les pénitentes, et aujourd'hui je ne sais plus comment les diriger."

A son insu cependant un bien immense se faisait. Une des premières choses qu'elle essayait d'inculquer aux nouvelles arrivées, c'était son esprit d'ordre, de régularité et de propriété: avec elle il fallait que toujours chaque chose, si petite fut-elle, fût parfaitement nette et rangée à sa place. Elle exigeait cela, sans doute autant par goût naturel que par

vertu, mais il lui semblait que pour amener à Dieu ces âmes qui jusque là avaient vécu sans aucune règle ni retenue, il fallait commencer par cette discipline extérieure qui les habituaient peu à peu à soumettre leur volonté, et à accepter librement le joug des lois de Dieu et de l'Église. Quelles difficultés pour en arriver là, et quelle surveillance assidue ne devait-elle pas exercer tout le long du jour ! Elle ne quittait pour ainsi dire jamais ses pauvres enfants, les suivant non-seulement à la classe, mais aussi habituellement pendant leurs travaux, à la salle du repassage principalement. Elle comprenait en effet fort bien, que de telles personnes laissées à elles-mêmes ne pouvaient aucunement se maintenir dans la voie du bien ; il leur fallait toujours le regard d'une mère pour les reprendre, ou plutôt pour les encourager et les exciter à mieux faire. Sa frêle santé ne s'accommodait guère d'un travail si absorbant et si continu, mais notre chère sœur ne comptait pas avec ses forces ; et tant qu'il lui en resterait, elle voulait les employer à faire toutes choses aussi parfaitement que possible. Ses peines et ses sacrifices furent certainement agréables à Dieu, et aujourd'hui encore du haut du ciel, elle peut contempler le bien qu'elle a fait au Refuge d'Ottawa, car on y trouve encore plusieurs de nos bonnes Madeleines, dont elle a entrepris la première fondation, et qui aujourd'hui font la joie et l'édification des Mères.

Cependant ses peines intérieures semblaient aller toujours croissant, et elle n'avait personne en qui elle put déverser le trop plein de son cœur. Elle priait, gémissait et souffrait en présence de Dieu seul, tout en laissant parfois échapper quelque courte parole qui trahissait le combat qu'elle avait à subir. " Ma sœur, disait-elle quelquefois à une de ses confidentes, mon cœur est sous clef ; que ne puis-je l'ouvrir ! " Mais l'heure approchait où Dieu allait enfin exaucer les désirs de cette âme tourmentée, en lui envoyant le guide et le conseiller dont elle avait un si grand besoin : c'était le

Révérénd Père McGuckin, O. M. I. recteur de l'Université, qui allait être pour elle l'envoyé de Dieu et l'ange de la paix. Ce digne et dévoué religieux comprit parfaitement l'état de souffrance de cette belle âme, et il n'épargna rien pour l'éclairer, l'aider, la consoler, la soutenir au milieu de toutes ses difficultés. La reconnaissance de notre chère sœur était à son comble : " Je suis comprise, et je suis heureuse, grâce à mon si bon et dévoué père. " Désormais en effet le calme renaissait dans cette âme angoissée, qui allait enfin marcher rapidement, et en plein jour surnaturel, vers l'union parfaite avec son Sauveur et son Dieu.

Sa maladie, sa mort. Si au moral tout allait mieux, la santé physique laissait de plus en plus à désirer ; les brusques et fréquents changements de température dans les différents départements où elle avait à passer, lui occasionnèrent un très mauvais rhume. Au début elle crut que ce ne serait rien, mais les symptômes devenant de plus en plus graves tous les remèdes habituels furent mis à contribution, mais sans aucun succès, tellement que l'état de notre pauvre sœur devint bientôt très inquiétant. On était alors en janvier 1893.

Après un sérieux examen, notre docteur déclara que la malade avait les poumons en très mauvais état, et qu'il était trop tard pour qu'aucune science humaine pût intervenir efficacement et arrêter le mal. Informée de cette grave décision, notre chère sœur n'en fut point alarmée ; au contraire elle s'écria : " Enfin l'heure de ma délivrance va venir ! depuis si longtemps je soupire vers elle ! " Pour la soulager notre Très-Honorée Mère lui proposa de prendre du repos, mais elle insista, et supplia pour qu'on voulût bien la laisser à son poste. " Mes jours sont comptés dit-elle, et ils seront bien courts ; accordez-moi, s'il vous plaît, ma Mère, de rester aussi longtemps que je le pourrai auprès de mes chères en-

fants; c'est la seule prière que je veux vous faire." C'était bien aussi le désir de ces pauvres enfants qui demandaient avec larmes qu'on les laissât jouir encore de la présence et de l'affection de leur bonne et dévouée Mère; elles ne prévoyaient déjà que trop, que son séjour au milieu d'elles serait forcément de courte durée.

Notre chère sœur va donc continuer avec zèle sa pénible mission, comme si elle était en parfaite santé. Les enfants voyant tant de dévouement déploieront tout leur savoir-faire, et montreront toute leur bonne volonté, pour alléger la charge qui pèse sur les épaules de leur mère. Tant d'attention et d'application apporteront certainement une grande consolation au cœur de la dévouée maîtresse, et lui rendront sa tâche un peu moins pénible; mais le mal fera toujours ses progrès que rien désormais ne peut plus arrêter, et dans trois mois, il aura conduit sa victime jusqu'aux portes de l'éternité.

Le 28 avril était le jour fixé par la divine Providence, pour retirer à l'improviste la courageuse bergère du milieu de son petit troupeau. Avant de se rendre au chapitre de la communauté que la cloche allait annoncer, elle donne ses recommandations aux enfants et demande à toutes d'être bien bonnes et fidèles jusqu'à son retour; mais hélas! ce retour ne devait jamais se réaliser! A peine l'exercice du chapitre est-il commencé, notre chère sœur sent ses forces la trahir; elle résiste encore, et veut en imposer à la souffrance, mais ce ne sera que pour quelques instants; en effet à la fin de l'entretien, il fallut la transporter à l'infirmerie, qu'elle ne devait plus quitter. Le docteur appelé en toute hâte, reconnu que le danger était imminent; et bientôt après le Révérend Père McGuckin se trouvait auprès de sa chère dirigée, pour lui donner les consolations et les encouragements de son saint ministère. Elle reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance;

fit le sacrifice et le don de sa vie à Dieu pour le bien et la prospérité du Monastère, et attendit paisiblement l'heure déterminée par Dieu pour la rencontre avec l'Époux divin. Cette heure se fit attendre encore quinze jours, bien longs pour les désirs enflammés de notre pieuse mourante, mais bien précieux aussi aux yeux de la foi. La souffrance, et une souffrance aiguë intense et universelle, broyait ce pauvre corps pour en faire une victime semblable à Jésus en croix, et accumuler sur l'âme des trésors de mérites, qui allaient se transformer bientôt en autant de bijoux pour toute l'éternité.

Le 13 mai, notre chère malade crut que le moment suprême arrivait, elle fit demander son dévoué directeur qu'elle désirait beaucoup avoir auprès d'elle au moment de la mort. C'est à ce bon Père qu'elle était redevable de la paix dont son âme était remplie, et c'est devant lui qu'elle voulait prononcer son dernier " fiat ", et remettre son âme à son Créateur. La sainte communion qu'elle recevait tous les jours depuis deux semaines, lui est apportée une dernière fois; et c'est avec des transports d'amour qu'elle s'unit à Jésus, caché encore dans le sacrement, mais qui va se dévoiler à elle dans quelques courts instants. Elle dut attendre cependant avec une amoureuse impatience, une longue journée encore. Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, cette belle âme purifiée par les labeurs du quatrième vœu, et les souffrances intérieures, assistée de son vénéré Père directeur, ornée de toute sa parure virginale, quittait cette terre, pour aller prendre rang parmi les âmes privilégiées qui forment au ciel l'éternel cortège de l'Agneau divin.

Cette aimée sœur fut la dernière dont le corps reposa dans notre petit cimetière, et encore ce ne fut que pour très peu de temps; car l'administration de la ville exigea bientôt l'éloignement des restes vénérés de nos chères défunes.

Malgré la pluie torrentielle, le Révérend Père McGuckin

voulut bien accompagner jusqu'à sa dernière demeure notre bonne et fervente petite sœur, qu'il avait dirigée pendant près de trois ans. Quelques années plus tard, il alla lui-même recevoir la récompense de son zèle, et rejoindre celle qui dut le recevoir là-haut, comme son père toujours tendrement aimé. Elle était âgée de 37 ans, 7 mois et 19 jours, et de Profession 20 ans, 3 mois et 1 jour : du rang des Sœurs Choristes.

DIEU SOIT BÉNI !

1100

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ
DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie du Bon Pasteur Bingham

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE
DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA
LE 13 JUIN 1907

DIEU SOIT BÉNI !

500

Sœur Marie du Bon Pasteur Bingham

VIVE JÉSUS ET MARIE !

« Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et apprenez-moi à marcher dans la voie de vos commandements. » Ps. 24-4.

Telles furent, on peut le dire, la prière constante et la grande préoccupation de toute la vie de notre vénérée Sœur Marie du Bon Pasteur Bingham, dont chacune des actions semblait redire à Dieu ces belles paroles du saint roi David : " Oh ! combien j'aime votre loi, Seigneur ; j'en fais tous les jours le sujet de mes méditations ! Faites, Seigneur, que je connaisse votre loi sainte, et que je la repasse dans ma mémoire, avec un profond respect et une sérieuse attention. " Ps. 118. En effet, les nombreux travaux qui remplirent la vie toute entière de cette chère Sœur, ne purent jamais la détourner un instant de la pensée de Dieu qu'elle aimait en toutes choses, ni lui faire oublier le ciel, la seule récompense qu'elle ambitionnait comme prix de son absolu dévouement.

**Premières
années.**

C'est à Ottawa, connu alors sous son nom primitif de Bytown, que naquit cette chère sœur le 14 octobre 1846. Ses vertueux parents, originaires de l'Irlande, avaient eu comme tant d'autres à souffrir beaucoup de la terrible

persécution déchainée contre les catholiques, et ils avaient préféré quitter leur patrie pour venir chercher sur le sol hospitalier du Canada, la liberté de rester fidèles à leur foi, et d'élever chrétiennement leurs enfants. Dans ce but ils franchirent les mers avec la famille Fitzpatrick, et se fixèrent à Bytown, dont ils furent presque les premiers colons. Les saintes traditions des ancêtres, et l'attachement à notre sainte religion, firent qu'au foyer béni où notre chère sœur devait voir le jour, toutes les vertus chrétiennes brillaient de leur plus vif éclat. Les bénédictions du ciel descendirent sur la pieuse union de Monsieur Samuel Bingham et de Melle Sarah Fitzpatrick, et la naissance de trois garçons et de trois filles fut la récompense de leur amour pour Dieu, et de leur fidélité à tous leurs devoirs religieux.

Notre chère sœur reçut au saint Baptême le nom de Sarah Jeanne. Elle grandit sous le regard de ses pieux parents, qui formèrent de bonne heure cette petite âme à toutes les pratiques de l'amour de Dieu, et à un respect profond pour tout ce qui concernait notre sainte Religion. Les Révérendes Sœurs Grises de la Croix dirigeaient alors toutes les écoles de jeunes filles à Bytown, et c'est à ces dignes religieuses que notre chère sœur se reconnut toujours redevable du grand bienfait de l'instruction profondément chrétienne, qu'elle reçut dès ses plus tendres années. Ce fut sous leur vigilante et sainte direction qu'elle eut le bonheur de se préparer à faire sa première communion; et bien que nous ne sachions rien des dispositions particulières qui remplirent alors son âme, il nous est cependant permis de conjecturer qu'elle apporta à cette grande action, le même sérieux et la même ardeur que nous lui avons toujours connus dans toutes les autres circonstances de sa vie. Dans l'oasis si tranquille du milieu familial, et sous l'excellente discipline des ferventes religieuses, qui aidèrent à former son esprit et son cœur à la pratique de la vertu, sa piété ne pouvait que grandir et se

fortifier, car son courage et son énergie naturelle la portaient à répondre généreusement aux miséricordieuses prévenances de la grâce et à écarter tout obstacle aux desseins de la divine Providence sur elle.

Toute jeune encore, elle fit preuve d'une grande fermeté dans la pratique de la vertu, et d'un éloignement marqué pour le monde et ses maximes ; non seulement elle fuyait la compagnie des jeunes filles mondaines et volages, mais même avant de se donner totalement à Dieu, elle évitait les passe-temps et les entretiens inutiles, qui trop souvent sont la seule occupation des gens du monde ; la musique elle-même soit vocale soit instrumentale, la laissait indifférente, et ne lui ravissait aucunement un temps précieux, qu'elle semblait n'avoir voué qu'à des occupations sérieuses et à des travaux pénibles. Elle avait certainement reçu de Dieu de belles qualités et des avantages extérieurs qui lui auraient permis de bien figurer dans le monde, et qui joints à sa piété, lui méritèrent le choix de ses compagnes comme présidente de la Congrégation des Enfants de Marie, établie à la Cathédrale sous la direction des Révérends Pères Oblats. Elle venait alors d'atteindre sa dix-huitième année ; déjà la lumière s'était faite en son âme, où ainsi que la brise matinale, le souffle de l'Esprit Saint avait passé. Elle savait déjà que si l'amour de Jésus est généreux, s'il fait entreprendre de grandes choses pour Dieu, et s'il porte toujours à désirer ce qui est le plus parfait, ce même amour veut être libre et affranchi de toute affection du monde, afin que son action intérieure ne rencontre aucun obstacle. Elle voulait être toute entière à Dieu seul ; la voix du céleste Bien-Aimé lui faisait entendre depuis longtemps son divin appel, et depuis longtemps aussi sa résolution était prise de ne donner son cœur à personne ici-bas ; elle le donnerait à Dieu seul tout entier et sans retour. Cette résolution lui faisait goûter une paix profonde ; mais ne se sentant aucun attrait pour l'ensei-

nement, et ne connaissant que la communauté des Sœurs Grises de la Coirx, elle ne pouvait encore savoir où Dieu la voulait. En attendant elle priait, demandant à Dieu tous les jours de lui faire connaître son adorable volonté.

**L'appel de
Dieu.**

Ceci nous amène à l'année 1865, quand notre vénérée Mère Fondatrice, la Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme Tourneux de la Galaizerie, vint à Ottawa, dans le but d'établir une seconde fondation de notre saint Ordre en Amérique. La nouvelle de ces projets ne tarda pas à se répandre, et notre chère sœur y vit la réponse aux instantes prières qu'elle adressait à Dieu, de lui faire connaître la voie par laquelle elle devait aller à Lui.

Comme nous l'avons raconté dans la biographie de la Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, notre chère communauté s'établit péniblement dans un quartier bien pauvre, mais l'héroïque dévouement de nos premières Sœurs exerça bientôt un attrait irrésistible sur de belles âmes qui vinrent sans tarder peupler notre petit cloître. Notre chère Sœur fut une des premières à entendre cet appel de Dieu; dès qu'elle connut la nouvelle communauté elle comprit que c'était là l'arche sainte où elle devait se réfugier pour vivre plus près de Dieu, et où elle trouverait tout ce que pouvait désirer son cœur épris de perfection. L'horreur singulière qu'elle éprouvait pour le monde et ses vanités, lui faisait concevoir une haute estime et un grand amour pour l'œuvre de notre quatrième vœu. Peu de temps après l'arrivée de nos aimées Sœurs fondatrices, de Buffalo à Ottawa, elle eut l'occasion de rencontrer notre digne Mère Marie de Saint Jérôme et sa dévouée assistante, Sœur Marie de Sainte Thérèse Powers. La description qu'elles lui firent de la fin de notre Institut, et des motifs qui doivent animer celles qui embrassent notre saint état, lui fit aussitôt comprendre que le

genre de vie de ces nouvelles religieuses était celui qui lui convenait; et comme notre mère l'engageait à entrer sans délai, malgré l'exiguïté du logis qu'habitait alors la petite communauté, elle crut que ces instances étaient bien l'écho de la voix de Dieu. Imitant donc le zèle des apôtres et leur promptitude à répondre à l'appel du divin Maître, elle voulut aussitôt se mettre à sa suite, dans l'âpre sentier du sacrifice, et, laissant tout ce qu'elle avait en ce monde, elle fit son entrée en notre communauté le 14 juin 1866. Elle comprit dès lors que pour marcher sur les traces du Sauveur, il lui serait surtout nécessaire de mettre en pratique cet enseignement qu'Il donnait à ses disciples " Que celui qui veut venir avec moi, se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est léger ".

Son caractère.

D'un tempérament vif et ardent,

Esprit

notre chère sœur eut certainement

de sacrifice.

toute sa vie de nombreuses occasions de mettre en pratique ces préceptes de

Notre Seigneur; car si toutes sans exceptions, nous avons à combattre en nous rangeant sous l'étendard de la Croix, il est vrai cependant que certaines personnes, en raison de leur caractère ou de leur première éducation, ont plus de violence à se faire, et doivent toujours combattre plus généreusement que d'autres, si elles veulent remporter la palme de la victoire. De ces âmes il est dit dans l'Évangile: " Le royaume des cieus est emporté de force, ce sont les violents qui s'en emparent. " Math. XI-12. Eclore au pied de l'autel de Marie et sous le souffle ardent de la prière, sa vocation était à toute épreuve, mais cette chère sœur eut toujours à veiller sur les premiers mouvements de sa nature ardente et impétueuse; dans cette lutte sa générosité ne se démentit jamais un seul

instant, aussi elle nous a laissé les plus beaux exemples d'abnégation de renoncement, et de toutes les vertus religieuses, pendant les quarante années qu'elle a eu le bonheur de passer au service de Dieu et des pauvres âmes. Douée d'une grande énergie de caractère, la tentation et la lutte ne la décourageaient pas; au contraire, elle y trouvait une occasion de redoubler d'activité et de dévouement, dans la pratique de tous ses devoirs religieux ou l'exercice des plus durs travaux manuels. Elle ressemblait au matelot qui, dans les heures de tempête, multiplie les plus héroïques efforts pour sauver son navire du naufrage, sans écouter ni fatigue ni faim ni sommeil, jusqu'à ce que le péril ait cessé; alors seulement il songe au repos. Parfois sans doute son ardeur la poussait à manquer de prudence et de discrétion, en lui faisant entreprendre des travaux au-dessus de ses forces; mais alors même elle ne croyait accomplir que son devoir, et elle ne laissait pas de blâmer celles qui par une ferveur indiscrète et surtout sans conseil, ruinent leur santé à contretemps alors qu'elles pourraient avoir le soulagement et les soins dont elles ont besoin, et se rendent ainsi incapables de soutenir les exigences de la vie commune et les travaux que comporte notre sainte Vocation.

Notre chère sœur était âgée de vingt ans lors de son entrée dans la milice de Notre-Dame de Charité. La communauté était encore située sur la rue Saint Patrice: ce seul détail en dit long, pour qui a déjà parcouru la biographie de notre vénérée Fondatrice. La jeune aspirante fut donc à même d'imiter, dès son début dans la vie religieuse, les anciens de la vie monastique: car il nous semble qu'il n'était nullement besoin de s'enfuir au loin dans quelque ermitage pour pratiquer les austérités des premiers anachorètes; notre communauté naissante offrait bien l'équivalent des veilles, des oraisons prolongées, des saintes lectures, du travail manuel, des jeûnes rigoureux que l'on rencontre à chaque page dans la vie des Pères du désert. Loin de s'en effrayer, cette

chère sœur y voyait l'idéal de la vie qu'elle rêvait depuis longtemps. Dieu semblait bien d'ailleurs l'avoir préparée pour ces rudes commencements : d'une santé robuste, et d'une force presque herculéenne, les travaux et les privations de toutes sortes ne la rebutaient aucunement, elle semblait au contraire y trouver une satisfaction pour épancher son besoin d'activité, et son désir d'immolation. Elle ne voulait connaître d'autre repos, que le recueillement et le silence de la prière, en présence de Jésus dans cette douce intimité qui lui faisait dire sans cesse au fond de son cœur : " Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à Lui ; " là elle se dédomma-geait de toutes ses fatigues, et goûtait plus que jamais le bonheur de se dévouer entièrement pour les intérêts de ce Maître infiniment aimable.

Au Noviciat. Ce fut dans ces saintes dispositions
Ses talents naturels. qu'elle salua l'aurore du jour béni de sa prise d'Habit qui eut lieu le 16 Mai 1867 et où elle reçut le nom qui allait si bien lui convenir : " Marie du Bon Pasteur. "

Quand le ministre de Dieu lui imposa au nom de Notre Seigneur, ce nom nouveau, elle dut sans doute avoir présente à l'esprit la douce figure du véritable Bon Pasteur, dont elle devrait devenir la vivante image, en allant comme Lui rechercher la brebis égarée pour la reconduire au bercail. Dans la joie de son âme, elle remerciait le bon Maître de l'avoir ainsi choisie entre tant d'autres, et elle ne demandait qu'à se dévouer à son service, comme la dernière de toutes dans la maison de Dieu.

Mais malgré son désir de mener une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ son divin modèle, ses talents et son savoir-faire ne tardèrent pas de fixer l'attention ; et notre vénérée Mère Fondatrice qui avait déjà reconnu en cette chère sœur, une âme riche et généreuse, sut l'apprécier à sa juste valeur, tout en la formant aux plus solides vertus.

Femme d'initiative, d'ordre et d'organisation, cette dévouée sœur possédait un rare talent pour tout ce qui regardait les affaires temporelles, un certain génie commercial lui donnait surtout des aptitudes toutes particulières pour la charge de l'économat, ce qui la rendit très utile dans cet emploi, comme aussi dans tous les autres qu'elle eut successivement à remplir pendant quarante ans. Elle avait reçu de riches talents, mais comme le bon serviteur de l'Évangile, elle les fit fructifier abondamment à la plus grande gloire de Dieu et au profit de notre chère communauté; et nous n'aurons jamais assez de paroles pour parler de son dévouement inlassable, et du don entier qu'elle fit toujours d'elle-même pour le bien de toutes nos œuvres.

Certes toutes nos vénérées sœurs fondatrices se sont dévouées, souvent jusqu'à l'héroïsme, pour le succès et le développement de cette fondation; toutes ont abondamment arrosé de leurs sueurs ce sol béni, aujourd'hui si fécond en bénédictions divines; cependant ce n'est que justice de dire complètement que notre chère sœur Marie du Bon Pasteur.

Cependant jamais son travail ne lui fit négliger le soin de que personne n'y a employé ses forces et son ardeur plus son âme; n'ayant pas connu les séductions d'un monde dont elle avait volontairement foulé aux pieds les plaisirs et les avantages, notre fervente novice montra toujours qu'elle avait sérieusement compris ce à quoi elle s'engageait, en prenant rang dans la milice sainte du Christ-Jésus; et c'est ce qui explique sa ferveur et sa détermination inébranlable à tout sacrifier quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Sa profession.

Ses divers

emplois.

Les deux années de probation s'écoulèrent rapidement dans ces ferventes dispositions d'une donation totale, et dans des occupations de toutes sortes, y compris même les travaux manuels les plus

pénibles, réservés habituellement à de robustes ouvriers. Elle avait certes bien mérité d'être admise à la sainte Profession: c'est le 13 juillet 1869 qu'elle prononça l'acte solennel de ses saints engagements, et se donna irrévocablement au divin Maître. Jusque-là elle avait essayé ses pas dans la voie du renoncement et du sacrifice; maintenant elle y était engagée définitivement, et elle allait se mettre à la suite de Jésus avec une ardeur toute nouvelle et une générosité sans réserve. Aussi, elles ne furent pas vides de sens les paroles qu'elle adressa à Dieu au pied du saint autel: " J'offrirai mes vœux au Seigneur devant tout son peuple; à l'entrée de la Maison du Seigneur, je me consacrerai à lui, car c'est ici pour toujours le lieu de mon repos: c'est ici que j'habiterai parce que j'ai choisi cette demeure. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. " Gal. VI, 14-18.

Voulant aller jusqu'au bout dans son sacrifice et le don complet d'elle-même, notre généreuse sœur Marie du Bon Pasteur, promit à Dieu de ne jamais entretenir aucune correspondance inutile, même avec ses proches parents, et de ne jamais faire le moindre cadeau, ne fut-ce qu'une image ou une médaille. Dans une confiance intime, quelque temps avant sa mort, elle avoua que cette promesse qu'elle garda scrupuleusement jusqu'à son dernier soupir, lui avait fourni de nombreuses occasions de mérite et de renoncement. Ayant passé de nombreuses années dans nos fondations de Toronto et de New-Westminster, elle se trouva longtemps éloignée des siens, et ils ne manquèrent pas d'attribuer son silence à l'indifférence et à l'oubli. Il est vrai qu'extérieurement elle présentait les apparences d'une grande réserve, et même d'une certaine froideur, mais quand on l'approchait un peu intimement, on ne tardait pas à reconnaître en elle une nature vraiment aimante et affectueuse.

Ce que nous avons dit de ses aptitudes, de son énergie et de son entier dévouement, donne assez à entendre que notre chère sœur pouvait exercer indistinctement n'importe quel emploi, et que ses Supérieures trouvaient toujours en elle une personne prête à tous les travaux et à tous les sacrifices; aussi nous la verrons remplir successivement presque toutes les charges du Monastère: jardinière, portière, économe, robeuse, lingère, procuratrice, maîtresse de novices, surveillante, conseillère et supérieure. Nous ne pouvons pas dire en détail tous les services qu'elle a rendus à notre fondation d'Ottawa dans chacun de ses emplois, mais il est certain que grâce à la variété de ses talents, à la vivacité de son esprit, et à la justesse de son jugement, elle fut toujours un puissant auxiliaire pour ses Supérieures, surtout dans les soucis de l'administration temporelle de notre cher Monastère.

Ce fut d'abord comme jardinière qu'elle se signala dès les premiers mois de son Noviciat. Dans la biographie de la Très-Honorée Mère de Saint Jérôme, nous avons déjà donné une petite description du terrain qui nous fut concédé au début de la fondation, et que les circonstances nous obligèrent d'accepter sous peine de nous retirer. Bien qu'assez spacieux, ce terrain n'ayant jamais été utilisé, n'était encore qu'un marécage où nous enfoncions à chaque pas dans une espèce de mousse toute détremnée, où se logeaient paisiblement quantité de couleuvres et de grenouilles. Aidée de notre inoubliable sœur Marie de Saint-Pierre, et de quelques pénitentes, notre dévouée sœur Marie du Bon Pasteur entreprit de le rendre propre à la culture comme jardin potager, en creusant tout autour un canal ou tranchée d'une vingtaine d'arpents de longueur sur six à sept pieds de profondeur, afin de donner aux eaux stagnantes un écoulement jusqu'à la rivière. Ce terrain était en partie couvert de toutes sortes de déchets qu'on venait y jeter auparavant; nos courageuses ouvrières enfouirent dans la tranchée tous ces débris, ainsi

que toutes les pierres qui encombraient la propriété. On comprend que ce travail ne convenait guère à des femmes, mais en face de l'urgente nécessité, c'était certainement rendre à la communauté un service que ni le temps, ni les circonstances ne pourront jamais faire oublier. Commencé en mai 1867, l'ouvrage fut terminé en septembre de la même année, et cela sans préjudice des travaux du jardinage. Il faut ajouter aussi au crédit de la communauté, que souvent les récréations furent consacrées à ce laborieux travail; il fallait voir alors avec quel aimable enjouement toutes nos chères sœurs, et à leur tête notre admirable Mère Marie de Saint Jérôme, se prêtaient pour transporter les pierres et tout ce qui encombrait le terrain. Grâce à ces actes d'héroïque dévouement, l'année suivante le jardin était ce qu'il est encore aujourd'hui, toujours un peu humide, mais en état d'être bien cultivé, et de rapporter d'excellents légumes. De plus, chaque année l'inondation, occasionnée par le débordement de la rivière Rideau, au départ des glaces, causait de très grands ravages, la rivière élargissait ses rives, et faisait des larcins de plus en plus considérables sur notre propriété. Nous étions trop pauvres pour songer à la faire entourer d'un solide mur en pierres, ainsi qu'il aurait été nécessaire. En ces occasions encore se manifestait l'admirable dévouement de cette chère sœur, qui n'hésitait pas à exposer sa santé en se mettant à l'eau, avec quelques-unes de nos premières madeleines pour retirer nos petites provisions, et se mettre à l'abri de l'inondation qui envahissait non seulement tout le jardin, mais même trop souvent le rez-de-chaussée de notre pauvre Monastère. Notre généreuse sœur gagna tellement l'estime et la confiance de toute la communauté, que notre vénérée Mère Fondatrice crut pouvoir la nommer économe, bien qu'elle ne fût encore que dans sa deuxième année de noviciat. Il nous serait impossible de la suivre pas à pas, dans cet emploi si important, bien que nous l'ayions vue à l'œuvre: Dieu seul a

tout vu, tout pesé, tout compté. Surtout dans ces premiers temps, où tout était à faire et à organiser, Dieu semblait soutenir miraculeusement cette chère sœur, pour lui permettre d'accomplir un travail presque toujours au-dessus des forces d'une femme. Constanment occupée du matin au soir, les journées lui paraissaient trop courtes; on la voyait partout où il y avait quelques difficultés, quelque surcharge de travail: à la cuisine, où avec presque rien elle parvenait à préparer d'assez bons plats, à la dépense, à la boulangerie, au lavoir, au repassage, au jardin., etc. Y avait-il quelque part un surcroît de travail; fallait-il fabriquer quelques petits meubles, soit des tables, soit des bancs, nous étions certaines de voir notre chère Sœur à l'œuvre, y apportant son concours et son habileté. Parfois on la trouvait occupée à fendre du bois avec une hache, pour le poêle de la cuisine et ceux du Monastère; en un mot, elle était partout où la charité et la nécessité réclamaient ses services. Elle avait horreur de la lâcheté et de la paresse: " Une âme lâche et paresseuse, disait-elle souvent ne devrait jamais se trouver au service du bon Dieu. Il ne faut jamais craindre d'en trop faire quand il y va de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il faut considérer comme rien ce qu'on a déjà fait et s'efforcer de faire toujours mieux, selon l'enseignement de l'Apôtre Saint Paul, " Oubliez ce qui est passé, et efforcez-vous de faire toujours davantage " Notre chère sœur, qui toute sa vie montra une préférence marquée pour la lecture des saints Evangiles, de la Règle, et des livres qui nous expliquent nos obligations, disait aussi très souvent ces paroles de notre bien-aimé Législateur: " Celui qui néglige sa voie sera tué. " Il ne faut donc pas négliger les petites choses sous prétexte qu'elles sont de peu d'importance, car celui qui ne sait pas vaincre dans les petits combats, comment pourra-t-il se promettre la victoire dans les grands?

**Son amour
de la Règle.**

Notre aimée sœur Marie du Bon Pasteur était bien un peu originale dans ses vues et ses manières d'agir, mais en tout et par dessus tout, elle voulait la connaissance exacte et la pratique rigoureuse de toutes nos obligations et observances. C'est à l'école de la Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme qu'elle avait appris à professer une si grande estime et un si profond respect pour ce qui était l'expression de la volonté de Dieu. D'ailleurs ce n'était pas par simple conviction de son esprit qu'elle était devenue la fidèle disciple de notre vénérée Fondatrice, c'était aussi par tous les sentiments et toute l'affection de son cœur; car elle l'aimait cette tendre Mère, d'un amour qui allait jusqu'à la vénération et qui était un véritable culte. Même dans ses dernières années, elle n'en parlait jamais sans émotion: le seul nom de la Mère Saint Jérôme évoquait aussitôt pour elle tout un monde de souvenirs bien chers. Jusqu'à la fin de sa vie, elle considéra comme une grâce insigne, le privilège qu'elle avait eu de vivre durant près de vingt ans sous les yeux et près du cœur de cette excellente Mère; elle se complaisait à le rappeler, et toujours avec une profonde et filiale émotion. Elle devait alors goûter le charme d'une impression analogue à celle de Saint Vincent de Paul qui, parlant de Saint François de Sales disait: " O mon Dieu que vous devez être bon, puisque Monsieur de Genève l'est tant!" Elle s'était modelée sur cette chère Mère, à une si stricte observance, que nous pouvions en toute sûreté nous reposer sur son avis et sa décision, en tout ce qui regardait nos saintes Règles, observances et coutumes. Nullement préoccupée par l'amour propre et le respect humain, si elle voyait que quelque chose n'était pas dans l'ordre, sa première parole était celle-ci: Ce n'est pas ainsi que nous avons été formées par notre Mère Saint Jérôme; c'est de telle manière qu'elle nous a expliqué cette coutume, ou ce point de la règle et des ob-

servances. C'était vraiment une règle vivante que cette chère sœur : elle possédait si bien toutes choses par cœur, que quand on lui demandait un avis ou une explication quelconque, après nous avoir renseignées de son mieux, elle ajoutait invariablement : " Lisez le coutumier ou l'explication de la Règle, et voyez ce qui est marqué à telle place. " et elle l'indiquait sans hésiter ; aussi dans ces consultations, nous étions certaines de trouver la solution de nos doutes, même en des matières qui semblaient être de bien peu d'importance. Il est certain qu'il était impossible d'être plus pénétré du sens pratique de ces paroles que nous lisons dans la préface de la Règle de Saint Augustin : " Venez, tenez, prenez et mangez ce livre ; avalez-le, remplissez-en vos poitrines, et nourrissez-en vos cœurs. Que ces paroles demeurent jour et nuit devant vos yeux, pour les méditer, et sur vos bras, pour les pratiquer, et que toutes vos entrailles en louent Dieu. "

**Fondation
de
Toronto.**

Notre généreuse sœur se dépensa ainsi sans réserve dans la pratique des plus grandes austérités, et dans une fidélité absolue à nos saintes observances jusqu'en 1875, époque où elle fut choisie comme coopératrice de notre Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, pour la fondation de notre maison de Toronto. Là comme à Ottawa, son ardeur et sa générosité ne connurent pas de bornes ; là encore elle aurait pu dire avec le psalmiste " Le zèle de votre maison me consume, ô mon Dieu : heureux ceux qui habitent dans votre maison, " Seigneur, ils vous loueront éternellement !

Elle passa quinze ans dans cette nouvelle fondation, et elle y déploya tous les talents de sa riche nature, développés par la longue expérience qu'elle avait acquise depuis neuf ans, et accrus encore par la surnaturelle énergie que lui conférait la grâce d'en-haut. Elue supérieure de cette fervente

communauté en 1885, elle dirigea la construction du monastère actuel de Toronto, qui après avoir reçu quelques modifications à l'intérieur, est devenu l'un des mieux aménagés que l'on puisse voir, tout en gardant dans son ensemble le cachet de la simplicité monastique. C'est dans cette sainte maison que la trouva l'obéissance, quand elle fut rappelée en notre monastère d'Ottawa en avril 1890. Il est certain qu'elle laissait à Toronto une partie de son cœur : elle s'était tellement affectionnée à cette nouvelle fondation, où elle avait tant et si bien travaillé, que ce fut un vrai sacrifice pour elle de retourner à Ottawa. Combien elle aimait à évoquer les doux souvenirs des heureuses années qu'elle avait passées en ce béni Monastère ! Elle ne tarissait pas d'éloges quand elle parlait des vertus qu'elle avait vu pratiquer, par les dignes et ferventes religieuses qui avaient le bonheur de l'habiter, elle leur portait un amour si maternel, et les tenait en si haute estime, que son affectueuse appréciation lui faisait dire souvent que ses chères Sœurs de Toronto n'avaient pas de défauts. Elles devaient en effet aspirer à une très haute perfection, puisque déjà toute la communauté avait le bonheur de jouir de la communion quotidienne, inestimable bienfait, qui était alors bien rarement accordé. Aussi quand les fondations de San Antonio, Wheeling et Saltillo furent entreprises, elle n'hésita pas à assurer que ces maisons réussiraient, ayant été établies par des personnes animées d'un sens religieux si pratique, et d'un si grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

En quittant sa chère maison de Toronto, notre Sœur Marie du Bon Pasteur pensait bien que c'était pour toujours, et que jamais plus elle ne verrait cette Communauté si tendrement aimée ; la divine Providence cependant lui réservait pour plus tard une joie bien grande, et d'autant plus grande qu'elle était plus inattendue. Après dix ans de séparation, au mois d'octobre de l'année 1910, elle reçut de la Très-

Honorée Mère Supérieure du Monastère de Toronto, la gracieuse invitation d'assister aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la fondation, en compagnie de notre Honorée Sœur Assistante, Marie de Saint Joseph Raiche, et de notre bien-aimée sœur Marie de Saint Dosithée Fournier, qui comme on se le rappelle, étaient parties d'Ottawa en 1875 avec notre Très-Honorée Mère Marie de Saint Jérôme, pour aller jeter les bases de cet établissement aujourd'hui si florissant. Par une attention aussi délicate que bienveillante, un billet de banque se trouvait sous les plis de la charmante missive qui les appelait avec insistance.

Monseigneur Duhamel, notre digne archevêque, non seulement approuva cette sortie, mais il contraignit presque nos chères sœurs, qui craignaient d'entreprendre ce voyage comme contraire à l'esprit de notre Sainte Règle. On devine facilement les douces et saintes joies de cette inoubliable visite: notre chère sœur Marie du Bon Pasteur était particulièrement heureuse de retrouver toutes choses ainsi qu'au temps passé; les améliorations s'étaient faites peu à peu, mais c'étaient bien la même communauté, le même esprit de ferveur, la même charité et cordialité, les mêmes usages qu'elle avait connus autrefois. Le récit de tout ce que nos chères voyageuses avaient admiré, de toutes les marques d'affection qu'on leur avait témoignées, du bonheur qu'elles avaient goûté en la compagnie de ces sœurs bien-aimées qu'elles avaient pour la plupart connues et vues entrer en religion, apporta longtemps un nouveau charme à nos créations, tout en resserrant davantage les liens d'intime et suave dilection qui unissent nos deux bénis Monastères.

Fondation En l'année 1890, notre communauté
de d'Ottawa entra en pourparlers avec
New-Westminster. deux excellents Pères Oblats, au sujet
d'une nouvelle Fondation dans la lointaine province de la Colombie Britannique. Le diocèse de

New-Westminster était alors administré par sa Grandeur Monseigneur Durieu O. M. I., de sainte et vénérée mémoire.

Ce pieux prélat nous témoigna tant de bonté et de dévouement, et nous prodigua tant de secours, que nous le considérons comme le véritable fondateur de cet établissement; mais les inspireurs en furent les Révérends Pères McGuckin, qui venait d'être nommé Recteur de l'Université d'Ottawa, et le Révérend Père Fayard, qui était allé occuper à New-Westminster, le poste de supérieur laissé vacant par le R. P. McGuckin.

Ce deux Révérends Pères furent pour nous les intermédiaires des desseins de Dieu, ainsi que nous allons le voir. Dès la première visite dont nous honora le nouveau Recteur de l'Université, qui avait passé plusieurs années dans la Colombie Britannique, il proposa à notre Très-Honorée Mère Marie de Saint Joseph Raiche, qui gouvernait alors notre Communauté, de tenter l'entreprise de cette fondation, disant qu'il en favoriserait le succès de tout son pouvoir; et il prit en effet toutes les mesures pour mener ce projet à bonne exécution. De son côté, durant sa visite d'adieu, le Révérend Père Fayard nous avait dit qu'aussitôt qu'il serait bien installé dans sa nouvelle mission, il ferait demander nos Sœurs. Ce fut donc par l'entremise de ces deux Révérends Pères, qui jusqu'à leur mort ont porté le plus grand intérêt à notre œuvre, que cette fondation fut acceptée. La communauté ne crut pouvoir mieux faire que de confier cette œuvre difficile et lointaine, à notre chère Sœur Marie du Bon Pasteur; elle paraissait à toutes, la personne la plus expérimentée, la plus énergique, et la plus capable. Le bien qu'elle avait opéré jusqu'ici, les heureux résultats obtenus par son dévouement extraordinaire et sa fidélité admirable, étaient un sûr garant pour la réussite de la nouvelle fondation. C'est dans ce but qu'elle fut rappelée de Toronto en avril 1890. Sa sincère piété et sa conduite tout à fait religieuse nous édi-

fièrent beaucoup pendant les quelques jours qu'elle passa alors en notre Monastère, et c'était avec regret que nous la voyions se préparer pour le départ. De plus nous étions persuadées que pour accepter d'aller se sacrifier si loin d'Ottawa, où tant de liens auraient pu la retenir légitimement, il fallait que l'obéissance vint au secours de son humilité. Plusieurs de nos bien-aimées sœurs lui furent données comme auxiliaires, et la petite troupe apostolique partit d'Ottawa pour New-Westminster, le 14 mai 1890. Pour la troisième fois, notre courageuse sœur avait à surmonter les innombrables difficultés d'une fondation naissante, mais tel était son zèle au service de Dieu que rien ne lui semblait dur et difficile. Le succès ici encore répondit à ses constants efforts et à son entier dévouement: la fondation de New-Westminster dont les seules assises furent bien la pauvreté et la croix, se développa lentement mais sûrement. Après sept ans de travaux de toutes sortes, et de sacrifices que Dieu seul peut connaître, un joli monastère comprenant un refuge et une classe de préservation, avait été érigé, et tout y prospérait au double point de vue matériel et spirituel.

**Supérieure
du Monastère
d'Ottawa.**

Notre dévouée sœur ne songeait qu'à développer et consolider l'œuvre qu'elle venait d'établir, et ne désirait autre chose que de vivre cachée dans ce petit monastère qui lui était si cher, quand de nouveau la sainte obéissance vint lui imposer encore un douloureux sacrifice. Cette fois la voix de Dieu se manifestait à elle, en la rappelant à Ottawa, en qualité de Supérieure. En apprenant la nouvelle que notre Chapitre avait porté son choix sur elle, elle s'inclina humblement, et à l'instar de notre Bienheureux Père Fondateur, elle dit avec soumission: "La divine Volonté soit notre conduite en toutes choses." Ce n'était pas sans regret que nous prévisions cette jeune Fondation d'un de

ses plus forts appuis; cependant l'œuvre était suffisamment bien établie, et si les pénitentes n'y étaient pas encore nombreuses, le ciel y avait envoyé de bons et excellents sujets, capables de bien seconder les autres sœurs fondatrices, pour la continuation et le développement de l'œuvre si bien commencée. Cette digne Mère dut donc dire adieu à ses chères collaboratrices de New-Westminster, et connaître encore les douleurs de la séparation qu'elle avait éprouvées sept ans plus tôt, en laissant son bien-aimé Monastère de Toronto. Elue le 24 mai 1897, elle arriva à Ottawa le 3 juin suivant. Vingt-deux années s'étaient déjà écoulées depuis son premier départ: pendant ce temps bien des changements étaient survenus dans cette demeure bénie, qui avait été le berceau de sa vie religieuse. Au point de vue matériel tout était changé, car la construction du nouveau Monastère avait été commencée, l'année même de son premier départ en 1875; quant au personnel, la communauté s'était développée, et comptait maintenant plus de soixante religieuses; aussi notre chère Mère nous avoua plus tard que grande avait été son émotion, en se voyant entourée d'une si nombreuse famille, habituée qu'elle était de n'avoir auprès d'elle qu'un tout petit cercle de jeunes sœurs. Dans notre cher monastère, le temps avait fait son œuvre; elle retrouvait ses jeunes compagnes d'autrefois, qui méritaient déjà d'être appelées anciennes par tout un essaim de nouvelles sœurs, qui toutes lui étaient parfaitement étrangères. Les cœurs pourtant étaient aimants et les volontés dociles; elle eut donc bientôt fait connaissance avec nous toutes, et elle nous assurait dans la suite avoir trouvé au milieu de nous une affection si loyale et si vraie, et un tel empressement à lui faire plaisir en prévenant ses moindres volontés, que ces gages d'affectueuse tendresse lui avaient permis de se remettre à l'œuvre avec un courage nouveau, et de retrouver toute l'ardeur qui avait caractérisé ses premières années de vie religieuse. Aussi elle nous disait qu'en

notre cher Monastère, elle se sentait aussi à l'aise que si elle y fût toujours demeurée.

Toutes nos sœurs trouvèrent en elle une bonne et tendre Mère, mais les plus heureuses étaient bien celles qui l'avaient connue autrefois. Elles retrouvaient dans leur digne Supérieure les brillantes et solides qualités de sa première jeunesse, avec cette différence que la vertu s'était grandement affermie dans son âme, et que dans la voie du sacrifice où elle avait toujours suivi le Christ Jésus, elle avait appris plus que jamais à se réserver pour elle-même les peines et les souffrances, et à témoigner aux autres une bonté, une affection, et une charité toujours grandissantes.

Son frère aîné, Monsieur Samuel Bingham était alors maire de la ville d'Ottawa. Elle ne s'en glorifiait jamais cependant, et comme autrefois elle paraissait insensible à toute parole d'estime et de louange. Pendant les quelques années que ce bon monsieur exerça ses hautes fonctions, il partagea également entre les diverses institutions religieuses de la ville les revenus que cette distinction lui accordait. Quand il nous faisait parvenir la part qui nous en revenait à chaque terme, notre Très-Honorée Mère par humilité, ne voulait même pas que la sœur portière en fit mention à l'obéissance, ainsi qu'il est d'usage. Dieu, disait-elle avec esprit de foi, saura bien l'en récompenser sans que nous le lui disions. Il en était ainsi en toutes occasions; elle savait que la vaine gloire est la plus grande des illusions, puisqu'elle nous prive de la véritable gloire et détourne de nous les faveurs du ciel.

Son temps était toujours à la disposition de chacune d'entre nous, et nous pouvions à toute heure aller la trouver, certaines de recevoir les avis et les conseils que son cœur maternel savait toujours donner à propos. Avait-elle connaissance qu'une sœur ou même une pénitente était dans la peine ou l'affliction, elle ne différait pas de lui faire une

petite visite ou de la faire demander, afin de lui apporter secours et consolation. Sa bonté et sa charité se manifestaient surtout envers les malades et les infirmes ; elle n'épargnait rien pour les soulager et adoucir leurs souffrances. Le ciel ne lui avait pas fait don, comme à notre vénérée Mère Fondatrice qu'elle essayait d'imiter en toutes choses, de cette amabilité qui attire les cœurs, mais sous un abord un peu rude, se cachait un fond de bonté, joint à un grand esprit de justice et de droiture. Elle était convaincue, qu'une vraie religieuse doit exceller dans toutes les vertus ; mais elle savait cependant faire des concessions en présence de la fragilité humaine, et elle comprenait que aussi longtemps que nous sommes sur la terre, nous devons nous résigner chaque jour à renouveler nos premières résolutions, et nous exciter à la ferveur, comme si notre conversion ne faisait que de commencer. Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette excellente Mère était animée d'un grand zèle pour le salut des âmes, et en prenant la direction de notre communauté, sa principale préoccupation fut l'œuvre de notre quatrième vœu : la conversion et la persévérance de nos pauvres pénitentes. Elle avait tant à cœur cette obligation principale de notre sainte vocation qu'elle faisait toujours tout ce qui était en son pouvoir pour recevoir le plus grand nombre de ces brebis égarées, et les ramener à Dieu en leur rendant au Refuge la vie facile, heureuse et agréable.

**Ouverture
du Pensionnat.** Justement préoccupée aussi de l'avenir de nombreuses jeunes filles appartenant à des familles honnêtes mais pauvres, elle sollicita dès le début de son administration, et obtint de notre vénéré Archevêque, Monseigneur Duhamel, l'autorisation d'ouvrir pour la quatrième fois notre ancien petit pensionnat. Son but principal était d'y recevoir des enfants bonnes et pieuses, qui ne pouvant payer la forte

pension exigée dans les autres instituts, sont généralement privées du bienfait d'une instruction suffisante pour gagner honnêtement leur vie. De plus, il nous était possible par ce moyen de faire du bien à notre classe de petites orphelines, et de subvenir même aux dépenses nécessitées par leur éducation et leur entretien. Cette chère Mère dont le zèle et la charité ne cherchaient qu'à semer des bienfaits autour d'elle, a ainsi procuré de grands avantages à bon nombre de jeunes filles. En remarquait-elle quelques-unes qui avaient de l'attrait pour l'étude, mais dont les parents étaient trop pauvres pour payer même une partie de la pension, elle n'hésitait pas à les recevoir gratuitement, confiante qu'elle était en ces paroles de Notre Seigneur, qui a dit qu'il tiendrait comme fait à lui-même, ce qui serait fait au plus petit des siens; et que même un verre d'eau donné en son nom, ne resterait pas sans récompense. Les pensionnaires désignées sous le nom de "Classe Saint Joseph", recevaient une instruction moyenne sous forme de cours commercial; les orphelines gardaient le nom de classe de Notre-Dame des Victoires que notre vénérée Mère Fondatrice leur avait donné dès le début de l'œuvre, et recevaient une bonne éducation en même temps qu'une solide instruction chrétienne. Dieu seul sait le bien immense que cette chère Mère a fait ainsi à nombre d'enfants, en leur donnant les moyens d'obtenir plus tard dans le monde une position honnête et lucrative, ou même en leur préparant une entrée facile dans diverses communautés où plusieurs sont devenues de bonnes et excellentes religieuses.

Deux ans plus tard, au mois d'octobre 1899, Sa Grandeur Monseigneur Duhamel célébrait le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. Les fêtes qui se déroulèrent à Ottawa furent splendides; notre jeune capitale n'avait encore rien vu de semblable: vingt-cinq Archevêques ou Evêques, et plus de trois cents prêtres y prirent part.

Notre vénérée Mère tenant à prouver sa reconnaissance, prit toutes les mesures possibles pour fêter dignement le Prélat, qui avait pour nous depuis un quart de siècle, toutes les bontés du père le plus aimant. Malgré son horreur naturelle pour tout ce qui ressentait le luxe et l'ostentation, notre Mère voulut déployer toute la magnificence que pouvait comporter notre pauvreté. Grâce au bon goût et aux habiles mains de plusieurs de nos sœurs, le Monastère et le Refuge se trouvèrent transformés, ayant pris des airs de fête jusque-là inconnus. Au jour et à l'heure fixés, Monseigneur l'Archevêque, accompagné de son grand Vicaire et d'une quinzaine de prêtres, daignait nous honorer de sa présence, et nous consacrer à nous seules une de ces précieuses journées de fête.

La Communauté reçut ces honorés visiteurs à la porte du cloître et au chant du Benedictus, les conduisit à la salle des assemblées, délicieusement décorée pour la circonstance. Après une heure d'aimable causerie, on se dirigea vers les classes, qui toutes étaient illuminées et décorées avec un goût exquis. Arrivé au Pensionnat, Monseigneur s'arrêta longtemps sur le seuil de la porte, puis il dit avec un air de satisfaction que nous ne lui avions encore jamais vu : " Est-ce ici l'entrée du Paradis ? " La salle illuminée par de nombreux jets de lumière électrique était littéralement recouverte de papier de soie blanc ; murs, plafonds et fenêtres avaient disparu sous la décoration, et en pénétrant dans cette enceinte, il était impossible d'imaginer l'invention qui en avait fait comme un petit ciel. Le papier était disposé de manière à former mille petites écailles en relief, d'où pendaient une multitude de clochettes argentées, fixées au moyen de petites banderoles. Notre Mère ayant exprimé le désir d'avoir une décoration extraordinaire, pour remercier Monseigneur d'avoir permis l'ouverture de cette classe, les maitresses s'étaient ingénérées à entreprendre ce travail immense. Le

chant, la musique et l'adresse eurent également un succès complet. Ce fut encore une nouvelle surprise quand les élèves exécutèrent avec beaucoup de perfection, une pièce allégorique composée pour la circonstance, représentant en cinq tableaux la vie de Monseigneur l'Archevêque: sa famille, sa paroisse, l'Université, Ottawa et Rome.

Monseigneur dans sa réponse nous assura que jusqu'ici rien ne lui avait fait autant plaisir, et qu'il n'avait jamais rien entendu de si beau et de si touchant que cette petite pièce. Dans notre simplicité nous jouissions du bonheur que notre digne Archevêque nous disait avoir trouvé parmi nous, mais nous pensions en même temps à notre vertueuse Mère qui devait beaucoup plus souffrir que jouir, d'avoir à se mettre en avant pour représenter la communauté devant tous ces dignitaires ecclésiastiques; elle se trouvait là en effet complètement en dehors de son élément, et elle ne pouvait s'empêcher de laisser paraître la gêne qu'elle éprouvait intérieurement.

La bénédiction du ciel semblait être descendue, en même temps que celle de notre pieux Archevêque sur notre petit pensionnat, qui comptait à ce moment une centaine de petites élèves, travaillant de leur mieux à acquérir ce double trésor: la science et la vertu.

**Améliorations
diverses.**

Notre Très-Honorée Mère, qui dès ses premières années de vie religieuse, avait montré tant de qualités dans l'organisation matérielle de notre Fondation naissante, ne pouvait certes pas négliger de faire maintenant encore plusieurs améliorations bien utiles, et rendues possibles par l'état plus prospère de nos finances ou le progrès de l'industrie. Peu de temps après son élection, elle fit refaire les escaliers de l'intérieur du Monastère; leur pente trop raide occasionnait une immense fatigue à plusieurs de nos sœurs déjà

âgées ; elle fit également poser des téléphones dans les diverses parties de la maison, procurant ainsi à peu de frais un grand soulagement aux officières employées dans les différentes charges assez éloignées soit de l'office de la Supérieure, soit de l'économat.

Comme le personnel de l'institution allait toujours en augmentant, le travail de la boulangerie devenait excessif, tandis que les forces de la chère boulangère allaient déclinant toujours. Depuis des années, cette dévouée sœur préparait seule le pain nécessaire à tant de bouches, et sous le poids et la continuité de la besogne, sa santé était fortement ébranlée. L'œil vigilant de notre Mère, sut découvrir le remède et l'appliquer au mal. Elle fit installer une bouilloire et une machine à vapeur pour préparer la pâte, ainsi qu'un nouveau four pour cuire le pain. De nouvelles machines furent aussi disposées dans les différentes parties de la buanderie : voyant que le travail augmentait sans cesse, notre digne Mère trouvait qu'il était aussi de son devoir de faire son possible pour le rendre plus léger et plus facile.

Une autre amélioration fut l'acquisition d'un appareil complet de dentisterie. Deux de nos chères sœurs surtout montraient de l'habileté dans ce nouveau travail. Auparavant, quand quelques-unes de nos sœurs ou de nos enfants, souffraient de ces terribles maux de dents, il nous fallait attendre si longtemps pour avoir le docteur, que cette réforme fut grandement appréciée de toutes ; notre Mère trouva bon d'accepter l'offre bienveillante de notre dentiste, qui eut la charité de nous enseigner gratuitement les principaux soins que nous étions capables de donner nous-mêmes. Outre les commodités procurées par cette acquisition, cela épargna de plus la bourse de l'économat, et prévint plusieurs entrées dans le cloître ; ce à quoi visait surtout le zèle de notre Mère.

Une autre réforme d'un ordre plus élevé, que nous re-

cûmes pendant son administration, fut l'introduction du chant grégorien dans nos offices.

Sa Grandeur Monseigneur Duhamel, ne nous permit de faire usage du nouveau vespéral, que quand toutes nos Maisons d'Europe en eurent donné l'exemple. Notre infatigable Mère prit toutes les mesures possibles pour assurer la bonne exécution du nouveau chant qui fut inauguré le 2 juillet 1898, jour de la fête de la Visitation. Grâce aux leçons que nous avons reçues, d'abord d'un Révérend Père de la Compagnie de Marie, puis d'un Révérend Père Oblat du Scolasticat, qui tous deux étaient des professeurs accomplis, nous avons pu continuer jusqu'à présent. Afin de pouvoir adopter uniquement cette nouvelle méthode, nous avons un exercice de chant pendant une demi-heure, tous les jours durant la récréation de midi. Le zèle de notre Mère pour l'office divin, et tout ce qui regardait le culte sacré, la pressait de tout sacrifier afin de rehausser le plus possible la beauté de nos pieuses cérémonies. Ce fut aussi sous son gouvernement que nous commençames à chanter les complies de l'office de Pâques, et les Vêpres des Morts le premier Novembre.

Ame véritablement intérieure, et cherchant par dessus tout à conduire vers Dieu toutes les âmes qui lui étaient confiées, elle prenait un soin spécial pour procurer tous les bienfaits spirituels à la Communauté, aussi bien qu'à nos pauvres enfants du Refuge et de la Préservation; elle ne négligeait rien pour que toutes et chacune fussent à même de bien profiter des avantages de nos retraites; même les pensionnaires et les orphelines jouirent de ce privilège, et pour les encourager encore plus à la piété, elle voulut établir parmi les plus grandes, la société des Enfants de Marie, tandis que les meilleures d'entre les petites furent enrôlées dans la confrérie de l'Enfant Jésus.

Sa sollicitude pour le bien des âmes et leur avancement dans la perfection, la porta aussi à nous procurer un autre

bien inappréciable. De l'agrément du Conseil, des arrangements furent faits avec le Révérend Père Recteur de l'Université, et il fut convenu d'un côté, que la communauté verserait en plus du traitement du Révérend Père chapelain, les honoraires d'usage pour une Messe quotidienne ; et de l'autre, que chaque jour la sainte Messe célébrée dans notre chapelle, serait dite à nos intentions, et pour la prospérité de nos œuvres. C'est depuis le 1er juillet 1898 que nous jouissons de ce privilège ; et tout en rendant à Dieu de ferventes actions de grâces pour cette faveur, nous sommes heureuses de profiter de cette occasion pour en attribuer l'initiative à notre bonne Mère Marie du Bon Pasteur, et de lui en témoigner notre profonde reconnaissance.

Pour résumer en un mot, les souvenirs que nous gardons de cette bonne Mère, et que nous avons essayé de rapporter ici rapidement, nous dirons seulement que le trait caractéristique de cette grande âme était une extraordinaire énergie dans le strict accomplissement de tous les devoirs de notre saint état, et une fidélité minutieuse à toutes les observances que nous avait enseignées notre vénérée Fondatrice.

Epreuves.

Depuis bientôt trois ans, notre chère Mère se dévouait avec un infatigable courage au bien de sa nombreuse famille religieuse, et ici à Ottawa comme autrefois à New-Westminster, et à Toronto, le ciel avait béni ses efforts et récompensé les sacrifices sans nombre qu'elle avait offerts au Seigneur dans le secret de son âme. Le temps approchait où le Dieu du Calvaire allait associer cette âme plus intimement aux douleurs de la passion pour la purifier davantage, et lui faire acquérir une plus parfaite récompense. Les derniers mois de sa supériorité furent déjà spécialement marqués du sceau de la croix. Ce fut d'abord la triste nouvelle que le monastère de nos bien-aimées sœurs de New-Westminster venait d'être la

proie des flammes le 5 octobre 1899. Elle prit une grande part à la peine de cette chère famille dont elle avait été la première Mère, et qu'elle portait toujours dans son cœur aimant. Elle s'empressa de leur prouver sa maternelle sollicitude, en leur portant immédiatement secours; elle leur envoya plusieurs caisses contenant les principaux objets dont elles pouvaient avoir besoin, et en leur adressant l'expression de sa plus vive sympathie; elle leur disait son regret de ne pouvoir faire davantage pour elles.

Un autre incendie, qui fut un désastre pour toute notre population, et qui sans une protection spéciale de la Providence l'aurait été pour nous aussi, fut la terrible conflagration qui détruisit entièrement la ville de Hull et une partie considérable de notre capitale, le 26 avril 1900. Impossible de décrire la misère de centaines de familles qui avaient absolument tout perdu! Notre bonne Mère, tout en prescrivant à sa communauté de nombreuses prières d'actions de grâces en reconnaissance de la préservation de notre Monastère, fit tout ce qui était en son pouvoir, et tout ce que permettaient nos ressources, pour apporter quelque soulagement à nombre de personnes qui se trouvaient dans le dénuement le plus complet.

Nous avons échappé à la fureur des flammes, mais chaque année nous étions exposées à la fureur des flots qui envahissaient notre propriété et le Monastère même, lors de la rupture des glaces sur la rivière Rideau. Cette année encore, en 1900, nous eûmes beaucoup à souffrir: mais l'inondation la plus sérieuse que nous ayons jamais eue, et que nous allons décrire rapidement, eut lieu au mois de mars 1898. Notre chère sœur en charge des fournaises, s'étant levée vers les deux heures du matin, pour raviver le feu, fut frappée de stupeur en s'apercevant que déjà l'eau faisait irruption dans la maison. Elle donna aussitôt l'alarme en sonnant la cloche du réveil ce qui permit aux chères sœurs économe et procu-

ratrice de descendre juste à temps pour sauver du naufrage les papiers de la communauté et les mettre en sûreté. Un grand nombre de sœurs tentèrent de se saisir de quelques provisions, mais en moins de quelques minutes elles se trouvèrent dans l'eau glacée jusqu'aux genoux, et il fut impossible d'arriver jusqu'au cellier. Transies de froid, nous retournâmes à nos cellules, mais non pas sans avoir été implorer le secours de l'Hôte divin du Tabernacle. La nuit se passa dans l'anxiété à écouter le fracas des blocs de glace, se heurtant et s'entassant contre les murs du Monastère. Les trois jours suivants, la chapelle fut le lieu habituel de notre rendez-vous; il n'y avait de chaleur nulle part, toutes nos machines étaient arrêtées, et nous ne pouvions nous occuper à autre chose qu'à prier, méditer et réciter en chœur notre office. Ce fut donc auprès de Jésus Hostie que nous prolongeâmes nos entretiens. Comme notre digne Père Chapelain pouvait monter à la chapelle sans avoir à passer dans l'eau, nous eûmes aussi le bonheur d'avoir la sainte Messe tous les matins.

Nous entendions continuellement le mouvement des eaux, ainsi qu'un sourd mugissement de vagues par tout le rez-de-chaussée, où l'eau se trouvait à plus de deux pieds de hauteur. Les témoignages de sympathie nous arrivèrent bientôt, d'abord de l'Archevêché et de l'Université, puis des principaux amis de la Communauté. Nous étions sans feu et sans pain, et de plus sans espoir d'être bientôt délivrées de notre captivité, car la glace était amoncelée à une hauteur incroyable tout autour de la propriété. Le Révérend Père H. Constantineau, O. M. I., nous envoya un poêle et des provisions, entr'autres une douzaine d'excellents jambons; d'autres personnes charitables, de la soupe et du thé tout préparés; Mr. James Warnock une voiture chargée de pain. La Révérende Mère Supérieure Générale des Sœurs Grises s'empessa de faire prendre en voiture, trois de nos sœurs

malades qui furent logées à l'hôpital où elles reçurent les meilleurs soins. En un mot la bonne Providence nous secourait visiblement de toutes manières.

Notre digne Mère Marie du Bon Pasteur, bien que malade à cette époque, et assez souffrante, fit de nouveau, preuve d'un courage extraordinaire et d'un dévouement héroïque. Elle était partout et toujours la première à la peine. C'était un curieux spectacle que de nous voir à l'œuvre; enveloppées dans des châles et même dans des couvertures, nous allions ainsi à la chapelle et dans les différents offices de la maison. Le grand corridor de la salle du Chapitre ayant été mis à la disposition des sœurs dépensières et réfectorières, c'est là qu'elles s'établirent, pour nous distribuer la nourriture qui nous venait par aumône: notre gaieté et notre bonne humeur remplaçaient tout ce qui pouvait manquer à ces pauvres et maigres repas. Enfin le troisième jour, un cri de joie et de reconnaissance s'éleva de tous nos cœurs: la glace amoncelée en vraies montagnes commençait à remuer, puis se frayait un passage sous le pont, et enfin l'eau baissait graduellement, de telle sorte que vers les trois heures de l'après-midi, nous pûmes à l'aide de pelles et autres instruments, commencer à enlever l'épaisse couche de boue qui se trouvait au rez-de-chaussée; mais ce ne fut que le lendemain, et même le surlendemain que les différentes salles furent assez propres pour être remises en usage. L'humidité cependant était extrême à cause du sous-sol tout détrempé, et des boiseries tout imbibées d'eau; aussi plusieurs jeunes sœurs tombèrent-elles malades de la fièvre typhoïde, et nous croyons que le décès de notre chère sœur Marie de la Sainte Trinité Owens, qui mourut durant l'été, fut causé par cet événement fâcheux. De plus la jetée construite en 1886, par le gouvernement, autour de notre propriété, au prix de 8,000 dollars, fut en grande partie emportée par la débâcle.

Nous profitâmes de cette occasion pour représenter aux

autorités de la ville, l'urgente nécessité de prendre des mesures nécessaires pour prévenir ces désastres. Le résultat de nos démarches fut assez heureux, car bientôt après, ils imaginèrent de couper la glace à temps et de la faire partir au moyen de la dynamite : ce moyen réussit très bien, et désormais chaque année, nous en sommes quittes avec quelques appréhensions. Depuis ce temps le séjour de notre Monastère est beaucoup moins dangereux pour les santés délicates, et nous en bénissons la divine Providence qui prend ainsi de nous un soin si paternel.

Déposition.

nements eurent un effet néfaste sur la

Autres emplois.

Nous croyons que ces pénibles événements eurent un effet néfaste sur la santé déjà si ébranlée de notre générale Mère, et contribuèrent pour leur bonne part à causer la maladie qui la conduisit aux portes du tombeau, quelques semaines avant sa Déposition qui eut lieu le 16 juin 1910. Elle ne se remit jamais complètement de cette forte fièvre, qui consuma ses forces pendant plus d'un mois. Les grands travaux accomplis dans ces trois fondations d'Ottawa, de Toronto et de New-Westminster, avaient sans doute ruiné sa robuste santé ; cependant après une assez longue convalescence, elle recouvra assez de force, pour pouvoir se dévouer encore deux ans, en qualité de maîtresse de novices et de conseillère. Ce ne fut que par obéissance, et dans les sentiments d'une très profonde humilité, qu'elle accepta la charge du noviciat. Elle essayait de former nos chères novices ainsi qu'elle avait été formée elle-même ; c'est-à-dire à une exacte et fidèle observance ; elle leur disait souvent, qu'une vraie religieuse doit exceller dans toutes les vertus, mais surtout dans celle du renoncement à sa propre volonté. Elle se conduisait avec nos sœurs du noviciat comme autrefois avec celles de la communauté, c'est-à-dire avec déférence, humilité et charité ; c'est alors surtout qu'elle évoquait en

toutes occasions, le souvenir de notre regrettée et vénérée Mère Fondatrice.

En 1903, notre chère sœur fut nommée procuratrice et surveillante: très versée dans les affaires, sa longue expérience rendait ses services précieux, et ici encore malgré l'altération visible de sa santé, elle put se dévouer jusqu'en septembre 1906, alors qu'il lui fallut rendre les armes, et prendre quelques semaines de repos sur les ordres pressants du médecin. Mais hélas! les semaines s'écoulèrent sans qu'aucune amélioration sensible ne se produisit en son état.

**Sa dernière
maladie.**

Sa pieuse mort.

La cruelle maladie qui allait bientôt nous la ravir s'était manifestée deux ans auparavant, lors de la mort de son frère Mr. Samuel Bingham, qui par suite d'un accident s'était noyé dans la rivière Gatineau. La manière dont elle apprit cette triste nouvelle lui porta un coup fatal. Répondant au téléphone comme d'habitude en qualité de procuratrice, après avoir traité d'affaires, un monsieur qui ne savait qu'il s'adressait à la sœur du défunt lui demanda si la communauté avait appris la triste et pénible fin de l'ex-maire Bingham, que l'on croyait noyé, vu que seuls, son cheval et sa voiture renversée avaient été trouvés sur les bords de la rivière Gatineau. Cette mort tragique, avec les cinq jours d'angoisses qui s'ensuivirent avant qu'on parvint à retrouver le corps du malheureux disparu, provoqua chez elle les premières attaques de la maladie de cœur, qui en fit pendant de longs mois une victime d'agréable odeur aux yeux du divin Crucifié. Elle fut longtemps inconsolable de cette mort si subite, mais son grand esprit de foi et sa fidélité à ses devoirs, ne lui permirent pas de prendre alors le repos qui lui aurait été nécessaire. Ainsi qu'un vaillant soldat du Christ, elle voulait combattre jusqu'à la mort sans défaillance à la suite de son divin Maître; mais Dieu

avait trouvé que déjà sa fidèle servante était prête pour la récompense, promise à ceux qui soutiennent généreusement les bons combats. En effet la carrière de notre courageuse sœur touchait à sa fin; l'holocauste se consumait lentement, et nous ne nous trompions pas en appréhendant comme prochaine l'heure du sacrifice. Nous eûmes une consultation de plusieurs médecins, qui tous s'accordèrent à dire que la santé de notre chère sœur ne se rétablirait pas; mais que le repos, de bons soins et un régime bien suivi pourraient encore prolonger ses jours. Cette décision fut pour notre chère sœur l'occasion d'un douloureux sacrifice; elle se conforma sans doute aux désirs de ses supérieures et aux ordres des médecins qui étaient pour elle l'expression de la volonté de Dieu; mais tout en se résignant à prolonger son séjour dans sa cellule, elle entretenait quand même le secret espoir de reprendre bientôt ses occupations ordinaires. Elle s'intéressait à tout, et rien ne semblait lui faire plus plaisir que la déférence et la délicatesse avec lesquelles ses aides prenaient ses avis, et lui rendaient compte de tout ce qui se passait soit à la procure, soit à la buanderie. Nous terminions à cette époque la construction de ce dernier département: aidée de ses charitables infirmières, elle se rendait de temps en temps dans une salle voisine de sa cellule, d'où elle pouvait constater les progrès des travaux. Toutefois ces préoccupations ne détournaient pas un instant son esprit de la pensée de Dieu et celles surtout qui ont eu le bonheur de lui prodiguer leurs soins pendant ces derniers mois, savent bien que chacune de ses actions redisait à Dieu. " Oh! combien j'aime votre loi, Seigneur, j'en fais tous les jours le sujet de mes méditations!

Pendant ses forces déclinaient visiblement, et de violents maux de tête la faisaient beaucoup souffrir, la privant même par intervalles du plein usage de sa raison. Seules, celles qui parmi nous ont vu dans quel état était son corps, et surtout ses pauvres jambes, savent quel douloureux martyr elle a

dû endurer. Pendant les cinq derniers mois de sa vie, malgré ses grandes souffrances, elle retrouva une connaissance plus parfaite de ce qui se passait autour d'elle. Elle avait fréquemment le bonheur de recevoir Jésus Hostie, le divin consolateur de ces longs jours d'épreuve. Dans ces pieux colloques elle ravivait continuellement sa dévotion favorite à Jésus mourant pour nous sur la croix, et nous donnant les mérites infinis de son sang précieux. Son grand esprit de foi, et son ardent amour pour Dieu lui donnaient une confiance illimitée en la prière : son aspiration habituelle était : " Mon Jésus, miséricorde ! " elle la répétait sans cesse en se jetant dans les bras de la divine Bonté. Elle avait toujours eu la crainte salutaire des derniers jugements, mais voyant maintenant venir la mort, elle avait confiance que Dieu dans sa bonté, ne lui imputerait pas les manquements, peut-être nombreux, d'une vie qu'elle avait uniquement consacrée à l'aimer et à le faire aimer. Son abandon entre les mains de Dieu, son admirable résignation et sa profonde humilité nous édifièrent grandement, surtout au fort de ses douleurs les plus intenses. Elle était heureuse de dire le chapelet ou quelqu'autre prière, avec celles qui la visitaient, et elle remerciait affectueusement celles qui lui faisaient une courte lecture. Elle profitait aussi de ces visites pour demander pardon en particulier à chacune des sœurs pour les peines qu'elle avait pu leur causer durant sa longue carrière. Aussi quand nous lui exprimions nos remerciements, pour les bontés qu'elle avait eues pour nous quand elle était supérieure, ainsi que dans toutes les autres charges qu'elle avait remplies, elle disait humblement : " Oh ! je ne faisais en cela que mon devoir : plutôt à Dieu que je l'eusse mieux fait ! S'il daigne me rendre la santé, je m'efforcerai de faire davantage ; la vie est courte et l'éternité sera longue. Oh ! soyons fidèles à nos saints engagements. "

Elle avait reçu une première fois les derniers sacrements au mois d'octobre 1906 ; notre digne père chapelain, le Révé-

rend Père J. Gavary, O. M. I. les lui renouvela le 23 mai 1907. A partir de ce jour, il était facile de voir que notre chère sœur s'en allait graduellement; elle le savait bien elle-même, et du milieu de ses douleurs, elle semblait dire à Dieu " Mon heure est venue de paraître devant vous, ô Seigneur ! mais jusqu'à mon dernier instant je ne veux d'autre gloire que celle de la conformité parfaite aux souffrances de Jésus mon Sauveur. "

Elle conserva le plein usage de ses sens jusqu'au 13 juin; ce jour là vers les cinq heures du matin, elle s'endormit d'un profond sommeil ; hélas ! elle ne devait plus se réveiller ici-bas. La communauté se réunit dans la matinée pour réciter les prières de la recommandation de l'âme; ensuite un certain nombre de sœurs se succédèrent pour prier continuellement auprès de notre chère mourante.

Vers les trois heures de l'après-midi, sa respiration commença à se ralentir, et elle allait s'éteindre ainsi doucement, sans qu'il nous fût possible de distinguer le dernier soupir. Quand on vit que la fin approchait certainement, nos sœurs se réunirent de nouveau, et redoublèrent d'ardeur pour recommander à Dieu l'âme qui allait paraître devant Lui. Il devait être environ trois heures et demie de l'après-midi, quand cette belle âme purifiée par la souffrance et la douleur, le sacrifice et l'entière immolation d'elle-même, parut devant le Juge suprême, où nous l'espérons, ses nombreux travaux et le zèle ardent qui l'avait consumée, durent lui mériter d'entendre cette douce parole : " Venez, la bénie de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité. " Cependant très fidèles à la demande qu'elle nous avait faite, de prier beaucoup et longtemps pour le repos de son âme nous avons chaque jour supplié Dieu de l'admettre au plus tôt au séjour de l'éternel repos.

Notre chère sœur Marie du Bon Pasteur Bingham était âgée de 61 ans, 7 mois et 30 jours et de Profession 37 ans et 11 mois, du rang des sœurs choristes.

Puisse-t-elle, cette vénérée sœur, obtenir du ciel que toutes les bénédictions divines descendent sur nous, qui combattons encore ici-bas, et nous attirer à sa suite auprès des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

DIEU SOIT BÉNI !

500



SCEUR MARIE AUGUSTINE VALIQUETTE
décédée en ce Monastère de Notre-Dame de Charité
du Refuge d'Ottawa
le 22 avril 1910

1007

VIVE JÉSUS ET MARIE !

ABRÉGÉ

DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE CHÈRE SŒUR

Marie Augustine Valiquette

DÉCÉDÉE EN CE MONASTÈRE

DE NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU REFUGE D'OTTAWA

LE 22 AVRIL 1910

DIEU SOIT BÉNI !

500

Sœur Marie Augustine Valiquette

VIVE JÉSUS ET MARIE !

Celui qui possède la Charité véritable et parfaite ne se recherche en rien ; mais son unique désir est que la gloire de Dieu s'opère en toutes choses.

Imit. Liv. I, ch. 15.

Il nous semble que l'auteur de l'Imitation en écrivant ces belles paroles, devait avoir devant les yeux quelques âmes en tout semblables à celle dont nous voudrions aujourd'hui esquisser les admirables vertus. La divine charité qui brûle au cœur de tous les saints, produit dans chacun des effets bien différents selon leur vocation spéciale ; mais quand elle arrive à sa perfection, elle produit toujours dans celui qu'elle anime un oubli total de soi-même, pour ne faire rechercher en tout et toujours que le bon plaisir et la gloire de Dieu. Si ce degré de perfection a paru dans plusieurs de nos chères fondatrices, il ne s'est peut-être jamais aussi complètement manifesté que dans notre bien-aimée sœur Marie Augustine, dont toute la vie n'a été qu'un continuel sacrifice au milieu des plus grandes souffrances, supportées gaiement pour la Gloire de Dieu et le bien des âmes les plus abandonnées.

**Ses premières
années.**

Mademoiselle Emma Valiquette naquit le 29 octobre 1840, à Montréal, ville aujourd'hui célèbre comme grand centre commercial, mais plus célèbre encore dans l'histoire du Canada, comme un des premiers fiefs de la Vierge Marie sur la terre d'Amérique. Monsieur et Madame M. Valiquette, fidèles héritiers des traditions de foi et de piété reçues de leurs ancêtres, surent dès les premières années, implanter dans le cœur de leur enfant les germes de toutes les vertus chrétiennes, et en particulier d'une tendre charité pour les pauvres. A l'âge de 12 ans, nous trouvons la petite Emma confiée à de bonnes religieuses qui la préparent avec soin au grand acte de sa première communion; et le même jour où elle reçut son Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie, elle fut inondée aussi des dons de l'Esprit-Saint par le sacrement de Confirmation. Ce que fut la première rencontre de Jésus avec cette âme si pieuse et si pure, les anges seuls pourraient nous le dire; nous pouvons pourtant jusqu'à un certain point deviner les trésors que le divin Epoux répandit sur elle en ce jour, si nous en jugeons par les fruits merveilleux de sainteté, qu'il nous fut donné plus tard d'admirer en elle.

Cependant la jeune enfant était d'une bien frêle constitution, et elle souffrait presque constamment d'une maladie des yeux, qui l'empêcha de suivre tout cours d'études, au grand regret de ses bons parents, qui à cause même de leur emploi, estimaient plus que bien d'autres tout le prix de l'instruction pour leurs enfants. Ce défaut d'instruction fut toujours pour notre chère sœur une lacune bien regrettable, et plus tard elle ne négligea rien pour développer elle-même les quelques notions qu'elle avait reçues alors. Mais comme nous le verrons, sa vertu héroïque et son jugement parfaitement droit, remplacèrent si bien la science qui lui manquait, qu'elle n'en devint pas moins une des plus méritantes de notre Fondation d'Ottawa.

Naturellement adroite, industrielle et active, elle cherchait toujours à se rendre utile à ses parents, en faisant tous les petits travaux dont elle était capable. Elle grandissait ainsi dans ce milieu intime si sanctifiant d'une famille très-chrétienne, loin de tous les dangers, et ne connaissant dans le monde que quelques pauvres que sa mère lui apprenait à visiter, en leur apportant des secours et des consolations. Il était temps cependant pour elle de songer à son avenir ; mais rien, absolument rien, ne l'attirait ni ne lui plaisait dans le monde ; et, ignorant encore la voie où Dieu l'appellerait plus tard, elle ne songeait nullement à quitter la maison paternelle. Comme Monsieur Valiquette son père tenait un important atelier de reliure et d'imprimerie, elle s'offrit à l'aider dans les travaux qui pouvaient convenir à ses talents et à sa condition. Dans ces occupations elle passa ainsi plusieurs années jusqu'en 1865, rendant à son père de bien précieux services, car elle devint bientôt très habile dans le genre de travail qu'elle avait entrepris. Là encore tous ses moments de loisir étaient employés aux œuvres de miséricorde, et par sa bonté et sa libéralité à l'égard de tous les affligés, elle se gagnait l'affection et l'estime de tous ceux qui la connaissaient. C'est à peu près tout ce que nous savons des années de sa jeunesse jusqu'à l'âge de 25 ans.

**L'appel de
Dieu.**

En 1865, survint au Canada un événement important, qui, dans les desseins de la divine Providence, devait avoir pour mademoiselle Emma Valiquette de grandes conséquences, et allait l'orienter dans la voie que Dieu lui avait préparée de toute éternité. Jusqu'à cette époque le gouvernement du Canada avait siégé à Québec qui était la ville la plus ancienne, et qui dès l'origine avait été la capitale et le centre administratif de la colonie. En 1865 par décret

de la Reine Victoria, tout le Canada fut érigé en Dominion, avec un certain nombre de provinces, et Ottawa fut choisi comme le siège du nouveau Gouvernement fédéral. Monsieur Valiquette qui était imprimeur du Gouvernement, crut nécessaire de quitter lui aussi Québec pour venir s'établir à Ottawa avec toute sa famille. Ce bon monsieur ne tarda pas à entrer en relations assez intimes avec sa Grandeur Monseigneur Guigues, qui prit dès lors grand intérêt à ses nouveaux et excellents diocésains. Il est probable que notre digne et bon Evêque dut remarquer bientôt dans la pieuse Emma d'excellentes dispositions pour la vie religieuse, peut-être même celle-ci demanda-t-elle conseil à ce bon Père, sur ce qu'elle devait faire. Il est certain, en tout cas, qu'en 1866, quelques mois seulement après l'arrivée de nos chères fondatrices à Ottawa, Monseigneur proposa à la jeune fille de faire une visite à la nouvelle Communauté, récemment établie sur la rue Saint-Patrice, lui disant que peut-être elle trouverait là la réalisation de ses désirs. Comme nous l'avons déjà raconté, notre petite fondation à ses débuts n'avait pour toute richesse que la vertu et l'héroïsme de nos chères sœurs : ces attraits suffirent à captiver aussitôt l'âme généreuse de mademoiselle Emma Valiquette, qui voyait dans notre vocation le moyen le plus sûr de se dévouer toute sa vie au service des pauvres et des abandonnés. Elle demanda donc sans tarder d'être admise dans la communauté qui déjà lui plaisait tant : et notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme, heureuse du trésor que la Providence semblait lui envoyer, la reçut dans notre petit noviciat qui était déjà manifestement béni de Dieu. Notre nouvelle postulante nous arriva le 6 août 1866, quatre mois seulement après l'établissement de la fondation, bien décidée à consacrer entièrement tout ce qu'elle avait de santé, de force et de talents à la gloire de Dieu et au plus grand bien des pauvres âmes.

Notre vénérée Fondatrice, avec son coup d'œil exercé,

découvrit facilement dans la nouvelle aspirante, un talent remarquable pour la direction des affaires temporelles ; aussi lui proposa-t-elle de l'admettre comme sœur tourière, l'assurant qu'ainsi elle travaillerait plus efficacement au bien de notre communauté qui n'avait encore qu'une sœur de ce rang. Puisqu'on l'assurait qu'il y allait de la plus grande gloire de Dieu, la généreuse postulante accepta sans hésiter un instant, la proposition qui lui était faite.

**Ses deux années
de Probation.**

La voilà donc admise dans cette petite famille religieuse, vers laquelle elle tendait depuis longtemps sans le savoir : toute joyeuse elle va se lancer avec ardeur dans l'œuvre que le divin Maître lui assignera bientôt. Se dévouer toute entière pour les pauvres, travailler jusqu'à la mort pour son cher Monastère où vivent tant de pauvres ; et par ce moyen glorifier Dieu, et le faire aimer des pauvres : telle va être son unique ambition jusqu'à son dernier soupir. Pour cela, elle le sait, elle aura à se renoncer, mais cela même enflamme son courage. La mission qu'on va lui confier comme sœur tourière, sera pénible, difficile, répugnante à la nature, elle le sait aussi ; mais elle sait que tous ses sacrifices monteront vers Dieu comme une louange plus parfaite, et qu'au jour des récompenses, Dieu n'aura rien oublié, et saura se montrer pour elle, infiniment plus généreux qu'elle ne l'aura jamais été pour Lui.

A cette époque la fondation était si pauvre qu'elle devait nécessairement compter sur la charité publique pour pouvoir subsister ; tous les jours nos chères sœurs devaient aller frapper à la porte des amis de Dieu, pour recevoir l'aumône qui leur permettait d'acheter du pain, pour elles et pour leurs chères pénitentes. Désormais telle va être la mission spéciale de notre nouvelle sœur : elle ira de porte en porte, implorer la charité au nom de Dieu, pour subvenir aux plus urgentes

nécessités de la communauté naissante, qui se trouve dans un dénuement presque absolu. Sans aucune considération pour sa santé toujours délicate, sans aucun regard sur le passé où elle vivait tranquille au sein de sa famille, elle accepte avec joie le rôle de mendiante pour les intérêts de Dieu et de ses pauvres. Elle parcourt la ville toujours à pied, se présente partout pour solliciter quelques secours, et demander de l'ouvrage pour nos pénitentes. Très souvent elle est rebulée et renvoyée sans ménagements, mais son courage et sa patience sont au-dessus de tous les outrages: "Ceci est pour moi, dit-elle en souriant, pourriez-vous maintenant me donner quelque chose pour nos pauvres?" Ces quêtes quotidiennes, on le comprend aisément, sont souvent plus fructueuses en souffrances, et en mérites pour le ciel, qu'en secours matériels pour la communauté; cependant notre chère sœur sait si bien implorer la charité des fidèles, elle y met une telle délicatesse, insiste avec tant d'amabilité, expose si bien le mérite de l'aumône, et le besoin pressant de ses pauvres, que rarement elle doit s'éloigner les mains vides. Au monastère commencent donc à affluer, bien plus nombreuses que par le passé, les offrandes, qui vont diminuer un peu la trop grande misère, et permettre à nos chères sœurs de continuer leur œuvre de dévouement pour le salut des pauvres âmes.

Comme moyen de transport, notre chère sœur n'en connaît pas d'autres que ceux que lui a donnés le bon Dieu. Quand elle sort du monastère, c'est habituellement avec quelque grosse charge sur les épaules, allant reporter à nos clients les travaux qu'ils nous ont confiés. Elle retourne bientôt, chargée des nouvelles commandes qu'elle a pu trouver, et plus le fardeau est lourd, plus son âme est conterte, car elle voit que nos pénitentes par leur travail, donnent satisfaction complète, et attirent au Monastère l'estime et l'affection de tous les gens de bien. Dans ses visites et tour-

nées quotidiennes, partout où elle passe, elle ne cesse d'implorer et de supplier la charité pour ses pauvres; et comme les aumônes qu'elle reçoit consistent rarement en argent, mais le plus souvent en dons pour le vêtement ou pour la nourriture, notre dévouée sœur trouve encore là une cause de nouvelles fatigues: elle doit en effet transporter elle-même tous ces objets pendant de longues heures à travers les rues de la ville, et finalement quand la charge devient trop pesante, jusqu'à notre Monastère.

C'est dans ce travail d'abnégation absolue, que s'écoulèrent les années de probation de notre chère sœur. Il est aisé de deviner la satisfaction de notre Très-Honorée Mère Fondatrice et de toute la communauté, de voir dans cette novice une si profonde humilité, et un si infatigable dévouement pour toutes nos œuvres. Aussi l'unanimité fut entière quand il s'agit de l'appeler à son acte de consécration définitive au service de Dieu dans notre Saint-Ordre.

**Son oblation.
Ses pénibles
travaux.**

C'est le 3 mai 1868, que, sous le nom de Marie Augustine, elle eut le bonheur de se donner irrévocablement à son divin Epoux, et de lui offrir sa vie entière en holocauste, pour la plus grande gloire de Dieu et le service des pauvres. Elle s'était dévouée jusqu'ici sans réserve, elle avait procuré au Monastère bien des secours et des avantages, mais elle était loin d'en tirer gloire pour elle-même; car elle avait parfaitement compris la parole du Maître " Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites: nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devons faire " St-Luc XVII. 10. Ce sentiment de véritable et sincère humilité remplissait le cœur de la nouvelle professe; elle pensait vraiment qu'elle n'avait rien fait pour le bon Dieu, et qu'elle était encore vide de mérites et de vertus. Oubliant

donc le passé, pour ne s'occuper que de témoigner sa reconnaissance à Dieu d'abord pour tous ses bienfaits, et ensuite à sa chère communauté pour la faveur insigne qu'on venait de lui faire en l'admettant à la sainte profession, elle va redoubler d'application et d'ardeur, et mettre son âme toute entière à l'œuvre que lui impose encore la sainte obéissance. Elle s'est parfaitement dégagée des biens de ce monde, mais elle n'aura pas, comme la plupart de ses compagnes, le bonheur de vivre retirée du monde, dans la paix et la tranquillité du cloître. Elle aura quelque chose de la mission des apôtres, que Notre-Seigneur envoie dans le monde, tout en leur disant qu'ils ne sont pas de ce monde, et qu'ils ne doivent pas vivre de la vie du monde. Après sa profession, et pendant presque toute sa vie, notre chère sœur sera habituellement sur les grands chemins, pour tendre la main et demander l'aumône; mais elle ne connaîtra pas pour ainsi dire les dangers du monde, car tout son amour et tout son cœur seront toujours à Dieu, à sa bien-aimée communauté, et à ses chères pénitentes.

En 1868, la communauté était déjà établie sur le terrain qu'elle occupe encore actuellement, les œuvres s'étaient développées, le travail abondait à la buanderie et à la couture, mais cependant les revenus étaient absolument insuffisants pour subvenir aux dépenses de construction et d'installation. Les quêtes quotidiennes faites en ville, rapportaient bien quelques secours, mais c'était encore bien peu. Il fallut de toute nécessité songer à aller plus loin implorer la charité, et à prolonger les courses jusque dans les campagnes environnantes, et même dans les villes plus éloignées. C'est notre chère sœur Marie Augustine qui va commencer ce travail si fatigant et si répugnant à la nature. Avec quel soin elle s'informe des époques les plus favorables pour ses différentes quêtes: en automne pour les légumes, en hiver pour les grains, au printemps pour les lainages! Avant d'arriver dans

chaque paroisse, elle prévient Messieurs les Curés, en leur envoyant une petite note qu'elle leur fait parvenir avant le dimanche ou quelque fête de circonstance; elle sollicite la permission de recourir à la charité de leurs bons paroissiens, demande même que la visite des sœurs soit annoncée publiquement au prône de la Messe. Généralement les zélés pasteurs consentent volontiers à tout ce qui leur est demandé, et de la sorte la collecte qui s'ensuit ne peut manquer d'être très satisfaisante. Mais pour ces voyages à travers la campagne et pour le transport de tous les objets qui seront recueillis, notre chère sœur ne peut plus compter sur ses seules forces; il lui faut absolument une voiture. Elle ne désire pas un carrosse — ce ne sont pas en effet des promenades d'agrément qu'elle entreprend; ce qui lui est nécessaire c'est une voiture spacieuse et solide, car elle compte rapporter beaucoup au monastère, et les chemins sont parfois bien mauvais et bien raboteux; avec cela, deux forts chevaux qui ne soient arrêtés ni par les montées très dures, ni par les terrains défoncés par la pluie ou la fonte des neiges. Elle ne demande pas autre chose; son courage, sa bonté et son amabilité sauront faire tout le reste. Elle part donc, et visite successivement tous les environs d'Ottawa, à une distance assez considérable; et après une ou plusieurs semaines d'absence, nous voyons revenir notre chère sœur et sa compagne, juchées de leur mieux au-dessus de leur charette, complètement chargée de différents légumes, de sacs de pommes de terre, ou d'autres provisions. C'est dans cet équipement que notre chère sœur fait son apparition dans la ville, où elle est déjà connue de tous; sans doute l'amour-propre doit en souffrir un tant soit peu, mais elle n'en tient aucun compte; et ces bonnes gens, voyant tant de simplicité et de dévouement, en sont grandement édifiés, et savent montrer leur estime pour la courageuse sœur, en la saluant aimablement à son passage.

Les quelques jours de repos qu'elle va passer au Monastère, ne seront pas inutiles : elle s'empresse de rendre visite aux principaux amis et bienfaiteurs de la maison, qu'elle n'a pas vus depuis quelque temps, et tout en leur donnant de bonnes nouvelles de ses précieuses collectes, elle a toujours quelque supplique très pressante à leur adresser. Aux différents patrons ou contremaitres des moulins et des manufactures, elle expose la misère des pauvres ; de celui-ci elle sollicite un peu de farine ; à celui-là elle présente, pour la faire carder, la laine qu'elle s'est procurée ; à un autre, elle demande quelques matériaux ou machines pour notre buanderie, et il est bien rare qu'on ait le courage de résister à ses prières.

Sa santé toujours délicate la contraint parfois à rester au Monastère, mais même alors, elle ne veut pas être inactive ; connaissant bien le travail de la reliure, elle pense qu'elle pourra ainsi utiliser son temps, de manière à venir encore en aide à sa chère communauté. Avec la permission de sa supérieure, elle s'adresse à quelques bons amis, qui lui ont bientôt procuré les instruments indispensables pour une petite installation, et elle reprend ainsi momentanément le métier qu'elle avait exercé autrefois dans l'atelier de son père. Elle s'ingénie aussi à faire toutes sortes de petits travaux manuels, même de menuiserie, pour l'utilité des sœurs officières, dans les diverses classes où rien n'est encore organisé définitivement.

Cependant dès que ses forces lui sont rendues, si le temps est favorable, elle repart pour sa mission principale, qui est toujours de faire arriver au monastère les dons de la charité. Mais déjà le champ de sa sollicitude et de son dévouement commence à s'élargir ; ce n'est plus seulement pour notre Fondation qu'elle doit travailler, mais bien encore pour les pauvres du dehors. Notre bonne sœur Marie Augustine est déjà universellement connue, et on vient se recommander à

elle comme à un puissant personnage; de son côté, munie toujours des permissions de sa supérieure, elle devient le refuge de toutes les misères qu'elle peut soulager. Combien de pauvres pères de famille, qui par son influence auprès de personnes haut placées, ont obtenu des emplois qui les mettaient à même de vivre dans une honnête aisance! combien de jeunes gens, qui par son entremise ont pu avoir les moyens de s'instruire et arriver plus tard à quelque honorable position! Combien de malades ou affigés n'a-t-elle pas consolés! Combien de jeunes filles n'a-t-elle pas orientées, vers quelque communauté religieuse!

Mais ce qu'elle avait toujours lé plus à cœur c'était l'œuvre de son cher Monastère; aussi, que de pauvres filles n'a-t-elle pas amenées au Refuge! Sa reconnaissance pour les bonnes familles qui se montraient toujours si généreuses à l'égard de notre communauté, la pressait aussi de s'intéresser tout spécialement à certaines personnes bien dignes de pitié, mais que nous pouvions difficilement accepter parmi nos pénitentes. Notre charitable sœur savait mettre tant de charme dans ses supplications auprès de ses Supérieures et des maîtresses de classes, qu'elle obtenait presque toujours les places qu'elle désirait; sinon elle s'adressait à d'autres Instituts, destinés plus particulièrement à soulager les misères de ses protégées.

En un mot notre chère sœur, si elle n'avait pas cette science qui fait les savants, avait du moins cette science surnaturelle de l'apôtre St-Paul qui se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Les gens du monde eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de remarquer comment cette pauvre religieuse avec son langage peu correct, savait s'adapter parfaitement à toutes les situations, et aux conditions les plus diverses des personnes qu'elle rencontrait. Son ardente piété, et son grand amour des pauvres, savaient toujours lui inspirer des paroles, qui charmaient aussi bien les personnes

de distinction que les personnes les plus humbles et les plus simples. Quand elle parlait de ses pauvres, et qu'elle implorait quelques secours en leur faveur, elle y mettait tant de douce persuasion et d'entraînante conviction, que les avarés eux-mêmes devaient délier leur bourse, et laisser leur obole entre les mains de Sœur Marie Augustine.

Mais aussi quelle reconnaissance ne témoignait-elle pas à tous ces généreux donateurs, qui étaient déjà récompensés de leur charité, par l'expression de bonheur qui se lisait sur son visage, et par la promesse des bénédictions célestes que les prières des sœurs ne manqueraient pas d'attirer sur eux, sur leurs familles et sur toutes leurs entreprises.

Telle fut la vie de notre héroïque sœur pendant les dix premières années de sa vie religieuse. N'aurait-elle accompli que ces œuvres pour la gloire de Dieu et le bien de notre Monastère, elle aurait déjà mérité une bien belle récompense pour le ciel, et une impérissable reconnaissance de la part de toutes celles qui ont passé depuis, dans cette fondation d'Ottawa. Mais ce n'était là que le commencement de sa vie de dévouement et de sacrifice; ce n'était pour ainsi dire que le noviciat de la grande mission qu'elle avait encore à remplir, et qui allait finalement tirer notre œuvre de cet état de misère extrême, où elle végéta si longtemps.

**Son premier
grand voyage.**

Notre vénérée Mère Fondatrice avait travaillé pendant tout le temps de son administration, à recueillir les fonds nécessaires pour construire le Monastère définitif qu'elle rêvait. A son départ pour la Fondation de Toronto, elle laissait entre nos mains une assez forte somme, économisée ou collectée dans ce but. On crut donc pouvoir commencer la construction nouvelle en 1875; mais on vit bientôt que les dépenses dépassaient énormément ce qu'on avait prévu. Il fallut recourir à des emprunts de plus en plus

forts; notre propriété fut entièrement hypothéquée, au-dessus même de sa valeur réelle; tous nos revenus de la buanderie et de la couture étaient aussitôt absorbés par cette coûteuse bâtisse; aussi bientôt nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de payer nos créanciers, qui se refusèrent à nous avancer même les choses les plus indispensables pour notre subsistance, et qui nous menacèrent d'une saisie générale. Cette crise financière nous accabla à partir de l'année suivante 1876; et ce fut seulement à cause de l'influence de quelques zélés bienfaiteurs, qu'on voulut bien patienter avec nous, et nous donner un délai plus long pour payer nos nombreuses dettes.

Notre dévouée sœur Marie Augustine prenait part plus que d'autres à l'anxiété commune, elle se multipliait, se dépensait sans mesure pour obtenir plus de secours; mais malgré tout son courage et toute son énergie, elle ne parvenait pas à aider son cher Monastère comme elle le désirait. Elle conçut donc le projet d'élargir son champ d'action, et d'aller rayonner au loin, pour implorer partout la charité au nom du Christ-Jésus. Toutes les permissions nécessaires lui sont accordées; elle obtient une lettre de recommandation de sa Grandeur Monseigneur Duhamel; et, confiante en la seule protection de Dieu, elle part avec une compagne pour une tournée de plusieurs mois, n'ayant dans sa bourse qu'une piastre seulement pour tous frais de voyage.

Nos deux courageuses sœurs quittent le Monastère le 11 juin 1878, et s'en vont bien loin, parcourant les provinces de l'Est du Canada, le Nouveau-Bruswick, l'Île du Prince Edouard, et une grande partie de la Province de Québec. Elles voyagent habituellement dans quelque lourde voiture de campagne, par des chemins à peine tracés; pénètrent jusque dans les chantiers et dans les mines, et avec une bravoure étonnante exposent à tous l'objet de leur arrivée. Ces bonnes gens au cœur simple et droit, ne peuvent s'empêcher

d'admirer tant de courage ; ils comprennent vite à qui ils ont à faire, aussi ne tardent-ils pas à entrer dans les vues de nos deux infatigables zélatrices. Dans sa prudence, la bonne sœur Marie Augustine s'adresse toujours en arrivant aux entrepreneurs ou aux contremaitres ; et parfois ils s'offrent aimablement à faire eux-mêmes la quête, le jour où les ouvriers recevront leur salaire de la semaine. Les plus petits villages, les plus humbles chaumières ont aussi leur visite, et souvent c'est pour la première fois qu'on y voit des religieuses ; aussi dans ces bonnes familles acadiennes ou canadiennes, qui ont conservé si vive la foi de leurs aïeux, nos aimées sœurs sont reçues comme des envoyés célestes ; et si elles sont toutes confuses de la réception solennelle qu'on leur fait, elles sont du moins bien contentes de l'aumône abondante qu'on leur remet au départ.

Cette mission se prolongea une année entière, mais elle rapporta au Monastère un montant d'argent au-delà de toute espérance, sans compter vingt-six grosses caisses remplies de linge neuf de toute sorte, de couvertures, de bas, de chaussures etc. C'était une vraie bénédiction de Dieu que cette abondance d'objets si nécessaires dans une communauté comme la nôtre. D'autre part la somme collectée fut suffisante pour rassurer plusieurs de nos créanciers, leur donner bon espoir, et les encourager à se montrer plus descendants à notre égard.

Fatigues
et
maladies.

Le zèle de notre chère sœur avait donc été amplement récompensé, et elle en remerciait Dieu de tout son cœur. Mais dans son long voyage elle avait dû supporter une foule de privations, et se soumettre aux plus grandes fatigues ; ce qui probablement avait occasionné une terrible maladie qui désormais ne devait plus guère la quitter, et qui allait être pour elle une cause de

secrètes et très grandes souffrances presque continuelles. Lors de la première attaque qu'elle eut à subir, notre bonne sœur se trouvait à Québec, où elle faisait la quête; elle fut forcée de s'arrêter, et alla demander asile aux excellentes sœurs du Bon Pasteur, qui la reçurent avec une bonté toute maternelle. Elle fut obligée d'y séjourner deux longs mois; deux mois de mutuelle édification, et pour les garde-malades qui admiraient la résignation aussi bien que la reconnaissance de notre patiente, et pour notre chère sœur qui ne pouvait se lasser d'admirer la charité qu'on lui témoignait. Il se forma entr'elles une sainte amitié, qui se manifesta longtemps encore par un échange de lettres, et par une visite que les bonnes sœurs de Québec firent plus tard à notre Monastère, en considération de notre chère sœur Marie Augustine. Après ces deux mois de soins assidus, notre malade crut pouvoir, sur l'avis du médecin, entreprendre le voyage d'Ottawa; mais elle ne put aller plus loin que Montréal, où elle dut encore faire un assez long séjour à l'Hôtel-Dieu. Enfin deux de nos chères sœurs de passage dans cette ville, purent avec beaucoup de précautions, nous la ramener à Ottawa. Quelques semaines après son arrivée, elle eut une troisième attaque, qui l'obligea à se faire de nouveau transporter à l'hôpital, où elle dut rester encore environ deux mois. Au milieu de tant de souffrances, elle ne laissait jamais échapper une plainte: victime avec Jésus, elle était non-seulement résignée, mais joyeuse et contente de pouvoir offrir à Dieu quelques sacrifices pour la prospérité de nos œuvres et la conversion de nos pénitentes. A force de soins cependant, notre chère sœur commença à se remettre, et moyennant certaines précautions auxquelles elle dut constamment s'assujettir, elle retrouva assez de santé pour pouvoir songer à entreprendre de nouveau quelque grand voyage dans l'intérêt du Monastère.

Dans les premiers mois de 1880 nous la voyons donc avec

sa compagne, se diriger vers New-York, la grande métropole américaine. Mais ici, elles eurent moins de succès que dans les campagnes qu'elles avaient parcourues au Canada, deux ans auparavant. A peine arrivées dans la grande ville, elles deviennent l'objet de sérieux soupçons de la part des autorités ecclésiastiques, et elles sont obligées d'écrire à Ottawa, à Notre Très-Honorée Mère, et à Sa Grandeur Monseigneur Duhamel. Celui-ci a l'extrême bonté de répondre aussitôt par télégramme, et nos deux zélées sœurs obtiennent, quoique difficilement, la permission de quêter. Elles ne restent là cependant que quelques semaines, croyant comprendre que Dieu bénirait davantage leur entreprise dans d'autres pays, plus pauvres sans doute, mais, où les âmes sont plus simples et plus accessibles. Elles rentrent donc bientôt au bercail, mais pour repartir sans tarder pour une plus lointaine expédition.

**Voyage
au Manitoba.**

Nous pourrions ici donner de plus amples détails sur les voyages que nous allons mentionner; car pour se conformer aux désirs de ses Supérieures, notre chère sœur, en fit plus tard par écrit une relation très complète. Mais pour ne pas dépasser les limites permises dans cet abrégé, nous nous contenterons de rapporter brièvement ce qui est de nature à faire ressortir le courage, le zèle, l'abnégation, et en même temps l'humilité profonde de notre admirable sœur Marie Augustine.

En 1880, on parlait déjà beaucoup des immenses plaines de l'ouest du Canada, où commençaient à affluer par milliers, des colons venus d'Europe, des États-Unis, et des provinces de l'Est du Canada; et on racontait des merveilles de la fertilité et de la richesse de ces terres nouvelles. Notre chère sœur conçut le projet bien hardi de visiter ces vastes régions, en particulier le Manitoba, où elle était certaine d'être ac-

cueillie favorablement par le clergé, composé presque entièrement de ces Pères Oblats qui, depuis l'origine, avaient montré tant d'intérêt et de bienveillance pour notre Fondation d'Ottawa. Elle allait retrouver là, le Révérend Père Dandurand, un de nos grands bienfaiteurs de la première heure, et qui maintenant était vicaire général du nouveau diocèse de St-Boniface. Pleine d'espoir et d'une sainte ardeur, notre zélée pourvoyeuse, en compagnie de la chère sœur Marie Gonzague, quitta donc encore une fois son cher Monastère, et le 16 juin 1880, elle partait pour son grand voyage du Manitoba.

Nos deux voyageuses passèrent la fin du mois de juin, et tout le mois de juillet, au nord des États-Unis, dans le diocèse de Saint-Paul, où elles profitèrent amplement de la bonté que voulut bien leur témoigner l'excellent évêque Monseigneur Ireland. Au commencement du mois d'août elles arrivèrent enfin à Winnipeg, capitale du Manitoba. Là, grâce à la protection du Révérend Père Dandurand, elles obtinrent de Monseigneur Taché, O. M. I. les plus amples permissions de quêter, et toutes les facilités possibles pour leurs voyages à travers le diocèse. Cependant malgré toute la bonne volonté de Monseigneur et de ses dévoués collaborateurs, nos chères sœurs devaient encore rencontrer assez de difficultés pour décourager des âmes moins bien trempées que les leurs; elles allaient pendant plusieurs mois, goûter la vie de missionnaire, dans ce qu'elle a de plus dur et de plus fatigant.

Nous les voyons d'abord parcourir successivement tous les campements et chantiers, échelonnés le long de la ligne du chemin de fer en construction. A chaque halte, elles trouvent de cent à cent cinquante ouvriers, et ne craignent pas d'aborder ces rudes travailleurs, pour les attendrir sur des misères encore plus grandes que la leur, et leur faire verser une petite aumône que Dieu leur rendra au centuple. Cette partie du voyage fut relativement la plus facile, car nos chères

sœurs pouvaient parfois profiter du chemin de fer établi en plusieurs endroits; mais quand elles voulurent pénétrer un peu partout à l'intérieur des terres, elles durent se contenter des moyens de transport en usage dans ce pays. Pour aller d'un campement ou d'un village à un autre, si le chemin se faisait par terre, c'était dans de lourdes voitures, où les cahots se faisaient sentir comme autant de coups qui finissaient par briser tout le corps; et comme le parcours était souvent bien long, il fallait s'attendre en route, aux orages subits de l'été, sans parler de la chaleur torride du jour, et de la fraîcheur excessive des nuits. Très souvent aussi le chemin se faisait par eau, car pendant plusieurs semaines, nos courageuses sœurs parcoururent en tous sens lacs et rivières et surtout le grand Lac des Bois, avec ses îles innombrables, où elles devaient visiter un bon nombre de chantiers. Le voyage se faisait alors en canot, et à toutes les intempéries de l'air venait s'ajouter le péril du naufrage; car sur ces grandes étendues d'eau, la tempête devient très vite dangereuse pour de si frêles esquifs. Sur les rivières, c'étaient les dangers des rapides qui obligeaient à de nombreux portages: nos chères sœurs subissaient naturellement le sort commun, et chargées de leurs petits paquets, elles devaient faire parfois quatre ou cinq milles à pied, au milieu des rochers ou à travers la forêt. Aucun obstacle cependant ni aucune fatigue n'était capable de les rebuter, et le soir venu, si elles n'avaient pas de toit pour s'abriter, elles reposaient gaiement dans la forêt, sous la tente, élevant toujours leur âme vers Dieu, pour le louer et le chanter de ses bontés. Voici comment notre chère sœur Marie Augustine décrit elle-même une de ces nuits passées dans les bois: "Figurez-vous deux pauvres religieuses, enveloppées dans leurs sombres manteaux, épuisées de lassitude par une longue course dans la forêt à travers marécages et rochers, couvertes de sueur et de boue, appuyées sur un arbre renversé par l'ouragan et à demi rongé de vétusté; quelques

branches sèches jetées par terre çà et là, leur servent de lit. Cependant notre courage ne faiblit aucunement; la nature pleure et résiste quelquefois, mais nos cœurs trouvent force et courage aux pieds du crucifix, et nos anges gardiens sont là pour enregistrer nos efforts et nos larmes." Au milieu des plus grands sacrifices, nos deux chères sœurs parcoururent ainsi tout le pays, depuis les plus petits groupements d'ouvriers ou de fermiers, jusqu'aux localités les plus importantes; partout elles rencontrent une population qui ne fait que commencer à s'établir, pauvre par conséquent, mais pourtant généreuse et dont les petites offrandes finissent par constituer un montant considérable, entre les mains de nos deux intrépides pourvoyeurs.

Cependant l'hiver arrivait, avec ses froids terribles dans les plaines de l'ouest; cette année même, il apparaissait plus tôt que d'ordinaire, car dès le 15 octobre, on avait eu une tempête de neige qui avait fait plusieurs victimes. Nos chères sœurs voyant qu'il serait impossible de voyager pendant la mauvaise saison, résolurent de retourner aussitôt à Ottawa. Elles prirent donc la voie rapide du chemin de fer, et le 25 octobre, la communauté avait la joie de revoir et de fêter celles qui venaient de se dépenser avec tant de générosité et de succès, pour le plus grand bien de notre pauvre Monastère.

**Voyage
aux
Etats-Unis.**

De retour dans son bien-aimé Monastère, notre chère sœur Marie Augustine se remit de bon cœur à la vie régulière du cloître, reprenant ses occupations à la reliure, et assistant fidèlement aux exercices de la communauté, autant que le lui permettaient ses sorties toujours nombreuses même pendant la rude saison de l'hiver. Cependant elle songeait déjà à une nouvelle expédition vers des pays lointains où des religieuses n'avaient peut-être

encore jamais pénétré. Elle se proposait de visiter les différentes provinces du Nord-Ouest des Etats-Unis, et de pousser jusqu'au bord de l'Océan Pacifique. Comme pour ses précédents voyages les préparatifs furent vite faits; ils consistaient surtout à obtenir les permissions et recommandations nécessaires pour pouvoir faire la quête partout où elle passerait. Avec sa compagne habituelle, notre chère sœur Marie Gonzague, elle partit donc d'Ottawa le 24 mai 1881, espérant sans doute revenir vers la fin de l'année; mais comme nous le dirons bientôt, les circonstances l'amenèrent à prolonger son absence beaucoup plus qu'elle ne l'avait pensé, car ce n'est que trois ans plus tard en 1884, que nous eûmes le bonheur de la recevoir et de l'acclamer au milieu de nous. Grâce au récit qu'elle nous a laissé, nous pouvons la suivre, jour par jour, à travers les immenses régions du Minnesota, du Montana, du Dakota, du Nebraska, du Colorado, de l'Orégon, de la Californie, qu'elle va explorer en tous sens pendant près d'une année, sinon sans danger, du moins sans aucun accident fâcheux.

Nos deux intrépides sœurs parcourent les longues distances en chemin de fer ou en bateau; mais pour visiter les endroits assez rapprochés, elles n'ont habituellement, comme dans leurs autres voyages, que des moyens de transport bien primitifs; d'ailleurs elles cherchent à économiser le plus possible l'argent qui leur est donné pour leur cher Monastère. Elles se contentent donc souvent de vulgaires charrettes, profitant d'une occasion pour être transportées gratuitement; plus souvent encore elles font à pied d'assez longs trajets, pour visiter les différents établissements épars sur plusieurs milles d'étendue. Il n'est pas rare aussi, comme l'année précédente qu'elles aient à passer la nuit à la belle étoile, protégées par une simple tente; mais ici notre narratrice nous parle d'un nouveau danger inconnu au Canada: la présence des terribles serpents à sonnettes qui les effrayent beaucoup, et les

empêchent de prendre tranquillement le repos dont elles ont tant besoin. Dans certaines régions, leur vie même n'est pas du tout en sûreté, et elles ne peuvent voyager sinon en compagnie de personnes armées, pour se défendre des attaques de quelques tribus sauvages, ou d'autres brigands pour lesquels le meurtre et le vol ne sont qu'un jeu. Au mois de septembre, notre bonne sœur Marie Augustine, épuisée de fatigue, doit s'arrêter et garder le lit une semaine entière; mais son énergie est plus forte que la maladie, et aussitôt après ce petit repos, elle recommence avec plus d'ardeur que jamais ses courses à travers les villes et les campagnes. Une privation qui lui est bien autrement pénible c'est de ne pouvoir communier ou assister à la sainte Messe plus fréquemment; elle note avec tristesse tous les dimanches où, elle et sa compagne, doivent se priver de cette consolation, parce qu'elles se trouvent trop loin d'une église catholique. La pensée qui les soutient dans cet éloignement des secours extérieurs de notre sainte religion, c'est qu'elles travaillent pour la gloire de Dieu, et pour leur cher Monastère, où les aumônes qu'elles recueillent seront employées au plus grand bien de pauvres âmes jusque là si abandonnées.

Nos chères sœurs avaient donc à supporter bien des sacrifices de tout genre, mais la bénédiction de Dieu les accompagnait visiblement, car elles obtenaient presque partout non-seulement la permission de quêter, mais même l'aide et le concours des pasteurs dont elles visitaient les immenses paroisses. Partout aussi, la population quoique peu fortunée, se montrait affable et généreuse devant l'éloquence douce et persuasive de notre sœur Marie Augustine; peu à peu les petites mais nombreuses aumônes formaient une somme considérable que notre dévouée sœur nous faisait parvenir dès qu'elle en avait la facilité.

La mauvaise saison n'arrêta pas un instant son zèle entreprenant, et pendant tout l'hiver elle parcourut, toujours avec

de grandes fatigues mais aussi avec non moins de succès, les riches provinces de l'Orégon et de la Californie. C'est dans cette dernière, à San Francisco, que nous la trouvons pendant les mois de février et de mars de l'année suivante 1882, se préparant à un voyage encore plus long que tous ceux qu'elle avait entrepris jusque là.

**Voyage
en
Australie.**

Avant son départ d'Ottawa l'année précédente, notre intrépide sœur Marie Augustine avait plusieurs fois, manifesté son désir de s'embarquer un jour pour l'Europe, comptant faire dans les vieux pays, et surtout en France une plus ample collecte qu'en Amérique. Mais à San Francisco elle rencontra plusieurs personnes charitables qui, tout en prenant grand intérêt à son œuvre la dissuadèrent de se diriger vers l'Europe, où tant d'œuvres sollicitent déjà la charité des fidèles; on lui conseillait au contraire fortement de partir pour l'Australie, pays très riche où elle ne manquerait pas de rencontrer de généreux donateurs.

Notre chère Sœur, que rien n'effrayait, quand il s'agissait de procurer du secours à son bien-aimé monastère d'Ottawa, écrivit donc à Notre Très-Honorée Mère, lui exposant en détail ce nouveau projet, et demandant la permission de partir sans délai, à la première occasion. Après mûre délibération, et sur l'avis favorable de Monseigneur Duhamel notre digne et prudent Archevêque, toutes les autorisations sont accordées, et des lettres de recommandation sont envoyées à notre chère sœur Marie Augustine, qui sans hésiter un instant, va tenir sa promesse, et prendre le premier paquebot se dirigeant vers ces lointains rivages.

Un courage ordinaire était ici insuffisant; il fallait une véritable audace pour entreprendre une telle expédition, et aller à l'autre bout du monde, dans un pays qu'elle ne con-

naissait encore que de nom, s'exposer à mille dangers, et peut-être ne recueillir là-bas que des rebuts et des injures, au lieu des aumônes qu'elle allait y chercher. Mais, forte de l'approbation de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa et de sa vénérée Supérieure, comptant entièrement sur le secours de la divine Providence, qui ne lui avait jamais manqué jusqu'ici, elle s'embarqua à San Francisco avec sa compagne notre chère sœur Marie Gonzague, le 12 mars 1882, à destination de Sydney, qu'on lui avait indiquée comme la ville la plus importante du pays qu'elle allait visiter.

La traversée de l'immense Océan Pacifique fut un peu crageuse, surtout les premiers jours; mais nos chères sœurs ne souffrirent pas trop du mal de mer. Elles eurent en plein océan un arrêt d'une demie-journée à Honolulu, capitale des îles Hawaï, et dans leur récit de voyage, elles expriment l'étonnement que leur causa la vue d'un peuple tout nouveau, dont elles n'avaient aucune idée auparavant. Une deuxième halte d'une journée eut lieu le 4 avril, aux îles de la Nouvelle-Zélande; et enfin elles arrivèrent à Sydney le 10 avril, un mois après leur départ de San Francisco.

La première préoccupation de notre zélée sœur Marie Augustine fut d'obtenir les permissions nécessaires des autorités ecclésiastiques; mais malgré l'intérêt que lui témoignèrent les révérends Pères Maristes, elle ne put obtenir de Monseigneur l'Archevêque l'autorisation désirée.

Sans perdre courage, elle se décide aussitôt à partir pour une autre province; elle reprend la mer, et le 29 avril, arrive à Brisbane dans la province de Queensland, à 600 milles au nord de Sydney. Cette fois elle reçoit un accueil plus favorable, et après avoir obtenu toute permission, elle recommence sa dure vie de quêteuse pour les pauvres, comptant pour rien les fatigues, les émotions, les injures mêmes qu'elle doit supporter, pourvu qu'à la fin, on lui donne quelque chose pour ses pauvres. Elle pénètre ainsi à l'intérieur des terres à

une distance de 150 à 200 milles, parcourant toutes les localités où elle espère trouver quelque secours, et dont les principales, croyons-nous, sont Brisbane, Stanthorpe, Glen Innes, Armidale, Tenterfield, Warwick, Spring Creek, et d'autres encore dont l'énumération serait ici beaucoup trop longue. Elle passe dans ces régions trois mois complets jusqu'à la fin de juillet, puis remonte par mer jusqu'à Rockhampton, environ à 500 milles plus haut que Brisbane. Mais nos chères sœurs sont ici fort mal accueillies par Monseigneur l'Evêque, qui leur refuse absolument toute permission, et même veut les faire repartir par le bateau qui les a amenées.

La raison de cette froideur avec laquelle nos dévouées sœurs étaient reçues dans certains endroits, était l'indigence des œuvres catholiques de ces régions. Les prêtres, et même parfois les bonnes sœurs trouvaient étrange que l'on vint quêter chez eux en Australie, pour un pays aussi éloigné que le Canada, et sans doute plus riche que le leur. Aussi notre chère sœur Marie Augustine note à plusieurs reprises qu'elle rencontrait beaucoup plus de sympathie chez les simples fidèles que dans les couvents ou les presbytères.

Un peu tristes, mais non découragées, nos deux aimées sœurs retournèrent à Brisbane, pour redescendre de nouveau dans le diocèse d'Armidale. Elles l'ont déjà en partie visité, mais elles vont explorer dans une autre direction, le long des rivières Clarence et Richmond, sur lesquelles elles obtiennent de voyager gratuitement. Dans cette région si hospitalière, nos chères sœurs vont travailler sans relâche jusqu'au mois de décembre; mais ici, encore plus que par le passé, elles seront privées souvent de la sainte Messe. Aussi quel n'est pas leur bonheur quand elles peuvent passer les fêtes dans quelque bonne petite mission! Elles cherchent alors à prouver au prêtre toute leur reconnaissance, et s'offrent assez souvent à faire elles-mêmes le catéchisme à l'église aux petits enfants.

Pendant tout ce temps, le lointain monastère d'Ottawa, est toujours l'unique objet de leurs préoccupations; elles écrivent quand elles le peuvent, pour raconter à leurs bien-aimées sœurs les épreuves, mais aussi les succès que leur ménage la paternelle Providence du bon Dieu.

Au mois de décembre, elles sont de retour à Sydney, où après avoir passé encore quelques jours en pourparlers, afin d'obtenir l'autorisation de quêter, elles se retirent à quelques milles de la ville, dans un couvent de sœurs Bénédictines; elles y sont reçues avec une très grande bonté, et on leur offre l'hospitalité aussi longtemps qu'elles voudront l'accepter. Nos chères sœurs en profitent volontiers, pour se reposer un peu, et faire ensemble leur retraite annuelle. Elles passent dans cette tranquille demeure près d'un mois, jusqu'au milieu de janvier 1883, ravies de se trouver dans une communauté nombreuse et fervente, où elles se sentent presque chez elles, et où elles peuvent satisfaire leur piété en assistant aux splendides cérémonies des fêtes de Noël. Cependant notre chère sœur Marie Augustine ne put s'unir parfaitement à la joie commune, car elle dut garder le lit assez longtemps, et même le jour de Noël, elle ne put se lever que pour assister à la sainte Messe.

Ce Monastère où elles trouvaient un accueil si aimable, allait devenir, pendant plusieurs mois, le lieu de refuge de nos pauvres sœurs, harassées de fatigue. Pendant la première moitié de cette année 1883, elles firent quelques rapides voyages, mais c'était pour revenir bientôt à leur cher couvent de Bénédictines; et c'est là encore que nous les retrouvons pour les fêtes de Pâques. Notre courageuse sœur Marie Augustine n'en pouvait plus, brisée par la fatigue et surtout par la maladie qui ne la quittait pas, elle dut se résigner à un plus long repos; et puisque la divine Providence lui offrait dans ce couvent un asile assuré, elle consentit à y rester un mois et demi jusque vers la fin de mai. Pendant ce temps

Monseigneur l'Archevêque de Sydney, ayant fait une visite au Monastère, put mieux apprécier le zèle et les saintes intentions de nos chères sœurs, et il voulut bien leur permettre de quêter dans son diocèse, mais pour deux mois seulement. Notre chère sœur Marie Augustine pensait bien recueillir de grandes aumônes, mais Dieu en avait décidé autrement, car la maladie la retint encore au lit pendant tout le mois de juin; elle obtint il est vrai une petite prorogation de sa permission, mais malgré tout, elle ne put quêter dans cette région que quatre ou cinq semaines.

Vers la fin de juillet, elle dit adieu aux excellentes sœurs Bénédictines, les remerciant avec effusion de toutes leurs bontés; et, quittant définitivement Sydney, où malgré ses espérances, elle n'avait guère rencontré que des épreuves et des sacrifices, elle se dirigea vers l'extrême-sud de l'Australie, et arriva à Melbourne le 10 août 1883. Ici Dieu lui réservait la récompense de toutes les peines qu'elle avait supportées avec une admirable résignation, depuis qu'elle se trouvait sur cette terre étrangère. Elle fit bientôt la connaissance d'une dame très riche et excellente catholique, Madame W. Bowes, qui comprit aussitôt toute la beauté et le mérite de notre œuvre; elle voulut non-seulement y contribuer largement par ses aumônes mais aussi se servir de toute son influence pour présenter et recommander nos chères sœurs dans les différentes paroisses et missions où elles se rendraient.

Cette bonne dame n'hésitait pas, quand c'était nécessaire, à accompagner ses deux nouvelles amies dans tous les environs de Melbourne, jusqu'à des distances de 40 à 50 milles; et partout, grâce à son intervention, la collecte était facile et abondante. Nos chères sœurs ne savaient comment témoigner leur reconnaissance à une si grande bienfaitrice, qui voulut bien se faire pour ainsi dire leur servante pendant près d'une année entière. Madame Bowes s'était tellement

affectionnée à notre œuvre du Refuge, qu'elle offrit de payer elle-même tous les frais d'une fondation à Melbourne; proposition qui, au grand regret de notre ardente sœur Marie Augustine, ne fut pas acceptée à Ottawa, vu la trop grande distance et la pénurie de sujets préparés pour une telle entreprise.

Nos chères sœurs passèrent ainsi dans les environs de Melbourne presque une année, depuis le mois d'août 1883 jusqu'au mois de juin 1884, recueillant presque partout d'abondantes aumônes, qui leur faisaient oublier les refus humiliants qu'elles rencontraient toujours de temps en temps. Au mois de juin 1884, elles crurent avoir sollicité suffisamment la charité de ces bonnes populations du sud de l'Australie, et après avoir remercié avec effusion de cœur tous leurs bons amis et bienfaiteurs, et en particulier leur si charitable protectrice Madame Bowes, elles se préparèrent à retourner vers leur cher et lointain monastère, où les attendaient avec impatience des sœurs bien-aimées, qu'elles n'avaient pas vues depuis plus de trois ans.

**Retour
à
Ottawa.**

Le 11 juillet 1884, c'était grande fête et jour de joie exubérante en notre Monastère: nos deux zélées et très-dévouées voyageuses étaient reçues et acclamées par cette famille religieuse pour laquelle elles avaient tant travaillé et tant souffert depuis trois ans, et qui voulut dès cette première journée, leur témoigner toute son affection, son estime et sa reconnaissance.

Dès qu'on avait eu au couvent l'annonce de leur prochain retour, on s'était préparé pour les recevoir comme on l'aurait fait pour les personnages les plus distingués. A leur arrivée en gare, deux de nos chères sœurs tourières les attendaient pour leur offrir d'avance les souhaits de la communauté, et les reconduire triomphalement au Monastère, dans un ma-

gnifique carrosse attelé de deux beaux chevaux blancs. Notre bon et dévoué chapelain, le Révérend Père Froc, O. M. I. voulut être aussi de la fête, et se trouver au couvent pour donner sa paternelle bénédiction aux nouvelles arrivées, dès qu'elles descendraient de voiture. Mais que dire de l'allégresse et de l'enthousiasme qui éclatèrent parmi nous, quand elles eurent franchi l'enceinte du cloître et que nous pûmes presser dans nos bras ces deux sœurs bien-aimées qui par leur courage étaient devenues nos plus grandes bienfaitrices ici-bas!

Elles étaient toutes confuses des manifestations dont elles étaient l'objet; leurs larmes cependant disaient assez la joie qu'elles goûtaient de se retrouver enfin chez elles, au sein d'une famille si aimante et si tendrement aimée. Après les premiers épanchements de ce bonheur réciproque, nous nous rendîmes toutes à la chapelle pour chanter un "Te Deum" d'actions de grâces. Nos chères voyageuses, en face du Tabernacle, où deux prie-Dieu avaient été spécialement préparés et ornés pour elles, joignirent de tout leur cœur à nos chants les accents de leur voix, pour remercier Dieu de son infinie bonté, qui les avait sans cesse protégées, secourues, exaucées, et enfin ramenées dans cette sainte Maison qu'elles aimaient par dessus tout sur la terre. Il n'est pas besoin de raconter ce que fut le reste de la journée; on devine facilement comment se passent ces heureux jours, dans une communauté où tous les cœurs sont unis dans un même sentiment, et un même amour.

Le lendemain ce fut encore grand congé; et, soit à la communauté soit aux classes, notre chère sœur Marie Augustine et sa dévouée compagne, durent subir tous les honneurs et tous les compliments, que des cœurs reconnaissants savent toujours si bien présenter et si heureusement exprimer.

Les fêtes et les réjouissances d'ici-bas sont nécessairement bien courtes; les nôtres n'échappèrent pas à cette loi fatale.

Quelques jours après, tout dans notre monastère avait repris son cours tranquille et régulier, excepté qu'à la récréation, le voyage de nos chères sœurs, avec ses mille incidents, fit encore pendant longtemps le sujet presque exclusif de nos conversations. Mais ce qui, nous en sommes certaines, ne s'effacera jamais dans le cœur de toutes celles qui ont connu les épreuves des premiers temps de notre fondation, ce sont les sentiments de la plus vive reconnaissance et d'une véritable vénération à l'égard de notre très-dévouée sœur Marie Augustine.

Comme nous l'avons dit, la divine Providence, qui ne lui avait pas ménagé les tribulations, avait dirigé ses pas et inspiré ses paroles, pour lui faire trouver et obtenir les secours qu'elle désirait; elle était retournée non pas millionnaire, mais elle avait apporté certainement plus que n'avaient jamais recueilli toutes les autres sœurs ensemble. On put payer aussitôt les principales dettes, tranquilliser complètement tous nos créanciers, et envisager l'avenir avec une plus grande confiance. Nous pouvons bien le dire, c'est cette bonne sœur qui par ses quêtes depuis six ans, avait humainement sauvé notre pauvre Fondation, et l'avait mise en état de pouvoir continuer l'œuvre si péniblement entreprise. Aussi il nous semble que nous pouvons vénérer cette humble sœur tourière, comme notre seconde Fondatrice après notre Très-Honorée Mère Marie de St-Jérôme.

Après son retour ce ne fut pas encore l'abondance parmi nous, d'ailleurs nous ne la demandions pas au divin Maître, mais nous avions presque le suffisant. Aussi la porte du cloître, qui auparavant s'ouvrait assez souvent pour laisser partir à la quête même nos sœurs de cœur, se ferma définitivement; et nous pûmes enfin jouir, grâce à notre chère sœur Marie Augustine, de la douce solitude, que nous avions cherchée en demandant notre entrée dans ce Monastère de Notre-Dame de Charité.

Notre chère Sœur, après les fatigues et les anxiétés de ses longs voyages goûtait un réel bonheur de se retrouver tranquille dans son paisible monastère, tellement qu'elle conçut un vif désir de ne plus jamais en sortir. A cette époque, on concédait parfois aux sœurs tourières, qui n'avaient encore que le vœu d'obéissance, de changer de rang, et de faire profession comme sœurs cloîtrées. Notre bonne sœur, croyant que la communauté n'avait plus autant besoin de secours venant de l'extérieur; désirant d'autre part éviter toutes les distractions qu'elle avait eues jusqu'ici et s'occuper plus directement du soin de son âme, fit connaître à ses supérieures qu'elle serait très-heureuse de renoncer à sa vie errante, pour mener une vie entièrement retirée dans la solitude du cloître. Sa demande était certes bien motivée: elle avait tant travaillé pour la communauté, au prix de tant de fatigues qui avaient profondément altéré sa santé, qu'on ne pouvait assurément lui refuser cette faveur, sous prétexte qu'elle ne l'avait pas méritée. Cependant nos supérieures ne crurent pas devoir entrer dans ses vues; elles pensèrent que cette sœur si zélée, et en même temps si bien douée pour le genre d'occupations qu'elle avait eues jusqu'ici, rendrait encore à notre fondation des services inappréciables. Comptant donc sur son esprit de sacrifice, elles lui demandèrent comme autrefois la Très-Honorée Mère Marie de Saint-Jérôme, de rester dans son rang humble et modeste, qui lui offrait les moyens d'être plus utile à la communauté, et par conséquent de travailler plus efficacement à notre œuvre de la conversion des âmes.

**Ses derniers
travaux.**

Ce fut une épreuve pour notre bonne sœur; mais sans tarder, elle sut y voir l'expression de la volonté de Dieu, et accepter encore une fois et pour toute sa vie, cette condition contraire à ses goûts naturels de voyageuse et de

quêteuse pour les pauvres. Elle reprit donc avec un grand esprit de foi et une générosité à toute épreuve, le genre de vie qu'elle avait mené dès son entrée dans la vie religieuse : faire en ville nos nombreuses commissions, à une époque où le téléphone était une invention encore inconnue pour nous, rechercher et encourager les clients qui nous fourniraient leurs commandes pour la couture ou la buanderie ; gagner sans cesse à notre Monastère de nouveaux amis et bienfaiteurs ; recourir même assez souvent aux autorités de la ville, pour les intéresser à notre œuvre, et obtenir non-seulement le respect de nos droits, mais aussi quelques faveurs spéciales ; entreprendre de temps en temps dans les campagnes environnantes, de petits voyages qui nous apportaient toujours quelque nouveau secours, et parfois nous attiraient de bonnes vocations ; en un mot prendre en main tous les intérêts extérieurs de notre fondation, telle fut l'occupation principale de notre dévouée sœur pendant une vingtaine d'années encore, jusqu'au moment où ses infirmités toujours croissantes lui rendirent la marche trop difficile et presque impossible. Que de sacrifices, d'actes de charité, de patience et de renoncement, représentent ces vingt années de travail obscur et répugnant à la nature ! Il nous a été donné d'en admirer beaucoup, mais le plus grand nombre sont assurément restés cachés à tout regard humain pour n'être connus que de Dieu et de ses anges.

Cependant notre chère Sœur Marie Augustine, quoique sortant fréquemment pouvait passer un temps relativement considérable à l'intérieur du Monastère ; et pour se rendre plus utile, elle songea à compléter son petit atelier de reliure, avec lequel elle espérait réaliser de sérieux bénéfices. Informée par quelques personnes amies, qu'en ville, on venait de mettre en vente pour un prix très modique, les machines d'une petite imprimerie et d'une reliure, elle demanda à ses supérieures de lui permettre cette acquisition dont les frais,

assurait-elle, seraient bientôt couverts par les profits qu'elle en retirerait. Non seulement la permission désirée lui fut accordée, mais on lui donna aussi pour son installation, une belle et grande pièce, tout près du parloir, afin qu'elle pût facilement recevoir les commandes ou expédier le travail déjà fait. Notre chère sœur était enchantée; il lui semblait qu'elle allait posséder les avantages du cloître, et revivre en quelque sorte ses jeunes années, alors que dans l'atelier de son père, elle se livrait à ces tranquilles occupations, pour lesquelles elle eut toujours beaucoup d'attrait. En compagnie d'une de nos sœurs, et avec l'aide de plusieurs de nos enfants, elle se mit donc résolument à l'ouvrage de la reliure; comme elle l'avait promis, elle eut bientôt fait de payer toutes les dépenses d'installation, et sans tarder son petit atelier devint une nouvelle source de revenus pour son cher Monastère.

C'est là que notre dévouée sœur, jusqu'à la fin de sa vie, va passer tout le temps libre que lui laisseront ses sorties encore nombreuses. Ses infirmités vont s'aggraver peu à peu, et lui rendre le travail bien pénible; mais jamais tant qu'elle sera debout, on ne la verra inoccupée. Elle sera toujours à sa charge, au moins pour diriger et encourager ses aides, et pendant vingt-cinq ans, toujours dans le même emploi, elle se dévouera sans mesure, dépensera toutes ses forces, et utilisera ses talents pour le plus grand bien de sa communauté, et de ses chères pénitentes.

**Vertus
religieuses.**

Nous avons essayé de décrire les travaux extérieurs de notre bonne sœur Marie Augustine; ils montrent par eux-mêmes mieux que nous ne saurions le dire, combien cette âme était avancée dans la voie du renoncement, combien aussi était ardente en elle la flamme de la charité à l'égard de Dieu et du prochain. La pensée de Dieu était sans

cesse présente à son esprit, surtout quand survenaient quelques difficultés ou quelque peine plus grande, son seul mot alors était celui-ci : " Tout pour Dieu ! tout pour Dieu ! " A l'égard du prochain, son cœur n'était que bonté et compassion : nous l'avons vue partout dans ses sorties, essayer de soulager la misère de plus pauvres qu'elle ; mais son amour, et un amour qui semblait parfois dépasser la mesure, était tout entier pour son cher Monastère et ses pauvres pénitentes. Quand il s'agissait de son couvent, toute autre chose ici-bas disparaissait à ses yeux, et rien ne lui semblait trop pénible à entreprendre ou à exécuter. Sans doute, elle savait apprécier et estimer les autres Institutions de Charité, mais elle aimait incomparablement plus l'œuvre à laquelle elle avait donné et consacré sa vie. Aussi on peut dire, nous semble-t-il, que cet amour ardent et ce zèle inlassable pour sa communauté est comme le trait caractéristique de cette aimée sœur.

A l'intérieur du cloître, sa société était charmante : tant qu'elle fut capable d'assister à nos récréations, elle en faisait pour une grande part l'entrain et la gaieté. Comme elle avait une parole facile et animée, nous lui demandions souvent de nous raconter quelques histoires de ses voyages ; et, puisqu'on l'assurait que cela ferait plaisir, elle s'y prêtait volontiers. Elle nous faisait alors visiter, à peu de frais et de fatigues, les immenses régions qu'elle avait autrefois parcourues, et nous racontait une foule de traits pittoresques auxquels nous trouvions un intérêt toujours nouveau.

D'un caractère naturellement joyeux et affable, on voyait que son grand souci dans toutes ses relations avec nos sœurs, était de faire du bien, de rendre service et de répandre autour d'elle la joie et le bonheur ; et ici comme en toutes choses, elle y allait de tout cœur, simplement et franchement, sans aucune arrière pensée de s'attirer plus d'estime et d'affection, mais uniquement parce qu'elle voyait en cela le moyen de faire du bien, et d'accomplir parfaitement le précepte divin de la

charité fraternelle. Ses intentions étaient d'ailleurs parfaitement comprises, et elles lui gagnaient non seulement l'estime, mais même la vénération de toutes nos sœurs. Il y en a encore parmi nous un bon nombre qui l'ont connue assez intimement; et cependant nous n'avons jamais entendu personne en parler d'une manière défavorable, pour lui reprocher quelque défaut, ou même seulement quelque travers naturel.

A l'égard de ses supérieures sa conduite était encore plus admirable. A ne connaître que sa vie extérieure, ses sorties presque continuelles, et surtout ses voyages, qui l'avaient tenue hors du couvent des mois et même des années entières, on aurait pu supposer qu'elle s'était habituée à un certain esprit d'indépendance, qui devait la soustraire un peu aux règles de l'obéissance commune. Mais il suffisait de passer quelques jours avec elle, et de la suivre dans tous les petits détails de la vie religieuse, pour voir jusqu'à l'évidence, qu'elle avait su conserver dans son cœur le véritable amour de la Règle, et le respect profond de l'autorité partout où elle la voyait; aussi son obéissance était droite, sincère, résolue et universelle. Elle qui était si charitable, ne pouvait supporter une conversation où l'autorité fut dépréciée par des critiques; et on cite encore des répliques un peu sèches, faites à des sœurs qui étaient venues la trouver pour lui exprimer leurs plaintes contre telle ou telle supérieure. Dans ses dernières années, elle ne pouvait guère assister à nos récréations, à cause de ses nombreuses infirmités; cependant tant qu'elle put marcher, ou plutôt se traîner péniblement, elle ne manqua jamais de venir tous les soirs, pendant la récréation, dire quelques bonnes paroles à notre Très-Honorée Mère, et lui demander humblement sa bénédiction en recevant une petite croix sur le front, puis en se retirant, elle disait humblement à toutes: " bonsoir, nos chères sœurs, bon soir et bonne nuit!" Toutes nos sœurs lui rendaient le même

salut; mais pour elle, la nuit n'était jamais bien bonne ni bien longue: les douleurs continuelles qu'elle éprouvait à cause des rhumatismes, de l'asthme et de plusieurs autres maladies, ne lui permettaient guère de reposer tranquillement. Elle se dédommageait en venant de bonne heure reposer son âme auprès du tabernacle; elle commençait à s'habiller ordinairement vers 3 heures du matin; prenait seule les soins que lui avaient prescrits les médecins, et avant 4 heures, elle était rendue à la chapelle, où elle aimait de prier longtemps ainsi, toute seule avec son Jésus. Cela ne l'empêchait pas d'assister aux exercices de la communauté, méditation et sainte Messe, de telle sorte que cette bonne sœur passait ainsi tous les jours, près de trois heures devant le saint Sacrement avant de se rendre à son travail. C'est dans ce colloque intime avec le Dieu de l'Eucharistie, qu'elle puisait cette force d'âme étonnante que nous admirions, et qui lui faisait dominer toutes ses souffrances physiques pour se dévouer sans cesse, et travailler avec une ardeur infatigable au profit de sa bien-aimée communauté.

**Sa dernière
maladie.**

Sa pieuse mort.

Il était visible cependant que malgré toute son énergie, cette chère sœur ne pourrait plus résister longtemps à la maladie qui l'accablait de toutes manières. Depuis cinq ou six ans, elle avait dû renoncer absolument à toute sortie en ville, et ce n'était qu'à grand'peine qu'elle pouvait marcher dans la maison à l'aide d'une canne. On était cependant habitué à la voir ainsi depuis des années; on la voyait toujours fidèle aux exercices et au travail de sa charge; rien donc ne faisait prévoir une fin immédiate. Cependant l'heure de Dieu approchait rapidement.

Au mois de février 1910, notre bonne sœur eut une sérieuse attaque de grippe, et elle eut bientôt le pressentiment de sa mort prochaine. Elle demanda à son directeur de faire

une confession générale pour se préparer à paraître au tribunal suprême; cette faveur lui fut aussitôt accordée, et son bon père confesseur lui donna tout le temps qu'elle désirait pour faire cette grande revue de sa vie. Elle voulut ensuite donner quelques indications pour ce qui regardait le travail de son atelier; puis, dégagée de toute préoccupation du côté de la terre, elle ne pense plus qu'à la grande affaire de son âme, et au grand voyage.

Quelques jours plus tard, une certaine amélioration sembla se manifester; mais le 22 février, comme elle se levait et se préparait à descendre à la chapelle, elle fut subitement frappée de paralysie, et presque entièrement privée de l'usage de la parole. Cette nouvelle se répandit comme un coup de foudre dans la communauté; notre chère sœur fut transportée aussitôt après la Messe à l'infirmierie, d'où elle allait bientôt partir pour un monde meilleur.

Notre pauvre malade avait la figure contractée, et sa langue enflée ne pouvait presque plus faire aucun mouvement, ni articuler aucune syllabe. Cependant la vie sembla revenir un tant soit peu, et jusqu'à la fin, ses dévouées infirmières purent comprendre ou plutôt deviner, ce que disait leur chère patiente. Ses bras et ses jambes quoique non absolument inertes, n'avaient plus aucune force; aussi c'est dans son lit, ou bien étendue sur une chaise longue, qu'elle allait passer les deux mois qui lui restaient encore à vivre. Sa plus grande privation pendant tout ce temps, fut de ne pouvoir jamais recevoir la sainte communion: elle était absolument incapable d'avaler autre chose qu'un peu de liquide, et même les dix-huit derniers jours de sa vie, elle ne put prendre qu'un peu d'eau à la glace qu'elle avalait très péniblement. Nous n'essayerons pas de décrire toutes les souffrances réunies en ce moment sur son pauvre corps: ses infirmités déjà anciennes, jointes à l'asthme et à la maladie de cœur, en faisaient comme un holocauste vivant, et une

victime qui s'immolait avec Jésus sur la croix. Le temps de sa passion à elle coïncidait avec les fêtes de la Passion de Notre Seigneur; elle ne manquait pas de se réjouir à cette pensée, et lorsque ses souffrances devenaient intolérables, elle joignait nerveusement ses mains crispées, et s'écriait avec cet accent indicible: " Tout pour vous mon bon Jésus! " Ses infirmières nous assurent que la douleur ne lui a jamais arraché d'autre cri, que cette parole de parfaite résignation et de complet abandon à la sainte volonté de Dieu.

Ne pouvant recevoir Jésus dans le sacrement d'amour, elle aimait du moins à recevoir souvent la sainte absolution; notre bon père chapelain se prêtait à tous ses désirs; et après lui avoir, dès le premier danger, administré l'extrême-onction, il la visitait souvent, et lui apportait le réconfort de sa bonne parole et de ses encouragements, qu'elle recevait toujours avec une nouvelle avidité.

Cette belle âme était donc prête pour le ciel; le bon Jésus n'allait pas tarder à venir prendre sa petite épouse sur la croix, pour l'introduire lui-même dans la demeure de l'éternelle joie. C'est le 22 avril, que s'opéra cette douce rencontre avec le Bien-Aimé, et tandis que nos sœurs réunies priaient, et pleuraient auprès du lit de notre chère mourante, celle-ci, calme et tranquille, sans aucune agitation ni secousse, comme une personne qui rentre dans un doux sommeil, fermait paisiblement les yeux ici-bas, pour contempler aussitôt des yeux de son âme les splendeurs et l'infinie beauté de la céleste Patrie.

Notre bien-aimée sœur Marie Augustine Valiquette était âgée de ~~69~~²⁶ ans, 5 mois et 24 jours, et d'oblation ~~45~~¹¹ ans, 11 mois et 19 jours; du rang des Sœurs Tourières.

Il y a déjà quatre ans, que cette chère sœur est partie pour le ciel; mais son souvenir est encore vivant parmi nous, comme si elle venait à peine de nous quitter. Puisse-t-elle par son intercession auprès de Dieu, nous obtenir à toutes, non-

seulement de garder fidèlement la mémoire de ses vertus, mais surtout de les imiter parfaitement, et de vivre toujours en véritable Religieuses de Notre-Dame de Charité.



507